

MARIA QUETSCHÉ

Jeanne RIBAUCOUR

“On se trompe toujours cruellement
On commet toujours un crime
En condamnant le poète
A ne parler qu’à ses murs...”

Denys Louis Colaux

A Francis
A Daniel
A Blanche
A Françoise

I

LE VIEUX DU QUATRIEME

1

C'est la fin de l'après-midi et il pleut. Cahin-caha Marguerite rentre chez elle. Elle avance sur le goudron mouillé en utilisant son parapluie comme canne.

Elle a garé sa voiture à la place habituelle, au pied de la statue d'un poète oublié, un certain Gustave Barbier. Elle pense à son nouvel appartement, à tous ces paquets mal ficelés qui attendent. Encore une soirée de travail et tout sera enfin en ordre. Finir de s'installer, fabriquer des habitudes, voilà son seul souci.

Qui aime la vie quotidienne ? se demande-t-elle les yeux plissés à cause du crachin. Qui sinon moi ? Elle est plutôt contente d'elle. Elle s'acharne sur ce thème qui l'élève lui semble-t-il au-dessus du vulgaire. En effet pour la plupart des gens la vie quotidienne n'est qu'une morne abstraction. Un tissu grisâtre. Quoi encore ? Une aventure monotone dont nul n'aurait l'outrecuidance de parler.

Elle s'engage dans sa rue. Aussitôt la vie quotidienne explose, le tissu gris se déchire en mille morceaux étincelants et bleus. Il y a une ambulance devant la porte de l'immeuble, deux hommes blancs, un petit attroupement. Le gyrophare clignote comme un fanal de détresse.

Quelqu'un est mort, peut-être. Marguerite presse le pas, approche en claudiquant. Tiens ! c'est le vieux du quatrième ! Il est déjà sur la civière et il a l'air de dormir. Son béret a glissé. On voit des mèches blanches sur l'ivoire de son front.

— Ils sont là tout de suite ! dit quelqu'un d'émerveillé.

Marguerite se penche sur le corps. La parka verdâtre du vieux est boutonnée avec soin, sa gibecière est posée sur son torse comme une relique. Une couverture brune emprisonne les jambes.

— Quatre minutes ! constate une autre voix admirative.

Mais Marguerite se désole. Justement elle avait décidé de voisiner un peu avec ce pauvre homme ! Et voilà qu'on l'embarque sous son nez, les yeux clos, avant qu'ils n'aient fait connaissance ! Elle se remémore la silhouette trapue, hésitante, entrevue chaque jour dans la pénombre de l'escalier. Hier encore il était là, sur le seuil... Il se découpait dans l'ogive claire de la porte cochère comme un instantané en noir et blanc d'une fulgurante beauté. Elle s'était dépêchée de descendre les dernières marches mais il était parti avant qu'elle puisse le rattraper, laissant derrière lui un tel effet de solitude ! Ce sera pour demain, avait-elle pensé, et la voilà qui soupire et qui se sent soudain glacée jusqu'aux os.

Les gens parlent.

— C'est Vous qui ?...

— Oui, c'est moi, dit le boulanger.

La porte de l'ambulance est rabattue, ensuite c'est le chant bref de la sirène et la longue voiture blanche démarre dans une gerbe d'eau. Les gens se serrent autour du boulanger. Lui, tête nue, un imperméable jeté sur le bourgeron de coutil, pérore... Marguerite, comme les autres, écoute ce récitatif vibrant.

— C'est le moment de sa promenade, vous comprenez... Tous les soirs à la même heure, qu'il pleuve, qu'il vente, elle sort. Moi, je suis toujours dans la boutique à cause de la fournée du soir... Alors j'ai toujours un œil sur elle...

Mais de qui parle-t-il donc ?

Ce soir ça n'allait pas fort, le boulanger a vu ça tout de suite. Elle marchait tout de travers ! Alors il s'est dit comme ça : "Toi, la petite mère, tu lui as fait un peu trop la causette

au douze degré cinq ! (Clin d'œil). A peine se faisait-il cette innocente réflexion que paf ! Elle tombe en avant le nez dans le ruisseau !

Marguerite tire le boulanger par la manche.

— Vous voulez dire que c'est une femme ?

— Ouais ! dit le boulanger dont la voix change aussitôt de registre, c'est plus fort que lui, il rigole. On s'y tromperait, hein ?

— A mon avis elle est morte, décrète quelqu'un qui s'en va ensuite d'un air affairé.

L'effet est contagieux. Ils s'en vont tous. Marguerite reste seule avec le boulanger.

— Elle n'est pas morte ! affirme-t-il avec véhémence. Et puis avec ces trucs qu'ils ont maintenant ils réaniment n'importe qui. Ils vont la requinquer, j'en suis sûr. C'est une sacrée biture et puis voilà.

Marguerite hoche la tête, revoit ce dos triste au seuil de la lumière et se retrouve en train de couper la parole au boulanger. Elle est assistante sociale. Qu'on lui donne le nom de cette personne et elle fera le nécessaire pour lui venir en aide. Mais le boulanger ne connaît pas le nom de la vieille. Il lui vend son pain tous les jours, mais pour le reste ! La boîte aux lettres, peut-être ? Un client lui fait signe et le voilà parti.

Alors Marguerite pénètre dans l'immeuble qui lui paraît moins pittoresque tout à coup. Sa vétusté a quelque chose de sinistre. C'est probablement à cause de la misère moderne des vieux, ce terrifiant, cet insoluble problème. Mais à cette heure-ci le hall est toujours triste ! décide-t-elle pour ne pas se laisser abattre. L'éclairage, sans doute ! Au bout d'une longue chaîne rouillée la lanterne de fer forgé dispense une lumière tellement parcimonieuse ! Ce n'est pas une raison pour m'attendrir sur mes cinquante cinq ans et la suite...

Bon. La boîte aux lettres. Celle-ci ? Celle-ci ?

Une dizaine de petites boîtes disparates sont clouées les unes à côté des autres sur le lambris. C'est probablement la dernière à gauche. N'a-t-elle pas vu l'homme, un matin, l'ouvrir de ses doigts tremblants ?

Les pas de Marguerite se répercutent misérablement sur le dallage, leur rythme irrégulier est amplifié par la colonne d'air de la cage d'escalier.

Maintenant elle met ses lunettes. Déchiffre un nom calligraphié sur un bristol jauni.

Maria Quetsche. Le nom d'une femme.

2

Le surlendemain dans la soirée, après avoir entendu un minuscule coup de sonnette, Marguerite ouvre la porte de son appartement. Elle voit un garçon de vingt ans planté sur le palier, un sac de toile bleue pendu à l'épaule.

— Je suis le neveu de madame Quetsche. Vous m'attendiez bien aujourd'hui ? Vraiment, Marguerite ne l'imaginait pas du tout comme ça. C'est un enfant ! se dit-elle aussitôt, atterrée. Il ne sera pas capable de se débrouiller. Enfin, il a l'air gentil, bien élevé, c'est déjà ça.

— Entrez, je vous en prie.

Il essuie ses semelles sur le paillason avec une application touchante, gardant les yeux modestement baissés. Il ne voit rien. Ni les étagères de pin naturel, ni la lampe d'opaline blanche, ni les porcelaines de Copenhague. Pour une première visite de l'appartement ce n'est pas une réussite.

Mais il faut s'occuper sans attendre de Maria Quetsche. Il suit donc Marguerite le long du petit couloir pour se rendre dans le living, lieu propice aux conversations sérieuses. Bien entendu il se cogne au passage contre la console (elle entend avec agacement le petit choc sourd et se promet de déplacer ce meuble dès le lendemain). Elle avance vers l'embrasure vivement éclairée et dans son dos il y a le poids silencieux d'un regard (la première fois c'est toujours terrible). La longue robe d'hôtesse qu'elle porte ce soir dissimule assez bien l'ampleur de ses hanches mais non l'inquiétant mouvement du bassin : chute, ascension, chute, ascension. Comme d'habitude, Marguerite se surveille. Elle tient le buste très droit.

Mais ses mains avivées de petits gestes inutiles se déploient comme des oiseaux, elles semblent occupées à conjurer l'aspect précaire de sa démarche.

Ils arrivent ainsi dans ce qu'il faut considérer comme la plus belle pièce de l'appartement. Marguerite avance un fauteuil bleu, tapote un coussin.

— Je vous dirai tout ce que je sais, déclare-t-elle avec un élan de bonté. Le jeune garçon s'assied dans le fauteuil bleu.

— Elle n'a pas souffert. Tout a été très rapide. Hospitalisée à cinq heures environ, à sept heures tout était fini. Je l'ai vue peu après. Elle était encore dans la chambre...

Le neveu de Maria Quetsche arbore un étrange sourire et Marguerite n'est pas très sûre qu'il écoute ce qu'elle dit. Ce sourire la déconcerte. Il est posé sur les jeunes lèvres rouges comme un ensoleillement de commande. Il faut absolument effacer ce sourire ! suggère le subconscient de Marguerite.

Elle pose quelques questions prosaïques. Comment a-t-il pu se rendre libre tout de suite ? A-t-il encore ses parents ? Etc... Il se racle la gorge. Annonce qu'il est au chômage et le sourire devient étincelant. Quant à sa famille, c'est simple. Il n'a que sa mère. Mais elle ne peut se déplacer. Elle est atteinte de sclérose en plaques.

— Je vois, dit précipitamment Marguerite.

Que voit-elle ? Un fauteuil d'infirmes, bien entendu et elle n'ose plus regarder le garçon pendant un bon moment à cause de ce fichu sourire. Un silence embarrassé s'installe. Marguerite contemple une rosace du tapis. Il en profite pour la dévisager de façon plus hardie. Aussitôt il la trouve belle. Il est comme ça, il est sensible à la beauté des femmes vieillissantes, mais il ne saurait pas du tout s'expliquer là-dessus. C'est un peu comme les fleurs, à son avis. Une rose qui se fane ne mérite pas qu'on la jette. Les gens le font la plupart du temps mais les gens sont idiots. Lui, il aime ces reflets translucides qui apparaissent au cœur des pétales quand ils commencent justement à se décomposer. Il aimerait les peindre. Mais ce serait sacrément difficile. Il voit en ce moment de tels reflets sur les joues fanées de cette aimable personne. Et puis elle a des cheveux terribles ! Gris argent Presque blancs. Ils brillent comme du métal. Et ce qu'elle fait de ces magnifiques cheveux, alors ! C'est marrant. Elle les coiffe en chignon, en nattes, ça lui donne un genre vachement sophistiqué et c'est bien. Quand on boite comme ça il faut carrément l'oublier. C'est ce qu'elle essaie de faire sans doute, découvre-t-il, en proie à un intérêt passionné. Quand on voit cette coiffure magnifique comme un jardin, on rêve. On imagine les mains. Leur vive agilité pour construire chaque matin le superbe édifice...

Mais il y a trop longtemps qu'ils se taisent.

— Vous avez été très bonne. Ma mère vous remercie. Elle m'a chargé de...

Arrivera-t-il au bout de ce discours qui lui a été dicté et répété plusieurs fois ?

— Avez-vous dîné ? coupe Marguerite.

— Oui, bien sûr...

Mais le magnifique sourire affirme le contraire et ils se retrouvent tous deux à la cuisine.

Maria Quetsche délicatement évoquée sur sa couche funèbre est restée dans le living. Ils l'ont presque oubliée. Marguerite bat une omelette. Elle dresse un couvert sur la table de bistrot achetée hier à la brocante. Enfin un invité ! aimerait-elle chanter tout en disposant une assiette, un verre, un couteau et une fourchette sur le marbre veiné de gris.

Le jeune homme se met à manger et Marguerite, assise en face de lui, le regarde manger.

— Je m'appelle Blaise, déclare-t-il quand la moitié de l'omelette est engloutie. Blaise Quetsche, bien entendu.

Aussitôt l'ombre irréaliste de la morte flotte entre eux

— Encore un peu de vin, Blaise ?

— Volontiers.

— Du fromage ?

La cloche à fromage surgit devant Blaise et le parfum âcre d'une tranche de Brie fouette leur odorat dès que Marguerite soulève le couvercle.

— Mm ! dit Blaise et il attaque le fromage.

— Prenez des forces. Vous en aurez besoin dans les jours qui viennent.

Le pain et le Brie s'éloignent de la jeune bouche entrouverte et l'ombre de Maria Quetsche devient plus dense.

— Qu'est-ce que je dois faire, au juste ? Je n'ai pas l'habitude de... C'est la première fois que je...

— Mangez donc, lui conseille la voix maternelle et il se remet à manger. Il y a les formalités. Reconnaître le corps, par exemple.

— C'est quoi, reconnaître le corps ?

— Le voir et dire que c'est bien celui de votre tante.

Il hoche la tête plusieurs fois de suite, l'air préoccupé.

— Je vous accompagnerai, si cela vous effraie. C'est prévu demain matin à partir de neuf heures, à la morgue...

— La morgue ! oui, bien sûr ! s'écrie Blaise avec un entrain factice et le fameux sourire se dessine mécaniquement sur ses lèvres.

Comme il est jeune ! Comme il semble démuné ! Est-ce que ses yeux sont gris ? ou verts ? Et cette bouche d'enfant ! (Mais que m'arrive-t-il ?) Il sent bon... Le froid et l'humidité qui se dégagent de ses vêtements répandent autour de lui une odeur de campagne.

— Il y aura d'autres formalités encore, poursuit Marguerite sans entrain. Les pompes funèbres, par exemple.

— Ah ! oui, les pompes funèbres.

Blaise a maintenant l'air tout à fait accablé.

— Ils se chargent de tout, bien sûr, mais il faut leur donner des instructions, faire des choix...

— Il faut organiser l'enterrement, c'est bien ça ?

— Cela vous incombe, soupire Marguerite. Voulez-vous que je vous accompagne aussi aux pompes funèbres ?

Blaise sourit. Il dit ensuite que ce sera tout à fait inutile.

3

De quelle substance impalpable est faite l'âme des morts ? Inutile de le nier, c'est une présence immatérielle sans forme ni couleur... Mais tellement contraignante, surtout quand elle vient juste de s'échapper de son enveloppe brisée. Décider de son inexistence serait pure folie.

L'âme de Maria Quetsche se dissoudra peut-être dans les jours à venir. Eclatera (qui sait ?) comme une bulle de savon. Mais ce soir elle est bel et bien dans la cuisine de Marguerite, en train de flotter ici ou là quand son nom est prononcé dans cette pièce avenante où Blaise mange du fromage sous le regard d'une assistante sociale.

En ce moment le neveu s'acharne sur la défunte.. Maria Quetsche, explique-t-il en s'efforçant de ne pas parler la bouche pleine, était la sœur de son père. Une sœur plus âgée, douze ans, quinze ans peut-être, il ne sait pas très bien.

— Vous aimiez votre tante ?

— En vérité je la connaissais à peine...

Il raconte alors que son père est mort depuis dix ans et ajoute que c'est à l'occasion de cette mort qu'il a vu Maria pour la dernière fois. Il n'était qu'un enfant... Près de la morte, il y

a comme un reflet verdâtre contre le mur mal éclairé. Blaise détourne sans cesse les yeux de ce recoin obscur qui le met mal à l'aise.

— Mais je saurai l'identifier ! affirme-t-il.

— Ce sera moins pénible si vous n'avez pas trop de chagrin. Encore un peu de vin ? Une pomme ? J'ai des petites reinettes qui m'ont été envoyées de la campagne. Goûtez-moi ça...

Les dents de Blaise font crac, crac, en pénétrant la chair acide à travers la peau ridée de la pomme.. La défunte est-elle oubliée ? Pas du tout... Elle se terre peut-être contre le mur, loin de ce rond lumineux où les vivants se tiennent rapprochés. Mais ils s'occupent d'elle. Ils ne cessent de le faire à travers les gestes de ce repas improvisé. Maintenant Marguerite a un petit rire embarrassé. Elle confesse que les rares fois où elle a rencontré Maria Quetsche dans l'escalier elle l'a prise pour un homme ! Elle ajoute qu'elle n'habite ici que depuis deux semaines et ne connaît pas encore ses voisins Blaise hoche la tête. Excuse aussitôt la méprise. Puis, tout en mangeant une deuxième pomme, tout en buvant un grand verre de vin, tout en s'agitant sur sa chaise il se lance dans toutes sortes d'explications.

La nourriture et la boisson donnent à ses gestes une ampleur hasardeuse. Le discours compliqué qui jaillit de ses lèvres n'a pas grand rapport avec la confusion faite par Marguerite. Comment dessiner en effet un profil d'une telle envergure ? semble dire sa main armée d'un trognon de pommes qui ne cesse de souligner le flot de ses paroles, et l'ombre de cette main se découpe comme un vol de papillon de nuit sur le marbre de la table. Maria ne ressemblait à personne !

Le côté négatif de cette affirmation semble satisfaire Blaise qui reprend son souffle et se lance maintenant dans un exposé biographique. Cette personne couronnée d'argent le dévore des yeux. Elle attend une histoire authentique. Du vécu. Mais voilà. Il s'embrouille encore. Il ne connaît la vie de sa tante que par ouï-dire. Elle a été mariée (de cela il est sûr). Avec un militaire. Un officier. Un saint-cyrien, peut-être. Ces types, vous savez, qui ont un uniforme époustouflant et un képi avec une espèce de plumet blanc...

— Un casoar ! s'écrie Marguerite que ce récit fait rigoler.

Peut-être bien. Blaise hausse les épaules. Mais Maria Quetsche n'aimait ni les uniformes ni les plumets. Alors très vite elle avait quitté son mari. Deux mois, trois mois après la noce, d'après la mère de Blaise bien entendu.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-neuf ans. Mon âge...

— Elle a divorcé ?

Blaise ne pense pas qu'elle ait divorcé. Il croit qu'elle s'est contentée de s'en aller et puis voilà. Elle était comme ça... A partir de ce moment là elle n'a plus jamais ressemblé à qui que ce soit. Ne voyait presque jamais les siens. Pardessus le marché elle s'était mise à écrire.

— Oh ! elle était écrivain ? s'écrie Marguerite charmée. Qu'écrivait-elle ?

Blaise a un geste d'ignorance.

Il se met à parler de façon circonspecte. Il semble vraiment godiche, tout à coup. Sa mère est mieux informée que lui sur ce sujet. "Elle lit beaucoup, vous savez ! " jette-t-il au passage avec une certaine fierté. Mais il y a une chose dont il est sûr, c'est qu'il y a eu ce livre fameux, juste après la guerre. Un roman à succès. Quant au reste...

— Quel est le titre de ce livre ? demande Marguerite avec gourmandise.

Elle a peut-être côtoyé sans le savoir une romancière qui aurait bercé ses rêves de jeunesse. C'est une question à éclaircir sans délai. Hélas, Blaise hésite sur le titre. Quelque chose comme "Le destin oublié"... Ou plutôt "Le destin abandonné". Il faut comprendre. A cette époque là il n'était pas né. Et puis de toute façon il ne lit jamais de romans.

— Pas même celui écrit par votre tante ?

Il éclate de rire. Surtout pas celui-là ! Mais il ne va pas embêter son hôtesse avec des histoires de famille ! En fait, enchaîne-t-il aussitôt sans souci de se contredire, on lui a toujours seriné que ce bouquin était infâme ! Maria y aurait dépeint des gens qui... des situations que. etc...Et la sacro-sainte famille ne le lui avait jamais pardonné ! ... Ils étaient

riches et puis il y avait eu la faillite et tout le tremblement. Alors patati patata... Bref le frère et la sœur étaient brouillés à cause de ce fichu livre. Quant au grand-père, il était cardiaque et on ne savait pas jusqu'à quel point le roman avait contribué à hâter sa fin.

La mort de ce grand-père qu'il n'a pas connu le fait rigoler. Toute l'insouciance de la jeunesse reprend ses droits et son regard habitué de petites flammes narquoises revient délibérément maintenant vers ce coin d'ombre où semblait flotter tout à l'heure un reflet inquiétant. Il ne voit aucun reflet en ce moment. Il voit très bien la porte brune et sa poignée de cuivre soigneusement astiquée. Les querelles de famille le laissent froid, décrète-t-il les yeux rivés sur cette porte.

Marguerite est toute entière dans ce roman vécu.

— Mais le mari ? demande-t-elle l'œil allumé. Qu'est devenu le mari dans tout ça ?

— Il est mort en captivité. Parfaitement désespéré, d'après ma mère.

— Votre mère et votre tante étaient brouillées, si je comprends bien ?

— Elles l'ont été. Elles se sont réconciliées au moment de la mort de père. C'était un accident, vous savez, et Maria a été très chic avec nous. J'avais neuf ans quand c'est arrivé. J'étais capable de comprendre.

— Mais ensuite ?

— Ensuite plus rien. On ne l'a plus revue. Je crois qu'elles s'écrivaient mais pas souvent. Une fois par an, peut-être.

— Vous pensez qu'elle a continué son travail d'écrivain ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai réfléchi à tout ça dans le train. Je verrai bien s'il y a des trucs qui traînent chez elle. Enfin, c'est mon idée de regarder, conclut-il les yeux baissés.

Cette expression pensive dure un certain temps. Elle embellit prodigieusement le visage de Blaise.

4

Jusqu'à ce jour Marguerite n'est encore jamais montée au quatrième étage. Ici la rampe d'escalier a des allures de grille de prison. Il faut passer devant la grande porte marron qui donne accès au galetas, un endroit nu et glacé où les locataires peuvent étendre leur linge, et le logement de Maria Quetsche, modeste et sans nom, est là au fond du palier.

Brr ! Quel froid ! Blaise ouvre sans difficulté la porte du studio, il disparaît dans cet antre obscur où on l'entend aller, venir, parlant tout seul, cherchant probablement le compteur électrique. Marguerite se tient avec prudence sur le seuil.

Clac ! le décor apparaît comme au théâtre.

— Eh bien mon salaud ! murmure Blaise.

C'est le lit qui vous saute aux yeux. Un divan cabossé où des draps grisâtres s'emmêlent à des couvertures sales. Impossible d'en détacher les regards. Cette masse de tissus répugnants garde en creux, comme une empreinte matricielle, la forme des épaules et la forme des hanches de Maria Quetsche. Quant à l'odeur...

— Vous ne pouvez pas dormir ici, décrète Marguerite en fronçant le nez d'un air écœuré. Je peux parfaitement vous héberger. A mon avis il faut appeler le service de désinfection.

Blaise n'écoute pas. Grimpé sur un tabouret il s'acharne sur la tabatière (pour toute fenêtre il n'y a que cette lucarne percée dans le toit). Il finit par l'ouvrir. L'air vif les revigore.

Ils se mettent à fouiner.

— Quand je pense que le syndic appelle ça un studio ! grogne Marguerite.

— Oh ! ces papiers ! tous ces papiers ! gémit Blaise en écho.

Des papiers, des livres, des journaux il y en a partout. Au pied du lit. Contre les murs. Sous la table. D'autres encore sur le bahut. Il y en a aussi, probablement, dans les caisses et

les cartons que l'on aperçoit dans un recoin mansardé envahi de toiles d'araignées. Ces papiers ne laissent aucun espace libre ce qui rapetisse considérablement les austères proportions de cette chambre toute en longueur. On a le sentiment d'étouffer. Et pourtant le mobilier est réduit à l'essentiel : un lit, un fauteuil, un tabouret, une table. Près de la porte palière un buffet de bois blanc aux battants entrouverts. Quelques vêtements gisent sur le fauteuil : linges fanés, tricots déformés, pantalon de gros drap à l'ourlet décousu.

Blaise et Marguerite n'osent toucher à rien. Ils vont et viennent autour de ces pauvres choses, faisant crisser sous leurs semelles un océan fibreux de vieilles paperasses. Ils jettent de brefs coups d'œil ici et là, éparpillent leur attention au hasard. Par une étrange aberration de regard ils n'ont pas encore vu l'antique Underwood noire qui trône au centre de la petite table comme un objet essentiel. Un outil vénérable à large chariot. Le levier d'interligne, pourtant, semble prêt à servir. Sa manette brillante s'élance avec grâce au-dessus du socle trapu où repose un clavier muet. Les touches rondes, cerclées de métal, ont pris à l'usage un alignement capricieux, mais dans l'immobilité et le silence elles recèlent comme un vague mystère musical.

Blaise voit enfin la machine à écrire. Il se fige aussitôt à distance respectueuse et la contemple. Cette immobilité, ce mutisme alertent Marguerite qui suit la direction de son regard. Elle pousse alors un cri de ravissement. Se précipite sur l'objet qu'elle ne peut, bien entendu, s'empêcher de toucher. Elle effleure donc du bout des doigts les touches, sans oser appuyer toutefois. Elle imagine toute sorte de choses, le tap tap tap monocorde, le bref tintement de la sonnette, le retour bruyant du chariot. Mais il est improbable que ses rêves aillent beaucoup plus loin.

Ces tripotages agacent Blaise qui tourne le dos à la machine à écrire et se met à toucher à tout et à n'importe quoi autour de lui en poussant des soupirs énervés. Il n'arrête pas. Tantôt il se baisse et ramasse un crayon, tantôt il se dresse sur la pointe des pieds pour atteindre le sommet d'une étagère. D'étranges paroles jaillissent de sa bouche crispée. Marguerite a beau tendre l'oreille elle ne comprend rien à ce qu'il dit. Elle devine qu'il est la proie d'une vague excitation faite d'intime contrariété et de bouleversement intérieur. Elle éloigne ses mains du clavier et reste là devant la table, sans bouger.

“Kakaouébonafrite” croit-elle entendre, mais elle n'en est pas sûre. Parle-t-il français ? arabe ? ou encore occitan ? Mais Blaise se sentant épié cesse de jargonner. Il renifle ostensiblement une assiette où un peu de fromage s'est pétrifié. Il regarde Marguerite lui dédie soudain une des plus belles versions de son sourire.

— A votre avis, qu'est-ce qu'il y a derrière ce rideau ? demande Marguerite pour faire diversion.

Elle pointe son index vers ce qui doit très probablement être les commodités.

— La salle d'eau et la kitchenette ! réplique Blaise avec emphase.

Il tire le rideau de satinette verte d'un geste théâtral. Bon, c'est bien la cuisine et les cabinets. Un évier miniature voisine avec un réchaud butane. Dans le coin il y a la lunette des waters avec des traînées pas très propre. Sous l'évier l'inévitable sachet de Prisunic plein de détritrus, peaux d'oranges, croûtes de fromage, débris d'os de côtelettes. Le moindre espace libre est bourré de bouteilles Combien ? Des dizaines et des dizaines. Toutes vides, bien sûr. Entassées n'importe comment, maculées de lie de vin noirâtre. Mais pour tous ces cadavres : un seul verre. Impossible de ne pas le voir, ce verre, il est là sur l'évier comme un objet de première nécessité. Unique mais curieusement démultiplié par les myriades d'empreintes qu'il a laissées autour de lui. Ces ronds poisseux, violets ou bleutés, s'entrecroisent, forment une épaisse dentelle vineuse. Pouah !

— Je crois que c'est également la cave, constate Marguerite.

Elle aimerait effacer ces ronds mauves qui font en silence le récit d'une soif. Blaise sourit avec vaillance.

— On buvait sec chez Maria ! lance-t-il l'air crâne et sa voix ensuite change de registre, il nasille d'un air docte. Jé né souis pas Sherlock Holm's, but... Je ai déjà viou quelques indices

ici et là..., On the tébôl... around the bed... around the... the type-writer. Elémentaire, mon cher Watson !

Il ébauche un geste comme s'il allait donner une tape familière sur l'épaule de Marguerite, mais il s'arrête et porte sa main à sa bouche. "Oh ! pardon, madame !"

Elle rigole.

— Vous saviez qu'elle buvait ?

Il hausse les épaules. Il rabat le rideau d'un geste rageur et Marguerite a soudain l'impression délicate de le connaître depuis toujours. Elle imagine un petit garçon dont elle aurait souvent ébouriffé les cheveux. Elle s'élanche en boitant vers l'unique tabouret. S'assied avec un grand sentiment de fatigue sans bien comprendre qu'un nouvel amour vient de faire irruption dans sa vie.

Blaise tourne maintenant dans la chambre sans trop savoir ce qu'il cherche. Ils restent ainsi un temps assez long. Elle parfaitement immobile. Lui, très agité. Ils rêvent chacun à leur façon, mais ils se posent les mêmes questions. Qui était Maria ? Pourquoi buvait-elle ? Ils inventent des réponses. Elles sont identiques. La solitude. Oui, c'est cela, la solitude. La peur de la mort. Oui, c'est cela... Mais qu'en savons-nous ? pense Blaise lèvres scellées sur sa révolte et il donne de faibles coups de pied dans les livres et les papiers qui jonchent le sol.

— Je suppose que je dois trier tout ça, éructe-t-il enfin. Je ne sais pas du tout comment je vais m'y prendre.

— Il y a des entreprises spécialisées, dit Marguerite paisiblement.

— Oh ! mais je ne peux pas ! crie-t-il. Ce ne sont pas des chiffons.

— Bien sûr, bien sûr... Mais ça m'étonnerait que vous trouviez quelque chose qui vaille la peine. Les livres, peut-être ?

Blaise frissonne.

— Vous prendrez votre temps, continue Marguerite (elle a maintenant grande envie de le serrer contre elle et de le consoler). Une fois que vous en aurez fini avec les formalités administratives, les obsèques et tout le reste, vous reviendrez ici. Vous vous occuperez de tout ça bien tranquillement. J'imagine qu'en deux ou trois jours vous en viendrez à bout. Je vous aiderai, ajoute-t-elle avec un petit frémissement de voix. Vous logerez chez moi et...

— Je ne veux pas abuser, dit Blaise les sourcils froncés. Elle rit.

— Ne prenez pas les choses comme ça. Dites-vous, par exemple, que pour moi ce sera une expérience intéressante. On n'accède pas tous les jours aux papiers intimes d'un écrivain...

Son regard perplexe va du lit défait aux vêtements amoncelés sur le fauteuil, mais Blaise est dupe de ce discours. Il semble plus optimiste. Il se met à fredonner bouche fermée quelque chose qui ressemble à du jazz et Marguerite le contemple avec ravissement comme si elle venait de remporter une victoire difficile. Il tripote la machine à écrire, ses doigts longs et flexibles cherchent délicatement le mécanisme.

Marguerite fredonnerait elle aussi si elle osait. Mais elle n'ose pas. Elle se contente de se laisser envahir par son entrain habituel, ce légendaire bon caractère dont elle ne se méfie jamais assez. Comme la vie est amusante ! se dit-elle (et ceci simplement parce que les angoisses de Blaise semblent envolées). Comme la vie est marrante. Elle plisse les paupières, confine son rire sous un masque figé. C'est le hasard qui nous a réunis Blaise et moi dans ce terrier infect ! Une vieille fille et un enfant ! Et nous sommes entièrement occupés de Maria Quetsche, un vrai personnage de roman !... L'humour de Marguerite s'excite, il est là dans sa tête comme un petit lapin en train de faire des cabrioles. Voilà une femme, si j'ai bien compris le récit de Blaise, qui par haine du casoar (ha ha !) s'est complètement écartée des sentiers ordinaires de la vie. Après mille et un détours, cette femme que je prenais pour un vieil homme est venue finir son temps sous ce toit. Elle a vécu dans ce trou à rats et...

Blaise abandonne la machine à écrire, s'assied sur le lit de sa tante et semble à nouveau tourmenté.

— J'espère qu'il n'y a pas de rats, dit pensivement Marguerite. Elle observe son protégé. Elle est toute prête à le suivre encore dans les sentiers de la mélancolie.

— Quand je dis que je ne l’ai pas connue, prononce enfin Blaise d’une voix un peu solennelle, ce n’est pas tout à fait vrai.

Il se tient penché en avant et laisse pendre ses mains entre ses genoux.

— Par exemple, quand mon père est mort... Je n’avais que neuf ans, bien sûr... Mais je me souviens de tout comme si c’était hier. Elle est venue tout de suite et...

Il parle comme s’il s’adressait à lui-même et Marguerite reçoit cette voix que l’émotion fait trembler. Est-ce un plaidoyer ? Un simple récit ? Il tient à raconter la mort de son père afin de renouer avec Maria. Mais c’est un sujet terrible. Il s’embrouille. Il saute d’une chose à l’autre et c’est presque impossible de le suivre. Il revient toujours sur un nom. “Midi Voyage”. Il le prononce d’un ton rancuneux. Est-ce une agence de tourisme ? Il semble que ce soit ça. Une agence qui aurait embauché son père après la faillite et la liquidation judiciaire. Ensuite Marguerite devine que le père de Blaise a eu un accident de voiture, mais elle est incapable de situer cet accident dans le temps. Tout de suite après l’embauche ? Plusieurs années après ? En tout cas, la chose est claire, c’est arrivé en Grèce. Alors qu’il prospectait des sites pour quelque voyage organisé. Bref c’est là-bas qu’il est mort. Mais pas dans le cadre de son travail ! précise Blaise l’air égaré. Au cours d’un déplacement personnel... Il toussote, le regard malheureux, n’osant pas faire de mélanges entre ce décès tragique et le désastre financier qui en a résulté pour lui et pour sa mère.

Marguerite hait ce père irresponsable.

— Maria est venue tout de suite ! enchaîne Blaise (c’est cela qu’il veut expliquer). Elle a été formidable. Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans elle.

Elle avait oublié les brouilles de famille. Elle avait surgi tel un ange sauveur. La voix de Blaise se charge de passion, elle livre en vrac des images que Marguerite entrevoit sous forme de flashes. L’attente à Orly d’un cercueil plombé, par exemple. Un cercueil contenant une horrible abstraction de chairs mutilées, car l’accident s’était produit trois semaines auparavant. Elle imagine le béret, la parka verte, la gibecière de Maria Quetsche. Elle voit Maria très droite sur l’aire d’atterrissage. A sa gauche un petit garçon commotionné par le chagrin. De l’autre côté le fauteuil de l’infirme. Bien sûr c’est une vision irréaliste, théâtrale. Mais elle correspond exactement à la narration vibrante de Blaise.

— A neuf ans on est un peu benêt, d’accord ! poursuit-il avec ardeur. Mais il y a des choses qui frappent, tout de même. On regarde. On essaye de se faire une idée. En quelques heures ma tante avait pris une place extraordinaire à la maison. Nous nous sentions en sécurité, si vous voyez ce que je veux dire. Et pourtant, mes amis, quel fichu caractère ! Elle était agressive avec les gens ! Nos difficultés étaient devenues les siennes. Elle engueulait tout le monde Elle...

Il s’interrompt un moment pour rêver.

— Quand tout a été fini elle s’est calmée. On aurait dit qu’elle voulait nous quitter en paix. Enfin c’est comme ça que j’ai ressenti tout ça. Tenez. La veille de son départ elle a voulu se promener avec moi... Jusque là elle s’était surtout occupée de ma mère... Nous sommes partis tous les deux dans la campagne et nous avons été très copains. On a rigolé... Surtout quand elle était sur la passerelle ! Il faut que je vous explique. Pas très loin de chez nous il y a un torrent et c’est toujours là qu’on va. Maria a voulu y aller. On peut traverser. Mais la passerelle est plutôt pourrie. Quand je l’ai vue là-dessus, je me suis mis à gueuler “Arrête ! arrête !” Mais elle filait comme un tank. Elle était grosse, Maria. Les planches craquaient et tout... Mais elle s’en foutait complètement. Ça tanguait de partout, si vous aviez vu ! On riait, on riait...

Blaise se met à rire de façon charmante et joyeuse.

— Quand nous avons été de l’autre côté vous ne pouvez pas imaginer comme elle était contente. Cette fois là, oui, je l’ai connue. Même que j’étais tout môme. Mais ça a été la seule fois et ça n’a pas duré. Le soir même elles ont recommencé à se disputer elle et ma mère. Je ne sais pas qui avait tort et qui avait raison, mais c’était toujours comme ça... Il faut reconnaître que ma mère ne pouvait absolument pas la supporter.

Blaise soupire et se lève vivement. Il semble en avoir fini avec cette oraison funèbre qui lui tenait à cœur. Maintenant il retape maladroitement le lit, tirant n'importe comment sur les draps et les couvertures.

— Ma mère est très bonne, jette-t-il à la cantonade d'une voix lugubre. Ces derniers temps, justement, elle s'inquiétait sans cesse de Maria à cause de l'âge et de tout ça... On aurait dit qu'elle sentait ce qui allait arriver. Il ne faut pas croire que ma mère n'a pas de cœur.

— Mais je ne crois rien de pareil ! s'écrie Marguerite. Cessez donc de tripoter ce plumard dégoûtant et ne vous tourmentez plus comme ça. Nous allons descendre chez moi. Vous dormirez au salon. Demain, à tête reposée, nous nous occuperons des affaires de votre tante. Allons, Venez...

Blaise la suit docilement. Ils ferment la porte du studio à double tour. S'engagent dans l'escalier où les attend peut-être l'âme de la morte. Mais ils ne se soucient que de questions pratiques. A quelle heure brancher le réveil radio de Marguerite pour expédier la morgue au plus tôt ? Marguerite vient de décider qu'elle prendra une matinée de congé.

5

Le lendemain matin Blaise et Marguerite se rendent à la morgue comme convenu. La pluie tombe toujours. L'âme de Maria Quetsche est-elle sur le point de se diluer dans l'atmosphère ? La mystérieuse texture mise à nu subit peut-être les effets pernicieux de l'humidité, en tout cas le poids léger de sa présence ne se fait pas sentir.

Mais on peut imaginer que c'est à cause de ce cadavre dont il faut s'occuper. Blaise, c'est certain, ne supporte pas cette formalité sinistre. Une fois refermée la porte de la morgue, une porte peinte en gris et plutôt terrifiante, il ne se sent pas bien du tout. Son visage se défait. L'harmonie des traits est soudain rompue. La bouche, par exemple, a perdu toute couleur, elle semble même un peu de travers sous l'auvent des narines pincées. Les beaux yeux sont éteints, ils ont considérablement rétréci. "Il va vomir", pense Marguerite résignée. Effectivement c'est ce qui est en train d'arriver.

Blaise s'éloigne de sa bienfaitrice, il le fait de façon discrète, évasive, de l'air de quelqu'un qui fait une petite promenade. Son intention est sans aucun doute de traverser en diagonale la cour de l'hôpital.. Mais comment, grands dieux, garder sa désinvolture avec un regard vrillé comme ça dans les omoplates ? Marguerite ne quitte pas des yeux ce jeune dos voûté. Elle attend. Pour reposer sa mauvaise jambe elle s'appuie sur son parapluie.

Bon, le pauvre enfant se soulage comme il peut au pied d'un platane ; Il étouffe dans son mouchoir les sons humiliants ; il jette le petit paquet gluant au milieu des feuilles mortes ; maintenant il racle avec son soulier quelques feuilles éparses pour ériger un monticule bien propre ; c'est fini. Il revient.

— Je suis désolé, dit Blaise

Marguerite déclare d'un ton catégorique que c'est l'odeur du formol qui l'a incommodé. Blaise hoche la tête mais ils savent l'un et l'autre que ce n'est pas l'odeur du formol.

— Je vous dépose en ville, décrète Marguerite en saisissant énergiquement son protégé par le bras.

— Je... je crois que je vais faire le trajet à pieds.

—C'est tout à fait impossible, voyons. Et les Pompes Funèbres ? Vous n'y serez jamais avant midi.

— Ah ! oui, les Pompes Funèbres ! répète Blaise lugubrement.

Il les avait oubliées. De nouveau il se sent mal. Va-t-il encore vomir ? Une mauvaise sueur inonde son front, glace ses aisselles. Et puis il y a cette main en étau sur son bras, cette épouvantable claudication. Trente mètres au moins pour atteindre la bagnole ! Ira-t-il jusque là ? Son esprit commotionné, hanté par le profil cireux de Maria Quetsche, (une vision intolérable), imagine des choses épouvantables : le bel imperméable blanc de Marguerite souillé de traînées acides et puantes, par exemple... Il a un haut le cœur. Serre les lèvres. Mais par chance ne vomit pas.

Ils avancent avec lenteur comme un esquif fragile, tantôt au creux de la vague, tantôt à son sommet. Blaise traîne les pieds. Il hait Marguerite. Déteste sa voix. La trouve métallique, impérieuse. Se sent-il tout à fait bien, maintenant ? lui demande-t-on. Oui, répond-il d'un hochement de tête. Aimerais-tu prendre quelque chose de chaud dans un bistrot ? Non, réplique silencieusement, mais de façon entêtée, le même front buté.

Le regard de Marguerite a perdu toute tendresse, fixé sur quelque point abstrait dans le lointain il contient même un peu d'exaspération.

Ils s'installent dans la voiture Ils bouclent machinalement leur ceinture et les choses s'arrangent. Est-ce la douceur capitonnée des sièges en velours synthétique ou simplement ce petit habitacle rassurant ? Blaise retrouve ses esprits. Il se sent ici à l'abri de tous les cadavres de la terre. Quant à Marguerite, le seul fait de tenir le volant dans ses mains gantées lui procure un agréable sentiment de puissance. La voiture démarre, quitte la cour de l'hôpital et s'engage sur le boulevard. Les pneus font sur le goudron mouillé un bruit de suction d'une grande douceur. Ils s'éloignent de la chambre froide, ils oublient combien elle enlève à la mort toute sa majesté. Marguerite a une dernière pensée pour Maria sur son lit d'hôpital alors qu'elle venait de rendre son dernier soupir. Elle revoit ce visage qui n'était encore ni durci ni pétrifié. Le boutonnage mal ajusté de la chemise. Les pauvres seins usés. Cette image s'efface. Blaise s'est mis à parler.

"Tous ces papiers ! " entend-elle. La voix est véhémence. Elle vibre de passion et soulève toutes sortes de questions. Tous ces papiers comment s'y prendre pour en faire le tri ? Faudra-t-il tout lire ? Ou bien se contenter d'un classement arbitraire ? Un entrain tout neuf anime Blaise. Voilà qui pulvérise la macabre réalité, qui entraîne Blaise et Marguerite vers un semblant d'avenir...

Marguerite se prend au jeu. Emet des suggestions que Blaise écoute d'une oreille distraite. Ce ne sont que conseils raisonnables, tout à fait sans intérêt, du genre chaque chose en son temps, un, les obsèques, deux, la liquidation de l'appartement, etc...

— Oui, bien sûr, dit-il poliment.

Il aimerait revenir à ces fameux papiers. Expliquer ce qui trotte dans sa cervelle en ce moment. En particulier ses sentiments au sujet de la mort. Mais est-ce que cela peut intéresser une assistante sociale ? Un cadavre. C'est quoi, au juste ? voudrait-il crier. Une charogne, rien de plus ! Prononcer ce mot de toutes ses forces le soulagerait tellement ! Mais il n'ose pas. Sur sa lancée, il continuerait. Il dirait qu'il déteste positivement la mort. Lui, ce qui lui plaît, c'est la Vie. La Vie avec tous ses problèmes et puis aussi toutes ses mirifiques promesses. Rien à voir, vraiment avec ces foutues histoires de Pompes Funèbres et de cercueil. La Vie est encore là-haut, dans ce quatrième étage dégueulasse. Tout ce qui reste de Maria est enfoui dans les papiers qu'elle a brutalement abandonnés pour aller crever à l'hôpital.

Ces papiers enfièvrèrent maintenant l'esprit de Blaise. Il oublie qu'il les a à peine regardés la veille au soir. Cette nuit, ils ont grandi dans son imagination. Voici qu'il leur invente un pouvoir.

Il ne pense qu'à ça... Cet enterrement, il n'en a rien à foutre ! Il va vous torcher ça n'importe comment. Il hoche nerveusement la tête, incapable de penser à ces gens qu'on appelle les croque-morts. Mais le fameux sourire est déjà sur ses lèvres, preuve incontestée qu'il fera son devoir : ne pas choisir le plus cher mais ne pas choisir non plus la dernière qualité, faire transporter le corps dans le caveau de famille, enfin quoi tout ce que sa mère lui a seriné.

— Je prendrai mon temps ! continue-t-il pour exorciser ces vilaines perspectives. Je mettrai les cahiers avec les cahiers, les carnets avec les carnets. Je rangerai à part les feuilles volantes. Je les classerai par format...

Son lyrisme s'exalte. (Mais y a-t-il vraiment des cahiers, des carnets, des feuilles volantes dans le logement de Maria ?)

— Ce qui sera daté sera mis à part. J'établirai un ordre chronologique. C'est le plus simple, à mon avis. Je ferai des paquets...

— Je vous aiderai ! murmure Marguerite en contrepoint. Je suis plutôt organisée de nature, vous savez. Et puis j'ai l'habitude des papiers rebutants. A nous deux...

Bien sûr, aux yeux de Blaise, ce ne sont là que promesses décolorées et un peu chagrines. Mais il s'en accommode. Il hoche la tête, l'air royal.

— Et si je découvre un chef d'œuvre...

— Il ne faut pas trop y compter...

— Il y a cette machine à écrire, tout de même...

— Oui, c'est vrai.

— Je me demande si Maria avait encore toute sa tête, dit soudain Blaise d'un air inquiet.

— On verra bien.

— Je ferai ce tri, croyez-moi. Hop ! je renverserai toutes les caisses et tous les cartons sur le plancher... Je plongerai là-dedans tête la première... Je...

— Voilà les Pompes Funèbres, dit alors Marguerite. Je vous jette.

6

Marguerite ne tient pas de journal intime. Elle ignore tout des affres de l'écriture. Elle ressent, il est vrai, un mépris condescendant pour tout ce qui est étalage de sentiments sur le papier. Mais elle aime toutefois suffisamment sa propre vie pour souhaiter en conserver quelques saveurs. C'est pourquoi elle a pour habitude de noter des choses en vrac sur son agenda de téléphone.

Cette semaine on peut lire :

Lundi 8 : 9 H - Téléphoner à Christiane - 10 H - commander tissu gris réversible (2m50 en 1m40), Toiles de la Mayenne (voir échantillon) - 11H - P lombier 67.42.77.86 (rappel) -

Au bas de la page est rajouté en biais : MORT DU VIEUX DU QUATRIEME.

Mardi 9 : 9 H - Télégraphier : QUETSCHÉ, 7, allées des Tilleuls, Mirememont le Vieux, Tarn (voir code postal) - 12 H - Christiane et Anne-Marie, cafétéria Casino.

Et puis toujours en biais en fin de page, d'une plume désordonnée :

LE VIEUX EST UNE FEMME !

Mercredi 10 : 11 H - Dentiste - 13 H - Rappeler Christiane pour Barcelone - 18 H - Attendre neveu Maria Quetsche.

Jeudi 11 : 9H - Morgue (le pauvre enfant !).

Vendredi 12 : 9 H 30 - Levée du corps à la Roncière.

Ce fameux vendredi, Blaise retourne donc chez lui en compagnie de Maria. Il est difficile de deviner quelles sont ses pensées pendant ce funèbre trajet. Armé de son fameux sourire il se tient assis très digne à côté du chauffeur de la maison Varjoux et Cie. Il s'applique à regarder à travers la vitre tout ce que lui offre le paysage. Au cours de la nuit le temps s'est mis au beau et ce voyage qui doit durer quatre heures se déroule dans une sorte

d'oubli futile de la mort. Il y a le goudron de la route, si net, si propre, comme un beau ruban gris. Et de chaque côté, cette mosaïque frémissante, or et jais, née du jeu du soleil sur les feuilles de platane. Tout cela est charmant. Cependant il semble plus convenable de se taire. La boîte oblongue recouverte d'un drap noir est installée dans le dos de Blaise derrière une vitre coulissante. Ce n'est ni un objet ni une personne mais une réalité intermédiaire. Comment ne pas y penser sans cesse ? Heureusement il y a Betti ! Chaque tour de roue rapproche Blaise de sa tendre amie. Il ne cesse de se le répéter. Les yeux de Betti sont-ils vraiment noirs ? Grave question. Tout dépend de l'éclairage. Ils sont marrons, mais avec des paillettes. Et le rendez-vous de samedi soir au Vieux Moulin ? Betti aura-t-elle oublié ? Aura-t-elle imaginé qu'il était décommandé ? Surtout lui téléphoner dès ce soir ! Ils ramasseront des châtaignes. Les feront griller sur la braise comme d'habitude. Et puis ensuite, s'il ne fait pas trop froid... De toute façon bien serrés l'un contre l'autre ils parleront. Ils se diront tout. Blaise racontera Maria. Le voyage en catastrophe. La demoiselle boiteuse. Le foutoir du quatrième étage. La morgue.

Rien à faire. On y revient toujours. Impossible de se débarrasser les méninges de ce truc. D'ailleurs, il suffit de tourner la tête pour le voir à travers la vitre coulissante. Un machin muet. Une présence absence terrible.

Blaise se cale fermement sur la banquette. Pour rien au monde il ne dirigera son regard du côté du cercueil. Elle était chouette, Maria, sur la passerelle. Elle avançait comme ça, avec une détermination extraordinaire. Les craquements, les oscillations, toutes les menaces de ces foutues planches pourries l'excitaient. En ce temps-là, c'est vrai, Blaise était naïf. Il ne posait pas de questions. Il se contentait de regarder de tous ses yeux, comme le font tous les gosses. C'est pourquoi cette image est restée dans sa mémoire. Aujourd'hui il comprend. Maria avançait sur le plancher branlant, elle prenait joyeusement des risques. En fait, elle cachait son tourment. Blaise devine avec stupeur qu'elle avait sans doute aimé ce frère avec qui elle était brouillée depuis tant d'années. Son cœur était en deuil. Que faisait-elle en crânant, en rigolant ? Elle essayait d'échapper à l'idée de la mort et puis voilà...

Blaise renifle avec nervosité et, sentant sur lui le regard du chauffeur de la maison Varjoux et Cie, il lui offre un sourire. Le break gris métallisé poursuit son voyage d'une allure régulière. Il longe des prés verts. Il traverse des villages frileux où l'ombre des maisons a la couleur de l'ardoise. Il pénètre à l'intérieur de modestes cités, s'arrête ponctuellement aux feux rouges, ralentit dès que s'annonce une école. Il respecte le lent piétinement des foules campagnardes débordant sur la chaussée quand un marché hebdomadaire surgit sur son passage, avec des poules caquetantes, des montagnes de choux et des cris.

La distance est de plus en plus grande entre le break et Marguerite, assise maintenant à son bureau d'assistante sociale, faisant semblant de travailler. Elle suit en pensée ce voyage. Elle est tout à fait incapable de lire le dossier ingrat ouvert devant elle. Un refrain stupide flotte dans sa tête. Le pauvre enfant, le pauvre gamin, le pauvre petit. Ces mots s'inscrivent en filigrane sur l'imprimé qu'elle est censée déchiffrer. Elle a beau agiter son bic au-dessus des feuillets verts, rien à faire, les formules rébarbatives se confondent au leitmotiv. Bon, elle compte sur ses doigts : combien de jours avant le retour de Blaise ? Oh ! et puis zut. Voyons un peu... "date de la prise en charge... nâ nâ nâ... l'assuré est-il...". Blaise revient de jeudi en quinze. Il a promis. Ne doit-il pas vider l'appartement de sa tante avant la fin du mois ? Oui, bien sûr, mais. Peut-on compter sur les serments d'un être aussi juvénile, aussi vulnérable ? "Oui !" prononce-t-elle à haute voix. Elle oublie qu'elle n'est pas seule dans le grand bureau de la S.M.G. Derrière le panneau vitré trois dactylos et un comptable l'observent, prêts à se divertir à ses dépens.

Ils ne peuvent pas comprendre. La vie de Marguerite est devenue tellement monotone depuis quelques années. Travail. Loisirs raisonnables. Projets pour la retraite. Une longue liaison avec un homme marié a abouti à ce vide. Bien sûr, elle s'en accomode. Elle se fabrique des petits plaisirs. L'appartement, par exemple. Que d'opiniâtreté dans la recherche ! Mais elle a trouvé exactement ce qu'elle voulait, un immeuble ancien de dimension

raisonnable, un logement désuet pour le bonheur des yeux. Décorer, arranger, elle aime ça à la folie. Mais est-ce que ça vous remplit le cœur ?

Il y a trois jours (ou cent ans) ce bel enfant a sonné à sa porte et Marguerite a subi un ensoleillement. Son imagination s'est réveillée. Elle a retrouvé le goût de l'aventure. Mais aussi, hélas, son terrible penchant à la sentimentalité.

La mort du Vieux, déjà, a été un signe. Mais ce n'était encore que de la routine professionnelle. Et puis pourquoi dit-elle toujours "le Vieux" quand elle pense à l'ambulance et au boulanger ? Rien à faire, elle ne se débarrassera jamais de ce tic !

Marguerite sourit dans le vague. Le break métallisé de la maison Varjoux et Cie roule à vive allure, il s'éloigne considérablement des bureaux vitrés de la S.M.G. Maintenant il a accompli les deux tiers de son voyage. A l'arrière du véhicule les vitres, il faut le noter, sont pudiquement voilées de rideaux à franges d'argent. Sans cela on pourrait croire que c'est une quelconque voiture de tourisme. De chaque côté de la route se succèdent des champs gorgés d'eau, quadrillés de haies modestes avec ici et là des lignes de peupliers tremblants. Une ferme apparaît, abritée d'un cèdre majestueux. Ensuite un puits et tout de suite après un pont. Tout cela dans l'éclat timide du soleil, avec un agréable sentiment de vie campagnarde. On peut même imaginer l'odeur du fumier, le caquet des poules, le halètement du tracteur. Mais tous ces paisibles éléments n'ont pas accès à l'intérieur du fourgon.

— Nous serons dans les temps, dit le chauffeur. Quand il ne pleut pas il n'y a aucun problème.

Ce sont ses premières paroles. Blaise sourit poliment.

— Est-ce que ça vous choquerait si j'allume une cigarette ? dit encore le chauffeur.

Blaise lève la main pour signifier que cela ne le choque pas.

— Je vous en offre une ?

Blaise ne fume jamais. Il se retrouve en train de tirer avec inexpérience sur une gitane papier maïs.

— C'est un parent proche ? continue le chauffeur avec un petit geste du pouce en direction du cercueil.

— Ma tante.

Blaise rejette la fumée dont l'âcreté l'incommode.

— Elle était âgée, précise-t-il ensuite comme pour excuser Maria.

— Dans certains cas, dit l'homme, c'est une délivrance.

Les jours qui suivent se déroulent en grand énervement chez Marguerite. L'agenda du téléphone n'offre que de belles pages lisses et blanches dont le vide est inquiétant. Plus de hâtives balafres en lettres capitales en travers des feuillets planifiés, plus de points d'exclamation. Sur un coup de tête Marguerite a renoncé au projet de Barcelone, et ses deux vieilles amies, Christiane et Anne-Marie, sont parties sans elle pour le week-end. Elles n'ont rien compris à ses prétextes embrouillés, ont imaginé Dieu sait quoi. Mais Marguerite s'en fiche, l'opinion d'une kinésithérapeute lui est en la circonstance tout à fait indifférente et plus encore celle d'une psychologue scolaire. L'opinion de toutes les femmes mûres qu'elle connaît la laisse froide.

Hélas, elle ne reçoit aucune nouvelle de Blaise.

Cela dure dix jours. Et puis le onzième jour, enfin, le facteur dépose dans sa boîte aux lettres une grande enveloppe de papier kraft. Cette enveloppe contient un cahier gris tout fripé. Une lettre est agrafée à la couverture imitation tweed.

“Chère Madame, dit une écriture gauchère et malhabile, le voyage s’est bien passé. L’enterrement aussi. La grande Maria repose maintenant au côté de son frère, dans le silence éternel. Elle a été bénite par un prêtre très vieux qui chantait faux. Mission accomplie.

Ma mère a l’intention de vous écrire pour vous remercier pour tout. Mais soyez patiente. Ces temps-ci elle n’est pas en forme et dans ces cas là elle n’a pas un très bon usage de ses mains.

Quant à moi je vais revenir comme je l’ai dit. Mais je dois pointer au chômage jeudi prochain (j’avais oublié). J’arriverai donc vendredi seulement. Comme ça j’aurai du temps devant moi, il faut pointer tous les quinze jours, vous savez.

Ne soyez pas fâchée à cause du cahier que je vous envoie, s’il vous plaît. Je l’ai trouvé où vous savez. Quand je suis monté fermer la lucarne avant de partir, rappelez-vous. Il était là au milieu des draps et des couvertures et nous ne l’avions pas vu, sans doute à cause de la couleur ! Je me suis dit que c’était peut-être un genre de testament, alors je l’ai fourré dans mon sac. Quand tout a été fini, le cimetière et tout ce qui s’en suit, j’ai essayé de le lire. Manque de pot ! Je n’y ai rien compris. C’est plutôt embrouillé, vous verrez.

J’ai pensé que vous aviez plus d’expérience et aussi une connaissance des gens que je n’ai pas. Alors, je ne me gêne pas, je vous le donne à lire. Pas question en effet de montrer ça à ma mère ! Ça la mettrait dans tous ses états.

Je m’excuse de vous embêter une fois de plus avec mes affaires de famille. Mais je ne vois personne d’autre pour m’aider. Vous verrez, dans le cahier il est question d’un type, un ami de Maria dont maman a souvent entendu parler. J’ai trouvé l’adresse et ma mère a écrit. Mais je me sens paumé, complètement paumé à cause de ce manque d’expérience que je vous disais.

Il vaut mieux que vous le sachiez, j’ai plaqué l’école à la fin de la seconde. J’étais plutôt cancre, si vous voyez ce que je veux dire. J’avais quinze ans. Je me suis mis au boulot. Il fallait aider ma mère et qu’elle n’ait pas de soucis. Alors j’ai fait des trucs. J’ai été pompiste. Apprenti maçon. Tuc chez un pépiniériste. Pour finir j’ai travaillé neuf mois comme manutentionnaire au Géant Casino. Mais ils m’ont licencié en septembre pour raisons économiques. Je vous dis tout ça comme ça me vient. Excusez le style et les fautes.

Ce qui me plairait c’est la peinture, la vraie. Et aussi le dessin. Je ne me défends pas trop mal avec mon crayon. Un jour je m’y mettrai, je crois. En attendant je vais faire le grand ménage chez Maria comme nous avons dit. Dans le cahier elle dit qu’elle compte sur moi pour ça (c’est tout ce que j’ai compris !).

J’arriverai chez vous vers cinq heures -

Respectueusement

Blaise Quetsche

II LE CAHIER GRIS

(les premières pages ont été arrachées
on voit quelques barbes de papier contre
l'encollage de la reliure)

(La tranche du cahier
est maculée de taches
de café).

~~DERNIERES VOLONTES~~

(Le titre raturé au
au feutre noir est
illisible)

Ce texte est rédigé à l'intention de ~~ALPHONSE PARAN~~
(nom barré au feutre noir)

BLAISE QUETSCHÉ
(ce nom tracé au feutre vert
irradie la page)

(Le texte commence au verso du titre, l'écriture est appuyée, la couleur de la pointe bic change de temps en temps : noir, vert, violet, puis encore noir... Les mots se suivent à la hâte, on ne trouve que peu de virgules ; seuls les points sont posés avec fermeté. L'ensemble décolle du quadrillage du papier et s'élève insensiblement à la fin de chaque ligne. La marge n'est pas respectée)

Je déteste ce qui se passera après ma fin biologique. Il faut y penser, Maria... Mais il ne faut pas y penser subjectivement.

Maria, tu es belle et bonne. Mais toi seule connais le sens réel de ces adjectifs : belle et bonne. Le lecteur posthume va rêver ta beauté (ou ta bonté) comme les pourvoyeurs lui auront appris à le faire.

Je renonce. Oui je renonce au portrait robot écrit à la merde standard. Comprennent ceux qui le veulent !

Il fait nuit, déjà. Il fait toujours nuit quand la conscience n'est plus un souffle régulier, aspirant, expirant, gavée d'images. Il fait toujours nuit quand la conscience exhale (oh ! enfin), jailli du trop plein et de la saturation de ses visions, son cri sans timbre. Un cri muet (intérieur) mais personnel et fécondant (comme le sperme). La nuit est un velours sur le front, sur les épaules. Un vêtement dont on rêve, mais qu'on n'ose mettre. Parce que trop beau. Trop riche. Ou, mieux encore, pas de circonstance.

Et tu as encore bu, Maria Quetsche ! Tu as démoli à l'alcool (et désinfecté) les cellules sacrées de ton penser.

Bon. Les pourvoyeurs se frottent les mains. Ils sont satisfaits. Ils gagnent chaque jour un peu plus de terrain et tu n'y peux rien. Ils vont bientôt nous ôter le pouvoir de la nuit.

Dormir, dit alors Maria Quetsche Dormir. Et manger mes rêves crus puisque faire la cuisine nécessite des livres. Glacés. Frigides. Avec produit fini servi sur un plateau par procédé photographique.

Oh ! ma mère...

Mais Maria Quetsche n'a jamais eu de mère. Elle pousse un cri standard, ce sont ceux qui soulagent le plus.

(ici, un blanc)

(Plus bas quelques adresses à
l'encre violette)

Bouquiniste : PLANAHU, 5, square Courbet

Odette VISSANT (ou FISSANT) voir annuaire ? 67-58-12-24 ?

Pasteur LENOYER : centre Martin Luther King

Docteur Olga RAVIAC, près de la bib. municipale, gastro-entéro longer le
musée...

(En dessous au crayon)

Docteur Mabuse, m'avez-vous abusée ?

(la fin de cette page est inuti-
lisée)

Les choses étant ce qu'elles sont, inutile de tenter de mettre de l'ordre dans mes affaires. Après ma fin biologique, s.v.p., tout passer au lance-flammes. Ne pas faire le détail. Ne pas chercher comment s'est détraquée l'horlogerie précieuse, mais non précise, de...

(le paragraphe s'arrête là)

(Après un blanc, ce qui suit commence d'une écriture appliquée à l'encre violette, mais le tracé se dégrade peu à peu et devient presque illisible)

Il semble honnête de confier tout ce qui restera de mes tentatives écrites à mon neveu par le sang. Je veux parler de BLAISE QUETSCHÉ.

Un enfant oublié dans le terrain vague où s'accumulent les éléments zonards. Tous les éléments perçus au cours d'une vie mais devenus inutilisables faute de superpuissance spirituelle. Il est là, ce petit, dans mon bric-à-brac fellinien (oh ! cesse de penser comme ça à travers l'esthétique des autres !). Béret et pèlerine. Amarcord. Innocent.

Innocent, mais stupide, peut-être.

Tant mieux !

Non je n'arriverai pas à dire par écrit ce qui restera de moi après ma fin biologique. Un grand froid me saisit et m'habille jusqu'aux orteils (mes vieux orteils cornés) quand j'essaie d'imaginer cette fin.

De toutes les initiations humaines c'est la seule dont je ne peux faire la transposition onirique. Chaque rêve dormeur où se niche ma mort me semble toujours après coup furieusement, apocalyptiquement truffé d'existence et de sensualité. Il y a là une sorte de conjuration, née sans doute de désespoirs incontrôlables. Par exemple le fait de voir dans mon sommeil mes mains, ma chair devenues cette matière étrangère, une sorte d'ivoire. , et même une fois mon nez, différent, comme un pâle bec d'oiseau... tendant tout mon visage en un rictus olympien et artificiel... Et puis m'éveiller... Redécouvrir soudain chaque souplesse articulée de ma charpente...

Mais qu'importe le corps ! Il ne cesse de jouer des tours à celui qui l'occupe. Que le corps fasse ce qui lui plaît ! Je lui laisse ses chances...

Peut-on faire une liste des surprises du corps ? Assez ! Maria... toi et tes listes !

Alphonse aimerait bien se charger d'établir un inventaire de cet acabit. Je le vois préparer son petit matériel : calepin, crayon et bien entendu une gomme !

Il semble plus honnête de confier mes écrits à Alphonse. Il est tellement soigneux, tellement méticuleux...

Blaise ? Alphonse ?

Je tire à pile ou face.

Alphonse !

Alors c'est Blaise qui

Mais je n'ai plus une larme de Guipamour douze degré à me fourrer dans le gosier alors je ne dirai plus rien.

(Blanc)

Mais où est donc Amarcord ? Ha ! ha !

Mais où est donc Ornicar ?

Qui dit que les cellules du penser ne sont plus ce qu'elles étaient ? Je sais toujours par cœur la liste des conjonctions de coordination. Comme au temps béni des fofolles.

(Blanc)

Tous ces textes. Les reprendre. Les mettre en ordre avant. Harmoniser l'incohérente pensée. Stopper son mouvement. La mettre en forme d'épithète. Céder pour une fois aux principes. Faire un effort. Appliquer les procédés qui existent déjà, toutes les techniques qui peuvent s'apprendre. Et ceci, uniquement par fierté, à cause des pourvoyeurs. Ce sont eux qui ramasseront mes miettes.

La posthimité m'effraye.

Blaise.

C'est toi, petit ?

Je t'ai connu enfant et puis je t'ai oublié.

Comme tous les enfants tu semblais extraordinairement vivant. On devrait mourir à dix ans ou bien juste avant. Ce qui suit est sapé par le travail sournois des glandes reproductrices. Tu n'as pas échappé à la commune loi j'en suis sûre. Chacun de nous y passe. Lorsqu'on devient physiologiquement apte à se reproduire on ne possède plus qu'une infime part de soi-même dont puisse être vantée la GRATUITE.

Oublie le fatras des choses adultes. Oublie que ton père est mort avant de s'être réconcilié avec moi.

Je ne sais pas si tu aimais ton père. Je ne sais même pas si tu es intelligent ou bien stupide comme ta pauvre mère.

Voici comment tu dois procéder au sujet de mes papiers :

(Ici un blanc maculé de taches de graisse)

Il faut que tu prennes ton temps. Que tu fasses ton choix sans te presser.

Essaye ensuite de faire des paquets bien propres avec de la ficelle et des nœuds serrés. Tu vois j'ai une peur. La peur que mes papiers soient mis à la poubelle en vrac, n'importe comment. Ils s'envoleraient dans la rue. Feuille après feuille, ils seraient à la merci du vent. A la merci du premier connard venu.

Il faut brûler. Brûler le plus possible. Le feu est l'auxiliaire du poète, je te l'apprends. Le feu efface la maturation bégayante. En la détruisant il nous fait cadeau de l'œuvre pure.

Brûle au moins les brouillons. Ils sont tous sous mon lit.

Mais Maria, tu radotes ! Il y a des années que tes écrits ne sont plus que les brouillons des brouillons des brouillons de ta vérité poétique.

Blaise je vais t'expliquer ces choses. Si tu consens à me lire.

Tu ne veux pas ? Les pourvoyeurs t'ont coiffé d'un casque de motard ? Oui, je sais, ils t'ont offert la vitesse. Elle est censée te rapprocher des étoiles. Et comme ton mouvement sidéral gravite au centre de ces illusoires tendances, bien entendu, tu es sourd.

(Ici un blanc)

Après ma mort confier ces notes à :

Monsieur Alphonse PARAN
Les Espérides (Tarn)

Alphonse, écoute. Ce n'est pas un drame. Tout le monde y passe. Toi aussi tu mourras. Et ta vieille maman mourra avant toi. Il faut te faire une raison. Cesse de soupirer comme ça. A partir d'un certain moment on n'en finit plus d'aller de cimetière en cimetière pour y déposer ses amis. Ce sont des promenades hygiéniques, tu m'entends ? Fais attention. Vérifie que tu n'es pas essoufflé et que tu ne traînes pas trop ta mauvaise jambe. Garde ta forme.

Nous nous sommes aimés comme des enfants, toi et moi. Nos disputes ! Et tous ces pièges que nous n'avons pas cessé de nous tendre pendant près de dix ans ! Nous avons en commun une seule chose : une peur tenace de ce qu'ils appellent la réalité, c'est-à-dire... Eh bien j'ignore ce que c'est (et toi de même).

Ensemble, nous suivions notre pente naturelle dont la commodité m'enchantait encore lorsque j'en ai souvenir. Cette pente nous entraînait à jouer l'un et l'autre le personnage que nous ne sommes pas mais que nous rêvions d'être. Tu étais une superbe victime de composition et moi, par complémentarité, je te donnais de mon mieux ma réplique de bourreau. Entends-moi bien, ce ne sont ni les faits nus ni leurs conséquences analysables qui comptent dans notre histoire (je me perds à l'instant dans l'écheveau de notre vérité, je m'embrouille inextricablement dans tout ça). Le temps de notre liaison qu'avons-nous fait ? Nous avons flotté toi et moi en harmonie bizarre à la frange de nos contours.

Bien entendu tu ne comprends rien à ce que je t'explique là.

Alphonse, comme pour beaucoup de gens, ta tête n'est qu'un pot de fleurs. Un de ces pots charmants qui chantent ingénument la vie aux fenêtres par grâce, couleur de pétales et collerettes vertes. Les pourvus en ont de pleins balcons. Ce qui importe c'est la nature de la plante. Son pouvoir de séduction. Je me refuse à voir sous la transparence de ta boîte crânienne l'organe dit d'intelligence. Je distingue à la place une azalée aux belles feuilles vernies avec ici et là quelques promesses de fleurs, olives blêmes en bouton.

Tel est ton esprit. Cultivé. Délicat. Un peu fragile. Et il me vient tout à coup une furieuse envie ! Descendre dans la rue ! Expliquer aux gens quelle sorte de plante occupe leur tête. Et gare aux mauvais jardiniers !

J'ai peur de toutes ces plantes moribondes qui déambulent sur les trottoirs. Certaines sont artificielles, elles ont des feuillages en plastique imputrescible.

Si nous n'avions oublié toi et moi le temps de notre oreiller je te dirais encore mille choses sur les cerveaux des gens. Je t'écrirais aussi une lettre où je te parlerais longuement de ta vieille maman. Madame Paran (ou madame Coste). Tu vois, tous les éléments de cette lettre sont là, dans ma chambre. Ils flottent.

(Blanc)

Je rêve d'un poème puzzle, cent mots brassés dans un sac comme au Scrabble, j'en choisis un avec mes doigts, puis un autre, je me méfie de mon intelligence corrompue par ma mémoire. Il faut cesser la cuisine des mots. Tracer un mot prémédité n'est qu'impuissance et pelotage. Que le mot sorte entier de moi ! Que j'accouche enfin de lui ! Qu'il se dresse dans une sorte de face à face pour l'amour ou pour le combat ! Qu'il existe ! Seul ! Détaché des nuances et des demi-teintes de mon rêve ! Qu'il me parle ! (C'est toujours moi qui lui donne la parole).

Hélas... Les mots sont immatériels. C'est une des formes de leur surnoise puissance. Les apprentis du porte-plume sont persuadés que cette immatérialité permet de jouer avec les mots, de leur donner n'importe quelle forme, n'importe quelle place et de les dompter. Ils s'amuse avec le langage. Ils le façonnent à leur gré. Ce qui sort de leur encre n'est que chrysalide morte et friable. Et moi je te dis que les mots ne se laissent pas malaxer, pilonner, triturer pour s'incorporer à quelque logique sans laisser de traces suspectes. Viscères et sang, infâmes auréoles du tracé... Les mots ne sont utilisables que si on les respecte.

Ce sont des évidences banales mais elles t'échappent, je le sais. Nous n'avons pas de lexique pour nous aider à traduire de moi à toi et vice versa ce que la maturation des ans a forgé en dialectes différents dans nos deux esprits. Mais tu as été bon pour moi et l'ombre de ta vieille maman ne peut rien contre cela.

(Blanc)

Tout compte fait Alphonse n'est pas apte. Il se révélera incapable de faire le vide de ses encombrants souvenirs amoureux. Je ne peux pas lui demander d'incinérer la décomposition de mon penser.

(Une tâche vineuse se situe sous ces lignes et semble expliquer l'oubli de la destruction des feuillets concernant Alphonse. Le verso de cette page est vierge, le texte reprend sur la droite du cahier comme pour un nouveau début)

Blaise Quetsche, 7 allées des Tilleuls, Miremont le Vieux

L'adresse est bonne. La maison est à eux.

(Blanc)

Voilà où nous en sommes. Je suis assise sur le talus de la mort. J'ai soixante quatre ans et je n'ai plus la force de continuer à vivre. Si je mets ma tête dans mes mains me voici en posture de pleureuse et les larmes vont se mettre à couler par contagion esthétique. Elles dilueront l'esquisse, le projet que j'avais en tête et je ne saurai plus de quoi il était question. Tout s'efface si vite, maintenant... C'était un projet SUPERBE. Il s'illuminait parfois comme un néon. Se profilait sur l'écran de mes désirs sans que manque le plus petit détail. Hélas. Ce chef d'œuvre a essaimé aux quatre coins de ma chambre. Il s'est éparpillé. Il est devenu poussière et je vois flotter mille boules duveteuses sous l'effet de l'air frais venu de la fenêtre.

J'ai été trahie.

Je ne sais pas comment s'est agencée l'effarante décomposition de tous ces éléments nobles que j'avais accumulés.

Il y avait tant à faire ! Dix penses n'eussent pas suffi ! Et je n'en avais qu'un. Vulnérable. Portant en lui les germes de la putréfaction.

Au début, petit, c'était simple. Tout allait bien. Je vivais au jour le jour le temps de ma naïveté et de ma foi. Bien sûr ce n'était pas commode d'exister et d'écrire en même temps, mais d'autres gens le faisaient... Pourquoi ne serais-je pas moi aussi coupée en deux ? Agissante et contemplante ? Les plaies nées de ces arrachements incessants (je le croyais alors) étaient une sorte de trésor intime, la quatrième dimension de ma personne. Et puis le doute est venu. Il est entré dans mon penser comme un cancer. Tout s'est brisé en éléments disparates qui soudain prenaient forme et odeur suspecte de charogne. Peux-tu comprendre un tel désastre, monsieur Blaise ? Peux-tu y remédier ? peux-tu sauver et résurrectionner de telles immondices ?

Tu ne le peux pas.

Ton rôle est celui du balayeur. Et quoi que tu tentes c'est ce que tu finiras par faire. Le seul don que je veux conserver c'est le don de prophète. Mais...

(Blanc)

As-tu jamais pensé à écrire, petit ? As-tu essayé ?

(Mon choix est bon. Cette question ne pouvait être posée à Alphonse qui croit écrire et qui lorsqu'il écrit ne sait pas qu'il n'écrit pas mais qu'il calligraphie).

Bien entendu Blaise Quetsche n'a jamais écrit quoi que ce soit. Il téléphone. Ou bien il enregistre au magnétophone. Tout me porte à croire que ce garçon est parfaitement pourvu en audiovisualité. Peut-être a-t-il été tenté, à peine pubère, de tenir son journal intime ? Mais je suis sûre de ce que j'avance : la non intimité de ses propres secrets l'a épouvanté.

Il a préféré utiliser le carnet pour tenir le compte de ses menues dépenses (on le disait doué pour les chiffres).

Alphonse disait souvent que j'étais une pieuvre. Que mon subconscient s'étalait sur tout ce que touchait mon esprit enfiévré. Alphonse disait aussi que c'était odieux d'être ainsi malaxé par la pieuvre et de devenir une espèce de marionnette dont moi, Maria Quetsche, je décidais selon mon caprice les moindres pulsions.

C'est pourquoi dès que j'aurai retrouvé mon feutre noir je vais raturer tout ce que je viens d'écrire. Ensuite je repartirai à zéro.

Ou plutôt tourner la page et laisser l'enfant faire son apprentissage dans le labyrinthe du discours. Comment entrevoir le réel si on n'a pas compris auparavant que le réel n'existe pas en concept de lumière ?

(Ici on tourne la page comme le propose Maria Quetsche. On accepte d'oublier tout ce qui a précédé)

TESTAMENT MORAL DE MARIA QUETSCHÉ DERNIÈRES VOLONTÉS CONCERNANT SES ŒUVRES

Il fut un temps où mes affaires étaient en ordre. Mon livre (une merde) en pile dans un coin de ma chambre, avec l'espoir d'une réimpression. Mes manuscrits (trois textes d'une centaine de pages interligne deux) dans des chemises de carton dont la reliure était assurée par des pinces Aklé. Mes poèmes dans une boîte à chaussures. Mes projets dans des cahiers à spirale. Mes notes dans des carnets. Mes documents en vrac dans des poches de papier kraft.

Et puis j'ai brûlé deux manuscrits. Je les ai envoyés sous forme de cendres dans plusieurs enveloppes à mon ami Alphonse. Il faut que ces choses soient dites. Chaque manuscrit a vécu une longue vie malade avant d'être incinéré. Je ne raconterai pas leur contenu. Ils sont en moi comme des tumeurs que j'aurais cautérisées. Ils existent sous forme de cicatrices. Mais leur absence me tourmente. Je n'ai pas guéri de la maladie qui m'a obligée à les écrire.

Ecoute-moi, petit. Ces manuscrits essayaient de répondre à quelque chose qui m'oppressait. Le rut de l'écriture, peut-être.

Après la parution de mon livre (une merde) j'avais fait un apprentissage inattendu et démoralisant. Celui d'une fonction. Il m'était soudain demandé d'entrer en représentation et de dire de vive voix des vérités approximatives sur un récit imprimé que personne, semblait-il, ne prenait la peine d'interroger directement. Tout cela était bien étrange. Il fallait se plier à des nécessités que je ne ressentais pas comme nécessaires. Mais pendant quelques temps, bien entendu, je cédaï. Toutefois très vite je me cabraï. On demandait une "suite" à mon livre. La sclérose s'annonçait.

J'ai refusé d'écrire cette "suite" et c'est ainsi que j'ai coulé à pic (selon la formule de mon éditeur).

Après mon livre (une merde) et toutes ces découvertes accessoires que je viens de dire je suis entrée en fureur. J'ai tourné le dos à ma carrière. J'ai fait un choix grave, peut-être dangereux. J'avais pris la mesure des disproportions que la "fonction" engendrait : le tapage (très vite éteint) qui avait entouré mon livre (une merde) me donnait des idées de silence et de grandeur. Je me suis tournée toute entière vers la matière de l'œuvre, vers son mystère. Je me suis mise en recherche. Après mon livre (une merde) je cherchais l'anti-livre. Ce n'était pas facile, crois-moi. J'essayais de toutes les façons non de dompter l'écriture mais plutôt de l'épouser. Afin de procréer.

C'est ainsi que j'accouchais trois fois d'enfants monstres.

Ces choses ont pris tout mon temps. Maintenant il ne me reste rien si ce n'est l'expérience des mots.

Tu vois, il me semblait possible d'utiliser les mots hors de leurs normes conceptuelles. J'essayais... Il me semblait possible d'atteindre ainsi un onirisme universel. Je le tentais... J'avais décidé que le réel était factice, insupportable, lorsqu'il est littérairement transposé. J'avais raison, sans doute... Je voulais crever les écrans tendus par tous les fabricateurs de rêverie à la chaîne. Entraîner à ma suite tous ceux qui entendraient mon appel. Leur permettre d'aborder les espaces sidéraux (si l'on tient à parler comme tout le monde).

J'ai travaillé, travaillé, travaillé. Mais il m'a manqué une chose essentielle : la faculté de juger ce que je faisais. Pour travailler j'ai trouvé ma force dans le vin ; c'est à l'époque de ce choix ambitieux que j'ai pris l'habitude d'en abuser un peu... Comprends-moi, Blaise, il me fallait cette chaleur dans le corps pour supporter la solitude que je m'imposais. Je posais les questions et il n'y avait que moi pour donner la réponse. Seul le vin m'était fidèle. Je l'ai vomé quelquefois. Je n'en ai pas honte. Si je le vomissais c'était parce que je lui demandais plus qu'il ne pouvait me donner.

Le vin rouge. Le vin violet, épais, brillant, fornicateur... Les gens nous montraient du doigt quand, indissolublement mélangés, nous avançons de travers sur des trottoirs mouvants.

Je suis fatiguée. Demain j'essayerai de dire ce qu'il faut faire des papiers que je n'ai pas brûlés.

(Blanc)

ANTITESTAMENT

Rien, rien, rien ne peut se léguer dans sa forme intentionnelle. Je ne peux pas donner ce que je veux donner. C'est un autre objet qui sort de mes mains, de mon ventre, de mon cerveau.

J'ai essayé d'apprendre comment faire et puis ensuite j'ai compris qu'il n'y a pas de science, pas de mode d'emploi. Alors, j'ai régressé, j'ai marche à reculons.

Il y a tant de façons de faire pour assembler les illusions et les rendre vraisemblables. Donnez-moi, donnez-moi des recettes afin que je sois moi aussi une superstar. Afin que je grandisse. Que je gonfle. Que je perde cette faiblesse humaine qui chuchote en moi et sème dans ma tête les mille graines de la poésie. Géante Maria Quetsche. Flottante comme une immense et irréaliste baudruche au-dessus des marées d'applaudissements insonores et télévisés.

Josette Renaud, une personne que j'ai connue dans un square, tricote. Je m'assieds à côté d'elle sur le banc. J'attends qu'elle s'empare de la petite brochure qui ne quitte jamais son sac à ouvrage. Elle ne peut s'en passer. Elle la sort à tout bout de champ, et la range dès qu'elle l'a consultée. C'est juste pour lire une ligne, un mot. Ensuite, l'esprit en repos, elle poursuit son tricotage. Fascinée par la puissance de ce livre je le lui emprunte. Je déchiffre laborieusement tandis que l'objet mou et chaud que tricote Josette Renaud grandit centimètre par centimètre. Il s'avère que cet objet est à peu près semblable au prototype dicté par le livre. La couleur de la laine, seule, est différente. Ah ! si je pouvais écrire comme Josette Renaud tricote !

Essayons un peu, pour voir... Mon penser se dédouble, il imagine un manuel imprimé à l'usage des écrivains dont il faudrait décrypter les propositions.

Echantillon de trame poétique : "faire un par. de 5 l. sur pap. form. 21x27, marge 3 cm. Utiliser 4 subst., 2 pron., 3 adj., 2 v., 1 adv. Ceci pour obt. un ensemble d'env. 10 mots. Continuer le travail jusqu'à la longueur voulue.

Marche à suivre : "Commencer le travail en observant une marge suffisante sur la gauche de l'ouvrage. Utiliser un style coulant, une écriture souple afin que le lecteur puisse s'adapter sans difficulté au texte. L'introduction doit toutefois offrir une lisière serrée afin que le sujet ne se déforme pas. Une fois cette première page écrite, comparer aussitôt avec l'échantillon (voir ci-dessus). Suivant les observations faites rétrécir ou agrandir le texte jusqu'à ce que vous obteniez L'EFFET SOUHAITE".

Il arrive que Josette Renaud tricote sans brochure. Elle refait alors de mémoire ce qu'elle a vu dans quelque vitrine de la ville. Dans ce cas, elle tricote imaginativement. Elle doit souvent défaire son ouvrage et le recommencer. Il lui est plus difficile d'obtenir L'EFFET SOUHAITE.

C'est ainsi que travaille tout apprenti écrivain, faute de marche à suivre. Jusqu'au jour où (Dieu soit loué !) il fait enfin la culbute...

Couleurs de laine : douce aurore, gorge de pigeon, pain brillé, hortensia, cumulus, infanterie, coloquinte métallisée.

Noms de points : point de blé, point de riz, point mousse, point d'écrevisse, point fantaisie.

Je n'invente rien. Ces mots sont dans la bible de Josette Renaud.

J'aimerais avec l'aide du vin chanter l'intégral poème du tricot, celui que lisent toutes les tricoteuses sans connaître la musique...

Blaise...

PAUVRE BLAISE

PAUVRE BLAISE

PAUVRE BLAISE

Bien avant que tu naisses, Blaise, tu étais étiqueté de compassion. C'est comme ça. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de la littérature. Qui sait ? D'anciennes petites filles vont peut-être t'aimer rien que pour ton prénom avec une qualité particulière d'émotion.

Ah ! elle était forte, la comtesse ! Elle savait parfaitement tricoter ! Ouvrons son armoire. Tout est là en piles bien ordonnées. Les héritiers de sa posthimité n'ont qu'un souci : les mites. Et non les mythes comme on pourrait le croire...

Mais toi, Blaise

: rayer la mention inutile

Mais toi, Alphonse

qui plonges des mains inexpertes dans la mer crissante de mes écrits c'est un cadavre que tu palpés et tu ne le sais pas. La sève ne circule plus dans ces minces surfaces foliacées où mon écriture a tenté d'entreposer la vie, doutant sans cesse d'obtenir L'EFFET SOUHAITE. La vie peut-elle échapper à la main écrivante et s'enfouir dans les signes ? Y demeurer cachée et puis jaillir soudain, juvénile, juteuse, au simple contact de l'œil d'un inconnu ?

Comment veux-tu, Blaise (Alphonse) que ce phénomène se produise alors que les ans et le vin m'ont inoculé le doute ?

Je laisse après moi un tissu déjà corrompu, des organes cloisonnés d'où se sera échappé le principe furtif (aérien, mais si dense). Mystère après lequel je cours depuis tant d'années sans l'avoir jamais gardé dans mes mains plus longtemps que le temps d'un éblouissement.

Comme elles sont pesantes ces chaussures plombées que j'ai mises pour ne pas m'envoler, pour rester à niveau de ce qui est ! Elles m'obligent à tourner lourdement autour de ce que je cherche et à toujours me répéter.

(Blanc)

“ Le corps non embaumé est celui d'une femme caucasienne bien nourrie, bien développée, de 36 ans, pesant 117 livres et mesurant 65 pouces et demi. Le cuir chevelu est recouvert de cheveux blonds décolorés...”

Et moi vivante (comme Marilyn sur l'écran) j'ai cru le tenir ce fichu papillon d'enfer après lequel je courais. Trois fois je l'ai gardé bien serré dans ma paume suante. Le temps d'un livre... Mais

les éditeurs (ils faut bien que je parle d'eux) m'ont expliqué qu'un papillon de nuit mort étouffé ne laisse pas de traces. Juste un peu de poussière humide et grise sur les doigts. Ils m'ont dit ça à leur façon, bien sûr. J'ai décrypté leur langage.

J'ai longtemps correspondu avec eux. Petit à petit ils ont cessé de m'écrire... Ma boîte aux lettres a changé d'orientation fonctionnelle. Si tu te donnes la peine de l'ouvrir après ma mort tu y trouveras des choses affolantes. Des rendez-vous alléchants avec des pédicures. Des sachets de shampooining à la pomme verte. Des enregistrements micro-disques de Beethoven. Des demandes de don de sang. Des plaquettes sur papier glacé consacrées au cancer. Les jours de chance tu peux même y découvrir une "Quête de la Perfection" (conférence de méditation hindoue pour apprendre graduellement à accoucher du Moi Caché).

" Le poids du cerveau est de 1 440 grammes... Les circonvolutions cérébrales ne sont pas aplaties... Les diverses sections du cerveau objectivent l'habituelle symétrie ventriculaire et des noyaux cérébraux, l'examen du cervelet et du tronc cérébral ne révèle pas d'anomalie grossière..."

Certains l'aiment chaud

(Blanc)

(la page suivante a été utilisée à d'autres fins que les dernières volontés de Maria Quetsche)

Alfred de Musset, bus 47, arrêt "marché aux cochons"

La nature à livre ouvert : Arbres et arbustes - Gründ
- Le cyprès commun : haut. 20 à 30 m, cime étroite et
pyramidale - cônes aussi grands que des noix

Bureau : largeur 62 (fermé 42) (ouvert 63)
Haut. côté : 94

Ruban machine n°3 soie noire
L'Imprimerie

Jute auto-collant 35x21 cm
De l'inconvénient d'être né - E.M. Cloran Idées/Gallimard

"Le vin c'est la France.. sans vin c'est la sous-France !"

Coopérative vinicole de Cébazan

Ce matin je vais bien. Je voudrais réécrire en patois printanier toute cette basse besogne qui croupit sous mon lit. Hier soir j'ai attrapé quelques feuilles avec l'intention de me relire. J'étais sûre qu'elles contenaient en opium bleu des miracles.

Mais la fatigue m'a prise avant de commencer. Mon rhumatisme au bras allait m'empêcher de soulever des paquets aussi lourds, etc...

Non, pas mon rhumatisme. Plutôt l'horreur physique du miroir. Chaque mot allait sonner comme le marteau de la mort. Il stigmatiserait l'évaporation de mes rêves. Ne serait que la lie noirâtre de mes ambitions, etc...

(Blanc)

Aucun lecteur n'a en lui de vrai sentiment fraternel. Aucun lecteur, qu'il soit avisé ou naïf, ne comprend que l'écriture est un voile léger posé sur un visage humain.

Aucun lecteur ne cherche les traits de ce visage avec la passion de l'amour.

(Blanc)

Ce qui est écrit n'est pas immuable.

On le prétend mais c'est faux. Les mots sont comme les gens. Assemblés en paragraphes de langage, ils vivent. Certaines fois ils semblent pimpants, ils éclatent de santé. Le lendemain les voilà qui ont mauvaise mine, mauvaise haleine et traînent la savate. C'est moi en les lisant qui leur prête bonne ou méchante figure, selon mon humeur. COMMENT VEUX-TU que je puisse diagnostiquer la santé de mes propres écrits si leur santé dépend de la mienne ?

Utopique velléité de réécrire, de toujours réécrire avec l'espoir de toucher le ciel. Etrange bonheur à vouloir le faire envers et contre tout. Si demain (ou ce soir) on s'y colle tout s'ordonnera enfin et...

Et puis est-ce cela écrire ?

Non.

(Blanc)

Ecrire c'est mettre en ordre l'inordonnable. C'est accepter de ne pas dire de façon spécifique une réalité découverte intuitivement.

Ecrire c'est fredonner lèvres fermées une chanson apprise à l'oreille et s'efforcer que ce fredon contienne tout ce que l'âme a engrangé.

A ta santé, Blaise !

Ecrire et baiser, c'est un peu la même chose.

Mais je t'épargnerai les récits impudiques (pour toi) des amours de la vieille femme que tu vois en moi.

(Ici quelques pages ont été arrachées hâtivement ; de vilaines auréoles vineuses barbouillent les derniers feuillets du testament)

Y a-t-il rencontre ?

~~Je ne le crois pas c'est une folie de le dire.~~

(ratures au feutre noir)

Rencontre ? Surtout pas ce mot là !

Tu es plat comme une huître et tout aussi hermétique Je te rencontre : du vieux verbe "encontrer" (venir en face).

Bon. On se cherche. On se touche. On se trouve un peu. On se cherche encore. La première fois qu'on se touche c'est comme un frôlement. Il y a la peur de mal faire, le manque de gourmandise à cause de la formidable émotion. Et puis le feu flambe. Il prend trop vite. On se console en pensant qu'on recommencera. Oui... On réécrira l'amour. On est en train de faire des brouillons. On jette le trop-plein des idées, si tu vois ce que je veux dire.

On recommence. Quand ça marche vraiment bien les brouillons se succèdent. Ils sont tous bons. Mais on veut atteindre l'intime connaissance.

Même une peau que l'on sait par cœur. Même une odeur (une de ces odeurs qui palpité encore dans l'absence) n'est qu'une approche.

Elle te poursuit, cette odeur. Elle te saoule en dedans de toi et les gens n'en savent rien. Elle défait comme ça tous les liens de ton penser, de ta conscience, de ton libre arbitre. Mais, vois-tu, même une odeur de peau (âcre, bouleversante) n'est que l'approche de quelque-chose-on-ne-sait-quoi. Hors de toi il y a une vérité qui palpité. Qui est indéchiffrable. Qui peut à tout moment t'échapper et ne plus jamais se laisser entrevoir.

C'est cet aspect de l'amour charnel que j'ai le plus aimé quand j'avais l'âge et le goût de ces choses. Mais je n'ai jamais su en parler par écrit.

Comment faire ? Photographier le coït ?

Ces gestes intimes. Solennels. Lourds de joie. Légers à cause du soleil qui est là, toujours prêt à confondre les corps. Inventés. Réinventés. Recommencés mais sans jamais se ressembler. Ils sont comme un brasero.

Mais si j'écris. Si nous écrivons : brasero. Si je dessine, si nous dessinons un brasero. Si nous le photographions... Jamais nous ne dirons ce qu'il est... La secrète couleur... la vénérable dynamique de l'image brasero (ou rut)...

Bien entendu, les pourvoyeurs ont piétiné la précieuse braise. Ils l'ont remplacée par un feu synthétique qu'ils ont baptisé sexe. Et voilà ce qu'ils disent :

— Comment orientez-vous la lumière électrique (spot) que vous avez entre les jambes pour obtenir L'EFFET SOUHAITE ?

Je tourne le dos à ces bêtises. Car le sexe, tout compte fait, n'est pas autre chose que de la mauvaise littérature.

(Blanc)

L'homme que j'ai aimé (esprit et chair en totale combustion) était peintre.

Tu ne sais pas son nom.

A la fin, il me battait. Nous étions tellement saouls que...

(Ici s'achève le testament
moral de Maria Quetsche)

III

LES AUTOPSIEURS

1

Coup de sonnette.

Marguerite ouvre la porte en grand.

—C'est moi, annonce Blaise d'une voix vibrante et il entre sans faire de manières.

Il est magnifique. Il tient sur son cœur une plante enveloppée dans un journal. A-t-il coupé ses cheveux ? Au-dessus du feuillage frais ses joues rosies de froid semblent prêtes à être embrassées.

—Est-ce que vous avez reçu ma lettre ? demande-t-il.

Il se dirige vers le living en habitué de la maison. Marguerite le suit, le contemple et se tait. Il s'assied dans le fauteuil bleu (son fauteuil) et, tenant la plante en pot bien droite sur ses genoux, il regarde autour de lui d'un air ravi.

—Ma parole vous êtes en pleine forme ! dit enfin Marguerite. C'est une verveine que vous avez là ?

—Ouais. Ma mère l'a mise en pot exprès pour vous. Elle avait des aspidistras panachés très beaux mais le replant aurait pris trop de temps. Et puis je n'aime pas tellement les plantes d'appartement. J'ai pensé qu'une verveine... Où va-t-on la mettre ?

—Sur le balcon de la cuisine, peut-être ?

Blaise s'élançait aussitôt vers la cuisine et Marguerite assise en face du fauteuil bleu entend un chuintement de robinet, une fenêtre qui s'ouvre, toute une vie délicieuse au fond de l'appartement.

Blaise revient.

—Comment va votre mère ?

Blaise ne répond pas. Il s'est arrêté en chemin. Planté devant la commode il contemple un tableau que Marguerite a accroché hier soir, après bien des hésitations, au-dessus de la blondeur luisante du vieux meuble (les couleurs se répondent de façon charmante).

—Il n'y avait rien là, au-dessus de cette commode, l'autre jour, n'est-ce pas ?

—Non, il n'y avait rien.

—Bizarre ! chuchote Blaise.

—Qu'est-ce qui est bizarre ?

—Je ne sais pas si j'aime ce tableau ou si je ne l'aime pas.

—Vous le regardez, c'est déjà un hommage.

Blaise renifle.

—Vous connaissez le peintre ?

—Oui, dit Marguerite et elle rit.

—J'aime l'atmosphère. Ce sentier sombre qui s'en va vers le fond. On dirait qu'il va se passer quelque chose ! Comment vous expliquer ? Je retrouve des impressions que j'avais quand j'étais petit. Une espèce de peur mais en même temps comme une envie d'aller voir ce qu'il y a derrière l'arbre.

—Je crois que vous aimez ce tableau. Blaise hoche la tête, l'air perplexe.

—Le peintre en question n'est pas un grand peintre, continue-t-il sans hésiter comme s'il se parlait à lui-même. Voyons un peu. L'arbre est trop au milieu. Oui, c'est ça. Et puis il a l'air vachement fragile. C'est une erreur de perspective. (Il approche maintenant son visage de la toile qui n'est plus qu'à quelques centimètres de ses yeux). Le feuillage est plutôt pâteux... (Il s'éloigne). Mais l'effet général est super ! Je trouve qu'une peinture est plus chouette quand

elle a des défauts ! Mais... mais (il s'approche de nouveau) votre peintre ne dessine pas du tout sa couleur ! Je me demande même s'il sait nettoyer ses pinceaux !

— C'est moi qui ai peint cet arbre, dit Marguerite. Aussitôt Blaise se fige.

— Vous m'avez fait de très grands compliments, continue-t-elle gaiement. C'est la seule œuvre d'art que ma modeste personne ait jamais osé accomplir ! Je n'ai rien appris, ni le dessin, ni la perspective, ni les techniques de la peinture à l'huile. J'ai fait ça l'été qui a suivi la mort de mon père. J'avais retrouvé ses tubes de couleur et ses pinceaux en rangeant ses affaires. J'étais triste... Vous savez, mon père était ce qu'on appelle un peintre du dimanche. Il n'avait pas beaucoup de talent. C'était un homme modeste. Il peignait des fruits, des vases de fleurs. Mais il prenait tant de plaisir à copier ce qu'il aimait !...

Elle pousse un bref soupir.

— Si nous prenions une tasse de thé ? propose-t-elle pour changer de sujet. Blaise accepte et Marguerite organise aussitôt la mise en scène du thé. Elle s'agite. Donne des consignes. Blaise allumera les lampes, fermera les persiennes, tirera les rideaux. Pendant ce temps elle préparera tout ce qu'il faut. Elle apporte déjà deux tasses de fine porcelaine blanche, puis, dans un grand déploiement de claudication, un minuscule sucrier. La bouilloire d'émail chantonne à la cuisine. Chaque objet est déposé sur un lourd plateau de cuivre rose, souvenir des souks de Kairouan. Marguerite va et vient d'une pièce à l'autre avec dans ses belles mains fanées un pot de lait, ou encore une soucoupe où sont disposées de fines rondelles de citron. Pour finir Blaise voit surgir un pain d'épices dodu et un beurrier. Quand tout est prêt ils s'installent dans deux fauteuils rapprochés. Le mince lampadaire de métal les emprisonne dans son cercle de lumière.

C'est un moment intime et charmant, bien que Blaise n'ait jusqu'à ce jour jamais pris le thé dans un salon. Marguerite beurre quelques tranches de pain d'épices, de temps en temps elle s'interrompt pour flatter le flanc brûlant de la thèière chinoise. L'âme de Maria Quetsche est là, dans quelque zone d'ombre, un peu à l'écart de ce petit cénacle. Invisible... Une dame en visite. Une inconnue dont il faut tout de même s'occuper un peu... Comment la faire entrer dans la conversation ?

Marguerite se lance. Parle littérature. Blaise lui donne la réplique entre deux bouchées de pain d'épices. Mais ni l'un ni l'autre n'ont de compétences sur cet austère sujet ! Ils se perdent en détours laborieux pour expliquer leur nullité.

Maria Quetsche s'amuse peut-être. Il est clair que Marguerite ne peut terminer aucune de ses phrases embrouillées, un petit rire caustique vient chaque fois à son secours pour donner la preuve qu'elle ne se prend pas au sérieux. Oh ! oui ! Elle est bien la dernière personne au monde capable d'estimer des manuscrits ! Elle lit peu. Le dimanche après-midi quand il pleut. Des romans de vulgarisation historique ou encore des policiers. Quand elle était jeune elle aimait les romans d'amour. Maintenant ils l'ennuient. Ce qui lui plaît c'est de rire ou de pleurer par procuration. Ou encore d'appliquer ses méninges à démêler une intrigue compliquée. Mais il ne faut pas lui en demander davantage, ça non...

Quant à Blaise il ne lit jamais. A l'école on disait de lui qu'il était dyslexique. Une petite infirmité du cerveau, précise-t-il sous l'œil attendri de Marguerite, qui gêne le processus de la lecture. Alors, vous comprenez... Il rit à l'idée de ces lettres qui s'inversent à l'intérieur de sa tête sans qu'il sache pourquoi.

Mais sa mère, elle, lit énormément ! Que pourrait-elle faire d'autre, d'ailleurs ? D'après son fils elle lit et moyenne un livre par jour. Cette constatation est suivie d'un petit rire possessif tout à fait attendrissant.

Toutefois Blaise est perplexe. Il se demande quelles satisfactions la pauvre femme tire de ces lectures. Il a en effet l'impression qu'elle retrouve dans ces fichus bouquins tous les enquinements de la vie ordinaire. Peut-être est-ce parce qu'elle ne se sent pas directement concernée ? Cela la met en joie. Il est toujours éberlué par l'exaltation de sa mère au moment où elle referme d'un geste vif un de ces volumes couverts de papier cristal qu'il va chercher pour elle à la bibliothèque de prêt.

A son avis c'est après le mot FIN que les choses commencent. Sa mère entame alors une sorte de procès véhément, terriblement passionné. C'est fou l'énergie qu'elle dépense pour argumenter. L'héroïne a trompé son mari ? C'est une putain !... Et la mère de Blaise d'inventer aussitôt une histoire parallèle à celle qu'elle vient de lire, où sont mises en lumière ses notions personnelles de morale. Mais il ne faut pas croire pour autant que ce soit un arrêt définitif. Le lendemain il peut très bien arriver qu'elle devore une histoire tout à fait opposée, par exemple le drame d'une épouse fidèle à un époux volage. Eh bien, elle est encore furieuse ! Cette sainte qui a sacrifié sa libido est une idiote ! Quand ses enfants auront quitté la maison elle comprendra son erreur. Le sens de la famille a des limites... etc... etc...

Blaise estime que sa mère aurait de plus vives jouissances si elle disposait du pouvoir de corriger les livres à son idée. Ou mieux encore de tancer les auteurs. D'ailleurs elle adore les émissions littéraires télévisées, surtout quand le débat dégénère en dispute. Il faut la voir ! Vissée à son fauteuil chromé, elle lance des invectives et s'échauffe exactement comme un sportif devant un match de foot.

Mais elle réclame toujours le même genre de romans, constate-t-il enfin. Les livres obscurs ou compliqués qu'on lui apporte parfois par manque de discernement laissent insensible. Elle les abandonne au bout de dix pages avec une moue de mépris...

Blaise cesse soudain de parler de sa mère et promène autour de la pièce un regard troublé.

— Vous avez lu le cahier de ma tante ? demande-t-il.

— Oui, je l'ai lu.

— Est-ce que vous avez compris ce qu'elle voulait dire ?

— J'ai compris certains passages.

— Qu'est-ce que vous en avez pensé ?

— J'ai été plutôt désorientée.

— Moi je n'ai rien pigé ! Je suis sûr qu'il n'y a rien à comprendre !

— Vous êtes dur.

— Je suis objectif. Elle n'avait plus toute sa tête et puis voilà...

— C'est probable... Mais peut-on parler de comprendre en lisant cela ? Il me semble que c'est une autre face de l'intelligence qui est sollicitée... (Marguerite, étonnée de ses propres paroles, boit quelques gorgées de thé). Encore un peu de pain d'épices, Blaise ? C'est moi qui le fais. Il n'y a que des produits naturels. Je le parfume avec un clou de girofle.

Blaise beurre docilement une nouvelle tranche du gâteau doré. Il fait cela sourcils froncés, l'esprit tendu vers Maria et ses énigmes, mais en même temps il est sensible à tous ces produits naturels harmonieusement pétris, miel, farine de froment. Il mastique le pain d'épices avec respect, essayant de déceler la fine pointe de clou de girofle, mais c'est un parfum dont il n'a pas l'habitude. Cette histoire de face cachée de l'intelligence le déconcerte. Il se sent complètement démoralisé par son inexpérience. Et puis il y a cette lettre qu'il a reçue hier et dont il n'a pas encore parlé. Que la vie est donc compliquée ! Où l'a-t-il fourrée cette fichue lettre ?

— Nous avons prévenu ce type, Alphonse Paran, dit-il après avoir avalé sa dernière bouchée de gâteau. Il m'a répondu personnellement par retour de courrier.

— Alphonse ?... J'ai vu ce nom dans le cahier gris... Mais je n'ai pas été fichue de comprendre de qui il s'agissait.

— Alphonse Paran a été le dernier amant de ma tante, dit Blaise qui fouille ses poches. C'est ma mère, bien entendu, qui emploie ce mot, ajoute-t-il en brandissant une enveloppe fripée.

— Le mot "amant" ?

— Ouais.

— Il vous choque ?

— Bof !

— Vous le trouvez démodé ? Blaise hausse les épaules.

— Amant, mec ou Jules, c'est un prof de lettres, déclare-t-il comme si une telle étiquette résumait la question. J'aimerais bien que vous lisiez ce que ce monsieur m'écrit, à moi, Blaise Quetsche...

Marguerite récupère ses lunettes sous un coussin et lit la lettre.

— C'est une lettre très gentille, constate-t-elle ensuite.

— Un peu tarabiscotée, je trouve.

— Calligraphiée ? suggère Marguerite.

Ils éclatent de rire. Sacrée Maria ! Le mot venu tout droit du cahier gris est d'une précision époustouflante. Les voilà qui se regardent maintenant comme deux bons élèves qui ont pigé la leçon.

— Maria dit et redit qu'elle ne veut pas qu'il s'occupe de ses papiers, reprend Blaise. S'il y a une chose que j'ai comprise c'est qu'il n'y a que moi qui puisse vraiment le faire.

Mais Marguerite demande quel genre d'homme est cet Alphonse. Blaise a une moue pessimiste. D'après sa mère ce serait un vieux garçon pusillanime encombré d'une vieille maman autoritaire. Un type jamais sorti de son Tarn natal. Prof dans une boîte à curés... Marguerite pousse alors un petit cri d'horreur. Elle n'imagine pas du tout Maria Quetsche avec un tel personnage ! Blaise la rassure. Il s'agit là d'une liaison très ancienne. En ces temps là, peut-être...

Ils rigolent. Blaise ajoute que sa mère a cru bon de prévenir Alphonse Paran parce que c'était à sa connaissance le seul être sur terre que la mort de Maria pouvait toucher. D'ailleurs n'a-t-il pas répondu par retour du courrier ?

Ils jettent un dernier regard sur la lettre calligraphiée qui gît sur le plateau de Kairouan, à côté de la théière chinoise. Ensuite, ils l'oublient.

L'âme de Maria s'est en effet insensiblement approchée des deux fauteuils éclairés. Elle repose mystérieusement dans la zone d'ombre et c'est à elle qu'on pense maintenant avec un regain de curiosité. Quel démon l'habitait ? Qu'écrivait-elle ces derniers temps avant de mourir ? Et pourquoi buvait-elle tout ce vin ?

Maria Quetsche ne buvait jamais de thé. Il y a encore un peu de thé froid dans la tasse de Blaise qui considère le fond de cette tasse avec méfiance. Elle préférerait le douze degré cinq. Il lui fallait cette chaleur dans le corps, dans la tête...

Les rêves de Blaise, orchestrés par Maria peut-être, rejoignent ceux de Marguerite. Ce vin rouge auquel ils ne cessent de penser fait lentement naître une image aux contours un peu flous. Cette image se précise mais reste étrange, irréelle, elle surgit de quelque savoir oublié et se loge sous la couronne argentée de Marguerite, sous les cheveux bruns en désordre de Blaise comme une explication donnée en langue étrangère. C'est l'image d'un homme accoudé à une table de bistrot, avec en légende un seul mot, le mot absinthe.

Ils se taisent.

— C'était Rimbaud ? demande enfin Marguerite d'une voix hésitante. Rimbaud ou bien Verlaine qui ?...

— Verlaine, je crois.

— Je les confonds toujours, dit Marguerite avec un petit rire.

— Moi aussi ! En poésie je suis nul ! Si je vous dis que c'est Verlaine, c'est à cause de ma mémoire visuelle qui est fameuse. Je revois l'image de mon bouquin de classe. Et pourtant ça se perd dans la nuit des temps, maintenant.

— “Les sanglots longs des violons”, chuchote Marguerite.

— “Blessent mon cœur d'une langueur monotone” enchaîne Blaise en avalant ses mots à toute allure ce qui rappelle à Marguerite les monologues bizarres entendus dans la mansarde. Vous lisez quelquefois des poèmes, madame ?

— Bof !

Marguerite a une moue coquette. Une fois en passant, pourquoi pas ? Elle prend un ton sarcastique comme si elle avouait un petit péché. Une poésie par-ci par-là, oui, peut-être. Mais il faut que ce soit court. Et puis que ça ressemble à un vrai poème, de belles lignes identiques, une typographie sans accident. “Les sanglots longs des violons” sont tout à fait

dans ses cordes ! Elle a horreur de la difficulté, horreur du nombrilisme, horreur de l'hermétisme. Ce qui lui fait plaisir c'est l'eau, le soleil, les fleurs et puis en cadeau une petite émotion. Voilà...

Blaise écoute et contemple le tapis, un très beau tapis décoré de motifs symétriques, de belles rosaces grises et bleues qui s'entrelacent de façon moelleuse avec ici et là une pointe de rose vif pour relever la douceur touffue de la laine. C'est vraiment un tapis superbe, tout à fait en harmonie avec cette voix qui parle de poésie. Il ne sait pas ce qu'il aime le mieux : le tapis ou la voix. Il la connaît bien cette voix, maintenant. Elle lui est familière. Il s'est attaché à elle, lentement il s'est mis à l'aimer. Comme il aime la voix un peu geignarde de sa mère ou la voix trépidante de Betti. En fait il ne prête pas grande attention au discours de Marguerite, il dédaigne un peu les paroles, donne sa préférence à la musique. C'est une voix aux consonances sensibles, toujours prête à mettre une pensée en chanson. Comment expliquer ça ?

Maria Quetsche est peut-être assise sur ce tapis gris bleu. Blaise baigne dans la douceur. Est-ce la confiance chuchotée ? Ou tout simplement cette petite pointe d'accent du midi qui la met en musique ? Blaise pourrait passer des heures et des heures comme ça, à écouter Marguerite ergoter sur la poésie.

Mais la voix change de registre. Elle se fait corrosive.

— Avec des idées aussi simplistes je ne crois pas être de taille à porter des jugements compétents ! conclut-elle.

Oui, c'est vrai. Comment affronter Maria (en supposant que Maria ait écrit des chefs d'œuvre) avec un bagage aussi rudimentaire ? Des gens qui confondent Rimbaud et Verlaine sont pratiquement analphabètes. Et pourtant il faut rendre les clefs au syndic à la fin de la semaine ! Sinon, qui paiera le loyer du studio ?

Quelle salade, mes amis ! Faut-il se recycler ? Ou bien foncer tête baissée et faire le ménage n'importe comment ?

Lancer un S.O.S. au prof de lettres serait un geste d'honnêteté, mais viendra-t-il tout de suite ? avant le trente ?

Blaise se racle la gorge et dit à contrecœur qu'ils doivent faire appel à Alphonse Paran.

— Dans sa lettre, dit Marguerite, il vous invite chez lui. Il faut accepter. Voici comment je vois les choses : nous allons faire un premier tri avec les moyens du bord. Ensuite vous irez chez Alphonse Paran et vous lui soumettrez ce qui vous aura semblé le plus valable. A la guerre comme à la guerre !..

— A l'impossible nul n'est tenu ! enchaîne Blaise sans enthousiasme Viendrez vous avec moi chez ce type ?

Le lendemain matin Blaise est dans la mansarde, affublé d'une vieille chemise de nuit de Maria Quetsche en guise de blouse de ménage et le chef coiffé de son fameux béret. Ah ! Si Betti pouvait le voir !

Les deux premières heures se passent en gros travaux. Blaise déploie l'énergie d'un manutentionnaire, il s'imagine dans la peau d'un garçon boucher. Les résultats sont tout à fait encourageants. En un clin d'œil la vie quotidienne de Maria Quetsche s'évapore. Les draps gris et les couvertures sont emballés à l'intention de l'Armée du Salut et la lourde empreinte du corps titubant (toujours prêt à se laisser choir sur le matelas) est effacée. Le buffet, avec ses portes béantes et ses étagères époussetées, est prêt pour la brocante. Les bouteilles entassées dans de vastes couffins prêtés par Marguerite, goulots et culs mélangés, sont rigidement prêtes à être englouties par le Recup'Verre de la place Gustave Barbier. Voilà une soif dont il ne sera plus jamais question. Quant à la machine à écrire elle ne règne plus de façon altière au centre de la table. Elle repose modestement au fond d'un grand carton brun sur les flancs duquel BADOIT appose sa balafre commerciale. Grandeur et décadence...

Les livres, maintenant ? Blaise vient de les empiler à côté du lit. On les ouvrira plus tard ou jamais plus. Ils forment des tas réguliers car le garçon boucher installé dans la tête de Blaise a décidé de les classer par formats. Ce même garçon boucher essaye toutefois de façon hâtive et empirique de mettre à droite les romans et à gauche la poésie (ou tout ce qui semble s'en approcher). Mais c'est là un classement follement arbitraire. Entre ces deux pôles littéraires sévit un no man's land, un endroit où viennent échouer les brochures, les revues, quelques feuillets imprimés de tailles inégales prospectus, articles de journaux, etc...

Maintenant Blaise est fatigué. Mais il ne doit pas se laisser abattre car Marguerite a promis de faire un saut entre midi et deux pour le déjeuner et il faut qu'elle puisse s'extasier sur le travail accompli. Pour se donner du courage Blaise pousse quelques soupirs. Ensuite il enfonce énergiquement le béret jusqu'à la naissance de ses sourcils. Il fait une série de grimaces... Mais le cœur n'y est pas. Sa tristesse est de plus en plus grande.

Il tente de parler haut et fort avec l'accent du garçon boucher. Mais tout ce qu'il trouve à dire est "putain de merde" et cela le déprime plutôt. Il envisage de cracher dans ses mains, de gonfler ses biceps mais une langueur sournoise s'empare peu à peu de lui et il n'ébauche même pas ces gestes virils.

"Alors, ces foutus papiers, on les met en tas eux aussi ?" se dit-il. Mais il ne bouge pas. Il est là, immobile, ligoté par une paresse soudaine. Il se sent sur le point d'aborder quelque lieu étrange et cela l'intimide.

Bon. Il a fait le tri des assiettes. Il a plié les frusques. Il a mis les bouquins en ordre. Maintenant rien à faire : il faut s'attaquer à l'écriture de Maria. Il va tout bonnement la mettre en tas, elle aussi, là, sous la lucarne. Pour que ça aille plus vite il s'interdira de lire la moindre ligne, le moindre mot. Il traitera ces choses exactement comme le reste. D'abord les caisses. Han ! cette poussière mes amis ! Et vas-y mon gros ! Des cahiers, des carnets, encore des cahiers, encore des carnets. C'est pas possible !... Maintenant des chemises cartonnées bourrées de feuillets jaunis. Des blocs griffonnés pleins de ratures. Quoi encore ? Des bouts de papiers déchirés avec des mots (au crayon, au stylo feutre, à la pointe bic) en tous sens, d'une écriture hâtive ou rageuse. A ce point là, pense Blaise tout en sueur, ce n'est plus de la création c'est de la paranoïa ! Et dans le feu de l'action il retrouve le goût des grimaces. Il fronce le nez, il plisse les lèvres, il postillonne bruyamment.

Il semble qu'il n'y ait plus rien dans les caisses et les cartons qu'il vient d'explorer. Sous le lit, par contre ? Blaise est maintenant à quatre pattes. Il entrevoit deux ou trois colis

suspects. “J’en étais sûr ! ”marmonne-t-il". Avec quelques grognements il exhume deux liasses de feuilles format vingt et un vingt sept enrobées d’une multitude de flocons grisâtres.

Ouf ! Il se relève avec vivacité. Il est rouge. Son visage luit de transpiration sous le trait noir du béret. La vieille chemise de finette est dégoûtante. Paf ! paf ! il s’administre quelques claques sur le ventre, sur les fesses et le voilà aussitôt enveloppé d’un nuage de poussière.

— Quoi encore ? répète-t-il d’une voix délibérément empressée en jetant des regards perçants autour de lui.

C’est devenu un refrain. “Quoi encore ? Quoi encore ?”. Il le proclame avec pétulance, prenant les murs à témoin. Bientôt il le chante. Chaque nouveau papier est prétexte à effet d’opéra “Quoi encore? Ah ! ah ! ah !... Quoi encore ? La ! la ! la !... Monseigneur ne vous troublez pas... en voici un... en voici un... en voici un... que je dépose là... et puis voilà... et puis voilà...”

Le tas grossit et Blaise en pleine euphorie fait une prise superbe entre le fourneau à gaz et le mur. Un papier tout bête qui a servi à envelopper du beefsteack. Il le déplie, le retourne et qu’est-ce qu’il voit ? Encore la fichue écriture de Maria ! Impossible de ne pas lire, cette fois-ci. C’est un peu effacé, les lettres se perdent dans des auréoles de sang, mais Blaise déchiffre à mi-voix : “Nous mêlons...” Non, ce n’est pas ça ! “Nous mettons...”. Oui, nous mettons. “... en lumière... ci et ça...” Les mots sont tracés de façon tremblée, ils s’engloutissent dans d’opaques traînées graisseuses. "...pour la seule raison que le hasard... ne nous en donne pas la gourmandise... voilà qui définit bien...".

Pauvre Maria ! A la fin ça ne tournait plus rond dans sa tête, se dit Blaise affligé en tournant le papier dans ses doigts. Il reste un moment indécis puis avec un soupir il dépose l’emballage de beefsteack sur le tas de notes manuscrites.

Il s’agenouille devant la petite dune grise et plonge la main au cœur de ces feuilles bruissantes. Il se met à les brasser lentement, machinalement. Il écoute le petit bruit que déclenche ainsi sa main. C’est un bruit végétal et doux qui ressemble tout à fait à celui qui naît le soir en automne quand le vent chasse au ras du sol les feuilles de platanes tombées sur le trottoir. Que deviendront ces papiers ? se demande-t-il dans un brusque accès de sentimentalité. “Nous mettons en lumière ci et ça...”. Pauvre, pauvre Maria déjà à moitié morte sur son écritoire ! Et si vive autrefois quand elle s’élançait en rigolant sur la passerelle... Ses doigts entrent soudain en contact avec quelque chose de rigide qui le surprend. Qu’est-ce que c’est que ce bidule ? Une photocopie ?... Quatre feuillets d’une texture épaisse et bien reconnaissable émergent du mélancolique océan. Une photocopie ici ? Belle erreur d’aiguillage ! Il faut la placer sans délai sur la pile numéro trois, celle des prospectus et des “divers” ! se dit Blaise plein d’ardeur.

Mais une photocopie de quoi, au juste ? On devine tout de suite qu’il s’agit de pages d’un livre, le livre ouvert se détache avec netteté sur un fond de tramés grisâtres à l’allure malpropre qui met en évidence la netteté de la reproduction. Blaise élève sa trouvaille vers la lueur de la lucarne, déchiffre quelques lignes et s’absorbe dans sa lecture. Il n’entend pas la porte du studio s’ouvrir.

—Pas trop fatigué, Blaise ? demande la voix essoufflée de Marguerite. Blaise ne répond pas. Ainsi dressé dans la lumière, avec sa blouse blanche et son béret, c’est un charmant rapin de la belle époque, il ne lui manque que la palette et le pinceau. Marguerite oublie la côte de bœuf qu’elle a achetée en chemin et dont elle a l’intention de l’entretenir. Le discours mûri dans l’escalier (l’aimerait-il saignante ou à point ?) est oublié.

—Que lisez-vous donc ?

—Un compte rendu d’autopsie, réplique Blaise avec entrain.

— Brr !

—“Le cinq août mille neuf cent soixante deux j’ai effectué l’autopsie de Marilyn Monroe à la morgue de County Coroner de Los Angeles... Le corps non embaumé est celui d’une femme caucasienne... (Blaise lève le doigt pour ponctuer les mots qu’il dévide d’une voix neutre). Bien nourrie, bien développée, de trente six ans, pesant 117 livres et mesurant

soixante cinq pouces et demi. Le cuir chevelu est recouvert de cheveux blonds décolorés. Les yeux sont bleus. On note des lividités fixes sur le visage, le cou, la poitrine...”

—Assez, Blaise !

—Le foie pèse mille huit cent quatre vingt dix grammes. La surface est lisse, brun foncé...

—Oh ! par pitié !

—Le poids du cerveau est de mille quatre cent quarante grammes...

—Ça suffit, coupe Marguerite d’une voix sèche. Rangez ça où vous voudrez. C’est d’un morbide !

Blaise plie la photocopie en quatre et la fourre dans la poche revolver de son blue-jeans.

—Moi qui venais vous demander si vous aimiez le beefsteack bien saignant ! grogne encore Marguerite.

Blaise dit alors qu’il le préfère n’importe comment pourvu que ce soit un énorme morceau. Ensuite il ôte solennellement le béret de Maria Quetsche et sa vieille chemise de nuit. Cette histoire de Marilyn lui rappelle vaguement le cahier gris.

Perplexe, il suit Marguerite dans l’escalier.

3

Alphonse Paran ne s’aime pas. Maintenant qu’il sait Maria morte ce funeste trait de caractère a encore tendance à empirer. A quelques deux cents kilomètres de là le jeune Quetsche affronte seul une marée de paperasse et lui, pendant ce temps, que fait-il ? Il contemple son reflet dans le miroir de son cabinet de toilette. Il approche ses yeux de cette représentation arbitraire de lui-même et caresse d’un doigt léger une croûte brune, là, près de son oreille. La blessure va bientôt disparaître et c’est bien. Un homme comme lui, soigneux, tranquille, ne devrait jamais se couper en se rasant.

Après avoir soupiré tristement il s’éloigne de son image. Passe dans ses cheveux gris abondants et très propres une main pâle (désincarnée). Etire ensuite ses lèvres pour un sourire sans joie (conventionnel).

Il déteste positivement la régularité mièvre de ses traits. Oui, c’est vrai. D’ailleurs Maria le disait. Il est de ces hommes de type féminin qu’on n’imagine jamais (quand on se les représente) dans des fonctions spécifiquement masculines : au volant d’une automobile, par exemple, ou encore occupé à remplir une feuille d’impôts. Maria disait aussi quelle agréable surprise c’était de le voir “tout de même” accomplir ces choses. Mais Maria...

Il brosse avec nervosité les revers de son veston gris. Il n’y a pas de pellicules sur le col roulé de son pull noir. C’est parfait. Il se lave les mains.

Maintenant il descend l’escalier. Trop vite. Son genou le fait souffrir.

Dans le grand salon triste où se dresse près de la fenêtre un caoutchouc en pot la température ambiante est à plus de dix-neuf degrés, mais pas tout à fait vingt. Maman est déjà installée dans sa bergère à côté du poêle à mazout. Une couverture au tricot enveloppe ses jambes maigres et Berthe n’a pas oublié le bonnet de laine, il est posé bien droit sur les mèches blanches.

La vieille dame commence sa journée immobile, mais le bonnet au crochet lui donne l’allure d’un voyageur dans une salle d’attente.

— Tu as tout ce qu’il te faut ? demande Alphonse en tapotant la couverture.

Maman émet un grognement rauque. Alphonse ébauche un sourire, cherche un regard qu’il ne rencontre pas.

— Oh ! huit heures moins le quart ! s'écrie-t-il comme si on l'écoutait. Et il s'éloigne de sa mère. Maintenant il ne l'embrasse pas avant de la quitter. Il y a plusieurs semaines qu'il ne le fait plus.

Il rafle la liste de commissions que Berthe a posée bien en évidence sur le buffet. Comme d'habitude il ira au supermarché entre dix et onze pendant l'interclasse. Berthe a écrit "pain, coquillettes, râpé, jambon de Paris, maïzena, steck monsieur, café déca, ajax fenêtre". Depuis quelque temps Alphonse ne corrige plus les fautes d'orthographe de Berthe.

Le voici au volant de sa Peugeot grise. Bien entendu, il conduit de façon douce et adroite. D'ailleurs Maria n'a jamais trouvé à redire à sa manière de conduire (il est vrai qu'elle ignorait tout de la mécanique et jamais elle n'avait essayé d'avoir un volant entre les mains). Mais elle disait qu'Alphonse avait la tête d'un homme qui...

Maria. Alphonse sent ce prénom creuser un dur espace vide à l'endroit où son cœur, petite pompe mortelle, est censé accomplir son travail. Le chagrin est là. Puits obscur. Après tant d'années... après cette brouille idiote vieille de douze ans... Son amour pour Maria est intact. Il a fallu que Maria meure pour qu'il comprenne cela.

Mais le petit trajet (un kilomètre) entre la maison et l'Ecole est déjà accompli. La Peugeot grise se gare à sa place habituelle. Huit heures moins deux ! Alphonse sort en hâte de la voiture, il s'élanche vers le majestueux escalier de pierre, traînant sa mauvaise jambe, ce qui lui donne une démarche un peu saccadée. Les sarcasmes de Maria voltigent encore dans sa tête comme de vilains oiseaux. Front soucieux, tête baissée, le voici en haut des marches et soudain une odorante tornade blonde le bouscule. C'est l'irlandaise, le nouveau professeur d'anglais. Elle vient de jaillir du couloir B comme une folle. Que faire, sinon ouvrir les bras ?

— J'ai oublié ma cartable avec tous les copies dans ma voiture ! jette-t-elle en s'agrippant à lui pour ne pas perdre l'équilibre.

Elle a de beaux yeux myopes, très bleus, où semblent flotter quelques brumes insulaires. Une ou deux histoires de fantômes aussi, peut-être, si on y regarde de plus près...

— Puis-je vous aider ? demande Alphonse en la retenant contre sa poitrine une seconde de trop.

— Non, merci à vous...

Elle s'écarte avec une évidente réserve mais elle lui dédie un beau sourire féminin avec toute sa charge d'émotion. Le professeur Paran est vieux garçon. Un peu trop galant. Mais quel gentleman séduisant ! Elle pouffe et la voilà qui s'élanche dans l'escalier de pierre avec une agilité juvénile.

Deux heures plus tard Alphonse est au supermarché. Il pousse un chariot métallique dans une travée blanche où l'odeur des fromages se mêle au fond sonore, une quelconque musique sirupeuse et cette alliance provoque en lui une bizarre euphorie. Cependant il pense encore à Maria... Dans sa lettre, la belle-sœur dit qu'elle n'a pas souffert. Mais "ses dernières années, écrit-elle, se sont déroulées dans la solitude et la pauvreté..." Pourquoi la pauvreté ? Maria était veuve de guerre. Sa modeste pension la tenait à l'abri du besoin. Il faut dire qu'elle ne savait pas du tout se débrouiller avec l'argent ! On peut imaginer les bêtises qu'elle a dû faire une fois Alphonse disparu de sa vie... Ensuite, la belle-sœur suggère avec délicatesse que si un objet, ayant appartenu à Maria peut faire plaisir à son ancien ami, il ne faut pas hésiter à le dire. Blaise Quetsche, seul héritier de la défunte, sera très heureux de le lui offrir à titre de souvenir.

Alphonse est secoué d'un étrange soupir, presque un sanglot, et met un paquet de coquillettes dans le caddie. Il coche la liste et corrige la faute d'orthographe de Berthe. Cette belle-sœur est une femme de cœur ! Elle ne semble pas être, tout compte fait, la simple d'esprit dont il a entendu parler jadis avec tant d'acrimonie. Et soudain il découvre qu'il désire avec violence la machine à écrire de Maria. Une vieille Underwood noire (il la revoit, avec son levier d'interligne dressé comme une aigrette démodée). Un engin désuet, inutilisable, bouleversant.

Maintenant il attrape un vaporisateur pour vitres sur un rayon, mais il ne lit pas le nom de la marque car ses yeux sont pleins de larmes. Il se fie à la couleur, ce bleu ardent opacifié par la paroi de plastique. Il entend le tap ! tap ! tap ! irrégulier de l'Underwood. Hésitant. Retenu. Et tout à coup actif et maniaque. Ensuite le timbre aigu et grêle de la sonnette à la fin de la ligne et pour finir le vif raclement du chariot. Le chuchotement de la machine à écrire occupe sa tête. Mais peu à peu il s'amplifie. Il flotte maintenant dans tout l'espace du supermarché. S'inscrit au cœur du fond sonore. La musique sirupeuse se corsète, devient follement dynamique.

— Café déca, marmonne-t-il.

Bigre ! Il n'est pas loin de onze heures ! Il faut se dépêcher. Alphonse termine ses achats en vitesse et les dépose sur le tapis de caoutchouc de la caisse. Tout en accomplissant machinalement ces gestes il se dit et se répète qu'il ne peut absolument pas demander cette machine à écrire au jeune Quetsche. Il n'en a pas le droit. Il n'est rien pour Maria. Mais il faut qu'il rencontre ce garçon. Qu'il parle avec lui. Une vision amicale, idyllique, surgit dans son esprit tourmenté et ses lèvres s'étirent en un vague sourire. Il sort son portefeuille. Mais qu'est-ce que c'est ? Une poussée brutale dans l'arrière-train l'arrache à ses rêves, le voici tout à coup déporté sur le côté. Un chapeau de feutre décoloré caresse son menton, une puissante odeur de sueur et de vinasse assaille ses narines. Bon. C'est Casimir Fabius ! Il fallait que je tombe sur lui ! Une vaste carrure courtaude le sépare maintenant de ses coquillettes, de son café déca et de tout le reste. Alphonse s'écarte, résigné. Il laisse le vieil ivrogne payer ses trois litrons quotidiens en lui volant son tour parce que c'est comme ça qu'il faut faire pour avoir la paix. Ce type est-il aussi gaga qu'on le croit ? Pas sûr. Une lueur rusée brille entre ses paupières rouges tandis qu'il dépose sa monnaie à côté des bouteilles.

Alphonse arrive enfin près de la caissière, le nez plissé de dégoût à cause de l'odeur délétère vraiment tenace. Il pense encore au petit Quetsche et à la machine à écrire. Il paie en faisant l'appoint : deux pièces de un franc, trois pièces de dix centimes sur le billet de cent francs. La caissière pousse un cri de plaisir, elle dit qu'il est gentil, vraiment très gentil avec ses deux francs trente et la grande barrière morale érigée entre Alphonse et l'Underwood s'émiette. La caissière lui offre un sourire charnu, ses dents très blanches sont humides de salive. Et puis il y a ses beaux seins ronds sous le Nylon orange de la blouse d'uniforme. Le professeur est un habitué du magasin ! disent les yeux joliment fardés de bleu tandis que les seins oranges s'épanouissent en d'imaginaires et consolantes extases. Un homme si beau... Tellement distingué...

Quand il rentre chez lui, Maman a toujours son bonnet de laine posé bien droit sur la tête et il n'y a rien dans la boîte aux lettres. Mais c'est trop tôt, beaucoup trop tôt. Cinq jours à peine qu'Alphonse a écrit à Blaise Quetsche. Bien entendu Maman n'a pas bougé. Alphonse voit que Berthe lui a mis aux pieds d'épaisses chaussettes de laine marron qui empêchent d'enfiler les pantoufles. Dix-huit degrés. Il faut pousser le poêle.

— Tu veux aller, maman ?

Il passe la main entre le coussin de la bergère et la jupe grise. Pas la moindre trace d'humidité, c'est bien. "Allons, lève-toi !" ordonne-t-il. Il saisit la vieille femme sous les aiselles, se refusant d'entendre les protestations inarticulées qui sortent de la bouche sans dents.

Ils avancent ensemble avec lenteur et difficulté. Les cabinets sont au fond d'un couloir qui traverse la maison dans toute sa longueur. Et voilà que la machine à écrire de Maria recommence ! Elle résonne ici comme au supermarché ! Tap ! tap ! tap ! Aussitôt la vétusté de la maison se manifeste. Les murs dont la peinture a vieilli prennent par endroits une vilaine teinte d'ivoire sale. Ils exsudent de la mélancolie de façon vraiment insupportable. Etroitement enlacé à sa vieille maman, Alphonse entend le raclement des chaussettes sur le linoléum et le tap ! tap ! tap ! de la machine à écrire. Il se demande s'il pourra supporter jusqu'à son terme la détérioration de ce vieux corps chancelant avec "en plus" ce chagrin d'amour brutalement ressuscité. Son front se couvre de sueur. Ils déambulent toujours à la façon des crabes. La porte brune n'est plus bien loin.

Le soir venu, Alphonse se retrouve assis à sa table de travail mais il est toujours aussi triste. Trois paquets de copies attendent ses soins à côté d'un éventail de bics fichés dans un gobelet de grès. Horribles stylos verts, rouges, bleus, noirs hérissés comme ça sous son nez ! Non et non, il ne corrigera pas les versions latines des troisièmes ! Il ne lira pas davantage les dissertations des premières ! Il est secoué d'un frisson de dégoût à la seule pensée de ce que ces copies contiennent !

Il n'écrira pas non plus la lettre qu'il meurt d'envie d'écrire, une deuxième lettre à l'intention du neveu de Maria. Une lettre personnelle, cette fois-ci. Une lettre intime où il parlerait de la morte.

Il met sa tête dans ses mains et pense à Maria. Mais revient encore au jeune Quetsche. Bien entendu il lui a écrit la lettre qu'il fallait. "Cher ami... c'est avec une infinie tristesse que j'apprends la fin de celle qui fut pour nous tous Maria Quetsche... Un lien très personnel m'unissait à elle... Une longue séparation n'a pu effacer le souvenir... Madame votre mère a eu l'extrême bonté. Etc... etc..."

Dans un post-scriptum de quatre ou cinq lignes il a rédigé ensuite une sorte d'invitation embarrassée pour que ce garçon vienne le voir. Une phrase obscure et compliquée, estime-t-il maintenant. "Une de ces phrases dont tu as le secret !" dirait Maria. Est-ce que Blaise Quetsche comprendra ? Ce post-scriptum est le seul pont qu'il a osé jeter au-dessus des eaux noires de la mort.

Il redresse la tête. Contemple fixement la lampe. Ce n'est pas la lampe qu'il voit. C'est sa solitude. Cette solitude prend la forme de la lampe sans qu'il sache pourquoi. Un vase de porcelaine décoré de médaillons fleuris, coiffé d'un grand chapeau de parchemin ourlé d'un galon terni. C'est une solitude monacale qui dispense la clarté sur tout ce qu'elle touche : le bois ciré de la table, le rectangle blanc des copies où danse la dentelle malhabile des écritures. L'ombre prend naissance à la frange des crayons en épis et c'est au plus profond de cette ombre que repose Maria. Présence muette que la mort rend plus énigmatique encore. Va-t-il renouer avec elle au-delà de la mort ? Maintenant elle peut enfin lui appartenir, il le comprend avec effroi. Il suffit de prendre les lettres qui sont cachées en haut de l'armoire depuis plus de dix ans sous une pile de revues pédagogiques. Alphonse imagine difficilement ce que ces lettres représentent réellement maintenant qu'elles ont un caractère posthume.

Faire un tri pour le jeune neveu, peut-être ? Oui. Cela s'impose. Mettre d'un côté toutes les lettres où Maria notait de sa plume vive et habile ce qui touchait à sa vie et à son art. Et bien entendu garder secrètes les lettres intimes que personne ne lira jamais.

Prendre ces lettres dans le haut de l'armoire représente un acte décisif. En aura-t-il le courage ? Il va perdre le sommeil. Retrouver l'insupportable vie nocturne harcelée de tourments imaginaires plus difficiles à supporter que les petits tourments quotidiens. Il avalera des tranquillisants et tout recommencera comme il y a onze ans.

Il soupire. Ce soupir est presque un gémissement. C'est une plainte ténue, enfantine qui brise le silence de la maison à la façon d'un cri. Alphonse sursaute. Il promène autour de lui un regard égaré. Découvre la bibliothèque comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie, avec ses rayons de bois bruns ou s'entassaient des brochures poussiéreuses. Il omet de regarder l'armoire, s'attarde sur la haute fenêtre qui jouxte le meuble maudit. Les contrevents gris opacifient les vitres dont le brillant semble laiteux. Quel jour est-on ?

Mardi. Sous la lampe, les copies affirment qu'on est bel et bien mardi.

Mardi ?... Le silence de la maison soudain n'est plus le même. Il se peuple lentement, insidieusement, d'une respiration familière. Un souffle imperceptible exhalé par une douce et robuste poitrine, là-haut, sous le toit mansardé du deuxième étage. Il suffit d'imaginer ce souffle pour que la maison se charge aussitôt de toutes les tentations de la chair.

Alphonse pousse un soupir plus tragique encore que le précédent. Comme chaque mardi il livre ce soir un silencieux combat avec lui-même. Montera-t-il au deuxième étage ? Ou bien restera-t-il à sa table de travail ?

Il écarte les copies d'un geste sec. S'il attend trop, Berthe sera endormie.

IV MARIA CUL

1

Le dimanche suivant, il pleut. Le terrain de tennis de l'Ecole est impraticable. Alphonse est dispensé de grimper sur le haut siège de l'arbitre afin de présider aux loisirs sportifs des jeunes princes basanés et des riches enfants de divorcés qui peuplent l'internat. Il reste chez lui.

Après avoir installé Maman devant une émission de télévision inaccessible à son intellect (mais elle semble aimer voir bouger quelque chose sur le petit écran), il s'enferme dans son bureau. Le moment est venu.

Il ouvre l'armoire. La vieille boîte à chaussures où dort la correspondance de Maria est enfin exhumée. Le cœur de l'amant retrouve aussitôt le vieux rythme tachycardique oublié. Ses belles mains étroites tremblent. Trois photographies reposent en effet sur les lettres en vrac. Mon Dieu ! Après toutes ces années.

La première photo date de 1963. A cette époque Maria avait environ quarante quatre ans, elle était encore brune et svelte. C'est de cette femme qu'Alphonse est tombé amoureux. En vérité l'image est assez floue. Elle révèle surtout un vif mouvement de bras (Maria bougeait sans cesse, il était difficile de la photographier). Mais elle est prise d'assez près pour qu'apparaisse l'essentiel : un pli de rire à la naissance du nez, un pli très sensuel, et puis au-dessus d'une joue blanche la sombre densité du regard bien serré dans les plis des paupières. Le deuxième cliché représente Maria minuscule, avançant vers l'objectif d'une démarche libre et gaie. Elle marchait ce jour-là le long du canal du Midi (c'était en août 1969). Elle est coiffée d'un drôle de chapeau trop petit pour sa tête, un chapeau d'enfant en piqué blanc tout fripé qui lui donne l'allure d'un clown. Elle relève gaillardement sa jupe au-dessus des ses genoux pour les exposer au soleil. On ne voit pas ses yeux à cause des lunettes noires.

Quant à la troisième photo, elle a été prise à l'improviste par Alphonse. C'est une photo d'intérieur assez sombre. On y voit Maria de dos en train de taper à la machine. Ses cheveux sont presque blancs.

Ensuite il y a les lettres...

Alphonse les lit lentement l'une après l'autre, avec une sorte de dévotion triste où se mêle une pointe de rancœur.

Sa vue aurait-elle baissé ? Il ne pleure pas mais il y a comme de la brume dans ses yeux. Cette brume gomme la netteté des petits jambages drus.

L'écriture de Maria est aussi émouvante que son visage ou le timbre de sa voix.

C'est une écriture vivante. Capricieuse. Toujours soumise à l'émotion de l'instant. Sur certains feuillets les mots s'étalent comme de beaux dessins réguliers, il y a même un soupçon d'austérité dans le fini des boucles et on comprend alors la gravité paisible de son état d'esprit. On est heureux avec elle. Submergé par le ruissellement harmonieux d'une pensée déposée sur la page blanche comme une offrande. Mais sur d'autres lettres le tracé est tellement différent ! Désordonné... Nerveux. Presque maladroit. Au fur et à mesure que le texte grandit une sorte de fatigue en relâche la texture. Les lignes ne sont plus horizontales : elles se font obliques, dansantes. Elles grimpent frénétiquement vers la droite comme si la pensée de Maria cherchait à s'évader de la feuille de papier.

Mais jamais de ratures !

Les belles graphies (paisibles ou nerveuses) ornent presque toujours un vélin dont la douceur charme les doigts de façon sensuelle. Alphonse découvre avec stupéfaction l'intimité extraordinaire qui existe entre la forme des mots et la qualité du papier.

Il lit chaque lettre en entier, revenant souvent en arrière pour s'attarder sur certains passages. Il la dépose ensuite après un temps d'hésitation à gauche, ou bien à droite de la boîte de carton.

Dans son esprit, la pile de gauche est destinée à Blaise Quetsche. Les lettres de la pile de droite ne seront jamais communiquées à personne. Elles resteront dans le domaine secret de son amour pour Maria.

Il fait là un choix arbitraire. Passionnel. Définitif. Maria n'est plus là pour le contredire.

Grâce à lui elle entre enfin dans le domaine public...

“Le Mas d'Epi, trois heures du matin,

Impossible de dormir, il fait trop froid ! Et pourtant j'ai mis sur moi tous mes habits ! Même ton duvet ! Il m'enveloppe comme une immense écharpe boursouflée (merci de me l'avoir laissé). Je viens de regarder par la fenêtre. Seules les étoiles ont l'œil ouvert dans cette épouvantable nature qui ressemble à un paysage lunaire. Dans ce trou désert l'absence de lumière rend terrifiant même ce bout de jardin que je connais comme ma poche...

En bref, j'ai peur... J'attends que le jour se lève. Je grelotte. Et comme je suis de tempérament impressionnable je doute (si tu veux tout savoir) que le jour se lève.

Je quitte la fenêtre et puis je reviens à elle, sans cesse, priant au-dedans de moi pour que l'obscurité finisse enfin et que le contour et la couleur des choses apparaissent. Que faire en attendant ? Ecrire, bien entendu ... et aussi me rapprocher de toi. Je sais, je sais, tu ne voulais pas que je reste ici toute seule avec ma machine à écrire. Je l'ai fait tout de même et c'est bien.

Je m'approche de ta chaleur. Elle me manque violemment. Mais je n'ai tout de même ni assez peur ni assez froid pour ne pas m'intéresser en aparté au mouvement ininterrompu de mon esprit (ah ! celui-là !). Je l'analyse, ce mouvement. Je le décompose avec l'espoir d'en tirer peut-être un poème. Le poème, bien entendu, n'obéit pas à mon appel. Faute de musique il ne me reste qu'à aligner des mots qui te seront destinés. J'aurais préféré ne pas m'adresser à toi personnellement et converser avec l'être mythique que chaque poète invente et cultive en lui-même... Mais voilà... Cette nuit, par un des effets les plus contrariants de la poésie, ce personnage ne veut pas de moi. Il dort pesamment quelque part loin d'ici. Tu m'es plus proche.

Je rêve ton corps (surtout tes mains) et ce tremblement qui te prend quand plus rien ne nous sépare et que l'acte du plaisir s'annonce. J'aimerais que tu sois avec moi cette nuit. Nous aurions déjà fait l'amour et serions prêt peut-être à le faire encore. Je n'aurais pas peur de cette foutue obscurité. Je me sentirais... je ne sais pas... jeune... et libre aussi... de façon étonnante. La nuit ne me communiquerait pas tout ce qu'elle contient d'arbres morts, de buissons d'épines et de cailloux, enfin quoi cette matière figée qui entoure la maison et que la parole n'apprivoisera pas. Je la devine à travers ces murs de pierre sèche que la flamme de la bougie fait danser comme s'il s'agissait d'un simple rideau.

Bientôt une heure que j'ai peur comme ça.... C'est à cause de ce chien qui s'est mis à aboyer. Si tu avais été près de moi cet appel là serait resté fond sonore aux franges de ma conscience, légère musique qu'on entend sans l'écouter vraiment. L'esprit est bien captif quand il n'est pas seul ! Toute compagnie crée une sphère de chaleur et de certitudes dont je reconnais en ce moment le côté illusoire.

Seule avec ce hurlement de chien, je te jure, j'ai eu le temps d'imaginer la mort et ses cortèges fabuleux. Passive, tourmentée, je devenais peu à peu autre chose qu'une conscience raisonnante. Un terrain... un champ de bataille, je crois... Sur le chaos de mes appréhensions se sont mises à éclore des centaines et des centaines de réminiscences. Récits vécus et films

d'épouvante. Réalité et fiction. Je ne pouvais absolument pas démêler l'écheveau confus de toutes ces horreurs. Mais il en naissait peu à peu une image. Une seule image qui au début sans couleur irradiait toutefois une vague lueur. Claire. Puis blanche. Pour finir, tristement verdâtre.

Un homme marchait sur le chemin. Un homme du temps jadis, vêtu en paysan et chaussé de ces énormes souliers cloutés que l'on voit aux ouvriers compagnons dans certaines illustrations de romans populaires du siècle dernier. Je peux même t'assurer que cet homme boitait, une de ses jambes était plus courte que l'autre. Portait-il une blouse à l'ancienne ? Une vareuse de marin ? Je ne sais pas. Mais une chose était certaine : la mort était avec lui.

Comme il ne restait plus de vin dans le buffet, ni de cette liqueur de prunelles que tu voles à ta mère (nous avons bu, souviens-toi, jusqu'à la dernière goutte tout ce que tu avais apporté) je me suis préparé un Nescafé. Le chien aboyait de façon plus espacée, moins violente, mais ce n'était pas une raison pour être en paix. En effet, si le chien se calmait c'est que l'homme s'éloignait de lui et s'il s'éloignait de lui il se rapprochait de moi... J'ai renversé pas mal de Nescafé sur moi, mes doigts tremblaient de peur et de froid (il y a une tache sur ton duvet et tu seras furieux, je le sais). J'ai bu ce qui restait au fond de la tasse et quand mes yeux sont revenus bien malgré moi vers la fenêtre j'ai vu l'homme derrière la vitre.

Je l'ai vu. Il n'y était pas mais je te jure que je l'ai vu. La peur alors m'a électrisée. Elle m'a secourue. J'étais comme ces fous qu'un électrochoc transforme, les rendant après coup plus bêtes et plus tranquilles qu'avant la crise. J'ai deviné que c'était la branche du figuier que le vent plaquait contre la vitre et je me suis accrochée à cette explication sans être tout à fait sûre qu'elle soit vraie. J'ai tiré vite, vite, et de mon mieux les rideaux (les anneaux rouillés glissent mal sur la tringle, tu me le faisais remarquer juste avant ton départ). Et puis j'ai commencé cette lettre pour échapper à l'asphyxie de la peur.

Si je me décide quand il fera jour à jeter ce pitoyable discours nocturne dans la boîte aux lettres du village, ne prends pas trop à cœur ce qu'il contient ! Cela te conduirait à vouloir me conduire et tu sais bien que c'est là une chose impossible.

Alph, ce que j'aime en toi ce sont tes mains... N'oublie pas tes mains en route quand tu reviendras vers moi... Agite les au-dessus de toi comme un fanal, s'il te plaît...

A toi,

Maria Q

"

“ Ce mercredi matin,

Je devrais déchirer sans la relire cette lettre que je reçois à la minute ! Oui, je devrais le faire ! Ne pas répondre. Oublier ces inepties. Mais voilà. Je ne suis pas capable d'être raisonnable à ce degré là de raison. Je me console en me disant que le seul fait que je réponde aussitôt à ta lettre contredit les horreurs qu'elle contient.

Avant de me justifier je te pose cette question essentielle : parlons-nous le même dialecte ? Ces mots que nous utilisons pour communiquer tant bien que mal, n'as-tu jamais remarqué comme ils sont l'objet de périphrases explicatives quand nous les échangeons de vive voix ? Sans le secours de la présence et de tous les effacements de la conversation, je les découvre soudain immuables, figés dans une sorte d'architecture perverse, issus d'une langue inconnue.

Nous faudra-t-il un dictionnaire ? A / M, M / A, (Alphonse—Maria Maria—Alphonse) pour nous entendre ? C'est là une question bien triste. Qui fait grandir la tristesse où nous nous égarons ensemble. En fait c'est comme si la tristesse n'était plus état d'âme mais lieu-dit. Mieux encore : eau stagnante. Etang. J'ai peur de m'y noyer et que tu t'y noies sans que nos cadavres se touchent.

Pourquoi ne pas m'avoir jeté au visage cette accusation au lieu de l'élaborer par écrit en pesant chaque mot ? Je déteste que tu aies médité ce procès dans le silence de ta chambre (à l'ombre de ta vieille maman endormie quelque part à l'étage). Mais il semble que cet accès d'humeur justement trouve sa source dans cet endroit que tu ne peux quitter : le temple maternel.

Ainsi, dis-tu (mais autrement), je n'aime que moi-même et n'ai de goût que pour ce que je suis ? Je laisse délibérément de côté les allusions à mon côté artiste entre guillemets. Je traduis en langage pur (noir sur blanc) tes laborieuses circonlocutions. Quel genre de réponse attends-tu de moi ? Un démenti formel de ce qui à ton avis nous sépare ? Un démenti chaleureux où je ne te parlerais que de toi ? N'y compte pas. Les choses ne sont pas aussi simples que tu les voudrais. La tendresse ne supporte rien : ni mode, ni convention, ni morale. La tendresse est, un point c'est tout.

J'ai mis tant d'années à expérimenter ces zones secrètes où l'esprit et le corps se confondent à un tel point qu'il n'est plus possible de les dissocier ! Et j'ai fini par deviner que la première des urgences justement, est de ressentir ce que tu appelles "l'amour de soi-même". C'est un sentiment difficile à acclimater puisque "aimer" signifie accepter sans réserves.

Je n'irai pas plus loin sur cette pente du sentiment où l'on glisse si volontiers quand l'amour s'installe entre deux êtres et prend ses aises. Je te laisse ce beau terrain meuble à exploiter. Ton lyrisme ne peut que s'y épanouir.

Mais ce matin, dans ma colère toute fraîche et encore balbutiante, je veux que les choses soient nettes entre nous. Nul lien du type que tu tentes de me décrire ne peut exister entre deux êtres, qu'ils soient du même sexe ou de sexe opposé. Ceux qui cherchent comme toi un lieu privilégié (une autre tête, un autre corps) où loger les rêves en fusion qui les habitent sont victimes d'une imposture. Je ne crois vrais amour et tendresse que dans une grande liberté de sentiment. C'est pourquoi (voir plus haut) je devine que nous en arrivons toi et moi à un point décisif. Un point de non-retour beaucoup plus grave, beaucoup plus contraignant que cette impression désagréable de ne pas utiliser les mêmes mots pour parler des mêmes choses. Je m'interroge. J'ai peur, tout compte fait, que nous ne parlions pas des mêmes choses en utilisant les mêmes mots.

Bien sûr il y a eu notre première rencontre ! La nuit. La pluie. Le froid ruisselant dont tu me sauvais chevaleresquement en m'hébergeant dans ta voiture... La nature avait ce soir-là, pour toi et pour moi, un de ces séismes personnalisés dont on a coutume de croire qu'elle a le secret. C'est la bourrasque d'automne, un talus inondé qui m'ont menée à toi... Tu te souviens ? Je me dressais de mon mieux sur le bord de la route, levant le pouce dans la grande lumière liquide de tes phares et le miracle est arrivé.

Ne me lis pas à contre sens. Ne déduis pas de ces lignes un peu ironiques, j'en conviens, que j'attribue au hasard seul notre première nuit d'amour.

Mais tout est si compliqué quand on existe ! Et si simple en même temps ! Ce qui importe avant tout c'est de ne pas s'obstiner à compliquer les choses simples, ni de simplifier celles qui sont mystérieuses.

Pourquoi m'as-tu aimée aussitôt ? Pourquoi, je te le demande ? La réponse est claire : c'était la première fois de ta vie que tu rencontrais une femme qui s'aimait elle-même de tout son cœur.

Je reviendrai sur ces choses. Je le ferai dans une grande intransigeance de jugement.

Pour le moment je préfère un peu de silence.

à toi,

Maria Q "

“Dimanche soir, cinq heures

Alph, j’ai eu du plaisir à entendre ta voix. Mais je ne pouvais pas parler comme je l’aurais voulu. Il y avait un type appuyé contre la vitre de la cabine qui attendait son tour. Il posait sur moi un regard fixe, tout à fait indécent. Et puis il lisait sur mes lèvres. Il guettait les mots qui mettraient fin à son attente. Je me suis arrangée pour lui tourner le dos. Mais j’avais encore ses yeux dans mes omoplates comme deux clous de feu ! Je n’ai donc pas très bien écouté ce que tu me disais, si ce n’est ta prière. Tu l’as répétée tant et tant de fois... Elle s’est plantée dans ma tête et m’a plongée dans un bel état d’irrésolution pour un temps assez long.

Maintenant je suis chez moi. j’oublie enfin ce bonhomme qui m’a tellement perturbée.

Revenons à ce que tu m’as demandé. C’est la première fois que tu oses. J’attends ça depuis pas mal de temps... Je l’attends intuitivement comme on attend la pluie quand le ciel se fait gris. Doit-on se laisser tremper par l’averse ? Ou au contraire s’abriter ? Ménager ses habits ? Sa santé ? Comme c’est compliqué ! Comme c’est délicat d’avoir affaire à quelqu’un qui n’est pas tout le monde ! Quelqu’un qui entre dans votre corps et ne s’en contente pas... Et je me pose la terrible question : le lit ouvre-t-il toutes les portes ou bien seulement quelques-unes ?

Alph, je suis une analphabète du psychisme. Je n’ai pas le don inné des analyses du moi. Je ne sais pas tenir mes portes ouvertes. Je ne sais pas provoquer les courants d’air qui feront battre quelque vantail secret afin de laisser entrevoir ce qui se tient caché à l’intérieur. Qu’est-ce qui est caché, au juste ? Le savons-nous ? Ce n’est pas sûr.

Je veux bien jouer à deviner. Mais j’éprouve de la répugnance à tenter d’expliquer ce qui pourrait être enfoui derrière mes portes personnelles. J’imagine que reposent là une suite de miroirs obscurs au tain de l’inconscient. Que le battant s’entrouvre un millionième de seconde et tu prendras le risque de ne voir qu’un bref éclat de lumière et ton propre reflet !

Ce sont là, me diras-tu, de piètres et légitimes défenses et je t’accorde un point. Car je ne suis sûre de rien de ce que j’avance. Mais, Alph, est-ce que lire ces pages que tu me vois noircir depuis des semaines serait pour toi comme si tu rencontrais le soleil ?

Sais-tu seulement combien je déteste être contemplée pendant que j’écris ? Il est probable que si je t’ai laissé le faire c’est parce que tu avais franchi, à mon insu, un certain nombre de ces portes dont il a été question plus haut. Ne pouvais-tu te contenter de me regarder faire ?

Je te sens un peu rassuré à cause des fameuses portes. Mais pas assez. Ces pages... tu me les as vue faire et refaire... tu m’as vue en déchirer beaucoup... en rouler d’autres en boule... en brûler... en lacérer des dizaines... Tu m’as vue les recommencer avec un inlassable espoir.

Mais ces pages ne sont pas du tout ce que tu imagines.

Aucun écrivain ne peut expliquer ce qui se passe en lui quand il est en train d’écrire. S’il le faisait ce serait une imposture, crois-moi. Il écrit sans savoir ce qu’il fait. Ecrire est un acte laborieux et très lent qui consiste à tirer, tirer, tirer jusqu’à la lumière l’envers de soi-même (la face cachée d’une nature pensante et angoissée). C’est là comme un tissu très secret qui collerait à la peau et qui ne serait visible pour personne, pas même pour celui qui en serait vêtu ! Ces brouillons, puisqu’on ne peut trouver de mot plus juste, se succèdent donc. Ils se décaillent peu à peu. Ils se dépouillent lentement des structures formelles et cela se fait à un rythme dont tu ne peux imaginer la lenteur. Pour que la chose écrite existe enfin, il est indispensable de ne pas s’en croire maître en son commencement. Il faut accepter le bercement fastidieux des étapes. Ce processus ne peut être comparé qu’à celui de la grossesse et de l’enfantement. Si un œil étranger décidait d’en fixer les images intermédiaires il naturaliserait aussitôt un fœtus et un placenta.

Et moi qui suis grosse de mon imaginaire et des mille et une rencontres de ma destinée, je tiens à garder vie à ces choses. Je les protège de mes mains et de mon silence.

Mon cerveau, c'est mon ventre. Ce qui se passe à l'intérieur est inouï et je ne sais pas très bien ce que c'est.

Vois donc Maria Quetsche ainsi : une femme écrivain pudique. Elle ne laisse pas son manteau s'entrouvrir. Personne n'aura l'œil sur la doublure de son vêtement. Caché, collé à elle, il la tient en douce chaleur. Elle choisit le silence, c'est son droit. Elle décide de respecter le terrain neutre, intermédiaire, qui sépare sa frontière des frontières d'autrui. Elle a le goût du mutisme là aussi... comme pour tout ce qui touche aux gestes physiques de l'amour... Dire, décrire une relation de cette sorte, entre soi et soi, relève pour elle de l'obscénité.

Parle-t-on du chaos, Alphonse ?

Et toi ? Etales-tu aux regards de ceux que tu aimes les phénomènes intimes de ton organisme ? les actes les plus secrets de ton corps ? Ejaculations ? Défécations ?

Mais je t'en prie ne me lis pas à ta manière habituelle, vive et superficielle et ne décide pas in petto que quand j'écris je prétends que je ch... Essaie pour une fois de mettre ta pensée au rythme de la mienne qui est plus lent. Procède par analogies... laisse-toi bercer par des images... oublie de raisonner à la diable. De cette façon, demain, ou après-demain peut-être, tu finiras par comprendre pourquoi je ne veux pas que tu lises ces fameuses pages.

J'embrasse tes mains

Maria "

“ En rentrant du cinéma, ce lundi... ”

(papillon épinglé portant de la main d'Alphonse la mention “Marilyn”)

Cher Alphonse,

Je n'ai jamais compris ta façon de vivre. Si tu préfères, je n'admets pas comme harmonieuse la façon dont tu disposes de ton temps. Tu n'en sembles pas maître (et pourtant tu as en main les éléments d'une éventuelle liberté). J'ai dix (ou douze) années de plus que toi. Quand j'ouvre les enveloppes qui contiennent tes lettres, avant même de les lire, je me sens dans la peau de quelque enfant naïf ignorant tout des lourdes croix de l'existence.

Tu me dis (avec amour) combien tu aimerais être près de moi et combien la séparation te fait mal. Pourquoi ne prends-tu pas ta voiture ou le train ? Tu choisis de rêver. Tu erres en imagination sur d'effrayantes steppes que ton esprit douloureux (doloriste ?) ne cesse d'inventer toujours plus vastes et plus infranchissables. Pendant que tu t'abîmes dans ces songes mélancoliques qui sont une des formes de ton sentiment pour moi je continue à vivre et, pardonne-moi, il m'arrive de t'oublier un peu.

Je vis de mon côté. De façon naturelle et autonome. Ainsi va la vie. Je fais mon petit fromage quotidien. Je glane ici une nouvelle, là une découverte minuscule, avec l'espoir tenace que ces microscopiques choses germeront. Qu'elles fourniront oh ! enfin à ma recherche un élément grandiose (facteur d'une irrémédiable mais hypothétique conversion).

C'est comme ça que cette semaine j'ai découvert tout un monde obscur et secret, fascinant comme les profondeurs sous-marines. Voici comment les choses se sont passées. J'ai lu tout à fait par hasard un livre que m'a prêté ma voisine, je l'ai lu pour lui faire plaisir car elle voulait en parler avec moi... Ce livre mettait en cause la mort de Marilyn Monroe, Il ouvrait un débat : l'actrice s'était-elle vraiment suicidée ? ou bien avait-elle été assassinée ? (Je te vois sourire avec ironie).

J'ai donc lu ce fameux livre. Bien entendu j'ai oublié aussitôt tout ce qu'il contenait (ce qui est finalement angoissant et invite à mesurer le manque de poids de la chose écrite). Oui, mais voilà... Ce livre avait un appendice. Quelques notes bibliographiques imprimées en caractères plus petits. Ces notes sont destinées aux seuls maniaques de la lecture.

Naturellement je les ai lues aussi. ET CE QUE J'ATTENDS INCESSAMMENT JOUR ET NUIT, (avec une patience de bénédictin), s'est produit.

J'ai d'abord caressé paresseusement ces notes des yeux. Puis je les ai embrassées de tout mon esprit. Imagine qu'il m'était proposé dans ces pages la description la plus exaltante que mon esprit ait jamais pu rêver. Jamais encore texte n'avait été imprimé aussi spécialement pour moi !

Ce n'était pas grand chose. Juste le compte-rendu médical de l'autopsie de Marilyn...

Je ne cesse de lire et de relire ces lignes. Elles m'enchantent. Elles déchaînent en moi un torrent de pensées d'une richesse et d'une fécondité extraordinaire, Mon ardeur est à un paroxysme tel que je ne peux envisager d'être séparée de ces mots.

Ma voisine ne pouvait me céder le livre, elle le tenait d'une bibliothèque de prêt. Je suis donc allée, toute honte bue à cause de vieilles dettes que je n'avais pas honorées, chez mon ennemi Jules Ortiz, photocopieur rue des Petits Sentiers. Je garde avec soin dans une belle chemise de carton cet Alpha-Oméga du Mystère Existentiel. Mon penser en reçoit (comme par le secours d'une perfusion) nourriture et vitalité.

Je me dois de te confier ces choses car elles ont pour moi, présentement, une importance capitale. Tout ce que nous attendons de la littérature est noté dans ce procès-verbal d'une rare austérité. Dès qu'on en commence la lecture le frisson créateur est là et ne nous lâche plus.

"Le corps non embaumé est celui d'une femme caucasienne bien nourrie, bien développée, de trente six ans, pesant 117 livres et mesurant 65 pouces et demi. Le cuir chevelu est recouvert de cheveux blonds décolorés. Les yeux sont bleus. On note des lividités fixes sur le visage..." Je ne peux plus détacher mon regard de ces lignes marquées du sceau glacé de la mort. Tout en lisant ces énumérations d'une précision maniaque les idées jaillissent en moi. Elles se reproduisent en chaîne. Naissent l'une de l'autre à une vitesse de plus en plus vive comme ces phosphènes qui dansent sous nos paupières par effet de pression des doigts ou de simple obscurité. La mort prend un visage si neuf, si cru ! Il est impossible de ne pas la regarder en face. Aucun secours dans les larmes puisque la morte est fictive ! Aucun secours non plus dans le froid raisonnement à cause des dimensions particulières que cette fiction tient dans notre imaginaire.

Ce soir, n'y tenant plus, je suis allée au cinéma. On donnait Marilyn sur l'écran d'une cinémathèque, alors tu comprends... J'ai enduré la voix sucrée et niaise qui double la star en français mais lorsqu'elle s'est mise à chanter c'était en américain avec toutes les techniques douces et sirupeuses de Marilyn. L'authentique voix. Tu vas rire. J'avais des larmes dans la gorge.

J'ai contemplé assidûment Marilyn. Je l'ai admirée, détestée, exactement comme elle l'aurait souhaité. Je n'ai perdu miette de rien. Je ne m'étais pas installée en analyste dans mon fauteuil. Mais en tête j'avais ces chiffres : poids du cerveau 1440 grammes ; poids du cœur 300 grammes ; poids du foie 1390 grammes... Et je regardais Marilyn danser lascivement, les fesses moulées de satin noir. Je rêvais à cet extraordinaire pouvoir que possède la fiction. Vraiment ça donne la chair de poule ! C'est comme si un décalage brutal dans l'ordre des choses pouvait nous rendre plus contraignant encore l'antagonisme entre la vie et la mort...

Mais ces frissons là n'étaient rien à côté de ce qui me tourmentait vraiment. Aucune réflexion rigoureuse ne les provoquait. Ils étaient du domaine de l'épiderme et du sentiment concierge. Bien plus effrayante que la mort était la vie sous cet angle particulier ! La vie contemplée à travers un écran transparent où son envers se dessinait en filigrane : chambre froide, mensurations, odeurs antiseptiques peut-être, le tout contresigné par un médecin assermenté. Le sourire factice de Marilyn, l'application joyeuse de son regard, toute cette docilité de star ne livraient plus que de l'angoisse.

Je suis éveillée et il est bien tard. Je n'arrive pas à travailler sur ce thème bien que j'en ressente un vif besoin, c'est pourquoi je te confie le brouillon de ma pensée.

Je prends de plus en plus nettement conscience des barrières invisibles qui m'entourent, qui nous entourent tous. Une certitude grandit en moi : l'art est seul à pouvoir

établir contact avec ces frontières. Mais en même temps la peur s'insinue d'accomplir une trahison en donnant à l'art un pouvoir trop absolu.

Tout est question, Alphonse...

A toi

Maria "

“ Un matin très froid avec du givre sur la vitre...

Alphonse, tu es parti pendant que je dormais. Pourquoi ? Quand J'ai ouvert les yeux il n'y avait plus à côté de moi que l'empreinte blanche de ton corps qui creusait l'oreiller et le matelas. Les draps refroidis s'étaient figés dans ton dernier geste nocturne, ils étaient là comme le récit écrit de ton départ précipité. Ils contenaient encore ton mouvement vif et silencieux. Mais ce n'était plus rien ! Ce mouvement ne laissait trace que d'une intolérable fixité.

Je t'envoie cette écharpe. Mets-la tout de suite autour de ton cou, près de ton visage qui appartient à tous ceux qui le regardent. C'est tout ce que j'ai trouvé de mieux sur mon chemin, ce matin, pour te parler de l'amour que tu laisses en moi. Ma chair est joie. C'est tellement compliqué de t'en faire message ! Tellement incertain de s'aventurer dans le vocabulaire à propos de tels secrets ! J'ai choisi de quitter la chambre et de courir les rues à la recherche de quelque chose pour toi. Mais quoi ? Un objet à t'offrir, un objet qui sur toi s'imprégnerait de ta chaleur et s'identifierait peu à peu à ce qui est toi. Ce toi dont ma tête est pleine.

Parlons de cette écharpe. J'ai aimé sa couleur d'une façon décisive quand cette couleur est entrée dans mes yeux à travers la glace de la vitrine. C'eût été un manteau ou des gants, ou encore un foulard de femme, tant pis ! C'est cette couleur brune, hivernale et d'une surprenante pureté que j'ai achetée pour toi en sortant de notre lit.

Faut-il te dire tout ce que j'ai fait avant de ficeler mon paquet ? J'ai caressé cette laine. J'ai plié, déplié, replié cent fois cette écharpe, l'étalant de temps en temps à la lumière de ma fenêtre pour en apprendre chaque reflet. Je l'ai reniflée. Elle a un parfum qui éveille l'odorat. Sentiras-tu toi aussi ce fin relent de musc au creux des plis laineux ? Il dit que le corps d'un homme mérite hommage et respect. Je me saoule de cette odeur neuve, énigmatique. Elle hante encore mes narines de façon romanesque. Entêtante. Et l'étiquette ! N'oublie surtout pas d'admirer l'étiquette de soie cousue près de la lisière, avec ce nom anglais et aristocratique comme estampille de tout ce dont nous avons brûlé...

Voilà les sentiments qui dansent un peu partout en moi ce matin. De ma tête à mes pieds, je le jure.

Est-ce que la pudeur d'une écharpe couleur d'hiver jetée comme ça sur nos sens n'est pas une chose sensée, éloquente ? Je ne peux garder le silence sur ces joies de la nuit où jaillissaient en cadeaux les sources de la nature... où se confondaient des splendeurs dont il est défendu de parler sous peine d'en atténuer l'éclat.

Mon ventre m'habite

Maria Cul " 't

"30 janvier

Je ne sais comment renouer avec toi, Alph. Depuis cette soirée de juin où nous avons tant parlé pour ne rien nous dire... J'avais décidé de ne plus t'écrire, trouvant en moi mille raisons à cela. L'essentielle de ces raisons étant bien entendu notre différence d'âge. Je refuse d'être ta mère. Mais ne crois pas que je vive cela sans souffrance.

Hier j'ai essayé de te téléphoner. J'avais choisi mon heure avec soin et j'avais en tête la certitude sereine d'obtenir ta voix à travers l'espace. Tout de suite. Sur commande en quelque sorte. Il pleuvait. Il faisait froid. J'étais blottie comme une vieille chouette dans cette cabine toute neuve et transparente qui vient d'être installée place du petit marché. Après une série très longue d'appels sonores qui finissaient par entraîner mon esprit dans un vague oubli rêveur c'est la voix de ta mère que j'ai entendue. J'ai raccroché sans prononcer un mot. Par un effet joyeux du hasard, ma pièce de monnaie n'a pas été digérée. Elle a rebondi comme une petite folle et je l'ai récupérée sur le sol pisseux sans trouver le courage de rire de cette plaisante facétie mécanique.

Voilà ce que j'ai fait ces six derniers mois : je me suis enfermée dans mon quatrième mansardé et j'ai terminé ce fameux livre dont je ne te parlais jamais mais auquel j'ai travaillé sous ton regard. Aujourd'hui encore je suis incapable de t'expliquer ce qu'il contient. Je pourrais à la rigueur te dire ce que j'ai eu l'intention de faire en l'écrivant. Mais le courage me manque tout à fait... Mon expérience de l'écriture a fait de tels progrès ces derniers mois... Elle m'a transformée en arpenteur. Je n'écris pas mieux que je ne le faisais mais je mesure mieux les distances qui séparent le désir de l'accomplissement.

Je pourrais douter des précisions de cet arpentage. Les comités de lecture se chargent de m'en assurer l'exactitude. Une nouvelle confirmation hier matin ! Mon manuscrit est refusé pour la troisième fois. Et quelle lettre ! On la dirait écrite par un professeur (excuse-moi). Je suis le mauvais élève, celui qui n'a pas remis la bonne copie. J'en ai des frissons dans l'échine, tout à fait comme au temps du pensionnat.

Une fois le premier émoi dissipé j'ai relu la fameuse lettre (j'aimerais te la communiquer !). Un vilain soupçon m'a alors assailli. Était-il réellement question de MON manuscrit ? Je ne voyais là aucune trace de mon enfant... Était-ce bien MON livre qui avait été lu ?

Mon texte ? Ou celui d'un autre écrivain ? Pire encore : mon texte étroitement mélangé à celui de quelque auteur abscons par effet de désordre paperassier ?

Tout un scénario se bâtissait dans ma tête. Le projet d'un livre entier. Un roman noir et cocasse où mille digressions s'enchaîneraient. Je "me voyais" (en imagination) assise par terre dans le bureau parisien de l'éditeur, un bureau étouffant comme ils le sont tous. Faisant fiévreusement le tri. Remettant dans leur ordre original les pages du manuscrit A et celles du manuscrit B... Aidée, bien entendu, par mon confrère ou ma consœur tout aussi énervé que moi-même.

Mais on ne peut se consoler longtemps de cette façon là. Une intelligence, même si elle est fertile en images et en sursauts poétiques, n'est qu'une intelligence ordinaire. Je veux dire qu'elle peut manger les vérités concrètes. Le plus difficile à digérer dans cette foutue lettre, vois-tu, c'est qu'elle parle réellement de mon manuscrit.

Il ne me reste plus qu'à arpenter. Mesurer les distances et me gaver de chiffres afin que le flou ne vienne pas gêner mon penser. Hélas... Je suis visionnaire... La distance se fait steppe... J'ai froid... Et puis je n'ai pas tout compris encore. Je ne sais pas si ces grandes étendues glaciaires se situent entre mon Désir et mon Œuvre. Ou encore si elles sont entre Moi et mon Désir.

Je préférerais qu'elles soient entre mon œuvre (où je crois être toute entière) et le Professeur qui m'a lue.

Je frissonne. J'avais écrit ces pages et ces pages (tu m'as vue faire) pour abolir les transparentes distances de l'imaginaire. Je voulais (et c'est cela que me proposait mon Désir) réchauffer en quelque sorte les esprits épars. Leur procurer un bain de foule...

C'est tellement simple ! Promène-toi ici et là et observe. Fais le compte de ce que tu vois. Ensuite, sans fermer les yeux, applique-toi à voir "ce qui ne se voit pas"... Chaque tête humaine contient (et ceci sous un volume dix fois, cent fois supérieur au volume de la boîte crânienne) une quantité inouïe de valeurs impalpables qui vont du Souhait au Souvenir en passant par la connaissance. Mon livre traitait de ces choses.

Je ne suis pas sûre que tu me comprennes. De toute façon il est bien connu que celui qui parle le plus mal d'un livre c'est justement son auteur. Je pense donc qu'il faut s'incliner devant le fameux Professeur et mettre au feu (une fois encore) le contre-effet de mes visions. Projetées sur le mince papier par le dérisoire secours analytique des mots et de la syntaxe, qu'en reste-t-il ?

Viendras-tu après m'avoir lue ?

Je t'ai trompé, cependant. Un après-midi de septembre. Il y a près de quatre mois. J'ai fait soixante kilomètres en auto-stop dans un de ces gigantesques camions qui font trembler le paysage. Grimper dans la cabine avait été ascensionnel. Mais de très beaux biceps étaient là pour m'aider. Le chauffeur de ce camion était père de famille. Une petite trentaine... quatre ou cinq ans de moins que toi... Nous avons eu une conversation qui sentait la vertu. Cette conversation tournait autour des essentielles raisons de vivre, la famille et l'argent. Je m'y suis prêtée avec une bonne volonté qui t'aurait fait rire comme tu sais rire, avec des soubresauts d'estomac et une absence de sonorisation de la joie qui me stupéfie toujours. Je suis restée dans le vague au sujet des impôts dont j'ignore tout. Mais j'ai eu des enthousiasmes pour les pavillons de banlieue avec jardin. Par contre une hostilité farouche pour la vie en immeuble. Je ne faisais bien entendu que souscrire à l'intimité des souhaits de mon superbe chauffeur qui baissa même Radio Monte-Carlo pour que nous puissions mieux nous entendre.

Je n'y peux rien, Alph. Je t'ai trompé en pensée avec ce garçon très blond et plus jeune que toi. La couleur de sa peau, un grain de beauté très noir, comme du velours, sur sa joue, contre le pli de la narine... Quoi encore ?... La texture crissante de sa barbe claire rasée de la veille, peut-être ?... Je ne suis pas tout à fait sûre de ne pas avoir promené mes doigts sur cette joue, je garde le souvenir de l'avoir fait même si ce n'est pas vrai. Entre quarante et cinquante ans les femmes ont beaucoup d'appétit pour l'élasticité de la chair des jeunes mâles...

Ce n'était toutefois que musique secrète. Si je t'en parle à la fin de cette longue lettre c'est parce qu'il y a là un rapport étroit avec mon manuscrit.

On me propose un presbytère désaffecté dans un village de vingt feux. Pas de boulanger, pas d'épicier. Viendrais-tu avec moi le visiter ?

A toi,

Maria "

" 14 H 52. Buffet de la gare Matabiau

Il fallait s'y attendre j'ai manqué mon train ! Et pardessus le marché voilà que je m'aperçois que j'ai oublié mes livres à la pension Haurtel. Ils sont sur la dernière étagère de la table de chevet de notre chambre. Enveloppés dans un journal. Les poèmes de Michaux ("Face aux verrous") et l'exemplaire rarissime de Paul Gadenne ("La rue profonde").

Je t'écris en vitesse sur le marbre. Excuse ces feuilles arrachées à mon carnet. Le contact du bic et du vilain papier se fait mal sur cette pierre noble mais gluante. Je t'en prie, envoie-moi ces livres dès que tu pourras. Ils sont la moitié de ma vie en ce moment. Même fermés j'ai besoin de les avoir à côté de moi pour dormir. Pourquoi les ouvrirais-je ? Je sais

presque par cœur les pages que je préfère. "Poussant la porte en toi... je suis entré... Agir je viens... Je suis là... Je te soutiens...". Il me manque un mot et voilà que ça me rend folle ! Je quitte Michaux, je me concentre sur la "Rue profonde". Page 59 ou 60 on y trouve ceci : "... je ne commande pas aux images... elles rôdent, elles viennent sans être appelées... Il y en a dont j'ai peur... Il y en a qui s'emparent de moi avec un excès d'intensité qui ne me laisse pas libre..." Ensuite c'est le bruit de sabots du cheval du livreur de vin qui s'élève du fond de ce puits qu'est la rue pour Paul Gadenne. Je l'entends comme si j'étais moi aussi penché à sa fenêtre... Et voilà que se resserre dans ma tête le filet imaginaire. Il me retient étroitement liée, pour un temps indéfini, à ces poètes que je ne peux quitter. Ils sont comme des amants de...

(ici une tâche brune s'étale sur la fin de la page)

15 H 9

J'ai renversé la moitié de ce jus brun qu'ils appellent café, sur ma feuille. Pardonne-moi. Après avoir nettoyé ça comme j'ai pu (il y en a aussi sur ma veste !) j'ai posé machinalement mon regard sur l'horloge murale. Il y a dix bonnes minutes maintenant que je griffonne sur ces minuscules bouts de papier qui, lorsque je les arrache du carnet, font un bruit agaçant. Cela attire l'attention de mon voisin, un homme gras au regard débonnaire. Un de ces types qui vous donnent l'impression de savoir tout sur tout le monde. Depuis ma petite enfance les aiguilles du temps qui ne cessent de tressaillir dans les gares me fascinent. Il semble qu'en compagnie des trains et dans le brouhaha métallique de ces endroits spéciaux (consacrés aux départs, aux arrivées, mais plus encore aux attentes interminables) les horloges aient un privilège. Nous montrer à coups de soubresauts l'avance du temps. Tiens ! ça saute encore ! 15 H 13 ! Oh ! joie !

Mais quelle odeur, Alphonse. Un cocktail de pot au feu rance et de pipi de vieille femme assaisonné de tabac refroidi. Je ne suis pas loin des latrines dont les portes ne cessent de battre. C'est un endroit où les gens vont énormément. Ils boivent. Ils pissent. Entre temps ils vérifient que la longue aiguille noire continue ses petits bonds sportifs.

Encore une feuille de carnet. Mon train n'est qu'à 16 H 4. Je m'arrêterai d'écrire à 15 H 50. Dans vingt minutes exactement. J'aurai juste le temps d'acheter un timbre sur le quai et de poster ma lettre. Mon voisin continue de m'observer. Je sens qu'il va bientôt m'adresser la parole. Il doit aimer les femmes dans mon genre, ni très jeunes, ni très sophistiquées. Le fait que j'aie une auréole de café sur le sein gauche semble également lui donner courage. Je crois que nous allons faire connaissance !

Je sais... je sais... Tu détestes ces façons que j'ai avec les gens. Je crois t'entendre ! Qu'as-tu à voir avec ce maquignon ? Tu te sens déjà trahi.

Tu te veux prince. Tu te crois aristocratiquement lié à Maria Quetsche. Et nous formons une société secrète, etc... Sortir de cet endroit charmant qu'il est convenu d'appeler "notre histoire" t'apparaît comme une déchéance ! Et pourtant je n'en démordrai jamais, c'est la seule façon de percer la croûte et de sauter à pieds joints dans la vie...

Bon. Nous n'aurons pas beaucoup de temps, l'homme et moi, pour patauger dans le langage ordinaire. 15 H 40... Mais nous en sommes aux grimaces expressives et il y a maintenant un caniche noir qui nous renifle à tour de rôle et médite sur nos odeurs. C'est une drôle d'intimité, non ?

Les gens ! Moins ils ont l'air intéressants plus ils m'intéressent !

15 H 50... Il ne s'est rien passé d'irréversible. N'oublie pas les livres, mon amour.

Je t'embrasse

Maria ”

“ Lundi

(papillon épinglé portant de la main d’Alphonse la mention “Lettres parisiennes”)

Cher Alph,

Impossible de trouver le temps d’aller à la poste pour te téléphoner. Je reçois un télégramme de Simone Bérégant. Elle m’attend à Paris dès demain. Elle a organisé une série de rendez-vous avec des personnes capables de m’aider pour la publication de mon livre. Elle dit que si je ne me montre pas personne ne s’intéressera à moi.

Je pars donc tout à l’heure. Sans avoir la foi. Mais je ne peux pas décevoir Simone Bérégant. C’est une personne tellement dévouée ! La seule peut-être qui s’intéresse encore à mon travail (mais je ne suis pas sûre toutefois qu’elle comprenne très bien ce que j’écris !).

Impossible de faire du stop à cette saison. Quant à me brancher sur les routiers, je n’en ai pas le courage cette fois-ci. Je deviens fragile. J’ai cinquante ans depuis le printemps dernier. Le savais-tu ? Je viens de toucher ma pension. Aussi j’ai décidé de prendre carrément le train de luxe. Celui des P.D.G. et des grands-mères.

Je te promets une chronique détaillée de mes aventures, dès que j’aurai en main tous les éléments. Ce sera un geste d’amour. Tu connais mon horreur pour les narrations écrites.

Je poste ce mot sur le quai de la gare...

A très bientôt

Maria "

“Auteuil ce 14 novembre,

Bon Dieu qu’il fait froid aujourd’hui ! Je crois que je n’aurai pas le courage de mettre le nez dehors. Les appartements parisiens me fascinent. On dirait des petites boîtes hermétiques. Quand on reste à l’intérieur on ne se sent pas plus utile qu’un objet mis au rancart. L’idée de se débarbouiller et d’enfiler des vêtements ne vous vient même pas à l’esprit.

Dehors il y a un drôle de ciel. Il pèse comme un couvercle de fonte. C’est à cause du brouillard, sans doute. Un brouillard tellement dense qu’il donne l’impression d’appuyer de tout son poids sur les vitres. Je devine à peine la branche la plus proche du marronnier, celle qui touche presque la fenêtre. On dirait le bras nu de quelque épouvantail ! Les gros pigeons blafards ne se montrent pas. Ils ne sont pas venus comme hier et avant-hier déposer leur fiente sur le rebord de ciment. Où se réfugient-ils par un temps pareil ? Ce matin l’air est épais comme un fromage. Les pigeons me manquent. Je leur trouve tant de ressemblance avec les vieux messieurs corpulents et cossus qui se promènent rue d’Auteuil entre le marché, le Prisunic et les boutiques de traiteurs.

Tous les bruits extérieurs sont empaquetés d’humidité. Ils ne parviennent au deuxième étage qu’assourdis à l’extrême. Seul le métro martèle les profondeurs avec ponctualité, mais on s’y habitue tellement vite ! Je ne l’entends plus, figure-toi. Quand les murs se mettent à vibrer sourdement je n’y fais pas plus attention qu’aux battements mon cœur.

La pauvre Simone Bérégant travaille huit heures par jour plus le temps des trajets. Elle part très tôt le matin et rentre fort tard. Je m’émerveille sans cesse de voir tout ce qu’elle arrive à mettre dans le peu de temps dont elle dispose pour vivre vraiment. Mais je n’écoute pas tout ce qu’elle me débite pendant ses heures de liberté. Son rythme de parole est beaucoup trop rapide pour une intelligence comme la mienne.

Je ne suis pas arrivée à Paris dans un état d'esprit adapté aux démarches qu'il me faut accomplir. Mais je dois t'avouer que je n'ai rien fait mentalement pour me préparer à ces démarches dont le côté utilitaire me désarçonne. Au contraire... J'ai utilisé les longues heures du voyage à relire Tchekov. Dans ce fichu train de luxe c'était une vraie jouissance. Imagine que j'avais une petite lampe pour mon usage personnel. Elle isolait chaque page de mon livre des scories environnantes. Le texte s'offrait ainsi à mon regard dans toute sa nudité et toute sa perfection. Un éclairage aussi fonctionnel vous réconcilie avec la technique. L'acte de lire était rendu voluptueux et bien entendu j'ai sombré dans la jouissance...

A minuit moins deux je me suis retrouvée sur le quai de la gare d'Austerlitz exactement comme une somnambule. J'avais sur le ciment froid avec dans le cœur un regret d'une étrange douceur, le regret de n'être pas née russe. Toutes les raideurs occidentales tapies au fond de mon être m'accablaient. Ces réflexions étaient si intenses que j'ai bien peur de les avoir exprimées à mi-voix. Bien sûr je possède un penchant inné pour les demi-teintes et on ne peut pas m'enlever un goût très vif pour les subtilités de l'esprit. Mais j'ai beaucoup trop "conscience" des complexités de ma nature ! Tout est étiqueté chez cette femme barbare qui porte mon nom et dont j'assume l'apparence ! Je n'étais plus du tout solidaire de cette femme-là...

Grelottante, exaspérée, j'ai donc abordé Paris dans cet état d'esprit particulier qui m'assaille à chaque plongeon dans la littérature russe. Je formulais un seul souhait, celui d'avoir enfin une âme. Une âme et non en lieu et place ces trois éléments typiquement français : un esprit, un cœur et (conceptuellement) un corps.

Comme c'était incongru ! Surtout pour aborder, même par la petite porte, les temples de l'édition ! Et voilà que pardessus le marché Simone Bérégant, venue à ma rencontre, était follement énervée. Elle parlait déjà de modifier ma coiffure. Elle envisageait me prêter un collier. Est-ce que je sais ? Il était même question me traîner aux magasins du Bon Marché pour y acheter un manteau !

Toutes ces folies verbales se sont dissoutes le lendemain à la Rhumerie Martiniquaise. Dans la lumière rose des néons j'ai obligé Simone Bérégant à boire du punch et cela a prodigieusement modifié le regard qu'elle posait sur moi. Sois rassuré... Maria Quetsche n'a subi aucune transformation. Elle a seulement lavé ses cheveux gris qui ont ensuite été égalisés sur le front et les tempes à l'aide de ciseaux à ongles. Quant au manteau, ça s'est arrangé à la bonne franquette. Simone m'a prêté un vêtement. Un genre de burnous avec manches et capuchon, dont la couleur violette, a-t-elle prétendu, "faisait distingué" et "me mettait en valeur".

Demain j'ai trois rendez-vous. Aujourd'hui je me repose afin d'être en forme. De quoi aurai-je l'air ? D'un ours qui ne sait pas très bien son pas de danse ?

Tiens ! Le gros pigeon ! Il est là, sur l'appuie-fenêtre !

J'aimerais être avec toi

Maria

“

“ Vendredi,

Cher archange aux mains pures, comme les Grecs j'aimerais ajouter à ton nom par une suite d'adjectifs toutes les beautés qui accompagnent ta personne. Paris est un lieu d'isolement ! Je n'ai jamais eu autant envie d'écrire des lettres d'amour que pendant ce temps de purgatoire. Où en sommes-nous de la fameuse chronique ?

Je suis assise dans un petit café, rue Vavin. J'ai tellement mal aux pieds que j'ai ôté mes chaussures. Dehors il fait déjà nuit ou presque et il n'est pas quatre heures. Il pleut. Une

petite pluie vicieuse, des gouttelettes impalpables qui flottent pernicieusement dans l'atmosphère. Rien à voir avec les saines pluies du midi !

Je suis débarrassée oh ! enfin d'un certain nombre de mes fameuses corvées. Et pour utiliser la sobriété du langage militaire : "Négatif sur tous les fronts !". Pauvre Simone Bérégant ! Comment lui dire ce soir que ses efforts n'ont servi à rien ? Elle s'est donné tant de mal ! Allant jusqu'à m'ennuyer follement avec ses histoires de toilettes et de paraître !

Au fait, il paraît que j'ai grossi et que je dois me "surveiller". Pour célébrer mes défaites je viens de choisir la bière. Ici, ils la servent dans de hauts verres en corolle. C'est exquis et tonique.

Je suis abrutie de bruit et de mouvements de foule. Ahurie par les incessants changements de température, froid vif dans les rues, chaleur frelatée à l'intérieur des immeubles. Résultat, j'ai tout le temps soif : je suis comme un animal hors de son élément naturel... Poisson hors de l'aquarium... Oiseau dans une cave... Mais je vais me reprendre ! Vivre mes dernières journées parisiennes à ma façon !

Je viens de quitter les bureaux d'un jeune éditeur (le dernier de la liste). Simone Bérégant lui avait remis un de mes manuscrits il y a quelques semaines et elle était à peu près sûre que tout irait sur des roulettes. Hélas... Imagine, Alph, un petit jeune homme étioilé comme violette en décembre, pas plus haut que ça et pourvu d'une moustache anémique. Avec tous mes kilos en plus on aurait pu espérer que je ne ferais qu'une bouchée d'un individu d'apparence aussi fragile. Basta !

Les choses ont mal commencé. Ce jeune homme a pris tout de suite une attitude protectrice et affable qui m'a prodigieusement désorientée. Visiblement, il se penchait sur un "cas". Tout en faisant état des liens d'amitié qui l'unissent fortement semble-t-il à Simone Bérégant. Chaque fois qu'il prononçait ce nom fastueux c'était un peu la messe. Je m'attendais à ce qu'il lève les mains dans le geste saint de l'oraison. Mais il n'avait pas le loisir de s'unir à Dieu. Le téléphone l'interrompait sans cesse. Ses mains d'apparence moite saisissaient le combiné, l'élevaient jusqu'à son oreille.

Il me regardait alors d'étrange façon comme s'il n'avait plus en face de lui que le corps astral de la dénommée Maria Quetsche. Le contour flou d'un duffle-coat violet... Un vague dessin sur une transparence... Toutefois, après avoir reçu quelque message secret, les mots jaillissaient soudain sous la moustache blonde. Ils ne m'étaient pas destinés mais ils coulaient tout à coup avec tant de naturel que j'étais conquise. J'aurais aimé voir les épreuves de la jaquette et décider moi aussi du choix des bleus. Hélas, je n'étais pas conviée chez l'imprimeur, à Nanterre, entre dix-neuf heures et vingt heures. Cela me crevait littéralement le cœur. Si on m'avait demandé mon avis j'aurais par contre refusé tout net de recevoir le représentant des papiers Bib, puisque le stock à l'ancien prix n'était pas encore épuisé ! Mais on ne me demandait rien !... Et ce sacré Robert avec son dossier de marketing égaré, au lieu de le laisser nous interrompre toutes les cinq minutes je lui aurais fait savoir que...

Ces parenthèses fascinantes faisaient jaillir la vie dans le bureau minuscule, mais entre temps le duo laborieux reprenait vaille que vaille toujours sur le même sésame, le nom de Simone. Chaque fois, c'est bien étrange, nous approchions du but. Un but caché, mystérieux, que je devinais de mieux en mieux. Il était là entre nous comme l'ombre d'un cœur dans une radioscopie. Le temps passait. Le diagnostic traînait. Mais le cœur ne cessait de battre et cela devenait intolérable.

Et puis après avoir consulté sa montre le jeune homme s'est raclé la gorge. Il a évoqué une fois encore la personne sacrée de Simone Bérégant et s'est enfin décidé à me parler en ami. Aussitôt je me suis densifiée sous son regard. J'ai senti que le duffle-coat violet n'était pas à ma taille et que les ciseaux à ongles n'avaient pas mis mon front en valeur. Tout en parlant il s'est mis à jouer avec ses mains moites et fragiles. Elles voltigeaient maintenant comme des papillons diligents, illustrant de gestes vifs chacun des conseils de mon nouvel ami. Ici, elles coupaient : crac... crac... crac... Là, au contraire elles amplifiaient un thème issu de mes pauvres méninges d'un vol majestueux de paumes. Un peu partout elles "corsetaient" mes pensées à l'aide d'une cambrure sèche des phalanges. De temps en temps

elles foraient un couloir et la main, alors, s'avancait vers moi, creusant l'espace surchauffé à la façon d'une pelle mécanique.

Le téléphone a interrompu trois fois ces projets où tant de corps de métier étaient appelés à mon aide, du fabricant de corset au ciseau du censeur. Comme j'avais soif, Alphonse ! Comme j'avais soif ! L'intérieur de ma bouche n'était que papier buvard. J'écoutais toujours bien sûr, mais d'une oreille un peu distraite. Je rêvais de vin gris dans un verre ballon. Mon sourire se crispait. Il devenait sarcastique. Et mon silence ! Il durcissait, durcissait... Il était si abrupt, si contraignant maintenant ce silence que je n'étais plus du tout sûre de pouvoir retrouver l'usage de la parole.

Soudain tout était terminé. Le jeune homme s'est excusé de ne pouvoir me consacrer davantage de temps. Il m'a tendu mon manuscrit dont la couverture avait pris une allure fripée. Il s'en dessaisissait et semblait content de lui.

C'est alors que le drame a failli éclater. J'ai retrouvé le don de la parole. "Résumons-nous ! ai-je dit de façon inattendue et enjouée. En coupant ce qui existe déjà, en ajoutant ce qui n'existe pas, en mettant un corset à tout ça et en perçant un couloir au milieu, j'ai mes chances ?"

Le jeune homme a eu la grâce de me laisser croire qu'il me trouvait de l'esprit. Mais je ne suis pas sûre qu'il était sincère.

A Paris, je t'aime infiniment

Maria"

" Lundi, peut-être...

Maintenant mon billet de retour est dans mon sac et je dure à Paris avec ce qui me reste d'argent. Je dors chez Simone Bérégant (elle m'a prêté une clé). Le reste du temps je vais ici ou là au gré de mon désir. Tu le sais j'ai vécu à Paris quand j'avais vingt ans. Des années insensées, la guerre, l'occupation. C'est plus fort que moi, je cherche mon passé. Je suis en pleine illusion des sens.

Aujourd'hui je viens de passer deux heures dans les jardins du Luxembourg. Là, sur un banc froid, j'ai écrit en prenant appui sur mon sac. Trois poèmes sur la mort. Ensuite je les ai déchirés et j'ai éparpillé les petits flocons de papier dans les feuilles mortes. Tout cela était tellement insincère ! Neuf fois sur dix les mots nous entraînent dans la spirale du mensonge. Mais je me pardonne cette faiblesse. J'étais dans un tel état d'exaltation... Un véritable orgasme de l'esprit ! Comment se défaire autrement des étouffements dont un pauvre corps pourrait mourir ?

Hier je suis allée à Clamart. J'ai retrouvé Andreï. C'est un vieil homme, aujourd'hui, soixante seize, soixante dix sept ans peut-être... Sa vue est tellement basse qu'il se dirige à l'aide des mains. Il les tient élevées en permanence au niveau de la poitrine prêtes à définir tout ce qui l'entoure. C'est très impressionnant. Il vit seul. dans son petit clapier. Je crois qu'une voisine prend soin de lui pour l'essentiel. Il était fou de plaisir de me retrouver !

Devant cet écran des grandes paupières fripées où l'œil est tapi comme une lueur incertaine j'ai subi une brillante métamorphose. Pendant quelques heures je suis redevenue la grande Maria. Une femme oubliée. Je retrouvais sans m'en rendre compte certains éclats de voix, certaines attitudes du corps, l'aisance de la nudité.

Bien entendu nous avons parlé de Piotr. Comment faire autrement ? Et c'était comme s'il avait été là lui aussi... comme si l'exil froid derrière le mur du cimetière n'avait jamais eu lieu... Que signifie l'aventure du temps ? L'esprit la conteste incessamment grâce au pouvoir coloré de la mémoire.

Nous avons bu, Andreï et moi. J'avais apporté un peu de vodka polonaise, la seule que j'ai pu trouver dans l'épicerie du quartier. Mais l'estomac d'Andreï est aussi délabré que ses yeux et nous n'avons pas fini la bouteille.

Au début nous disions tout le temps : "tu te souviens ?". Mais bientôt nous n'avons plus eu besoin de ce préambule. Nous nous contentions de parler à l'imparfait. Notre vie d'autrefois renaissait intacte à peine embellie ici ou là par le détail amoureux d'un adjectif pour en polir l'éclat.

Les longues heures mornes d'un après-midi ordinaire ont déserté le pavillon de banlieue. Elles se sont réfugiées, presque invisibles, derrière les vitres ternes. J'en ressentais toutefois par instant l'âpreté grise quand une lueur de raison guidait mon regard vers le jardin (et c'était alors chaque fois le coup de poignard pernicieux du temps). Mais Andreï ne pouvait distinguer la fenêtre. Il riait aux éclats. Sa voix perdait toutes les lentes hésitations de l'âge, elle retrouvait cette puissance curieuse faite de chaleur et de tendresse tremblante. "Comme tes seins étaient beaux !" répétait-il avec véhémence à l'intention des murs. Et les murs de la grande pièce malpropre, saturés de vie antérieure, avec tous ces éclats de couleurs familières intimement mélangés, formaient à l'écart du cône lumineux de la lampe comme un terreau de mémoire. Toutes les toiles d'Andreï, à demi effacées par la pénombre, nous écoutaient.

Piotr ne tenait pas en estime la facture de ces tableaux. Il en critiquait la trop grande douceur. Laineuse ! Voilà le mot qu'il employait au sujet de ces toiles. Mais parfois il avait des jugements plus cruels encore.

J'ai demandé à Andreï la permission d'enlever l'abat-jour et de regarder tout cela à mon aise avec mes yeux d'aujourd'hui. Il a hoché la tête et mis aussitôt une de ses mains en visière sur ses pauvres paupières.

J'ai fait là une promenade bizarre. Mon regard en effet avait terriblement changé. Il était libéré de la contrainte de Piotr. La femme en gris, par exemple. Elle avait grandi. La lourde asymétrie de ses cheveux se détachait avec plus d'audace que jadis, me semblait-il, sur le fond très pâle du rideau. Et la corbeille de fruits ! Dans les mains translucides et parfaitement dessinées elle prenait aujourd'hui une signification étrange tant les pommes, les raisins et les figues noires luisaient en morne alliance de couleurs. Elle semblait exister comme une offrande... Ainsi c'était là ce que peignait Andreï tandis que Piotr et Maria poursuivaient ensemble leur bataille d'amour ?

Tiens ? Me voici... Comme c'est drôle ! J'avais oublié... C'est moi, Andreï, devant l'évier ? Oui, c'est toi, répond-il la voix étouffée par ses mains qui protègent ses yeux. Je ne l'ai jamais achevé. Tu peux l'emporter. Je te le donne.

J'ai trouvé des vieux journaux dans la cuisine et j'ai fait un genre de paquet. Ce n'était pas facile. Une toile poussiéreuse de quatre vingt sur quarante. Piotr aurait ri. Il se serait moqué de tous ces nœuds de ficelle. J'ai posé l'affreux colis dans l'entrée, près de la porte. Mais ensuite Andreï a pleuré au moment des adieux et j'ai oublié d'emporter le tableau. Il est resté dans le couloir, contre le mur et peut-être est-il là pour très longtemps.

Je reviendrai vers toi quand je n'aurai plus un sou

Maria "

“Mercredi après-midi,

Tout va mal, Alphonse. J’ai perdu mon billet de retour. Il est tombé de mon sac hier soir à Sèvres-Babylone. J’en donnerais ma main à couper. Je me souviens de chacun de mes gestes quand je cherchais un ticket de métro dans mon porte-monnaie et aussi du mouvement incessant des gens autour de moi. Impossible que ce soit ailleurs ! On n’arrêtait pas de me bousculer ! J’ai même eu un genre de sentiment prémonitoire, une angoisse, à cause de tous ces vieux tickets perforés qui jonchaient le sol. Il y en avait tellement sous mes pieds ! Ils formaient comme une couche d’humus cartonneux. Ça crissait sous mes semelles à en donner du malaise. Je n’y ai pas pris garde et POURTANT mon inconscient était en alerte.

Inutile de pleurer. Mais voilà... Je n’ose pas avouer ça à Simone. Elle a déjà tant fait pour moi. Ma présence commence à lui peser, je le sens. Je ne voudrais pas qu’elle soit acculée à déboursier quelques billets de banque pour se débarrasser de moi. C’est toi qui dois me tirer de là. Envoie-moi, s’il te plaît, un mandat télégraphique, poste restante, bureau Mirabeau. Quinze mille suffiront. Je n’ai pas de quoi affranchir ma lettre en express, aussi débrouille-toi pour faire ça de toute URGENCE. Je te rendrai le fric quand je serai rentrée. Je n’ai pas emporté mon chéquier si tu veux tout savoir et je te dispense de me dire ce que tu penses de mes habitudes financières (j’essayerai de les réviser à l’avenir !).

Il ne me reste pas un kopeck. Hier après-midi j’étais entrée dans une librairie du boulevard Saint-Germain, pas très loin des Deux Magots. Un temple du livre que je connais bien. Là bien entendu j’ai succombé à mon vice et claqué tout mon pognon. Qu’est-ce que tu veux ? Les librairies ont sur moi le même effet que les Pâtisseries- Confiseries sur les enfants. Une faim physique exalte aussitôt mes sens. Je crois que c’est à cause de l’odeur. Quand j’achète un livre j’ai toujours l’impression que je vais le manger. Lorsque j’affronte une grande quantité de livres neufs je les voudrais tous. En choisir un ou deux me met au désespoir à cause de tous ceux qu’il faut abandonner.

Me voici donc condamnée à jeûner et à lire en attendant ton mandat télégraphique. Je suis cloîtrée chez Simone. Mon moral est tellement bas que je suis encore en chemise de nuit. Ce matin j’ai menti, j’ai dit d’une voix faible que j’avais une crise de foie. C’était la seule façon de m’effacer du paysage de mon hôtesse et de rester chez elle. Mais je ne ferai pas illusion bien longtemps. Avec mes merveilleuses facultés digestives je n’ai même pas mauvais teint. J’ai toutefois décrété qu’une bonne diète était le seul remède.

En l’absence de Simone je croque des biscottes avec modération. Je bois aussi un peu de lait (berk !). On dit que c’est un aliment complet. Mais je me rationne pour que la baisse de niveau ne soit pas trop sensible. Pour le vin c’est plus facile. J’ai carrément sacrifié une bouteille. En déplaçant un peu toutes les autres l’encombrement reste le même dans le bas du placard.

Je flotte un peu à cause du Nicolas douze degré cinq dans mon estomac vide. Mais je dévore un gâteau spirituel. “Le premier cercle” d’un certain Alexandre Soljenitsyne. Un écrivain russe dont tout le monde parle en ce moment. C’est un grand livre rectangulaire de l’épaisseur d’une brique de maçon. Ah ! si tu savais ! Je fais cette lecture dans une telle communion de sentiments ! Tous ces prisonniers politiques deviennent mes frères dans ce jeûne forcé. J’arrive à une telle identification imaginaire que lorsque Simone m’a appelée tout à l’heure au téléphone je manquais tout à fait de naturel. Impossible de fixer mon esprit sur ses paroles. Je ne prêtais attention qu’à sa voix, me posant toute sorte de questions sur les vibrations sonores dont cette voix est faite.

Au train où vont les choses j’aurai achevé le volume quand je mettrai le pied sur le quai de la gare Matabiau, bien qu’il ait près de six cents pages. Je te le prêterai aussitôt et tu comprendras cette affaire de vibrations sonores. Quel écrivain ! Un vrai maître ! J’ai le sentiment d’entendre un cri venu de régions lointaines et jusqu’ici insoupçonnées. L’enfer, peut-être comme cela nous est dit. Mais un enfer où les gens seraient diablement vivants. Chaque chapitre accroît mon émerveillement (et tu vas encore te moquer de mes

emballlements, les comparer à des feux de paille mais tant pis !). Pour le moment je trouve dans "Le premier cercle" tout ce qu'un lecteur ordinaire et tout ce qu'un écrivain peuvent également souhaiter trouver la vie. Il faut un art inouï pour que cela coule avec tant de naturel. Qu'advient-il d'un tel homme ? D'une telle œuvre ?

Je t'apporterai également les dernières pièces de Ionesco. Nous les lirons ensemble à haute voix, comme tu aimes. "Le roi se meurt" m'a semblé plein de promesses...

En attendant, Alphonse, j'ai faim

Viens à mon secours

Help !

Maria "

" Le Val St Pierre, jeudi

(janvier 1971 est ajouté au crayon de la main d'Alphonse)

Alph, je déteste ce genre de lettres. J'ai déchiré trois brouillons, moi qui t'écris toujours d'un seul jet. Il faut en finir. Ne me téléphone plus. Cesse de m'écrire.

Comment faire entrer dans la minceur du papier la dense réalité d'une chose aussi triste qu'une rupture ? Et pourtant elle est inéluctable. Cessons ce qui n'est qu'un jeu. Ou une désolante habitude. Je t'en supplie. Essaie de comprendre une bonne fois que je pense réellement ce que je dis, ce que j'écris. N'invente plus de vérité parallèle.

Pardonne-moi de me répéter. Que tu le veuilles ou non c'est une mère que tu embrasses, que tu caresses lorsque ton désir s'abîme en moi. Une mère profonde comme une grotte. Et ce sont chaque fois des rencontres abracadabrantes. Tes sens s'y épanouissent avec tant de violence qu'ils en gardent une faim épouvantable, un souhait inouï de recommencements. J'en ai tant de malaise. N'est-ce pas là une sorte de jouissance solitaire ? Cela me fait peur. Je ne suis pas ta mère, Alphonse ! Je te le dis et te le redis et c'est comme si tu étais sourd. Je suis lasse de me répéter... Je n'ai rien de commun avec l'âpre septuagénaire qui tient le gouvernail de ton existence. Je ne suis même pas son contraire I Je suis Maria Quetsche. Et je déteste cette parenté équivoque qui s'est installée peu à peu à mon insu entre la vieille dame et moi.

Que puis-je contre le mal qu'elle t'a fait ? Elle t'a tenu au chaud quelques mois dans son ventre et puis elle t'a déposé nu et glacé à ses côtés. Tu n'as cessé de grelotter à l'extérieur de son flanc, prêt à t'éloigner mais ne t'éloignant pas (pour d'obscures raisons qui m'indiffèrent). Si ton père avait vécu il n'est pas sûr que tout eût été plus simple pour toi mais on peut toujours l'imaginer.

Excuse ces lignes freudiennes, tu sais que ce n'est pas mon genre. Mais à la lumière de ce célèbre regard la fatalité de ton destin est d'une telle simplicité. La seule femme dont tu devais t'éprendre ne pouvait être que ton aînée, avoir des mèches grises et te subjugué d'expérience.

T'es-tu jamais demandé qui j'étais ? Je ne le crois pas. Trop d'émotions sentimentales s'agitaient en toi, ne concernant que toi-même. Tu avais choisi de m'admirer.

Lorsque j'ai fait ta connaissance il est vrai que j'avais perdu depuis longtemps mes dents de sagesse. Je n'en faisais pas mystère et comme je me sentais en confiance je te donnais par-ci par-là des bribes de mon passé à entendre. Tu écoutais. Mais essayais-tu de comprendre ? Et puis, vois-tu, notre passé tout compte fait... Est-ce bien lui qui érige le fragile édifice que nous sommes ? Je ne le crois pas. Je crois plutôt que c'est notre résistance intime aux événements qui peu à peu nous fait devenir nous-mêmes. Bref... ce qui était rencontre douce dans l'instant, esprits et sens confondus, a perdu lentement son caractère naturel. Nous avons abouti à un genre d'institution. On appelle ça une liaison. Il en est de durables. La nôtre n'est pas de cette sorte, que tu le veuilles ou non... Tu t'es contenté trop longtemps de mon apparence. Tu ne peux faire aujourd'hui aucun retour en arrière. J'ai le sentiment d'être pour

toi une personne excitante, une femme ayant mûri hors des conventions, par exemple. Le préjugé de l'amour romantique est tellement ancré dans ton intelligence cultivée ! Tu l'as drapé sur moi comme un manteau romanesque et hop ! Me voici revêtue in æternum de ton amour, empêtrée dans ses plis... Et peut-être un jour ligotée ? Je ne peux pas supporter cette idée.

Toutes les histoires sentimentales ont leurs oripeaux, un peu comme au théâtre. Et moi, je déteste tout ça.

J'ai bien tenté de me déshabiller sous ton regard. Un déshabillage spirituel. C'était difficile... Disons que les moments étaient rares, trop rares, où notre communication était parfaite. Le plus souvent le silence accompagnait ces instants très beaux. Il était là comme un rempart. Ces choses-là sont si fragiles !

La nudité est un état bien rare. Et puis, qui suis-je ? Ai-je un privilège sur toi ? Un privilège sur la vie ? Hélas... Je n'ai que mon intelligence, une intelligence différente de la tienne, et bien souvent elle ne me porte pas secours. Je devine tant de choses tristes en moi-même... Mon ardeur à vivre, par exemple... Cette façon d'être qui te plaisait tant quand nous nous sommes connus... Je commence à comprendre que ce n'est pas le signe d'une éternelle jeunesse du cœur et des sens, comme tu l'affirmais.

C'était, en ce temps-là, le cri vif d'un esprit enfin libre. Une exaltation. Le sentiment d'un accomplissement. Mais j'ignorais alors que ce formidable appétit ne durerait pas jusqu'à la fin de ma vie. On s'habitue "aussi" à la liberté de l'esprit. On s'y installe. L'étrangère que j'habite depuis tant d'années n'en finit pas de me surprendre. Elle se fait comprendre par gestes et ne me trompe jamais.

Malgré le charme incontesté que tu exerces sur les femmes, cher Alphonse, dans le fond tu ne sais pas grand chose d'elles. Sais-tu seulement comment une femme sort du moule où elle a été pieusement coulée pendant les vingt premières années de sa vie ? Connais-tu chaque étape de ces métamorphoses ? Non. La virginité d'une femme n'est pas ce qu'en disent les hommes. C'est beaucoup plus que cela. C'est un état mystérieux, complexe. La femme doit en émerger toute seule. Elle le fait avec une infinie lenteur. Maria Quetsche (ta Maria) a subi le sort commun. Peux-tu l'imaginer à dix-neuf ans lorsqu'elle épousait pour plaire à son père un jeune saint-cyrien ? (Mais peux-tu imaginer Maria soumise ?).

Comme elle semblait cynique, déjà !.. Comme elle se croyait affranchie de ce qu'on appelait alors les "réalités de la vie" ! Comme elle les jugeait sommaires ! En quittant sa famille pour partager la vie d'un jeune homme dont le seul mérite était le sens de l'humour, comme elle se croyait libre !.. Quelques mois plus tard elle changeait d'avis. C'est pourquoi elle quittait son premier compagnon de lit. Elle pensait naïvement résoudre ainsi ce fameux problème de liberté. Entre temps, bien entendu, elle avait perdu son hymen. Mais elle était encore formidablement vierge.

Je t'ai parlé de ces choses. Je suis sûre qu'elles sont inscrites, dans ta mémoire comme une histoire bien tournée ayant un commencement et une fin. Mais ce que j'essaye de te dire aujourd'hui est mille fois plus complexe. Je tente de t'expliquer l'envers de l'histoire. Le processus de mes résistances intimes aux événements. Ces résistances n'ont cessé de se succéder dans ce lieu obscur et confus de ma tête où l'inconscient précède l'intelligence. Je ne peux les nommer ni intuitions ni divinations. Je ne peux leur trouver aucun nom. Elles m'ont obligée sans cesse à changer de route. Elles m'ont poussée, par exemple, à écrire un imbécile livre à succès, après l'épisode du mari militaire. Un livre où je vomissais tout ce que j'avais détesté jusque là. Plus tard ces mêmes résistances m'ont entraînée à cracher sur ce livre. Et ainsi de suite...

Mais tu connais ces choses par cœur, Alphonse, et ma lettre est si longue que le fil directeur m'échappe petit à petit. Je ne dois pas le perdre car mon désir est de rompre avec toi. Il ne faut pas s'enliser dans les mots.

Je ne suis pas la Maria imaginaire qui depuis près de onze ans comble ton horizon sentimental. Je ne suis pas cette géante aux bras berceurs et aux jambes ouvertes où peuvent indéfiniment s'abîmer tes songes naïfs. Pas plus que je ne suis "artiste" ou "bohème" ou "gé-

niale” comme tu aimes à le répéter. Je ne suis pas malheureuse. Je ne suis pas inconsolée de la mort prématurée de Piotr Palakoff comme tu n’as cessé de le penser. Je ne cherche pas à m’étourdir. Je ne...

Tu aimes tellement tout ce qui est sentimental, Alphonse ! Sais-tu comme je déteste ça ? La sentimentalité est un état pernicieux qui entretient l’esprit dans un flou tout à fait condamnable. Pardonne-moi ce qui va suivre : la sentimentalité devrait rester l’apanage des enfants et des analphabètes.

Je le sais, cette rupture va te faire mal. J’imagine qu’elle te fera pleurer. Dis-toi que ce n’est qu’un mauvais moment à traverser. Ensuite tu auras le souvenir.

J’ai tant de souvenirs moi aussi ! Je ne te l’ai jamais caché... Dans mon lit je t’ai aimé, aimé, aimé... Il est probable que tu auras été le dernier occupant de ce lit où je vais maintenant vieillir seule en compagnie de mes pensées. Je veux tourner le dos à l’impérialisme du ventre. C’est peut-être une nouvelle résistance au destin, je ne le sais pas encore très bien. Mais mon ventre n’est pas mort. C’est un jardin de souvenirs. Il est peuplé de toi.

Que nos sucs se souviennent.

Maria Q

3

C’est fini, il n’y a pas d’autres lettres. Alphonse contemple avec mélancolie les deux piles inégales. Il se souvient des petits billets brûlés à la hâte, surtout les premiers temps quand il avait peur que sa mère ne découvre qu’il avait une maîtresse (et quelle maîtresse !). Et puis toutes ces lettres que Maria réclamait et qu’il lui rendait avec soumission, tout à la joie de contribuer ainsi à l’intégralité de l’œuvre d’écriture. Que sont-elles devenues ? Le voyage à Florence... La traversée de l’Espagne... Le séjour en Alsace...

Il y a encore deux enveloppes au fond de la boîte, deux enveloppes cachetées où la mention “Retour à l’expéditeur” s’inscrit en balafre. Alphonse les observe d’un œil hostile.

Il hausse les épaules. S’empare des deux enveloppes. Déchiffre avec difficulté les dates sur le tampon brouillé des P.T.T. Décachette la plus ancienne, brutalement, sans se soucier des déchirures. Défrappe les feuillets. S’approche de la fenêtre pour lire une écriture qu’il reconnaît à peine tant elle est désordonnée.

Cette écriture est la sienne.

“Maria ! Maria ! Maria !...”

Alphonse lit avec agacement. Combien de Maria ? cinq ? six ?

“Maria... J’écris ton nom et c’est comme si j’effaçais avec ces syllabes la lettre horrible que tu as écrite jeudi. Avant hier. Elle n’a pas traîné en route, hélas, hélas... Je la reçois à l’instant ! Je ne veux pas la relire ! Je ne veux pas chercher à la comprendre ! C’est toi que je veux. Maria ! Maria ! Maria !...”

Encore ?

“ Je te défends de dire que tu veux me quitter. Tu entends ? Tu n’en as pas le droit ! Oh ! tous ces raisonnements glacés ! Ma tête éclate ! Mes mains tremblent ! Vois comme j’écris ! Comment peux-tu ?... Tu me saignes. Tu joues à me tuer. Et toutes ces explications. Elles n’ont de source que dans le mécanisme de la pensée ! Es-tu ainsi, Maria ? Non ! Tu as

écrit dans un moment de déprime. Je le sais. Je te connais. Demain, après-demain, tu auras d'autres sentiments..."

— Voilà bien ma manière ! murmure Alphonse d'une voix énervée.

"Tu m'en feras part, prétextant qu'il faut rire des excès de verbe du terrible jeudi. Tu es comme ça. Et tu vois, tu es déjà pardonnée. Je le jure. C'est comme si tu n'avais rien écrit. Mais ne recommence pas, je t'en prie. Il ne faut pas jouer avec ces choses ! As-tu seulement compris combien j'étais fragile, malheureux pour des riens ? As-tu seulement deviné que je ne peux pas vivre sans toi ? Je quitterai ma mère. Si c'est ce que tu souhaites, oui, je le ferai. Elle n'est rien pour moi et tu en es stupidement jalouse..."

Etait-ce cela, en vérité ?

"Nous lui trouverons une maison de retraite, il y en a des tas dans la région. C'est l'affaire de quelques jours. Il suffit d'entreprendre les démarches et de remplir quelques papiers. Je vais la préparer à cette idée. Je me fais fort de la convaincre ! Ma mère est moins dure que tu ne l'imagines. Tu ne la connais pas..."

— Comme j'étais con ! dit encore Alphonse à voix basse et un sourire triste embellit ses traits ; il saute quelques lignes de protestations embrouillées où le mot mère revient sans cesse.

"Nous pouvons nous débrouiller autrement. Je peux quitter ma mère et venir vivre chez toi. Je trouverai un arrangement matériel pour elle. Berthe Ducher, par exemple..."

Pauvre Berthe !

"C'est notre nouvelle femme de ménage. Elle vient de divorcer. Elle a un fils à charge. C'est une personne de confiance, robuste et travailleuse. Je suis sûr qu'elle accepterait de s'installer chez maman pour lui tenir sa maison ! Moi, je demanderai un poste dans le public. N'oublie pas que je suis certifié en lettres classiques. Tu vois que je pense à tout. Je t'en prie Maria. Ne fais plus la folle comme ça. Ne t'enferme pas dans cette nouvelle lubie. Reviens-moi. Oui, je sais... Jamais je ne saurai écrire les phrases capables de te convaincre. Je ne suis rien. Mais je t'aime comme un fou..."

Alphonse saute ce paragraphe avec agacement.

"Et toi ? Que feras-tu sans moi ? Maria, Maria... Qui t'enverra des mandats télégraphiques quand tu perdras ton porte-monnaie ? Qui viendra te chercher en voiture quand tu auras échoué dans des endroits impossibles sans autocars ?..."

— Là, j'exagérais ! soupire Alphonse. C'est arrivé une fois seulement.

"Qui décrochera le téléphone au milieu de la nuit pour écouter tes révoltes contre les éditeurs ? Qui visitera avec toi des maisons glaciales dans des villages inaccessibles ? Qui t'aidera à résilier des contrats de location invraisemblables ? Qui s'inquiétera de toi quand tu auras disparu depuis huit jours ? Qui lira tes lettres ? Tes belles lettres formelles et pures, tes plus beaux chefs d'œuvres ?"

Alphonse laisse échapper une étrange plainte gutturale sans cesser de lire.

"Qui, je te le demande, écoutera, tapi sur les coussins de ton lit, le tap ! tap ! tap ! de ta machine à écrire, accordant chaque battement de cœur à ce rythme sacré ? Qui acceptera de te regarder écrire sans lire ce que tu écris ? Qui te soignera, Maria ? Qui t'empêchera de boire ? Maria ! Maria ! Maria ! Non, tu n'es pas ma mère. C'est fou d'inventer une chose pareille ! Veux-tu être ma femme ?

Je jette cette lettre dans la boîte sans la relire. Je veux que chaque maladresse, chaque faute de style te soit un hommage. Reçois ces choses comme elles me viennent. Ce sont les fruits de ma passion...

— Tiens ? se dit Alphonse. Si elle avait lu...

"Je t'embrasse... J'embrasse tes mains. Tes bras. Tes épaules. Tes seins. Ton ventre. Tes cuisses..."

Les fruits de ma passion, quelle préciosité de potache ! Et maintenant cette litanie pitoyable !

"Tes cuisses. Tes genoux. Encore tes cuisses. Encore ton ventre et ce que tu défends de nommer. C'est mon langage à moi. Ta chair connaît les réponses.

As-tu vraiment peur de vieillir ? Est-ce cela ? Est-ce cela, Maria ? Tu es si jeune ! Ta peau aux endroits que je sais a des odeurs de plante au printemps. Tu es mon jardin. Tu es mon enclos... et jusqu'à la fin je voudrais... Oh ! mais qu'est-ce que j'écris là qui va encore te déplaire ? Reviens-moi. Oublions tout : les bêtises que tu es en train de lire et cette lettre que tu m'as envoyée un horrible jeudi où tu n'allais pas bien. Je me fiche bien de te dire aussi que je pleure... Oh ! Maria.

Alphonse

Alphonse Paran remet pensivement dans ses plis cette lettre dont il n'a pas le sentiment d'être l'auteur. Elle semble écrite par quelque frère imaginaire beaucoup plus jeune que lui.

Il se déteste. Une sombre détermination l'encourage toutefois à lire la seconde lettre marquée du sceau "Retour à l'expéditeur". Il va enfin prendre la mesure de sa naïveté et de sa sottise.

"Les Espélides, ce 8 septembre,

Chère Maria, comme le temps passe ! Bientôt six mois et toujours rien de toi. Tu as bien fait de ne pas ouvrir la lettre idiote où je déversais tous les torrents de ma passion. Elle m'est revenue par retour de courrier. Je l'ai fourrée au fond d'un tiroir. Qu'elle y reste !

Tirons un trait. Oublions ces moments excessifs. Maintenant nous sommes calmes. Nous pouvons nous revoir, j'imagine. Nous pouvons rester des amis.

Je vais bien. Je me suis fait une raison et ma vie a pris un rythme paisible. Je vieillis, moi aussi... Quarante six ans dans quelques semaines. Eh oui... Mais j'ai bien du mal à vivre sans toi. Ce soir j'ai envie de te parler.

Je rentre d'Angleterre, oui ma chère. Notre école est jumelée avec un collège du Sussex. Non loin de Portsmouth. J'étais chargé d'accompagner nos élèves : un troupeau de Seconde A, quatorze garçons et seize filles de quinze à dix-huit ans. Le voyage s'est fait en car, deux jours à l'aller, autant pour le retour. C'était plutôt épuisant mais nous avons été magnifiquement reçus. Le collège anglais a constitué une chorale (tu sais peut-être que les anglais sont de merveilleux chanteurs). Le deuxième soir nous avons donc eu droit à un concert. Mozart. Vivaldi. Quelques chants polyphoniques du XVI^e siècle... Pour finir, afin de nous rendre hommage, ils ont chanté devine quoi ? "La mer" de Charles Trenet, en français ! Tu aurais adoré ça ! Leur application à prononcer des mots qu'on ne reconnaissait absolument pas.

Une petite anglaise blonde menait le chœur avec maestria. Accorte au possible et superbement faite. Bien entendu elle s'était entichée du bellâtre que tu sais. Une idylle s'est ébauchée. Mais nous en sommes restés aux préliminaires. Nous ne sommes pas allés jusqu'au Grand Baiser. Ta chère formule. Si pudique. La jeune femme n'était pas farouche. Non, ce n'est pas ça. Mais elle était tellement jeune...

Ceci pour te dire que je suis ton indéfectible serviteur.

Ici, aux Espélides, nous avons lancé toute une série d'activités pour les adolescents. Un club d'archéologie. Un club de spéléo. J'assume la part culturelle : documentation, etc... J'anime les réunions. Mais pas question de descendre dans les entrailles de la terre ! C'est trop sportif et mon cœur me joue des tours. Toujours cette fameuse tachycardie.

Bon, voilà déjà plus d'une page pour presque rien. Mais puisque tu ne m'écris pas il faut bien que je fasse un effort. Tu vois que je suis moi aussi capable d'aligner des mots quand c'est nécessaire. Ton silence m'ôte peut-être mes complexes. Je ne songe même pas à mettre en marge quelques annotations professorales : plat, maladroit, etc...

J'aimerais entendre ta voix. Pourquoi ne me téléphones-tu pas ?

Maman ne va pas bien. Excuse-moi de te parler d'elle mais c'est grave. Le médecin diagnostique un début de sclérose du cerveau. Elle perd complètement la mémoire. C'est

terrifiant de voir lentement sombrer cette belle intelligence. Heureusement que Berthe Ducher est là. C'est cette femme de ménage dont je te parlais de temps en temps..."

— Est-ce que tout avait commencé entre Berthe et moi quand j'écrivais ça ? se demande Alphonse.

Il ne sait pas.

"... de temps en temps. Elle accepte de venir dormir ici trois fois par semaine ce qui me libère et me permet au besoin de m'absenter le soir..."

— L'affaire était consommée ! constate Alphonse.

"Les choses en sont là. Je n'ose plus laisser ma mère seule. Le fourneau à gaz, les appareils électriques, tout est maintenant un danger pour la pauvre femme.

Je lis beaucoup. Je lis l'anglais et l'italien couramment. J'ai repris l'entraînement. Mais en français, je relis surtout. Ces temps-ci j'ai relu tout Balzac. Peut-être l'ai-je fait dans l'intention sournoise de te déplaire ? Chi lo sa ? Mais tu es vraiment d'une dureté excessive envers Balzac ! Il y a des trésors. Ce que j'apprécie le plus dans ces relectures ce sont les longues pages descriptives justement. Celles dont tu disais qu'il fallait les sauter pour suivre le fil de l'histoire. Je les trouve reposantes et instructives.

Voilà comment je deviens. J'ai tout à fait conscience en écrivant ces lignes d'être tout ce que tu me reproches : un vieux garçon cultivé, amateur de jolies femmes, et furieusement scolaire !

Comment vas-tu, Maria ? Comment vis-tu ? J'aimerais savoir

Je t'embrasse

Alph

P.S. Téléphone-moi un soir, s'il te plaît, sauf le mardi ou le jeudi. Je suis toujours à la maison. Au fait, j'ai acheté un téléviseur. Ça distrait un peu ma mère."

V LE CARTON

1

Aucune lettre du jeune Quetsche ! Mais le mardi suivant à vingt et une heure trente le téléphone sonne.

— Allô ? Ici Blaise Quetsche. Je voudrais parler à monsieur Alphonse Paran...

Une voix jeune et délicatement timbrée déverse immédiatement dans l'oreille d'Alphonse une suite de phrases embrouillées où les affaires de Maria se confondent à la peur de déranger. Au moment où Alphonse commence à s'y retrouver la voix se tait de façon inattendue pour laisser place à un souffle oppressé.

Acculé par cet assaut imprévu Alphonse renouvelle son invitation. Un peu affolé lui aussi il se montre terriblement cordial. Il invite même la voisine de Maria, cette personne dévouée (une assistante sociale dont Blaise parle avec tant d'enthousiasme). En raison de la distance kilométrique à effectuer en voiture (la voiture de l'assistante sociale dans laquelle seront entassés les papiers de Maria) ils conviennent que les invités resteront chez Alphonse le temps du prochain week-end. Après plusieurs formules de politesse Alphonse dépose le combiné sur son socle. Il s'élanç aussitôt dans l'escalier le cœur battant. Il doit de toute urgence exposer la situation à Berthe...

Le fameux samedi est vite là et dès l'après-midi Berthe s'occupe déjà du repas. Il est tout juste quatre heures mais dans une circonstance aussi exceptionnelle il faut de l'organisation, a-t-elle décrété. Penchée sur la table de la cuisine elle émiette du persil sur une salade de carottes crues. On voit ses seins blancs et gras se rejoindre dans l'échancrure de sa blouse en un creux profond presque bleu.

— Jésus ! vous m'avez fait peur ! crie-t-elle quand elle sent derrière elle la présence silencieuse d'Alphonse.

Mais elle n'interrompt pas les brefs mouvements des ciseaux rouillés au cœur du bouquet de persil. Elle se contente de pencher la tête en signe d'écoute. Le maître a quelque chose à dire, c'est sûr, et plus il est tracassé plus il lui faut de temps.. Elle ne va pas perdre des minutes précieuses à causes de ses complications d'esprit ! Mais tout de même son cœur bat un peu plus vite, une ardeur connue d'elle seule accélère la course de son sang. Elle est comme ça, elle n'y peut rien. Lui bien entendu, ne bouge pas.. Il est là planté comme un cierge et il n'en finit pas de tourner des phrases dans sa tête sans savoir laquelle choisir.

— Berthe ! chuchote-t-il enfin avec embarras, vous vous mettez à table avec nous, n'est-ce pas ?

— Jamais de la vie !

— Je trouve ignoble de...

— Sainte Vierge ! arrêtez un peu..... D'abord ce n'est pas ma place... Et puis c'est plus facile pour moi de faire le travail en restant à la cuisine...

— Mais je...

— Vous direz que je mange avec la maman. D'ailleurs avec cet arrangement je vais passer mon temps dans les escaliers. Heureusement que le petit est consigné cette semaine ! Je n'aurai pas son linge à m'occuper...

— A laver, corrige Alphonse.

— A laver..... à raccommoder... à repasser..... D'habitude j'en ai pour tout mon dimanche !

La voir de Berthe se fait geignarde, c'est toujours comme ça quand elle parle de son fils.. Elle pose ciseaux et persil à côté du saladier et essuie ses mains humides contre ses hanches d'un geste sensuel.

— Je ne comprends pas qu'ils ne soient pas blanchis au régiment ! continue-t-elle de la même voix. C'était comme ça de votre temps ?

— Mais vous savez très bien...

— Dieu que je suis bête ! coupe Berthe bruyamment. La fameuse classe quarante cinq ! J'y reviens toujours et pourtant je sais ça par cœur ! Elle se gratte la tête avec nervosité, passant en revue tout ce qui se trouve sur la table car son esprit est beaucoup plus occupé du repas que de la chose militaire.. Alphonse contemple les cheveux de Berthe où fourragent des doigts blancs, une masse électrique et blonde qui s'offre comme un bouquet au niveau de ses lèvres.. Il n'a jamais pu s'habituer aux sentiments confus et contradictoires que cette chevelure odorante et désordonnée déchaîne en lui quand il s'en approche.. Bien entendu, Berthe est sensible à son émoi. Elle continue d'enfouir ses doigts dans ses cheveux crépitants, elle tire-bouchonne quelques mèches ici ou là... Dix ans bientôt qu'elle a des rapports avec Monsieur. Et jamais il n'a eu un geste dans la cuisine ! Elle souhaite que cela arrive une fois, une seule fois, pour le principe.. Mais en même temps elle a peur.

— Ils vont rester jusqu'à quand, vos gens ? demande-t-elle comme si de rien n'était (pour changer, elle tripote maintenant le persil).

— Je ne sais pas... Jusqu'à lundi, sans doute...

— Jésus ! pouffe Berthe.

Le nom sacré semble jaillir du plus profond de ses seins blancs.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? ajoute-t-elle narquoise. C'est la révolution ou quoi ?

Alphonse se racle la gorge. Il y a des moments où il déteste Berthe.

— Vous serez là, ma chère, prononce-t-il de sa voix de maître. Et grâce à vous tout va se passer magnifiquement bien. Je ne vois pas comment j'aurais pu faire face à une invasion pareille tout seul... dans la triste situation où je...

— Ça vous fait un bien fou.

Berthe dit cela pour elle-même avec une inflexion maternelle inattendue. Maintenant elle passe une grosse éponge beige contre le bois usé de la table et garde les yeux baissés. Alphonse a rougi, elle le sait, et sur sa bouche se pose un drôle de sourire un peu contracté qui lui donne l'air d'un petit garçon. Mais ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il va la prendre par la taille, ou bien lui toucher la poitrine, ici même, en plein après-midi, comme le font les gens qui couchent ensemble. Non. Pourtant, il s'approche.

— Berthe ! chuchote-t-il de sa voix d'amant.

Et il met sa main sur cet endroit blanc, innocent, la nuque de Berthe. Un endroit où les beaux cheveux dorés naissent, s'entrecroisent, débordent des épingles pour s'élever comme une corbeille d'épis de blé. C'est arrivé ! C'est enfin arrivé ! (Berthe ferme les yeux).

— Ma daube ! crie-t-elle aussitôt en s'écartant vivement.

Elle court au fourneau, soulève un couvercle ce qui libère un fumet délicat dont le secret est un soupçon de zeste d'orange. Elle ajoute un peu de vin à la sauce, goûte à la cuiller en bois tout en dévisageant Alphonse d'un œil critique.

— Vous n'avez pas changé de chemise ! observe-t-elle. Vous n'allez pas rester avec cette vieille cochonnerie. Le col est tout usé, ça se voit. Allez vite en mettre une autre. La grise. Dans le premier tiroir de la commode...

Alphonse s'élanche dans le couloir.

— Faites-vous beau, continue-t-elle dans son dos.

Elle tourne toujours sa sauce... Médite âprement sur les invités. Le gamin doit avoir l'âge d'Eric ou à peu près. Un jeune on s'en arrange toujours.. Mais l'autre, la bonne femme ! D'après Monsieur c'est une personne dans la cinquantaine.. Juste l'âge qui convient pour lui. Vieille fille. Ou divorcée, va t'en savoir. Une assistante sociale qu'il a dit. Elles ne sont pas toutes des bonnes sœurs ! Et puis à cinquante ans il y a des femmes qui sont encore superbes. Dans le fond c'est là tout à fait le genre de connaissance qu'il lui faut. Quelqu'un de

convenable avec qui il pourrait refaire sa vie. Pas une follasse comme l'écrivaine qui a bousillé ses meilleures années. Il n'en parle jamais, mais. Enfin, elle est morte ! Il finira par l'oublier. Son neveu ? Berthe y pense à l'avance avec plaisir. Mais la demoiselle... Les yeux de Berthe se mouillent lentement. Elle ne va pas pleurer tout de même ?

Bon. Le voilà qui revient. Seigneur qu'il est bien ! Rasé impeccable et les cheveux coiffés à la perfection.. Avec la raie et la mèche souple. Il faut le dire, c'est un homme qui n'est jamais ébouriffé.. Pour son âge il n'a rien de moche. Ni ventre, ni poches sous les yeux. Juste un rhumatisme au genou. C'est tout.

Berthe admire ingénument Alphonse. Il s'offre à ses regards avec une telle complaisance ! Ses grandes mains maigres caressent le revers de sa veste pour en chasser quelque grain de poussière imaginaire. Il étire le cou, rentre les épaules, juste pour que ses affaires tombent comme il faut sur lui. Au village, personne ne sait qu'il dort avec moi, se dit-elle. Bien sûr il y a des gens pour le dire, mais ce sont ceux qui voient du cul partout. De toute façon Berthe fait très attention...

— Vous sentez bon comme une jolie femme, déclare-t-elle tout en commençant d'éplucher les pommes de terre.

— Mon nouvel after-shave. C'est trop ?

— Mais non ! C'est bien. Vous allez faire des ravages. La demoiselle va avoir des palpitations de cœur.

Alphonse lève la main pour se défendre d'une telle éventualité.

— Ce qui compte pour moi, c'est le neveu de Maria. Berthe fait semblant de ne pas entendre.

— Nous allons évoquer tant de souvenirs, continue Alphonse.

— S'il est comme mon fils, il faudra surtout s'occuper de son assiette ! Goûtez ma daube, s'il vous plaît... Elle manque peut-être de sel...

Elle approche la cuiller en bois des lèvres du maître. Il hoche la tête. La daube est parfaite.

— Mais le pain ? demande-t-il soudain d'un ton dramatique. Berthe a pensé au pain.

— Je suis sûr que nous avons oublié quelque chose ! gémit-il.

— Allons, calmez-vous. Comment voulez-vous que nous oublions quoi que ce soit avec toutes ces listes que vous n'arrêtez pas de faire depuis hier ? Mais dites voir ! (Berthe change de ton). Il ne vous serre pas ce col de chemise ? Vous n'auriez pas grossi, par hasard ?

Son regard possessif explore Alphonse de la tête aux pieds et pendant quelques secondes ils oublient leurs soucis domestiques. Le temps semble couler à nouveau paisiblement dans la vieille cuisine qui en cette occasion exceptionnelle, est le théâtre d'une bien étrange intimité. Maria Quetsche est oubliée.

Toutefois c'est maintenant une âme en liberté dont il faudrait peut-être se méfier. S'il lui prenait fantaisie soudain de se glisser ici, le long de ces murs où luisent des casseroles ? Comme elle s'amuserait !

Elle s'impose.. Un flash rapide dans les pensées d'Alphonse. Tout en tâtant la ceinture de son pantalon pour vérifier qu'il est toujours aussi svelte, il se dit que Maria trouverait Berthe tout à fait à son goût. "Mais comment sera cette assistante sociale ?" se demande-t-il au comble de l'énervement et il se met à tourner autour de la table, mains aux poches, sourcils froncés.

— Vous avez pensé au pipi de la maman ? demande Berthe revenue à son fourneau. Il vaut mieux prendre nos précautions maintenant.

Les voyageurs se sont mis en route à treize heures et voici que s'annonce le crépuscule. D'après la carte il leur reste encore une trentaine de kilomètres à parcourir. Marguerite porte de grosses lunettes d'écaille spéciales pour la vision de loin, elle conduit lèvres serrées, l'air sévère. A son côté Blaise rêve paresseusement. Pour honorer un tel voyage il a crânement enfoncé jusqu'à ses sourcils le béret noir de Maria Quetsche. Ses yeux brillent comme deux escarboucles sous l'austère pli de feutre. Il faut en convenir, sur sa tête ce béret a quelque chose d'aristocratique, mais tout de même, une telle horreur se dit Marguerite en lui jetant un rapide regard. Heureusement qu'il y a cette jolie écharpe blanche tricotée à la main que Blaise, pour compléter sa tenue, a nouée autour de son cou (une écharpe qu'il tenait en réserve dans les mystères de son sac de toile). Ainsi harnaché il est très beau. Son visage reçoit la clarté de l'écharpe et le pli du béret ajoute une note pensive tout à fait séduisante...

Enfin une ligne droite ! Après tous ces tournants en épingle à cheveux quel repos ! De hauts platanes au tronc balafre bordent maintenant la route. Leurs branches majestueuses et dépouillées forment comme une charpente et le crépuscule enrobe de gris ce tunnel naturel. On se sent bien, à l'intérieur de la voiture. L'effet de lumière des veilleuses rétrécit confortablement le champ de vision, il attire le regard juste sur l'immédiat le goudron, l'herbe décolorée des talus. Le reste s'estompe dans une belle perspective rectiligne.

Marguerite se détend enfin. Elle jette un bref regard de satisfaction sur la banquette arrière où repose leur chargement. Eh ! oui... l'appartement de Maria est vide ! Ce matin ils ont rendu les clés au syndic. Blaise s'est occupé de l'état des lieux et il n'y a plus aucun souci de ce côté là. Mais quel cirque avant d'en arriver là ! Blaise s'est débrouillé comme il a pu. Dans la précipitation et dans le doute. Talonné sans cesse par la peur d'avoir à payer un mois de loyer supplémentaire. Les compagnons d'Emmaüs sont venus hier après-midi avec une camionnette. Ils ont emporté les vêtements, les meubles, la vaisselle. Blaise leur a remis également trois caisses pleines de livres et deux énormes sacs en plastique bourrés de paperasses. Tout ce qui n'avait pas l'allure d'un manuscrit a été sacrifié.

Après un repas pris sur le pouce dans l'appartement de Marguerite ils ont entassé sur la banquette arrière de la voiture ce qu'ils avaient estimé opportun de conserver. Tout compte fait ces choses occupent un volume dérisoire. Mais ils souhaitent que le professeur de littérature se serve copieusement. Que feront-ils du reste ?

Le moteur de la voiture ronronne à la façon d'un chat sur le point de s'endormir. Les deux passagers se sentent gagnés de somnolence. Ne méritent-ils pas un peu de repos ? Dans leur dos se dresse un carton rigide dont la silhouette se découpe sur la vitre arrière comme si une troisième personne occupait la voiture. C'est un emballage profond aux flancs gonflés sur lesquels on peut lire "BADOIT" en grandes capitales vertes. Il est rempli jusqu'au bord des restes spirituels de Maria Quetsche. Blaise a placé dans le fond la vieille Underwood, qu'il a calée grâce à des journaux froissés. Ensuite il a bourré le carton de cahiers, de carnets, de chemises de bristol pleines de feuillets dactylographiés. Un calepin de moleskine noire à tranche rouge vif est planté au sommet de cette montagne d'écriture comme un fanal. Il a glissé sur le trottoir au moment du chargement et on l'a récupéré par miracle. (Blaise l'a conservé car sur la première page il a lu ceci : "Notes sur moi-même").

Que de scrupules ! Que d'angoisses aussi ! Mais Blaise n'a pas travaillé pour rien. Il a sa récompense. Oh ! ce coup de cœur quand il a trouvé derrière une malle un carton à dessin plein de croquis de Maria du temps de sa jeunesse. Des nus. Dessins à la plume, sanguines, rien que des œuvres rapides mais toutes signées Piotr Palakoff. Quand il pense à ces trésors soigneusement enveloppés de papier kraft, scellés avec du scotch, il se sent ébloui de bonheur. Il a placé le paquet dans le coffre de la voiture à côté de son sac de toile et il n'envisage pas de s'en séparer. Plutôt crever de faim ! Il exposera tous les dessins sur les

murs de sa chambre. Il les étudiera. Il... Et pourquoi n'essayerait-il pas, lui aussi, de dessiner Betti toute nue ?

Marguerite pense au professeur. Il a une voix sensible. Pleine de charme. Une voix un peu timorée, peut-être... Pendant que Blaise assurait la conversation, par solidarité elle pressait l'écouteur à son oreille, ne perdant pas une miette de ses paroles. Comment sera ce bonhomme ? Timide ? Conformiste ? Délicat ? Enquiquinant ?

On dit que dans certains coins reculés du sud ouest de la France la vie est restée comme il y a cent ans. Complètement pétrifiée. On verra bien. Alphonse Paran est peut-être royaliste ! On dit qu'il y a pas mal de royalistes par ici... Comme c'est amusant !

De toute façon elle imagine très bien Alphonse Parant. Grand, mince, les tempes argentées. Elle est sûre de ne pas se tromper. Et maintenant que ce fichu voyage est pratiquement terminé (elle a horreur de conduire sur des routes qu'elle ne connaît pas) elle se sent en pleine forme. Rajeunie. Prête à pouffer au sujet d'un mâle, exactement comme quand elle avait vingt ans.

— Dommage que vous n'ayez pas votre permis, grogne-t-elle. J'aurais été plus fringante à l'arrivée si vous m'aviez un peu relayée. Au fait, pourquoi n'avez-vous pas encore de permis ?

— Trop cher pour moi, réplique Blaise laconique. Mais je "sais" parfaitement me débrouiller au volant et si vous voulez...

— Jamais de la vie !

— Si vous aviez un problème... mal au poignet... la migraine... n'importe quoi, reprend Blaise que l'absence de permis de conduire semble tout à coup exalter, je peux très bien prendre votre place. Je connais le code de la route et tout. Je conduis la méhari de ma copine. Son père est pépiniériste et nous faisons souvent les livraisons... Jamais encore les flics ne m'ont pincé. Le permis est un machin ridicule tout juste bon à remplir les poches des auto-écoles...

Il s'excite sur ce thème qui semble lui tenir à cœur, parle de plus en plus vite et Marguerite, habituée maintenant à ces soudaines flambées de verbe, l'écoute à peine. Ce qu'elle aime surtout, ce sont les inflexions passionnées de cette voix. Que dit-il maintenant ?

— Si ça ne vous embête pas, bien sûr...

— Qu'est-ce qui pourrait m'embêter, comme vous dites ?

— Le "vous", ça me gêne. J'aimerais bien que vous me disiez "tu"... Comment en est-il arrivé là ?

— Vous voulez que je vous tutoie ? s'étonne Marguerite encore branchée sur le financement des auto-écoles.

— Ouais.

Elle rit.

— D'accord ! Mais tu en fais autant !

Blaise glousse de plaisir et une vive gaieté s'installe dans la voiture. Ils font des tentatives, bafouillent un peu, se marrent.

— Vise un peu sur ta droite ! s'écrie Blaise tout à coup. Un auto-stoppeur ! Tu le prends ?

— Berk ! Il est trop moche ! pouffe Marguerite qui distingue à peine une silhouette courtaude, pouce levé, sur le talus.

— S'il vous plaît ! implore Blaise.

— S'il te plaît ! marchande Marguerite.

— S'il te plaît, madame...

Blaise se tord. Il n'arrive plus à parler tant il rit. Et Marguerite déjà ralentit. Voilà comment elle est avec Blaise, elle lui passe toutes ses fantaisies ! La voiture s'immobilise. Zut c'est un ivrogne ! se dit-elle navrée en dévisageant l'auto-stoppeur qui se dandine pouce en l'air sans bien comprendre qu'il a obtenu satisfaction. Un type immonde. Dégoûtant. Mais Blaise ouvre déjà la portière arrière.

— S'ieur-dame dit l'homme en touchant le bord de son chapeau et il s'assied avec difficulté à côté du carton Badoit.

Aussitôt c'est sueur et vinasse dans l'habitable, on en a plein les narines, Marguerite serre les lèvres, l'idée d'ouvrir la bouche même pour saluer son hôte lui semble positivement écœurante. Elle entend l'homme s'installer avec des soupirs et quelques crissements de papiers. Elle serre instinctivement son sac à main contre sa hanche. Elle voit maintenant se dessiner dans le rétroviseur la rondeur blafarde d'un vieux chapeau, et sous la mollesse du feutre elle devine la densité agressive d'un regard.

Ils démarrent. Blaise engage poliment la conversation. Il demande si le village est encore loin. On ne lui répond pas tout de suite. Mais après un temps de réflexion quelques borborygmes sont émis par une voix rocailleuse. Ouâheu !... Ensuite c'est un monologue traînant où l'accent du midi, rude et syncopé, malaxe les syllabes comme de la nourriture. L'absence de quelques dents complique tout, faisant chuintier le patois étroitement associé à quelques mots français dans un bouillonnement de salive. Le discours s'enclenche comme une mécanique. Il jaillit de façon intarissable sous la cloche de feutre et Blaise qui n'en comprend pas un traître mot est fasciné. Il s'est obligeamment tourné vers le passager et tente de lire sur sa bouche ce qui échappe à son oreille. Mais il ne voit qu'étrange torsion de lèvres, mouvement de déglutition monotone. Fiché au cœur d'une chair hérissée de poils gris le trou noir se creuse en un rictus oblique, expectore des mots qui se ressemblent tous. Comment établir une traduction à l'intention de Marguerite ? Cette dernière n'a pas l'air commode du tout, elle ne quitte pas la route des yeux et affiche une épouvantable indifférence.

L'homme a un nom. Certaines syllabes l'affirment. Et l'oreille se fait. Blaise en est sûr, maintenant, il s'appelle Fabius. Casimir Fabius. Pour souligner ces syllabes qui reviennent sans cesse un index emphatique et crasseux désigne chaque fois le torse de l'auto-stoppeur.

Casimir Fabius occupe une haute fonction. Il est peillarôt.

Peillarôt ?

— Un peillarôt est un marchand de peaux de lapin, explique soudain Marguerite d'une voix sèche. Nous avons ramassé le gratin du patelin.

Le monologue se poursuit. Toujours incompréhensible. Maintenant Blaise ne se soucie plus du texte, il se concentre sur les effets musicaux. Tous ces "r" plantés comme ça dans le langage comme une gourmandise ! C'est extra. On pense à la mie molle du pain. Ou encore à la chaude consistance du cassoulet ! On s'émerveille qu'il y ait tant de "r" à moduler du bout de la langue dans une phrase ! On oublie les effluves délétères, les horribles yeux louchons. On reçoit une musique du terroir. Elle emplit l'intérieur de la voiture exactement comme si on avait branché quelque autoradio pour le confort du voyage.

Cette musique horripile Marguerite Elle amuse Blaise. Elle ne cessera que lorsqu'on déposera enfin Casimir Fabius sur quelque trottoir. Pour le moment elle accompagne les reliques de Maria Quetsche dans leur voyage. D'ailleurs une main calleuse aux ongles noirs et fibreux tapote maintenant fraternellement les parois du carton Badoit. Un carton d'où émergent quelques rouleaux de papiers et un carnet de moleskine noire (Notes sur moi-même). Dans les derniers virages Casimir Fabius enlace le carton tout en continuant de discourir.

Mais voici le village. Il se découpe en gris sur le ciel gris, à cette heure-ci tuiles ou ardoises tous les toits ont la même couleur. La voiture longe à petite allure une sorte d'esplanade enrobée de crépuscule et tout à coup de hauts lampadaires gracieusement courbés s'allument. Les façades surgissent dans un relief factice, comme au théâtre. L'ombre des platanes s'inscrit sur le ciment de la promenade. Quelques boutiques en retrait ne livrent plus qu'un éclairage parcimonieux. De vieux bancs de pierre se succèdent à intervalle, réguliers, mais pas une âme dans les rues...

— Comme c'est calme, dit Marguerite décontenancée.

— Fabius descend à l'église, articule le passager en enfonçant résolument son chapeau jusqu'à ses yeux.

— Repère-moi cette église, ordonne Marguerite à Blaise.

Blaise baisse la vitre, passe la tête à l'extérieur, hume un air vif dont la salubrité le réjouit. L'esplanade forme un arrondi majestueux sur lequel débouchent des rues vieillotées. Au fond de l'esplanade l'église est là, haute façade de style incertain. Ce n'est pas du tout le genre de monument que Marguerite escomptait. Où se situe donc ce clocher du XIII^e siècle annoncé sur un panneau de tourisme à l'entrée du village ? Mystère. Elle range la voiture devant le parvis et Casimir Fabius s'extirpe pesamment du véhicule. Il assure son équilibre comme il peut, puis après un très correct "S'ieur-Dame" et un coup d'index à son chapeau il s'élançe vers quelque but personnel en agitant ses bras courts.

— Le bistrot ne doit pas être loin de l'église ! constate aigrement Marguerite. Mon Dieu que cet homme pue.

3

Le professeur a donné des renseignements précis, il faut sortir du village (ce qu'ils font maintenant à petite allure), puis longer le cimetière protestant (ils aperçoivent en effet sur leur droite un mur triste d'où émergent quelques croix rouillées). Ensuite il faut repérer une venelle dont l'entrée se signale par un if. Ils découvrent l'if. Une fois engagée dans cette ruelle la voiture doit rouler pendant une centaine de mètres. La maison Paran est la dernière habitation en vue, impossible de se tromper. D'ailleurs, la voici.

Blaise descend de voiture. Observe la haute maison bourgeoise où les tiges dénudées de vigne vierge semblent griffer la pierre. Le calme de cette rue est vraiment extraordinaire. Toutes les portes des maisons sont hermétiquement closes. Devant chaque seuil est posé comme une petite sentinelle le même sac d'ordures ménagères gonflé et luisant, bleu vif. De temps en temps, toutefois, une âpre rafale hivernale parcourt prestement ce décor muet, entraînant au ras du sol quelques feuilles mortes et un pot de yaourt vide.

Blaise s'approche du portail. Ecarquille les yeux car le dernier lampadaire est à dix mètres et aucune lumière ne s'échappe de l'austère façade. Découvre enfin une clochette à l'ancienne. L'actionne timidement.

En cet instant il ne sait plus très bien pourquoi il est là. Il a presque totalement oublié Maria. Les morts ne disposent en effet d'aucun pouvoir pour agencer les ébats que suscite leur fin. Leur influence est incontestable, mais elle reste énigmatique. Le son grêle, obtenu par une traction hésitante, est si faible que Blaise s'inquiète. Il actionne la sonnette une seconde fois. Aussitôt comme par magie la porte de la maison s'illumine découvrant dans sa partie supérieure un fin travail de ferronneries, deux rectangles jaunes où s'entrecroisent des lianes agrémentées de feuillages noirs. Cette lumière qui vient mystérieusement de naître derrière ce vitrage opaque et granuleux intimide follement Blaise. Il n'a plus qu'une envie : foutre le camp. Il recule déjà... Mais la porte s'ouvre en grand et le professeur de littérature se dresse devant lui.

L'homme qui descend les marches du perron correspond exactement à l'image forgée par les appréhensions de Blaise. "Blaise Quetsche, je présume ? ". La voix policée est vachement intimidante, elle vous fait cancre en un tournemain. Mais... " Tu étais une honorable victime de composition" chuchote soudain Maria dans la mémoire de Blaise. "Ta tête, Alphonse, est un pot de fleurs, une belle azalée aux feuilles vernies et vertes...". Avec cette affaire d'azalée en pot il va peut-être éclater de rire au nez du professeur. Et Marguerite qui ne vient pas à son secours !

Elle est toujours dans la voiture. Occupée à modifier l'axe du rétroviseur pour se pomponner. Elle tapote ses cheveux. Humecte ses lèvres avec sa langue. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent elle laisse tomber Blaise. Tout ça à cause d'Alphonse. "Comme il est bien !" se dit-elle en jetant de vifs regards sur la silhouette élancée auréolée de lumière qui approche du portail. Maria Quetsche est morte depuis un mois maintenant mais la vie continue. "C'est un homme distingué. Grand. Plus grand que Blaise, peut-être. Bien mis. Veston de lainage, chemise claire, cravate...". L'œil acéré de Marguerite dénombre tous ces détails plaisants. La porte grillagée grince sur ses gonds et les deux hommes se serrent cérémonieusement la main.

Bien entendu Alphonse a entrevu derrière la vitre de l'automobile un ravissant édifice de cheveux clairs, blonds ou blancs, dont l'élégance le bouleverse déjà. Mais il ne s'occupe que de Blaise. La jeunesse l'intimide toujours. Elle le déconcerte. Ce qui l'entraîne en général à prononcer un flot de paroles inutiles et à se montrer sous un aspect guindé. En ce moment il patauge dans une excessive cordialité et malgré le vent froid son dos est inondé de sueur. Où est Maria dans tout cela ? Eparpillée peut-être dans tous ces petits rires embarrassés elle fabrique de la timidité à la façon d'une machine infernale.

Blaise et le professeur quittent la zone de lumière. Ils s'approchent de la voiture dans une sorte de chorégraphie compliquée réglée de préséances et de phrases inachevées. Toute une activité confuse se déploie autour du véhicule immobile où Marguerite trône comme une impératrice. Elle baisse la vitre, offre une main gantée et reçoit un hommage verbal embrouillé qui signifie combien Alphonse est charmé de la connaître et de l'accueillir. Sans en rien montrer il s'étonne qu'elle ne descende pas de voiture. Mais Blaise a déjà ouvert la portière arrière. Les deux hommes se concertent sur la façon d'extirper le carton Badoit. Ils retrouvent soudain une voix naturelle. Un ton de camaraderie s'instaure.

Ils transportent ce carton avec difficulté. Le professeur est obligé de se tenir courbé. Il s'essouffle. Ils gravissent les cinq marches avec quelques soupirs et Maria pénètre enfin dans la maison de son ancien amant.

Où poser le colis ? Ici ? Là ?... Non ! Plutôt dans l'angle de l'escalier ! Alphonse s'énerve. (Demain j'aurai un tour de reins, se répète-t-il, et le rythme de son cœur prend des allures inquiétantes).

Quand il se redresse une main sur les lombes, la demoiselle est là dans l'embrasure de la porte. Il voit qu'elle est petite et très mince et cela lui plaît... Bien sanglée dans un imperméable de plastique blanc, elle porte fièrement, comme une tiare, son impeccable coiffure. Mais les cheveux sont d'argent. Elle s'appuie avec grâce au chambranle. C'est une personne très féminine.

— Mmm ! Comme ça sent bon ! s'écrie-t-elle en dressant le nez de façon coquette pour humer les effluves de daube.

Il y a quelque chose de théâtral dans cette mimique. Alphonse se sent mal à l'aise. Vaut-on avoir affaire à une poseuse ?

— Entrez, je vous en prie.

— J'entre... J'entre...

Bravement, Marguerite lâche son appui et avance dans le vestibule en boitant. " Ne la regarde pas comme ça, chuchote Maria à l'oreille d'Alphonse. Elle boite, et puis après ?". Alphonse détourne docilement les yeux. Mais il a tressailli et il est sûr que cette pauvre infirme s'en est aperçu.

— Venez donc au salon, dit-il d'une voix troublée. Le poêle est allumé. Il fait meilleur.

Marguerite fonce, menton en avant, vers un décor qu'elle a imaginé à l'avance : un feu dans l'âtre, une pipe dans un cendrier, des livres dans un désordre gracieux. Quoi encore ? Un épagneul aux pattes terreuses, peut-être ? Et voilà qu'elle pénètre dans une longue pièce sinistre éclairée par un lustre de fer forgé. Tout en claudiquant elle s'accroche encore à son rêve mais rien à faire, il s'émiette de façon irrémédiable. Ici tout n'est que laideur compassée. Oh ! Ce poêle à mazout ! Quelle horreur ! On ne voit que lui ! Il trône à la limite d'un tapis fané, au bout d'un long tuyau fonctionnel. Entouré d'un cercle de fauteuils anglais en velours

dont les hauts dossiers sont recouverts de têtiers au crochet ! On se croirait tout à fait dans un parloir protestant ! Et le guéridon ! Du bois plaqué ! décréte-t-elle, et c'est là un diagnostic sans appel. Trapu, courtaud, il est né aux Galeries Barbès et n'est pas encore assez vieux pour plaire. Bien entendu il supporte un vase de cristal. Une sorte de calice épais et scintillant de propreté où se dressent sans vigueur quelques jacinthes anémiques. Quoi encore ? se répète-t-elle, exaspérée par le regard de pitié du professeur. Ah ! Oui ! Le buffet ! Modern'style, bien sûr et tout encombré de cadres vieillots où l'on devine en sépia un assortiment de visages photographiques.

Elle choisit le fauteuil le plus proche du poêle à mazout, y dépose son sac comme on marque sa place dans le train, et déboutonne son imperméable en se tenant très droite. Alphonse Paran est là, prêt à l'en débarrasser. Elle le lui confie d'un geste gracieux. Elle a retrouvé toute son assurance. Elle porte une robe chasuble noire dont l'élégance surprend vaguement Blaise (en général il ne fait pas attention à ce genre de choses). La robe s'éclaire de la douceur d'un pull-over d'angora mauve sur lequel brille une chaîne d'argent ornée d'améthystes.

Marguerite s'assied et sourit. Elle jette encore un regard au buffet Modern'style. Découvre un napperon de dentelles. S'en accommode. Un plateau. Trois verres à filet d'or. Une bouteille de vin muscat dont le flanc conserve la minuscule étiquette du supermarché.

Les voici installés dans les fauteuils anglais. Ils contemplent les jacinthes roses et bleues dans le vase de cristal. Elles sont là, il faut le reconnaître, comme un timide aveu de tendresse. Ils ont en main un verre de vin sucré et ne trouvent pas grand chose à dire.

Comment vont-ils s'y prendre pour faire connaissance ? Maria Quetsche est restée tapie dans l'ombre glauque du vestibule. Elle se dissimule peut-être par pure malice derrière le portemanteau en bambou. La vie quotidienne d'Alphonse ne l'a jamais intéressée et elle a toujours affiché du mépris pour la maison de sa mère. Qu'ils se débrouillent donc !

Deux ou trois toussotements, un mutisme souriant et quelques paroles fusent enfin. Un discours s'ébauche. Marguerite pose une question polie sur l'école où monsieur Paran enseigne la littérature. Le maître de maison est aussitôt à son aise, sa voix égrène des mots familiers. Ses yeux ne quittent plus les yeux de Marguerite, s'accrochent au beau regard meurtri comme à une bouée de sauvetage. Blaise écoute à peine. Les histoires d'école ne sont pas faites pour lui plaire et celle-ci a l'air vachement snob. L'escrime, l'équitation, tous ces sports nobles l'écœurent. Il préfère explorer les murs d'un œil discret mais fureteur. Pas un tableau ! Quelques gravures dans de lourds encadrements tarabiscotés, deux photographies d'ancêtres, ovales et funèbres, un sous-verre avec des fleurs séchées et pour finir, là, près de la fenêtre, un bénitier de céramique en forme d'ange.

— Ils portent un uniforme ? s'entend-il dire soudain.

Oui, c'est bien sa voix qui vient d'interrompre le monologue du professeur et le professeur lui sourit, ce qui oblige Blaise à prendre l'air intelligent. Le professeur abandonne les yeux de Marguerite pour ne plus contempler que le neveu de Maria. Blaise continue de jeter des petits coups d'œil ici et là, attendant que s'épuise le flot d'explications au sujet de l'uniforme. Maintenant il s'intéresse aux moulures Louis XVI de la double porte peinte en gris. Il admire le travail délicat des poignées de cuivre. S'égaré ensuite dans la pénombre mystérieuse du vestibule qui semble se prolonger à l'infini entre les battants entrouverts. Mais... il y a quelqu'un, là, dans l'obscurité... Une silhouette claire. Parfaitement visible. Blanche comme l'albâtre. Ce fantôme est-il là depuis longtemps ? Marguerite est seule à le savoir qui garde son regard rivé dans cette direction avec une évidente curiosité.

La silhouette se précise. Lentement. Très lentement. Comme un vaisseau de rêve. La voici dans l'ouverture de la double porte. Elle se tient là, immobile comme une statue, dévisageant les visiteurs, leur jetant de brefs regards passionnés, attendant avec patience la fin de la péroraison. Maintenant la jolie voix cultivée du professeur débite une liste de noms, tous les gens célèbres qui ont été élèves dans l'école sont scrupuleusement cités. Une école qui... Une école que... Mais ses yeux n'en finissent pas d'éviter la femme blonde en blouse blanche qui ne se cache plus.

— Oh ! Mais voilà Berthe ! s'écrie-t-il enfin comme s'il était surpris. Chers amis je vous présente Berthe, la personne qui tient ma maison et qui s'occupe de ma mère. Prendrez-vous un verre avec nous, Berthe ?

La femme blonde a un geste vif de refus.

— Si tout est prêt, ma chère, nous pourrions peut-être passer à table ?

Berthe hoche gravement la tête.

Blaise aussitôt jaillit de son fauteuil et s'élançe dans le sillage de la jeune femme. Le merveilleux parfum de la daube l'a subtilement accompagnée jusqu'ici. Maintenant il escorte son dos blanc, ses belles hanches charnues vers les entrailles de la maison où il se répand, grandit, envahit les moindres recoins. Est-ce Maria qui susurre à l'oreille de Blaise ce petit encouragement trivial " A la soupe ! A la soupe ! "

4

Ici, dans la salle à manger, la senteur épicée atteint son apogée. Elle est là comme un ensoleillement sur les choses. Elle vous assaille tel un fantôme. Une faiblesse bienheureuse se substitue aux vulgaires crampes de la faim. Le désir de nourriture se transforme en Désir Pur. Blaise sent son estomac mourir littéralement de plaisir.

Il est certain que cette salle à manger investie du fumet de la daube est merveilleusement accueillante. Le mobilier Henri II a un petit air pimpant. Marguerite qui suit Blaise aussi vite que le permet sa mauvaise jambe avance cahin-caha, nez enroué, narines dilatées, prête à donner des noms bienveillants aux meubles et aux objets. D'emblée, elle aime le buffet sombre aux cannelures soigneusement astiquées. La suspension de cuivre et d'opaline lui semble délicieusement rétro. Quant à la nappe blanche et à l'argenterie de famille, voilà un genre province de bon aloi ! Cela vous remet dans l'esprit des notions oubliées : la gravité et le respect que l'on devrait toujours ressentir à propos des choses de la bouche. Dieu que cette daube sent bon !

Ils s'installent à cette table opulente. Ils ne sont que trois avec Berthe pour les servir mais au fur et à mesure que la nourriture accomplit son effet ils ont le sentiment de former une assemblée.

Les crudités aux couleurs tendres sont vivement expédiées. Ensuite le plat sombre est là au centre de la table. La sauce frissonne délicatement autour de la belle viande noire et juteuse. Jeunes carottes et feuilles de laurier donnent une touche de gaieté au bel ensemble vineux. Dès que Blaise a sur la langue un peu de cette daube, un tout petit morceau enrobé de sauce, il tombe provisoirement amoureux de Berthe. Il ne la quitte plus des yeux, suivant toutes ses allées et venues. En secret il lui donne un nom. Casque d'or...

Alphonse reprend progressivement de l'assurance. Il se lève deux fois pour aider au service.

— Restez donc à votre place, gronde Berthe dont la chevelure prend maintenant toutes sortes de liberté et crépite insolentement autour de son front blanc.

L'âme de Maria Quetsche, il se peut, s'est fauflée dans la malle à manger. Cette atmosphère est faite pour lui plaire. Elle se sent probablement portée comme une lumière immatérielle par les reflets brillants des regards.

Personne encore n'a prononcé son nom. Cela l'amuse. Car son nom est là, sur ces langues, dans ces gosiers, et il ne s'échappe pas. On le garde en bouche comme un talisman. Ou mieux comme un projet dont il ne faut rien dire à l'avance.

L'âme virevolte. Se répand un peu partout. Sur la crédence où trône un énorme gâteau au chocolat, un "ardéchois" vraiment appétissant. Les convives la suivent peut-être des yeux. Ils trouvent agréable de rêver déjà à cet "ardéchois" tout en mâchant de tendres feuilles de sucrine assaisonnées au citron et à l'échalote. Pour échapper à ces regards la voilà, cette âme

vivace, qui grimpe maintenant le long des lourds rideaux de reps grenat des fenêtres. Juste pour avoir une “vue d’en haut”. Agrippée à la tringle de cuivre, elle contemple trois crânes chevelus d’où jaillissent (qui sait ?) de belles plantes vertes où circule la sève du penser... Pourquoi ne disent-ils que des banalités ?... L’âme se penche dangereusement. S’échappe de son perchoir. Plane au-dessus de la table. Se met comme ça à chasser à coup d’imaginaires chiquenaudes les petites peurs de ces gens, leurs complexes confus, leurs angoisses. Elle “réchauffe les esprits épars, elle leur procure un bain de foule...”

Mais, pfft ! Elle en a marre. La voilà qui file vers la porte comme une hirondelle de printemps. Elle s’élanche dans l’escalier et vient se coller, pantelante, à l’écoute contre la porte de la chambre de la maman. Ceci juste pour accompagner le souci de Berthe qu’elle a prise en affection.

Maintenant il n’y a plus aucune trace d’ardéchois, ni chocolat, ni crème de marrons, sur l’assiette de Blaise. La surface de porcelaine a retrouvé un poli impeccable.

— Juste comme mon fils ! exulte Berthe.

Elle affiche une audace soudaine, puisée dans le vieux Cahors. Quelques rasades avalées au goulot dans le secret de la cuisine allument ses yeux. Elle va, elle vient sans plus aucune timidité, avec dans la démarche ce bel élan naturel des hanches mais aussi une vivacité accrue, vaguement périlleuse qui fait croire qu’elle va tomber ou se heurter aux meubles. Mais le miracle du vin est authentique. Elle accomplit parfaitement son service. Blaise s’est levé de table, il l’aide à empiler les assiettes et s’intéresse à Eric, cet absent qui torche si bien le fond des plats. Il suit Berthe à la cuisine sous l’œil exaspéré d’Alphonse. On l’entend jacasser. Ainsi, Eric, le fils de Berthe, a devancé l’appel ? Berthe répond quelque chose d’inaudible. Son rire sensuel (celui de la chambre) fuse. Des bruits de porcelaine très doux, la cascade métallique des couverts d’argent jetés dans une bassine, tout cela se mêle aux voix chargées de sympathie réciproque.

Alphonse regarde timidement Marguerite. Elle lui sourit. Mais c’est là une complicité bien superficielle. Les beaux cheveux blancs étroitement nattés enserrant la petite tête altière à la façon d’un béguin médiéval et cela a sur Alphonse un effet décourageant. Il n’a pas l’habitude des femmes de cette sorte. Il a peur de toute cette perfection esthétique résolument affichée. Maria aurait su d’un mot lui expliquer pourquoi il a peur. Mais Maria est morte.

— Revenons au salon, propose-t-il. Nous y serons plus à l’aise pour bavarder.

Jamais le service de Berthe n’a été aussi bruyant. Comment lui faire comprendre qu’elle doit absolument “rester à sa place” ?

— Vous venez, Blaise ? dit Alphonse sur le seuil de la cuisine, et il ajoute aussitôt : vous permettez que je vous appelle Blaise ?

Blaise acquiesce, interrompant sans entrain une conversation technique sur le décalaminage des mobylettes. Il vient d’apprendre que la mobylette de Berthe, exactement comme la sienne, crache, tousse et refuse de démarrer le matin. Il suit docilement Alphonse.

Ils longent un long corridor recouvert de linoléum vert. Le professeur de littérature marche lentement, traînant un peu la jambe droite comme si son genou était ankylosé. Maintenant il pose sur l’épaule de Blaise une main affectueuse.

— Il est temps de parler un peu de Maria, vous ne croyez pas ?

Blaise fait oui de la tête, souhaitant ne plus sentir cette main peser sur lui.

— J’ai tant aimé votre tante, entend-il encore.

Au salon ils retrouvent Marguerite blottie avec grâce dans un fauteuil anglais. Ses admirables cheveux reposent sur la têtère de coton blanc dans une sorte d’abandon voluptueux.

"Elle récupère, pense aussitôt Blaise. Ou tout simplement, elle digère !".

Alphonse propose un digestif, Marguerite accepte une larme de curaçao, Blaise annonce qu’il ne boit jamais d’alcool, on le complimente... Il ne sait que faire de lui-même, n’arrive pas à se décider à échouer dans un de ces fichus fauteuils. La conversation prend une allure des plus sérieuses. Marguerite sirote son curaçao d’un air pensif.

— Nous avons apporté uniquement ce qui nous semblait offrir quelque intérêt, déclare-t-elle d'un ton pontifiant qui agace Blaise. Mais vous n'imaginerez jamais combien le tri de ces papiers était difficile.

Elle péroré, Alphonse hoche la tête d'un air entendu et Blaise décide de se réfugier au vestibule. Il va se planter devant le carton Badoit abandonné au pied de l'escalier, tripote quelques rouleaux de papier pour se donner une contenance car on l'observe du côté des fauteuils (il n'a pas osé rabattre la porte).

Très vite quelque chose le tracasse.

— Je ne vois plus le carnet de moleskine ! crie-t-il.

— Le carnet noir qui est tombé sur le trottoir au moment du départ ? demande Marguerite en haussant le ton.

— Ouais. Les "Notes sur moi-même".

— Il aura glissé sur le tapis de la voiture, rétorque Marguerite à la cantonade. On le retrouvera demain matin quand il fera jour. Et comme Blaise désœuvré s'assied enfin près d'eux elle ajoute :

— C'est ce clochard dégoûtant qui l'aura fait tomber.

— Un clochard ? s'écrie Alphonse.

— Ouais, un certain Casimir Fabius, précise Blaise que ce souvenir semble ragaillardir.

— Un affreux bonhomme qui faisait du stop à quelques kilomètres d'ici. Blaise a tenu à ce que nous l'embarquions... Je n'étais pas tellement enthousiaste, mais...

— Fabius ! gémit Alphonse atterré.

Et voilà que dans ce salon compassé on ne parle plus que de Casimir Fabius ! Son chapeau verdâtre. Son odeur. La façon dont il tenait son pouce levé, tout en gardant un semblant d'équilibre sur le talus. Blaise est à son affaire. Il se racle la gorge. Fait un essai de voix et le résultat est saisissant. Comment arrive-t-il à produire tous ces chuintements, tous ces nasillements ? Il sort tout ça de son thorax et ce sont les "Ouïe ! Ouïe !" qu'il réussit le mieux. Oh ! Comme Alphonse rigole ! Il rit sans faire de bruit, remarque Marguerite, son estomac tressaute exactement comme Maria l'a noté dans une de ces lettres qu'elle lira demain (qui sait ?).

Mais une fois encore Maria est oubliée.

— La honte de notre village ! hoquète Alphonse. Et il a fallu que vous tombiez sur lui !

Le carnet de moleskine noire est oublié lui aussi.

5

Il est près de minuit. Berthe et Alphonse s'entretiennent sur le palier du premier étage.

— La maman est O.K., chuchote Berthe. Vous pouvez dormir tranquille. J'ai éteint la lumière et tout.

— Et les chambres des invités ?

— J'ai mis un couvre-pied au jeune homme et même l'édredon du pauvre monsieur. Au second il ne fait pas chaud !.. Mais il est aussi têtue que mon fils ! J'ai été obligée de me fâcher un peu à cause de l'édredon. Il n'en voulait pas.

— Et la chambre du premier ? C'est celle-là qui me tracasse. Elle ne sent plus le moisi ?

— Faites confiance à mon nez. La demoiselle est comme un coq en pâte. Ils sont couchés, à cette heure ?

- Je crois. On n’entend plus rien... Ils étaient fatigués. La daube les a achevés. Demain vous nous faites un poulet ?
- Un canard aux navets.
- Vous auriez pu faire plus simple, dit Alphonse. Mais c’est vous qui décidez. Je crois que je vais aller dormir. Je suis crevé !
- J’y vais aussi ! J’ai les jambes qui me rentrent dans le corps.
- Allez vous reposer. Dormez bien... et merci pour tout. Vous êtes épatante.
- Jésus ! pouffè Berthe. Vous ne m’en avez jamais dit autant !
- Et les cabinets ? Vous leur avez montré les cabinets du premier ?
- Mais oui.
- Pour la salle de bains, vous avez pensé aux serviettes ?
- La demoiselle a apporté les siennes, dit Berthe d’un air réservé.
- L’eau chaude est branchée ?
- Oui.
- Eh bien, bonsoir, Berthe...
- Bonsoir...

Berthe s’engouffre dans le petit escalier du grenier sans un seul geste de tendresse.

6

Cette nuit-là, Alphonse fait l’amour à Maria.

Elle est revenue.

Elle avance lentement sur une plage imaginaire, ses pieds nus s’enfoncent à peine dans un sable couleur de grès, ils laissent chaque fois derrière eux une empreinte gorgée d’eau, un sillage...

Elle a relevé haut sur ses cuisses cette robe d’indienne à petites fleurs qu’elle portait si souvent en été les premiers temps de leur liaison. Ses jambes s’offrent au soleil, rondeur du mollet, minceur gracieuse du genou, tendre blancheur de chair déshabillée, et l’aspect primitif, presque campagnard, de cette riche nature féminine surprend Alphonse qui en est ébloui.

Mais impossible de voir le visage ! Tout est dans ces pieds chaussés de sable mouillé, dans l’avancée dansante de ces jambes blanches. Une odeur de varech, puissante, tonique, se fond au rythme régulier de la vague invisible et c’est là, lentement, gravement, une plénitude des sens.

Maria enlace Alphonse. Ses bras ont un poli de chair que ne possèdent plus en général les femmes de quarante ans. Mais Maria est ainsi. Sa peau fragile et solide fascine Alphonse. Elle a une odeur bien précise, légère et fruitée en surface, âcre et chargée de violence dans la profondeur des plis. En ce moment au creux charnu de l’aisselle scintille un petit bouquet sombre tout irrigué de sueur. “Regarde-moi !” supplie-t-il nerveusement le nez enfoui dans ce parfum là. Mais elle n’y consent pas. Son visage plane au-dessus de lui comme un astre invisible. Il y a ses pieds dans le sable. Ses genoux. Ses cuisses à peine recouvertes du tissu gris froissé. Ses bras de déesse. “Parle-moi !” chuchote-t-il. Maria ne répond pas et les lèvres d’Alphonse en quête de sa bouche ne rencontrent que ses cheveux. Ses cheveux noirs, abondants, taillés aux ciseaux à la va vite, mais si drus, si rebelles qu’ils se dressent en tous sens. Ici et là quelques fils de métal plus épais. Les premiers cheveux blancs de Maria...

Comme elle est petite ! Elle se dresse sur la pointe des pieds et pourtant elle a encore une tête de moins qu’Alphonse ! Pour voir ses yeux il devra se pencher. Mais où sont-ils ? Ou

est son visage ? Par un étrange effet du rêve le visage se résume en une sorte d'espace clair dont l'ovale reste irréel.

Inutile de s'acharner à rencontrer ce regard. C'est entre ces bras de marbre vivant et aussi dans la pression des cuisses nues que se situe l'essentielle présence. Les yeux de Maria ont été engloutis dans l'épais brouillard de la mort. Alphonse le sait bien (même un enfant peut comprendre cela). Maintenant il est couché sur le corps de Maria et tout est tranquille, paisible, autour d'eux. D'ailleurs, cette plage est imaginaire. Elle n'a pas de nom. Ils ne sont jamais venus sur cette grève dont le soleil est absent. C'est un endroit désert, austère et doux où ne se dessine aucun paysage. Où donc poser le regard sinon sur la mer qui se confond au sable ? Impossible de deviner la frontière entre le gris de l'eau et le gris du limon. Est-ce le vent qui hante les oreilles enfiévrées d'Alphonse couché sur Maria immobile, ou bien son propre souffle haletant accordé au rythme de sa passion ? Maria est présente mais elle ne bouge pas. Ses bras, ses jambes enlacent le corps d'Alphonse avec une force muette, entêtée, sans que jaillisse un seul écho à son plaisir.

Maria est morte, Alphonse le sait. Mais tout continue cependant et ira jusqu'à son terme. "Oh ! parle-moi ! Parle-moi ! " gémit-il. "Ne me laisse pas seul, comme ça, je t'en prie... Je ne veux pas..." Mais il est emporté malgré lui et s'active seul. Peut-être va-t-il ainsi traverser enfin toutes les barrières qui le séparent de Maria ? Elles s'abattent, semble-t-il, les unes après les autres, mais il y en a toujours une entre lui et le terrifiant secret. Il transpire. Mais il ira jusqu'au bout. Il obéira à cette tourmente qui est en lui. Elle l'anime d'un souffle grandiose. N'était-ce pas déjà ainsi dans les commencements ?... Rien n'a changé. Tout est comme avant. Jamais n'a existé de commune mesure entre ce qu'il est et ce qu'il accomplit. Alphonse gémit. Au-delà de Maria présente et immobile gît une Maria sans nom. Un mystère. Si seulement il pouvait voir ce visage...

Mais la mer s'irise et change. Elle se transforme soudain de façon théâtrale. Elle se charge de lourds reflets verts où viennent danser des émiettements de soleil. Les épaules nues d'Alphonse se revêtent par enchantement d'une tiédeur timide. C'est comme si son corps mûrissait tendrement et le voici soudain pacifié par cette caresse de la nature.

Maria est assise sur le sol gorgé d'eau, il est assis près d'elle, autour d'eux le sable forme un océan de lumière. Miracle ! Il voit enfin le visage tourné vers lui. Il voit les rides filiformes, là, au-dessus des épais sourcils noirs dont il avait oublié l'énergique tracé. Il voit le nez. La coquille sensuelle de la narine. Les lèvres pâles au contour sarcastique, entrouvertes sur la blancheur des dents. Enfin, enfin, les yeux... Leur forme tellement nette, avec ce pli tombant de la paupière qui filtre la bouleversante intensité du regard. Il est là, ce pli, à l'orée de la tempe, comme un piège où vont nicher tous les secrets qu'elle ne dira pas.

— Eh bien, Alph... chuchote enfin Maria.

Sa main s'élève et touche l'épaule nue du dormeur. Elle trace sur la peau, du bout des doigts, en un effleurement léger, de fugitives et irréelles caresses dont l'effet touche l'âme et non la chair.

— MARIA !

Alphonse entend le cri. Il a jailli de sa bouche comme une délivrance. Il s'éveille, inondé de sa semence.

L'édredon vole. Un instant il voile une lueur blafarde du côté de la fenêtre et puis il s'affaisse sur le carrelage avec un bruit mou. Le bois de lit a un bref craquement, presque aussitôt il reçoit à l'arrière un choc de tête, à l'avant un vif coup de pied, ce qui fait fortement résonner toute l'embarcation.

Blaise est assis dans le chaos des draps et se gratte nerveusement la peau du crâne. Où est-il ? Il lui faut quatre ou cinq secondes pour ne plus haïr cette foutue masse de plume molle enrobée de soie dont il n'a aucune pratique. Elle était sur le point de l'étouffer proprement. Cinq secondes encore pour redevenir Blaise Quetsche, jeune homme civilisé, en week-end end chez un professeur.

Mais à dix-neuf ans les cellules du penser fonctionnent à toute allure. Quelques minutes plus tard Blaise descend en chaussettes l'escalier du grenier en se demandant quelle heure il peut bien être car, bien entendu, il n'a pas de montre.

C'est un escalier assez raide mais bien encaustiqué. Il débouche sans façon sur le vaste palier du premier étage dont toutes les portes sont closes. La vieille maman dort. Le professeur Paran dort aussi. Blaise espère que Marguerite dort également du sommeil du juste dans la chambre d'amis.

Entre deux de ces fameuses portes il y a une imposante commode à plateau de marbre. Au-dessus de la belle surface rose délicatement veinée de gris est accroché un miroir au cadre argenté. Blaise voit se dessiner là un type hirsute et mal rasé dont les yeux sont gonflés de sommeil. Il s'approche du miroir, il fronce le nez, le type en fait autant. Il tire la langue, louche un peu, et pour finir ricane stupidement. Mais le bref halètement venu du fond de sa gorge le terrifie. Il se baisse pour enfiler ses chaussures, prêt à jurer à qui voudra que personne n'a ri.

Un peu de lumière vient d'une verrière percée dans le toit. Blaise estime qu'il est huit heures du matin, mais pas plus, à moins que le temps ne soit à la pluie. Mais une délicieuse odeur de café vient jusqu'à lui, empruntant le chemin de tout le monde, l'ample volée de l'escalier principal. Blaise s'élance à sa rencontre sans hésiter, posant sur la rampe de bois une main encore moite de sommeil.

A la dernière marche Blaise vire sur la droite et trébuche bêtement dans le carton Badoit presque invisible dans la pénombre. Merde et merde. En fin de compte hier soir on l'a tout à fait oublié à cause de Casimir Fabius. Et maintenant tout le monde va se casser la gueule.

Blaise pousse le carton dans le recoin formé par la première marche et la naissance de la rampe. Voilà, c'est bien. Plus personne ne se prendra les pieds dedans. Ensuite, il caresse affectueusement tout ce qui jaillit de façon anarchique du carton boursoufflé. Il fait un bref inventaire. Ce rouleau rigide ce sont les photocopies, toutes les photocopies. Il les a rassemblées et serrées dans un élastique. Des articles de journaux, des pages de livres et bien entendu le compte-rendu d'autopsie de Marilyn. Blaise tapote le rouleau pour qu'il s'enfonce un peu dans la masse des cahiers et des chemises de bristol et perde cet air penché de fleur qui se fane. Bon, c'est mieux.

Mais l'odeur de café est là toute proche. Il la renifle avec avidité. Est-ce qu'il n'entend pas aussi quelques bruits appétissants du genre tintement de vaisselle ?... Il jette un dernier regard de maître sur le carton Badoit, constate avec dépit que le carnet de moleskine noir (Notes sur moi-même) est toujours absent et s'élance d'un bon pas en direction de la cuisine. L'horrible linoléum vert mène tout droit aux cabinets, Blaise s'en souvient maintenant, et c'est là une aubaine quand on se promène comme ça dans une maison étrangère. Il fait une halte nécessaire et bienfaisante, espérant timidement qu'elle passera inaperçue.

Quand il franchit enfin le seuil de la cuisine il perd un peu son pantalon et tient dans sa main un bouton de métal à quatre trous.

Berthe est là. Elle tourne le dos à la porte. Elle se tient devant la fenêtre, figée dans une attitude contemplative et silencieuse. Blaise s'étonne de cette immobilité de statue, et puis il s'étonne de l'accoutrement de la jeune femme. Elle porte un survêtement de sport beaucoup trop grand pour elle, son corps est totalement englouti dans tout ce coton molletonné gris orné de chaque côté d'une large bande bleu vif. Un attendrissant col de finette rose dépasse toutefois de l'encolure distendue. Ainsi arrangée, Berthe n'a pas l'air d'une domestique. On pourrait la prendre pour une maîtresse de maison moderne, décontractée, qui se laisserait un peu aller pendant le week-end. Un soupçon bizarre effleure vaguement l'esprit de Blaise au sujet de la place réelle que Berthe occupe dans la maison du professeur Paran. Mais ce n'est qu'un bruissement d'aile de papillon dans un torrent de sensations où l'odeur du café est reine. Blaise est d'ailleurs incapable d'imaginer la moindre pulsion sexuelle chez un individu ayant dépassé la cinquantaine. Il ne se pose même pas la question.

Mais Casque d'or pousse un petit cri, un roucoulement délicieux venu des profondeurs d'une gorge que le survêtement dissimule complètement, et la voici de face. Blaise est convié à s'attabler devant un bol de café et des tartines.

C'était un merle perché sur la branche du cerisier qui occupait Berthe. Mais le cri et la virevolte (même derrière une vitre) l'ont épouvanté et Blaise distingue une grosse boule grise, frt ! frt ! qui disparaît derrière un massif de laurier. Ah ! ce merle ! Un sacré drôle ! Hâbleur, insolent et tout ! Il a ses habitudes. Tous les matins que le Bon Dieu fait, il se pose là, sur cette branche et quand Berthe est de service, eh bien, il la nargue. Oui... En vrai mâle ! Avec ses yeux ronds et noirs ! Berthe a tout essayé pour l'amadouer, miettes de pain, petites couennes, rien n'y fait Monsieur garde ses distances ! C'est devenu un jeu. Qui s'arrêtera le premier de regarder l'autre à travers la vitre ?

— Mais vous les préférez peut-être grillées ? s'écrie-t-elle sans transition quand Blaise prend une tartine dans la corbeille à pain.

Blaise refuse poliment. Il tente de revenir au merle dont l'affaire l'intéresse mais rien à faire. Berthe a sauté sur un autre, sujet sans prévenir, elle ne pense maintenant qu'à son "négligé". S'inquiète d'être surprise par la demoiselle dans le vieux survêtement de son fils. C'est commode de bonne heure dans les couloirs frisquets mais tout de même !.. Et la maman qui n'a pas eu son lait ! enchaîne-t-elle en élevant la voix de façon joyeuse et dramatique.

Blaise est délicieusement étourdi par cette voix charmante. Il mastique le bon pain frais enduit de beurre et de miel et contemple d'un œil vague le bouton de culotte posé avec soin à côté de son bol. Il profite d'un moment où Casque d'or reprend son souffle pour lancer d'une voix cérémonieuse un timide appel au secours. Il a besoin de toute urgence d'un peu de fil et d'une grosse aiguille. Il désigne le bouton.

— Donnez-moi ça ! décrète Berthe qui prépare le plateau de la vieille maman.

— Il s'agit de mon pantalon...

Le rire de Berthe fuse comme une eau claire un matin d'été, mettant en musique toutes les histoires de pantalon du monde et ses mains ne cessent pas pour autant leur travail. Blaise voit trois biscottes jaillir d'un paquet vert pour être déposées bien proprement sur une assiette. Un gobelet de confiture trouve ensuite sa place sur le plateau à côté d'une bizarre pipette de verre.

— Je suis très capable de coudre un bouton, affirme Blaise l'air buté.

— Alors venez avec moi, dit Berthe. J'ai tout ce qu'il faut dans ma chambre. Le lait de la maman attendra.

Blaise rêve que Berthe le prend par la main, mais bien entendu il se contente de la suivre en gardant le bouton bien serré entre le pouce et l'index. Dans cette grande maison chaque déplacement ressemble à une promenade. Ils longent le couloir. Débouchent au pied de l'escalier et le carton Badoit attire leur regard. Il a vraiment l'air pitoyable contre le lambris. Blaise s'arrête, redresse le rouleau de photocopies qui a encore glissé. Il inspecte hâtivement le sol avec l'espoir de découvrir le carnet noir. Mais Berthe a déjà escaladé trois

marches. Elle l'attend, penchée au-dessus de la rampe et ses yeux clairs fixent les paperasses avec perplexité.

— Ça déborde un peu, hein ? constate-t-elle.

Il hausse les épaules en signe d'impuissance et la rejoint. Ils montent à vive allure le premier escalier (Blaise découvre alors que les cheveux de Berthe sont ramassés comme un bouquet sur la nuque par le secours d'un élastique rose). Ensuite, amortissant leurs pas d'un accord tacite, ils s'engagent dans l'escalier de service.

Blaise trouve cette promenade excitante, merveilleuse, elle lui semble trop courte. Une fois arrivé au deuxième étage il fait une découverte qui le bouleverse : il a dormi à côté de celle qu'il nomme toujours Casque d'or (avec une ferveur grandissante). Leurs deux chambres ne sont séparées que par une mince cloison ! Berthe ouvre en effet une porte qu'il n'avait pas remarquée et qui jouxte la sienne. Aussitôt c'est une franche lumière et l'intimité de la jeune femme lui est livrée sans façons. La blouse blanche est là, accrochée près de la porte et l'atmosphère confinée a conservé (en les amplifiant peut-être) tous les parfums d'aisselle de cette blouse.

Blaise demeure chevaleresquement sur le seuil. Il voit Berthe qui cherche quelque chose. Il tend le cou, jette des petits regards curieux un peu partout. Le lit est soigneusement fait, bien bordé dans une couverture de coton blanc (une couverture de pensionnat). Au-dessus du lit un crucifix de laiton est épinglé comme un papillon mort. Blaise décide en découvrant la figure stylisée, aplatie du Christ gravé dans le métal, qu'il s'agit d'un objet que la vieille maman a gagné dans quelque vente de charité. Il voit ensuite la table de chevet constellée d'épingles neiges, le gros réveil au tic-tac métallique. Berthe fouille maintenant le contenu d'une boîte ronde en aluminium, sa silhouette engoncée dans le survêtement d'Eric se découpe dans le rectangle de la fenêtre. Un soutien-gorge bleu ciel est accroché par l'épaulette au dossier d'une chaise basse, juste à côté du lit. Sur la paille usagée de cette chaise traîne un minuscule transistor japonais ainsi qu'une pile impressionnante de petits livres blancs. Blaise s'avance imperceptiblement, juste pour pouvoir déchiffrer le titre d'un des livres de chevet de Berthe. "Juste avant la nuit". Ce titre l'attriste. Mais sous les rigides capitales noires un placard rouge vif agresse le regard : "Cent vingt huit pages d'amour et d'évasion". Sous cette annonce rutilante au cœur d'une masse de feuillages aux contours mal définis il semble bien qu'un homme vert embrasse une femme verte aux seins ronds.

— J'ai ce qu'il vous faut, annonce Berthe d'une voix satisfaite et elle lui tend une grande aiguille un peu rouillée ainsi qu'une bobine de fil noir.

Blaise comprend que la porte du paradis va se refermer sur lui, mais que peut-il contre cela ? Il élève l'aiguille en direction de la lumière, en vérifie soigneusement le chas pour faire durer la délicieuse intimité. Il rêve que Berthe va l'inviter à s'asseoir sur le lit à côté d'elle et qu'elle va lui raconter deux ou trois passages de "Juste avant la nuit", ceux qui lui plaisent le mieux. Mais la porte de la chambre est en train de se refermer sur son nez, justement et une voix joyeuse, un peu essoufflée, annonce derrière le battant que Berthe saute dans ses habits et qu'elle court au plus vite chez la maman.

Blaise s'installe dans sa propre chambre, près de la fenêtre, pour coudre le bouton de son pantalon. Comme toujours quand il fait un peu de couture cela dure un certain temps, il déploie une force démesurée pour enfoncer l'aiguille et ensuite pour la retirer de la double épaisseur de tissu. Et puis pour que ce soit bien solide il revient dans les trous du bouton autant de fois que la matière le lui permet. Enfin il enroule le fil bien serré autour de ce labour et pique encore l'aiguille dedans, exactement comme sa mère le lui a appris.

A peu de chose près il a l'âge d'Eric, le fils de Berthe... Le sentiment d'être si jeune le rend mélancolique.

Mourir est aventure de la chair. C'est l'ultime et dramatique épisode d'une histoire parfaitement individuelle. Une fois l'affaire terminée, ceux qui sont encore en vie éprouvent le besoin d'épiloguer là-dessus et ceci pour tenter de défier la chair.

Mais le principe de vie, ce fluide dont les vivants sont emplis de la tête aux orteils, nul ne sait ce qu'il devient dans la chimie de la mort. Les poètes seuls osent se prononcer. Maria Quetsche avait eu cette audace, bien entendu. Avec le secours du vin elle imaginait souvent ce que deviendrait son esprit après sa mort. Il ne serait plus prisonnier d'un temple étroit dont l'architecture était squelette et dont le poids était régi par centre de gravité. L'accident de la mort ouvrirait la porte de la cage et l'intelligence enfin libre se volatiliserait dans l'atmosphère. Une vision scintillante accompagnait en général ce rêve qui était aussi un souhait. Cristal prismatique soudain éclaté, lente retombée de minuscules et chatoyantes poussières...

Elle écrivit cela quelque part.

Elle écrivit aussi qu'elle serait peut-être oiseau, ou vive pipistrelle en quête de lumière.

Enfin elle aurait le pouvoir de voler.

Tout cela l'enchantait. La certitude absolue qu'elle serait alors invisible la bouleversait, lui arrachait parfois des larmes de bonheur. Il ne resterait d'elle que ses mots.

Elle s'accommodait joyeusement que le poète soit un fou. Cela ne la dérangeait pas d'être folle puisqu'il fallait en passer par là pour être poète. Schizoïde ? Pourquoi pas ! Maria se sentait à l'aise avec ce qualificatif où la rudesse culbutait au cœur d'une syllabe dont la douceur se compliquait d'un tréma. Le vin rouge l'aidait à assumer cette infirmité subtile, mal définie, qui l'élevait peut-être au-dessus du commun.

Le vin épais donnait des contours tellement légers à la réalité ! On ne la distinguait plus très clairement. D'autres visions se substituaient. D'étranges sœurs jumelles sans corset qui dansaient dans l'extase et la liberté. Et cette chaleur au ventre que vous donnait le douze degré cinq !

Aujourd'hui, Maria est peut-être poussière d'or ou oiseau. Ce qui est certain c'est qu'elle est invisible. Les mots qu'elle a tracés sont ici, dans un carton, au pied de l'escalier. Ils ont été triés au hasard mais enfin ils sont là.

De temps en temps passe un vivant.

Que va-t-il arriver ? Il y a tant de bonnes intentions dans le cœur de ces vivants qui gravitent autour de la première marche de l'escalier ! Ils déploient semble-t-il une activité vouée à ces mots. Certains se sont donné la peine de les transporter en automobile, d'autres ont préparé une maison pour les accueillir. Le poêle à mazout a été branché au maximum. Hier soir les vivants ont mangé une daube en l'honneur des mots. Ce midi, ils mangeront un canard aux navets.

Est-ce que cela va suffire ?

“NON ! “ hurlerait Maria si Maria était encore vivante. Et elle irait de ce pas tambouriner à la porte d'Alphonse. “Une bonne intention n'est rien ! “ bougonnerait-elle derrière cette porte. “Une pieuse obligation, voilà encore un de tes tours ! ” crierait-elle ensuite, exaspérée. “Où est votre Désir ? “

Mais tout ne serait que pesanteur et silence. Elle se heurterait au mystère biologique du sommeil.

Alors, résignée, elle reviendrait s'asseoir ici, sur la première marche de l'escalier, à côté du carton. Muette, craintive, elle retrouverait les affres maudites de l'attente. Indifférente en apparence bien sûr. Mais bouleversée chaque fois qu'un vivant surgirait. Chaque fois qu'il s'approcherait des mots pour s'en éloigner aussitôt, appelé à quelque prosaïque occupation.

Hélas, même ce pouvoir de l'attente Maria l'a perdu... Maintenant elle se contente d'errer la nuit jambes nues sur une plage grise dans le solitaire plaisir d'un amant vieilli...

9

Dans le carton gît peut-être une phrase où il est dit que chaque pensée, chaque geste (même le plus ordinaire) contient un germe de beauté. Nul ne contredirait Maria sur ce point.

Le poète est un artisan jardinier. Ses doigts sont verts, un point c'est tout.

Il est près de neuf heures au cadran lumineux du réveil de voyage quand Marguerite émerge du sommeil. Aussitôt l'idée de sortir de sa chambre et de rencontrer le bel Alphonse sur le chemin de la salle de bains sans être équipée de son cher petit casque la terrorise. Elle bondit hors du lit, se prend les pieds dans la carpe, ouvre bruyamment les contrevents.

Assise de biais sur une chaise dure en face de l'armoire à glace, la jambe droite bien tendue, le pied en équerre, elle se coiffe. Une pauvre lumière d'hiver franchit quelques branchages nus et les petits carreaux de la fenêtre. Dans le haut miroir le reflet de Marguerite n'a guère plus de consistance qu'un fantôme. Mais elle se regarde à peine. Ses doigts accomplissent mécaniquement leur besogne. Ils voltigent autour de sa tête. Cinq petites nattes surgissent par magie au-dessus d'une oreille et puis encore cinq nattes au-dessus de l'autre oreille. Le temps d'un éclair elles se dressent toutes ensemble, donnant au visage l'aspect d'une inquiétante idole. Mais les doigts continuent leur travail, ils logent ces nattes une à une dans l'épaisseur ondée, les fixent chacune à un endroit bien précis où elles viennent épouser gracieusement la forme de la tête.

Marguerite se fie aveuglément à la délicatesse du toucher pour édifier sa petite chapelle. Quatre épingles neiges sont encore serrées entre ses lèvres mais déjà tout est en place. L'horrible apparence vierge (femme blême et hirsute) sombre dans l'oubli.

Quand Marguerite se coiffe elle est toujours heureuse. Elle se sent architecte. Ou peintre de génie. Ah ! Le quattrocento ! Ce matin le plaisir d'esthète est là, bien sûr, contrepoint léger à toutes sortes de pensées saugrenues. Est-ce un accès de sentimentalité ? Elle s'est éveillée la tête pleine de ce maudit Alphonse et n'arrête pas de penser à lui. Son esprit sarcastique ne cesse de fabriquer des images dépréciantes.

— Non ! Je ne m'y ferai jamais ! Non et non ! ce gentleman n'a jamais été l'amant du vieux du quatrième !

Le vieux du quatrième est revenu. Il se promène dans la tête de Marguerite comme un étranger. Il n'arrête pas de la taquiner, de la provoquer et si ça continue elle aura envie de rigoler pour un oui ou pour un non toute la journée. Elle se connaît !

Bien sûr le vieux n'a rien à voir avec Maria Quetsche. Marguerite dissocie toujours instinctivement l'image de cet individu de tout ce qu'elle sait de Maria. Mais il a bel et bien existé, elle ne peut l'effacer complètement.

Maintenant qu'elle est coiffée elle se sent capable d'affronter les couloirs. Elle est bien, très bien, constate-t-elle en tournant la tête à gauche puis à droite pour vérifier l'agencement final, l'arrondi d'un impeccable rouleau sur la nuque. Oui. Mais quel travail ! Il y a toujours une amie pour lui conseiller de couper tout ça et de se faire enfin une tête moderne. Chaque matin Marguerite se pose honnêtement la question et la réponse est toujours la même. Depuis quelques semaines, depuis la mort de Maria exactement, le "non" final est beaucoup plus ferme. Pour rien au monde Marguerite n'accepterait qu'on la confonde avec un homme ! Même de dos ! La silhouette voûtée du vieux du quatrième la remplit d'effroi.

Bon. Elle est "délicieusement féminine". Elle mettra son pantalon de velours gris et tous ses bijoux ! Elle est prête à s'amuser de tout.

Elle commence à fouiner un peu partout dans la chambre. Elle tourne autour de la pièce de sa pauvre démarche déséquilibrée (la mise en route est toujours douloureuse, elle doit lutter chaque matin contre l'ankylose). Elle parle toute seule. Fait des commentaires. Le lit est bon. Un joli bateau Louis-Philippe. Du merisier probablement. Mais le ciel de lit, alors ! Intéressant, mais pas du tout assorti ! Par économie ou par hygiène, on a supprimé les rideaux. Ne reste que ce sombre encorbellement scellé au plafond, impossible à enlever, sans doute. De quoi rendre neurasthénique un insomniaque ! Ce qu'il faudrait c'est une perse jaune d'or. Ici une embrasse... Un joli drapé...

Elle cligne des yeux. Penche la tête. A une brève vision de ce qu'elle ferait de cette maison si on la lui confiait. Les meubles changent de place. La table haricot aux pieds graciles se loge contre un rideau jaune, à côté du lit. L'armoire à glace va se placer entre les deux fenêtres. Le chiffonnier est soudain tout à fait en valeur dans l'angle gauche près de la cheminée. Quant à cette horreur d'étagère à missels pfft ! au grenier !

Elle hausse les épaules, soupire. Il y a la vieille maman. Elle ne doit pas être présentable pour qu'on la cache comme ça. Mais on ne peut pas la tuer, tout de même... Tant qu'elle est de ce monde, les meubles resteront comme ça. Alignés bêtement contre les murs. Au garde à vous comme pour la revue du quatorze juillet. Est-ce que ça ne sent pas un peu le moisi ?

Maintenant elle s'occupe de son petit linge. Trie ce qui est à laver avec des reniflements de chatte. Plie méticuleusement ses affaires. Tripote quelques sachets plastiques dans son sac de voyage. Elle ne fait pas plus de bruit qu'un petit hamster. Aucune de ses pensées ne s'évade vers les manuscrits de Maria. Elles se concentrent toutes sur la personne du professeur Paran.

Un homme incontestablement séduisant. Mais il lui manque quelque chose, décide Marguerite en s'asseyant sur le lit pour choisir un collant. Quoi au juste ? De l'assurance ? De la virilité ? C'est difficile à définir... Elle opte pour un collant sophistiqué, noir, transparent, orné de fines pastilles opaques et se demande si le professeur Paran couche avec sa bonne. Elle décide qu'il est beaucoup trop convenable pour vivre en concubinage avec sa domestique sous le toit de sa vieille maman. Elle rit. Voilà, elle a trouvé ! C'est un homme trop convenable ! Un peu ennuyeux, même... Mais délicat. Distingué. Sensible... Et comment l'accoupler, même en imagination, avec le vieux du quatrième ?

Et le fou rire la reprend. Arrête, ma fille ! Ne pense plus à ça ! Tu vas finir par lui pouffer au nez en pleine salle à manger.

Elle entrouvre la porte, jette un œil sur le palier. Avec un peu de chance elle trouvera peut-être Blaise sur le chemin de la salle de bain. Une longue et intéressante journée s'annonce. Que d'études de mœurs en perspective !

10

Toc, toc, toc. Trois coups discrets.

Pas de réponse.

Blaise ouvre la porte. Il entre dans la chambre de Berthe en brandissant l'aiguille et la bobine de fil noir.

— Il y a quelqu'un ? demande-t-il pour la forme.

Il s'immobilise au milieu de la pièce et prononce d'un ton théâtral :

— Personne !

Après une brève hésitation il dépose les engins de couture bien en évidence à côté de la boîte ronde en aluminium. Cela fait, il essuie ses mains moites contre ses fesses et reste planté là sans s'en aller comme il devrait. Il éprouve ce plaisir qui vous assaille toujours lorsqu'on revoit un paysage paisible. Rien n'a bougé.

Il approche de la chaise basse, effleure du doigt la bretelle bleu pâle du soutien-gorge, tourne la tête et découvre le fils soldat. Une photographie encadrée de miroir en feston. Eric trône là, en civil, sur le marbre fendu de la commode et Blaise ressent aussitôt une violente antipathie pour ce visage indécis, pif rond et sensuel, menton inexistant, cheveux en banane. A son avis c'est un mec petit, râblé, qui doit sans cesse harceler les filles de plaisanteries idiotes. Il tourne le dos au portrait. Revient à la chaise, au soutien-gorge bleu, n'ose pas s'en saisir...

Les lectures de Berthe sont empilées sur la paille de la chaise exactement comme tout à l'heure. Blaise hésite. Est-ce une offense ? Il s'empare d'une main tremblante du premier "Harlequin inédit", intitulé on s'en souvient "Juste avant la nuit" (cent vingt huit pages d'amour et d'évasion). Le livre est un peu fripé, blessé au cœur, et la page quatre vingt est sauvagement cornée.

Blaise n'a jamais entendu Maria parler des livres que lisent les autres et de la fascination qu'ils exercent sur votre esprit. Mais tout compte fait Maria Quetsche est la sœur de son père (sa demi-sœur, plus exactement) et en ce moment c'est la voix du sang qui parle en lui. Maria disait en effet que si on a l'audace d'ouvrir le livre dont quelqu'un est épris, eh bien on fait aussitôt un immense pas en avant dans la connaissance de ce quelqu'un. Elle disait encore qu'on franchit ainsi pas mal de barrières invisibles. Toutes ces notions sont là dans la tête du jeune neveu, résumées en une vive et incontrôlable curiosité. Il se sent vaguement coupable, un peu excité aussi car la porte de la chambre est restée ouverte et Berthe à tout moment peut le surprendre.

Il examine attentivement la couverture de l'Harlequin. Revoit les seins verts de la femme. Ils sont noyés dans la verdure mais Blaise découvre maintenant qu'ils servent d'horizon à une minuscule maison forestière qui avait échappé à sa précédente investigation, quand Berthe fouillait dans sa boîte à couture. Malgré leur ferme arrondi ce ne sont pas des objets sexuels mais un élément de paysage. Ils ont quelque chose d'éthéré qui attriste Blaise. La femme laitue est blonde, de pur type hollywoodien. Mais si on y regarde de près il y a un mec très brun, les cheveux gominés, la raie impeccable dont le profil frôle sa joue. Et c'est sous cette bouillie verte que se situe la balafre rouge : cent vingt huit pages d'amour et d'évasion.

L'affaire est programmée avec précision. Est-ce que c'est de la littérature cochonne ? se demande Blaise avec un petit frémissement de lèvres. Probablement pas. Il devine que ce n'est pas non plus le genre de bouquin que lit sa mère.

Bon. A l'intérieur, sur la page de garde, une promesse : "Vous aurez une seule envie : que ce rêve ne s'arrête jamais". Foutre ! se dit Blaise qui fronce les sourcils de façon sceptique, le cœur soudain rempli de tendre pitié pour celle à qui s'adresse cette promesse. Il imagine Berthe effleurant les caractères imprimés de son regard sensé. Incrédule, peut-être ? Ou conquise ?

L'héroïne s'appelle Séléna (un peu pharmaceutique, ce prénom !) Nous sommes page un. Il y a un "bellâtre fat et stupide" absolument sans intérêt. Page vingt Blaise découvre que Séléna "se mordait la lèvre inférieure", il se dit que les choses ne vont décidément pas bien vite. Ah ! Mais pardon ! Quelqu'un "l'enlaçait étroitement" et "elle s'abandonnait à l'étreinte"... Un peu plus loin voici que "sur sa peau nue elle sentit la chaleur de ses paumes"...

Blaise pouffe. Passe directement à la page quatre vingts, celle que Berthe a nerveusement cornée, restant dans les affres du suspense. Un homme titube sur le seuil. Séléna a un mouvement de recul. Pas de quoi flipper, vraiment ! Page cent six, Séléna, les yeux clos, est enfin "éblouie de bonheur" et Blaise, saturé de pulsions séléniennes, ferme le livre d'un geste sec.

Le bouquin suivant s'intitule "Pas si farouche !" mais il est préférable d'en rester à Séléna. Le dernier Harlequin de la pile n'est pas blanc mais rouge vif. Il fait partie d'une série spéciale, plus charnelle, la série "Tentations". Berthe l'a sans doute gardé pour la bonne bouche et Blaise en conçoit un certain plaisir. Sa tendresse pour Berthe grandit. Il imagine la

tristesse des soirées dans cette petite chambre. Berthe couche ici deux fois par semaine, elle l'a dit hier soir de sa jolie voix insouciant. "Tous les mardis et tous les jeudis que le Bon Dieu fait". La mémoire de son admirateur a enregistré les jours. Après s'être "occupée de la maman", éreintée par les escaliers, le linge et tout le reste, elle échoue dans cette chambre minable et ses nuits se peuplent de demoiselles américaines dont la chair frémit sous l'effet d'émois névrotiques. Qui oserait l'en critiquer ? Il faut bien qu'elle oublie provisoirement le raseur aux tempes argentées et sa foutue vieille maman.

Oui. Toutes les naïvetés de cette nature ardente, son ignorance ce goût très fruste de la fiction lui donnent parure !

Blaise aimerait s'étendre là sur le lit de Berthe avec le poids des petits Harlequins sur son cœur. Somnoler un peu sur la rêche couverture de coton. L'attendre... Et quand elle serait enfin près de lui, la prendre par la main (c'est là une tendre obsession vaguement érotique). Lui raconter des histoires. Plus belles. Différentes de celles qui constituent son ordinaire. Ouvrir en grand une fenêtre de rêve. La faire vibrer (elle en est capable) sous le noir regard de Corto Maltese, l'idole de Blaise. Qu'elle pousse un cri, un seul petit cri jailli de sa tendre poitrine, aux SPLASSH des noires explosions de la "Ballade de la mer salée", voilà ce qu'il souhaite en ce moment de toutes ses forces.

Mais il est toujours debout à côté de la chaise basse et Berthe ne pense pas à lui car il est très jeune et il n'est même pas son fils. Lentement, très lentement, il sort de la chambre à reculons, contemplant jusqu'à la dernière seconde l'attrayant petit bordel féminin, le charmant désordre qui lui plaît tant.

Il ferme soigneusement la porte. C'est alors qu'il entend le boucan. Qu'est-ce qui se passe au premier étage ?

11

Des coups terrifiants font vibrer les murs. De temps en temps un gémissement sourd accompagne ces coups. Blaise déboule sur le palier. Il voit Marguerite en peignoir clair, une serviette éponge sur le bras, qui s'appuie au marbre de la commode et n'ose bouger. Sa jolie coiffure se reflète dans le miroir.

— C'est là ? demande Blaise en désignant la porte du fond.

Marguerite acquiesce. Il s'élance, mais Marguerite le retient par la manche.

— Il ne faut pas y aller, dit-elle à voix basse.

Mais ce sont des coups énormes. Ils pleuvent de façon ininterrompue dans cette chambre mystérieuse. Berthe et le professeur sont à l'intérieur. On devine leurs voix angoissées.

— Il ne faut pas s'en mêler, dit encore Marguerite.

Ils s'acharnent là dedans sur quelque dramatique besogne, c'est sûr. Blaise frissonne.

— Putain de porte ! hurle soudain le professeur et quelque chose explose. On dirait une volée de bois sec. L'obstacle vient de céder. Blaise se rapproche instinctivement de Marguerite. Il tend l'oreille. Maintenant c'est la voix de Berthe qui s'élève comme une mélodie plaintive.

— Jésus ! Voyez-moi ça ! Qu'est-ce qu'elle a fait ! Oh ! la vilaine ! Oôôh ! C'est pas vrai... Vilaine... Vilaine...

Le professeur répond à mi-voix de façon nerveuse et saccadée. Ensuite ce sont des chuintements de robinets. Quelques meubles sont hâtivement tirés. Toute une activité de nettoyage se devine.

— Jésus ! continue Berthe à la façon d'un chant. Je crois bien qu'elle en a mangé ! Elle en a jusque dans les cheveux ! Vilaine ! Vilaine !

Une étrange plainte inarticulée lui fait écho, inlassablement recommencée et Blaise ne peut croire qu'un gosier humain puisse produire un son pareil. Il interroge Marguerite du regard.

— Viens, chuchote-t-elle. Ne leur compliquons pas la vie. Disparaissons jusqu'à ce que les choses soient arrangées.

Elle l'entraîne chez elle et ferme résolument la porte.

12

D'instinct ils vont à la fenêtre et contemplent machinalement le portail.

— C'est un accès de démence sénile ! chuchote Marguerite.

Blaise a enfoui le tremblement de ses mains dans ses poches, son visage a pris une teinte blafarde.

— À mon avis, continue Marguerite, elle s'est enfermée à double tour dans quelque placard et puis elle a chié partout...

Blaise pousse un soupir qui ressemble à un sanglot.

— Va faire un tour, conseille Marguerite apitoyée. Visite le village, ça te changera les idées.

Blaise obéit sans discuter.

Le voici dans l'escalier. L'esprit en tumulte. Il y a déjà tant de choses révoltantes dans sa jeune vie ! Il n'a que dix-neuf ans et il en sait déjà trop. C'est pourquoi il s'éloigne lâchement. Marche après marche, le regard morne, il abandonne Berthe. Que peut-il faire d'autre ?

Il pose un pied de rêve sur le carrelage gris, blanc et noir du vestibule et ses yeux tombent sur le carton.

Le carton Badoit n'a pas bougé, il est toujours là contre le lambris avec son rouleau de photocopies planté dans le cœur.

En vérité ces pauvres choses sont plus belles qu'un visage humain !

Blaise s'approche du carton, il le caresse d'une paume affectueuse et aussitôt les battements de son cœur, miraculeusement, s'apaisent. Maria est là, devant lui. Elle avance sur la passerelle pourrie au-dessus du torrent et ce souvenir a quelque chose de fraternel et de charmant.

Pourquoi écrivait-elle ? se demande-t-il soudain avec gravité. Un désir monte de ses entrailles : prendre un papier, n'importe quel papier dans le carton et puis le lire près de la porte, là où la lumière est plus vive. C'est une faim, une sensation physique, il veut entrer en communication avec Maria.

Est-ce que le rire de Maria est enfoui dans les manuscrits ? Mieux encore : est-ce qu'une réalité aérienne plus belle que la vie est ici à sa portée ?

Mais les choses en restent là. Il se tient devant le carton, mains dans les poches. Il n'est après tout qu'un enfant désorienté et tout ce qui se passe dans sa tête ressemble à un appel au secours. Maria lui pardonnerait la confusion où s'enlise ce désir tout neuf. Il y a en effet tant de détresses dans la vie de Blaise. Le fauteuil nickelé de sa mère, par exemple. Ce fauteuil investit son âme, il le transporte avec lui partout où il va et il ne peut rien contre ça. Il y a aussi les mains de sa mère. Chaque jour plus maladroites. Et maintenant cette vieille femme au premier étage qui...

Est-ce que Maria propose quelque chose pour supporter tout ça ?

Où est la vie ?

Ici, dans le carton Badoit ? Là-haut, dans la chambre de la vieille ?

Faut-il un don spécial pour concilier ces deux pôles et trouver l'harmonie parfaite ?

Toutes ces pensées sont en vrac dans l'esprit de Blaise comme un pressentiment obscur de la joie. Un jour, peut-être, elles germeront. En attendant elles l'assaillent mais il est déjà sur le point de les oublier. L'absence du carnet noir le ramène aux questions pratiques. Il faut s'occuper de ça sans traîner. Si le carnet n'est pas dans la voiture il est dans les poches de Casimir Fabius...

Blaise franchit les marches du perron, fouille l'automobile et ne trouve rien. Alors, d'un pas décidé, il s'en va au village. Il longe le cimetière, débouche devant l'église comme un somnambule, la tête pleine d'un mot en lettres majuscules (PEILLAROT). Maria est provisoirement logée dans son cœur, elle a pris forme d'un petit noyau générateur d'ondes bienfaitantes.

Mais voici que justement on sort de la messe ! L'enthousiasme de Blaise s'évapore aussitôt par effet de timidité naturelle. Interroger tous ces bien-pensants, leur demander où trouver le peillarôt est absurde. Le neveu de Maria l'écrivain se contente d'observer les gens d'un œil sarcastique. Il y en a trop. Et puis ce sont des femmes. Plutôt vieilles, dans l'ensemble. Certaines vont deux par deux en se donnant le bras. Il n'aime pas du tout la façon dont on le regarde sous l'auvent des fichus. C'est comme si on ne le voyait pas, mais on se pose des questions. Il y a bien un spécimen mâle mais il n'est pas mieux que les bigotes. Malgré le pardessus cossu et la casquette il est plutôt minable. On devine qu'il a des problèmes de prostate rien qu'à la manière précautionneuse dont il descend les marches du parvis. Pardon monsieur, pourriez-vous m'indiquer où demeure Casimir Fabius le peillarôt ?... Jamais !

Blaise passe dignement son chemin.

Le village, se dit-il, ressemble à une grosse crêpe collée au pied de la montagne. La crêpe est ceinturée par ces allées qu'ils ont longées hier soir à la tombée de la nuit. Sur ces allées de ciment s'ouvrent des maisons disparates, quelques jardins, un bureau de poste rose vif, un petit supermarché avec la flèche rouge du cigare. On dirait une haie de personnages endimanchés figés en contemplation du seul étranger de la rue : Blaise Quetsche en quête d'un peillarôt.

Mais voici le bistrot. Comment faire ? S'accouder au comptoir ? Demander d'une voix ferme où se tient Casimir Fabius, le marchand de peaux de lapins ? Ou bien se contenter de constater derrière la vitre l'absence du chapeau gondolé ?

C'est idiot de courir après une chose aussi dérisoire qu'un carnet de notes intimes ! Un objet sans valeur marchande ! D'ailleurs Maria est d'accord pour abandonner les recherches. Les ondes bienfaitantes sont toujours là sous le pull de Blaise, elles répandent dans son corps de minuscules décharges qui incitent à garder ses distances et à rire de tout.

Il continue donc sa promenade, s'engage dans une rue vieillotte découvre des arcades sombres, une placette et soudain c'est l'Ecole. Façade austère, mur d'enceinte, perron intimidant. En face de l'Ecole une boutique d'antiquaire dont la vitrine est pleine d'objets qui raviraient Marguerite. Pas du tout le genre à faire commerce de peaux de lapins ! Blaise hâte le pas. Au bout de la rue c'est le commencement de la montagne.

Une heure plus tard Blaise est de retour. Il avance rêveusement dans la rue du professeur Paran, à la façon des écoliers, poussant du pied une vieille botte rouillée rencontrée en chemin. Il suit tous les zigzags capricieux de cette boîte... Le voici devant la maison. Même si cela ne lui dit rien il faut entrer. D'ailleurs il a faim.

Le canard est sur le feu, semble-t-il. Son odeur embaume le vestibule et partout règne un silence monacal.

Blaise se dirige vers la cuisine. C'est l'endroit qu'il préfère.

La porte de service est grande ouverte sur le jardin, laissant entrer le froid. Berthe est dehors, cassée en deux au pied du cerisier qu'affectionne le merle. Il semble qu'elle soit à la recherche de quelques brins de persil sur le sol durci.

Elle offre en spectacle ses belles fesses grasses moulées dans la blouse blanche. Elle fredonne. Etoile des neiges mon cœur amoureux s'est pris au piège de tes grands yeux. Ses jambes un peu fortes emprisonnées dans un épais collant de laine noire se découpent sur l'uniformité beige du sol, les belles rondeurs vont se perdre plus haut dans la mollesse du tablier et...

— Sainte Vierge ! Vous m'avez fait peur ! jette-t-elle d'une voix vibrante quand elle découvre Blaise à ses côtés.

Blaise se sent aussitôt inexplicablement joyeux. Elle lève vers lui son visage clair tout en continuant d'explorer le sol d'une main active. Dès qu'il lui parle de Casimir Fabius et du carnet elle éclate de rire. Qu'est-ce que ce foutu vieil ivrogne pourrait bien faire d'un truc d'écrivaine ? Il sait à peine lire !

Maintenant elle se redresse en brandissant trois brins de persil. Blaise aimerait la taquiner sur ce mot écrivaine. Et puis aussi sur tous ces "Jésus" et "Sainte Vierge" qui jaillissent de sa bouche. Mais il préfère la regarder. Le rire fait bouger ses seins qui se rejoignent dans l'échancrure de la blouse en un sillon moite. Que porte-t-elle sous cette blouse ? Un soutien-gorge bleu pâle ? Une chemise de laine ? Elle n'a plus besoin des frusques du soldat pour lutter contre le froid. Une fois que son corps est lancé dans l'engrenage du travail il est comme une chaudière. On devine qu'il secrète en abondance des petites sueurs.

Non ! Croyez-moi ! dit-elle. Ce n'est pas Fabius qui a pris le carnet ! Il chine. Il récupère les bouteilles et les vieux journaux. Ce qui l'intéresse c'est de trouver les sous de son pinard quotidien. Mais si ça vous intéresse, il habite en dehors du village. Dans une espèce de gourbi...

La façon qu'elle a de prononcer ce mot exotique ! Maria maintenant tire son neveu par la manche pour qu'il s'extasie. Berthe roule les r, elle appuie sur la syllabe finale et au contact de ses lèvres le mot change de saveur, il se fait occitan. Elle répète le mot car il lui plaît, il lui donne la sensation d'être émancipée. Personne n'approche de gourbi à cause de l'odeur ! affirme-t-elle en humant son persil. Les peaux de lapins en train de sécher et puis toutes ces choses pas très catholiques qui traînent autour du gourbi, il y a de quoi dégoûter les gens !...

Encore un coup de religion, note Blaise (ou Maria implantée dans son cœur). On lui souffle à l'oreille que la chose écrite peut attendre car le verbe, éphémère et charmant, flotte comme un vol de papillons dans l'air glacé du jardin ! Berthe utilise les mots pieux de façon tellement prosaïque ! Aucun parfum d'encens ne sort de sa bouche. C'est unique.

Mais Berthe retourne à la cuisine et Blaise la suit. Il referme sur son ordre la porte de service.

— Ne gaspillons pas les calories ! chantonne-t-elle.

Maintenant elle s'occupe du canard. Il est en train de fondre doucement dans la cocotte de fonte, il faut le tourner sur toutes ses faces à l'aide d'une longue fourchette et de la palette de bois. Les mains blanches s'activent à gestes délicats. Une heure auparavant elles pataugeaient dans le caca. En ce moment elles sont lisses, parfaitement propres et le regard de Berthe lui aussi semble lavé à l'eau pure. Blaise n'y décèle pas la moindre trace rétrospective d'émotion. Il a honte de ses propres révoltes et sent grandir en lui cet élan amoureux auquel il ne comprend rien. C'est un amour impossible...

De temps en temps Berthe jette un œil sur le jeune Blaise pendant que le canard rissole. Elle le juge bien pitchouïnet pour s'occuper des papiers d'une folle dont le passage sur terre n'a servi à rien si ce n'est à ravager la vie d'un pauvre homme. Un honnête garçon qui vieillit dans son souvenir et ne se mariera jamais. Elle pique la viande dorée et soupire. Bien sûr Blaise est le neveu de la défunte. Il y a les liens du sang et tout ça. Mais il n'est pas dans le coup, paouïéré drôlé. Ces foutus papiers sont plus empoisonnants qu'autre chose, ils ne lui rapporteront pas un sou. Déjà qu'il est au chômage... et avec une mère infirme pardessus le marché...

Mais c'est un gosse superbe. Surtout les jambes. Avec des jambes comme ça il doit vous danser comme un dieu. Aïe ! quand Berthe pense à la danse ! Jésus Seigneur ! Ça la prend tout de suite dans les mollets comme une maladie. Il faut qu'elle bouge pour se changer les idées. Sinon elle vous fait le Chachacha dans la cuisine. Elle est comme ça. D'ailleurs tous les samedis on sait où la trouver. Elle fait tous les bals. Qu'il pleuve, qu'il vente, elle enfourche la mobylette et hop Mais tout de même ! Elle ne va pas demander à ce petit drôle s'il aime ça lui aussi ! Et puis se tortiller en cadence entre le fourneau et la table pour une démonstration ! Non ! Une femme de trente neuf ans qui se respecte n'allume pas un garçon de l'âge de son fils. Déjà qu'il la suit partout comme un orphelin...

— Je vous sers un petit café ? propose-t-elle et elle saisit la cafetière qui chauffe sur le coin du fourneau.

Le professeur entre quelques instants plus tard dans la cuisine, l'air troublé. Il ressent un vif agacement lorsqu'il découvre le jeune Blaise confortablement attablé devant un bol fumant. Et Berthe n'arrête pas de jacasser, bien entendu.

13

Marguerite a tout entendu derrière la porte : les allées et venues, les chuchotements et pour finir le pas traînant de la vieille dame qu'on éloignait.

Que faire pendant ce temps sinon figoler longuement sa toilette ? Maintenant l'invitée du week-end se sent tout à fait à son avantage dans sa tenue grise et mauve. Elle entrouvre sa porte, pointe son nez, inspecte le palier. Rien à signaler ci ce n'est une puissante odeur de Javel.

Le moment semble opportun pour faire une entrée souriante dans l'univers de la maison. Marguerite s'engage dans l'escalier. Tandis que ses malheureuses jambes, marche après marche, effectuent péniblement la descente, son regard enregistre tout ce qui lui a échappé hier soir à la lumière électrique. Les mains baguées s'agrippent à la rampe. Une pause d'indignation muette se fait à la bifurcation de l'escalier. Deux faisans au plumage pâteux se fondent à la teinte indécise de la muraille. Aïe ! cette nature morte ! Une gamme de marrons vraiment déconcertante, se dit Marguerite qui fronce le nez et imagine un vieil oncle peintre amateur. Elle détourne résolument les yeux de cette horreur et découvre tout en bas, près de la porte d'entrée, un porte-parapluies Napoléon III tout à fait charmant en carton bouilli.

Mais la voici au bout de ses peines. Elle pose enfin sur le carrelage un escarpin verni dont l'échancrure révèle la finesse arachnéenne d'un bas noir orné de pastilles opaques. Le hasard dirige son regard sur le carton des manuscrits. Tiens ! il est toujours là ! Mais aussitôt le portemanteau de bambou détourne son attention. Au jour, c'est une pure merveille. Il a un chic fou. Plantée au milieu du vestibule elle lorgne ce bel objet, en suppute le prix. Hésite. Ne sait pas très bien où aller.

Le salon semble le meilleur endroit. D'ailleurs la double porte est entrebâillée et si on prête l'oreille on entend un vague bruit de conversation. Marguerite pousse le battant avec une infinie discrétion et le salon lui apparaît, plus moche encore sous un éclairage diurne.

Les horribles fauteuils anglais forment toujours le même cercle compassé autour du bouquet de jacinthes. Mais ils sont vides. Le ronron de voix humaine émane d'un téléviseur dont le froid rectangle gris éclaire le fond de la pièce. L'image mal réglée tressaute. Est-ce que ce n'est pas cet idiot de Garcimore qui péroré ? Oui, c'est bien lui. Il joue avec quelque chose qui ressemble à un briquet et on sait à l'avance ce qu'il va dire. Faussement stupéfait il lance en effet la fameuse réplique "ça marche !". Mais son visage est alors déformé par quelque désordre hertzien, l'effet est complètement raté.

En face de Garcimore, soigneusement installée dans un fauteuil trône la vieille dame. Sa tête bien appuyée au dossier reçoit avec une solennelle indifférence l'éclairage cru et fantaisiste de la télévision.

Ils l'ont arrangée comme pour un voyage, un gros bonnet de laine est enfoncé sur ses cheveux blancs. Elle semble en attente.

En attente de quoi ? se demande Marguerite qui réprime un frisson.

Elle recule sans bruit. Se retrouve dans le vestibule. Décide en toute hâte que la cuisine est le meilleur endroit de la maison. Une merveilleuse odeur de nourriture renouvelle le miracle de la veille, quelque volaille en train de rissoler sans doute.

Marguerite s'élanche sur le linoléum vert, malgré sa mauvaise jambe elle court presque. Elle s'inquiète à cause de Blaise. Est-il revenu de promenade ? A-t-il retrouvé ses esprits ?

Blaise est attablé dans la cuisine, il boit un bol de café et il a l'air tout à fait content. En face de lui la bonne s'active à son fourneau tout en jacassant. Qu'est-ce qu'elle raconte encore, celle-là ? Blaise se tord.

Le professeur se tient un peu en retrait, le dos appuyé au vaisselier. Le pauvre homme a une mine épouvantable, mais il faut reconnaître qu'il essaye de faire bonne figure.

— Oh ! que ça sent bon ! lance Marguerite avec le sentiment désagréable de répéter toujours la même chose.

Elle distribue à la ronde des sourires enjoués.

— Que faisons-nous avant le déjeuner ? enchaîne-t-elle car elle a un grand besoin d'action en toutes circonstances. Commençons-nous enfin à vider le carton ?

Frrt ! Derrière la fenêtre un gros merle s'ébroue. Il prend son vol et disparaît vers le fond du jardin.

14

Marguerite a décrété qu'elle resterait en compagnie de Berthe le temps qu'on déménagerait le carton.

— Quand mettez-vous les navets dans la cocotte ? entend Alphonse qui s'éloigne le jeune Blaise sur les talons.

Il s'efforce de ne pas penser à ces choses que contient le haut carton brun. Depuis que ce carton a échoué au pied de l'escalier il détourne la tête chaque fois qu'il passe devant. Ou bien il ferme les yeux. Ce matin, Dieu merci, il se sent investi d'un étrange courage. L'effroyable colère qu'il vient de prendre contre sa mère l'a purifié. Maria l'entraîne, elle le tient par la main. C'est un contact apaisant. Ses doigts écorchés, brûlés de chlore, sont comme emprisonnés de douceur.

Il avance sans traîner la jambe, suivi docilement par cet enfant si beau. "Calme-toi !" chuchote Maria à son oreille. "Ce n'est pas une affaire, tu verras ! Tu ne vas pas souffrir. Tu m'as presque oubliée. La preuve ? Tu n'aimes pas cette façon qu'a Berthe de rigoler avec le petit. Tu es un peu jaloux. C'est bien..." Alphonse aimerait hausser les épaules à ces inepties mais le regard de Blaise est vrillé sur ses omoplates.

Ils pénètrent dans le bureau d'Alphonse situé juste en face du salon. Aussitôt Blaise voit les paquets de copies empilés à côté de la lampe, les bics plantés comme de mortels stylets dans le gobelet de céramique et il a un frisson de répulsion. L'habituel sourire ensoleille son visage et il aide le professeur à dégager tout ça. Il dissimule de son mieux le plaisir que lui procure l'exil des copies sur une console, le froissement de certaines et la chute sournoise de deux ou trois d'entre elles derrière le meuble.

Ils reviennent au pied de l'escalier. Se baissent avec ensemble. S'emparent du carton. Han ! Les yeux dans les yeux ils le soulèvent. Un cahier jaune s'échappe qui est rattrapé de justesse.

— Ça va ? demande Alphonse.

— Ça va.

— Allons-y. Partez à reculons. Je vous guide... A droite... Maintenant un peu à gauche... C'est bon...

La lourde boîte s'ébranle. Elle se déplace avec lenteur. On dirait un étrange animal haut sur pattes pourvu d'antennes tremblotantes (les rouleaux de photocopies). Alphonse gémit sous l'effort. Invisible, l'âme de Maria précède le convoi, voletant comme un papillon ivre de plaisir. "Encore ce fichu tempérament doloriste !" aimerait crier cette âme agacée par les plaintes sourdes de son ex-amant. "Il faut toujours qu'il se plaigne !". Elle revient en arrière, frôle l'oreille d'Alphonse et chuchote "ils te donneront la machine à écrire, c'est toi qui l'auras, je te le promets..."

Le carton Badoit est enfin déposé au centre de la table. Blaise s'empare des rouleaux de photocopies, souffle dessus pour en chasser la poussière.

— Une bonne chose de faite ! dit Alphonse en s'épongeant le front.

— On vide tout ?

— Si vous voulez.

Les chemises de bristol, les cahiers et les carnets sortent enfin de prison. Tout cela a été comprimé trop longtemps et garde une forme bizarre. Blaise tapote, aère. Rien à faire. Les gros cahiers surtout ont souffert.

Mais l'Underwood est toujours coincée au fond du carton et le carton placé comme il l'est au milieu de la table est beaucoup trop haut pour qu'on puisse en extirper la machine à écrire. Les deux hommes le saisissent. en un ultime effort et le posent au sol. Ensuite ils se penchent sur ce puits brun que tant de manipulations ont gondolé et ils aperçoivent les petites touches blanches cerclées de métal. Elles sont là, au rendez-vous, livrant au fond du trou leur énigmatique message universel. A z e r t... Y u i o p... Blaise plonge ses mains et saisit délicatement le socle de fonte. Deux ou trois cliquetis et l'Underwood est sur le bureau d'Alphonse. Noire et blanche comme une star du cinéma muet.

Cahin-caha, Marguerite arrive. Elle s'extasie sur la rapidité d'exécution des manutentionnaires. Elle s'extasie sur la façon dont Berthe accommode le canard. Mélange tout avec un entrain primesautier.

On trébuche dans l'emballage vide qui gît à la renverse sur le tapis. On tourne rêveusement autour de la table en évaluant du regard les restes spirituels de Maria Quetsche.

15

Etrange affaire que l'écriture ! Le produit fini en déconcertera plus d'un. Il se présente dans un silence énigmatique.

Comment plonger dans ces eaux inconnues ?

Comment se fier au matériau ? Il est imaginaire.

Après deux bouteilles de vin de Comignes nos intervenants ont bu du café très fort. Ensuite ils sont venus en procession de la salle à manger au bureau. Marguerite est un peu congestionnée.

La voici affalée dans un fauteuil d'osier, un meuble de jardin un peu inattendu mais dont le cannage est ravissant. Alphonse trône maintenant sur un siège pivotant derrière la

table. Quant à Blaise il a choisi une chaise près de la porte et comme celle-ci est restée grande ouverte il semble prêt à filer dès la première occasion.

Le canard accompagné de navets tendres occupe les trois estomacs. Plaisir déjà oublié. Douce béatitude.

Enfin, ils sont là. En triangle autour des fameuses reliques.

— Je n'ai pas connu Maria, déclare Marguerite. Je me demande si j'ai le droit de mettre mon nez dans ses affaires.

— Ne parlez pas ainsi, coupe Alphonse. Vous l'avez assistée au moment de sa fin.

Elle a un geste de main pour signifier que cela n'est rien. Quête un encouragement du côté de Blaise mais Blaise contemple stupidement l'escalier.

— Eh bien, allons-y ! s'écrie-t-elle avec résignation. Comment nous lancer dans l'arène ?... Je propose de mettre en commun nos souvenirs... d'échanger quelques impressions... Cela pourrait peut-être nous aider.

— Excellente idée, n'est-ce pas, Blaise ? Blaise se contente de sourire passivement.

— Si vous voulez, propose Marguerite, je commence. J'ai tellement peu de choses à dire que...

Mais un petit renvoi discrètement réprimé interrompt ce préambule et les choses en restent là. Le silence s'installe de façon pesante.

Par bonheur voici Berthe. Blanche et muette apparition. Trois paires d'yeux suivent aussitôt sa vive démarche. Au passage elle leur lance un regard inexpressif et se hâte vers l'escalier. "Tiens ! la vieille dame a réintégré sa chambre ! " se dit Marguerite ravie de cette diversion. Mais derrière la table Alphonse fait nerveusement craquer son fauteuil pivotant. Il a beau se répéter que tout ira bien maintenant (il a condamné la maudite porte avec deux planches solidement clouées), il reste tendu, inquiet. Impossible de se concentrer sur Maria quand Maman est si proche au-dessus d'eux.

D'un effort louable Blaise brise enfin le silence.

— Marguerite a été la dernière à voir Maria vivante, déclare-t-il tout en observant avec intérêt la rapide ascension de Berthe dans l'escalier. Elle ne lui a jamais parlé c'est vrai, mais...

Maintenant Berthe a disparu. Les pensées de Blaise la suivent.

— Oh ! mais j'espérais le faire ! s'écrie Marguerite. J'attendais une occasion. Mais il... enfin... elle...

Tout s'embrouille dans sa gorge et le silence est roi.

— Marguerite croyait que Maria était un homme, dit Blaise pour éclairer Alphonse.

— J'ai honte ! bafouille Marguerite. Le hall était mal éclairé... Et puis avec cette parka, ce béret, ces vieux pantalons et tout...

— Chère amie, coupe doctement l'amant du vieux du quatrième, Maria n'était jamais ce qu'on imaginait !

Et le voilà lancé. Il entame un discours embrouillé dont le sujet semble lui être familier. On l'écoute distraitement. Marguerite devine que le vieux du quatrième est sur le point de se réconcilier avec Maria Quetsche, mais de façon subtile et terriblement compliquée. Blaise ne quitte pas l'escalier des yeux. Ces vieilles histoires l'assomment.

Mais un soupir tragique clôt brutalement le flot de paroles. L'effet sentimental de ce soupir est presque indécent. Il serait indélicat de contempler Alphonse au paroxysme d'un tel émoi. Justement Casque d'or revient ! Elle a dévalé l'escalier sans bruit pendant le discours et maintenant elle traverse encore le vestibule. On l'observe. Les blanches rondeurs disparaissent du côté du salon. "Encore un problème avec la vieille dame" se dit Marguerite.

Berthe revient.

— Excusez ! dit-elle avec timidité en restant sur le seuil. Je ne trouve pas le coussin bleu de la maman.

— Ce coussin est à la buanderie ! coupe sèchement Alphonse.

— J'y vais ! propose Blaise qui soulève déjà une fesse.

— Je vous en prie ! Jamais de la vie ! Berthe donnez n'importe quel coussin à ma mère et ne nous dérangez plus, ordonne durement Alphonse. Berthe file vers l'escalier. Pensive, Marguerite la suit des yeux. Elle a surpris une étincelle d'intimité dans le regard blessé que Berthe a jeté à son maître. Tiens tiens ?

— Où en étions-nous ? demande Alphonse dont la voix s'est automatiquement adoucie. Blaise, c'est à vous de prendre la parole, je crois. Hier vous avez fait allusion à votre dernière rencontre avec Maria. Dans des circonstances tragiques, la mort de votre père...

Blaise voit s'agiter une main professorale. Il tousse un peu comme un élève qui bute sur sa leçon.

— J'étais tout gosse, déclare-t-il enfin.

Dans son esprit cette affirmation devrait suffire, mais un coup d'œil en direction du siège pivotant lui apprend qu'on attend davantage de son pouvoir d'expression. Il se lance donc dans un récit désordonné, un peu haletant, où la passerelle pourrie tient plus de place que Maria. Marguerite qui a remonté frileusement son châle de mohair gris l'encourage d'un sourire. Elle joue avec une de ses bagues, un petit diamant qui étincelle ou s'éteint selon le caprice de ses doigts. Tout en parlant Blaise fixe intensément les cheveux d'argent, le châle gris, le diamant.

— J'avais neuf ans, conclut-il dans un souffle.

Le silence qui suit a perdu sa troublante opacité. Il est devenu fluide sous l'effet d'une écoute qui semble se poursuivre bien que le récit soit achevé. Alphonse n'éprouve aucune difficulté à le briser.

— Moi, je vous parlerai de la femme de cinquante ans, commence-t-il d'une voix recueillie.

Et Marguerite sous l'effet de cette voix se cale confortablement dans le fauteuil d'osier. Cet homme timide, tout compte fait, est un homme de discours. Il possède une aisance de parole qui évoque qu'on le veuille ou non des rouages bien huilés. Il mènera la chose à son terme sans la moindre défaillance. Elle tend l'oreille mais n'enregistre que l'essentiel car elle ne peut s'empêcher de papoter dans sa tête sur le tempérament du professeur. La femme que ce pauvre Alphonse a aimée n'était pas du tout celle qui pouvait lui convenir, estime-t-elle les yeux baissés tandis qu'on lui explique Maria d'une voix vibrante. Une femme en pleine maturité, à l'apogée de son pouvoir créateur, toute entière possédée par son art.

— Mais vous lisiez ce qu'elle écrivait, j'imagine ? demande-t-elle étourdiment.

Alphonse rougit.

Où est donc passée l'âme de Maria Quetsche ? Il semble qu'elle ne soit nulle part. Elle s'est provisoirement dissoute dans la tristesse de la maison de son amant. Timidité d'artiste ? Légitime épouvante ?

— Hélas, je n'ai jamais pu obtenir cette faveur. Aussi incroyable que cela paraisse Maria s'y refusait. Blaise vient de nous le dire, elle avait son caractère. Et moi je la respectais tellement... Oh ! et puis à quoi bon ? J'ai passé des soirées, des nuits entières à la contempler. Elle supportait ma présence pendant qu'elle écrivait. Elle disait que j'étais le seul qui... mais...

Il jette un regard rancuneux sur l'Underwood. L'Underwood est là au centre de la table. Elle lui tourne le dos comme une vieille amie offensée.

— Maria ne faisait confiance à personne, continue-t-il avec amertume. J'ai gardé toutes ses lettres. Il y en a une où elle parle justement de ces choses. Je vous la ferai lire tout à l'heure et vous comprendrez peut-être. J'aurais tant voulu l'aider ! Elle avait du talent, j'en suis certain. Mais comment sauver de la noyade quelqu'un qui veut absolument se noyer ? Maria était une femme fascinante. Déconcertante. Victime de ses préjugés. Elle défiait son art. Le plaçait si haut que nul n'y avait accès. Et je ne suis qu'un modeste professeur...

Le ton provocateur de cette affirmation interpelle inutilement la défunte.

— Mais il y a eu ce roman à succès, tout de même. Vous l’avez lu ?

— Bien sûr ! Un très bon roman. Bien ficelé. Prometteur...

Dans le dos du professeur, la vieille armoire bourrée de revues pédagogiques a un bref craquement. Marguerite sursaute.

— Vous possédez un exemplaire de ce livre ? hasarde-t-elle.

— Oh ! je dois bien en avoir une dizaine ! Je me ferai une joie de vous en offrir un. Je n’en propose pas au jeune Blaise, j’imagine que malgré les terribles brouilles de famille, ses parents...

— Ne croyez pas ça, coupe Blaise morose. Je n’ai jamais vu la couleur de ce Destin.

— Eh bien nous allons réparer cela tout de suite !

Alphonse ouvre la vieille armoire. Il s’accroupit et fouille nerveusement dans les rayons du bas. Un volume, deux volumes jaunis échouent soudain sur la table tandis que du fond de l’armoire la voix étouffée du professeur annonce qu’il y en a encore sept exemplaires en réserve !

Follement excités Blaise et Marguerite se saisissent du Destin.

16

Quand Berthe tente de se définir elle-même elle utilise une formule dont la concision a un pouvoir apaisant. Elle dit et elle répète qu’elle “est revenue de tout”.

Cet après-midi elle se sent particulièrement “revenue de tout”. La vieille maman geint dans sa chambre, la tête appuyée sur un coussin jaune trop dur. Au rez-de-chaussée palabrent des gens intelligents.

Berthe a échoué dans un endroit intermédiaire : le palier. Elle est assise sur la première marche de l’escalier, le menton dans les mains. Elle refuse de pleurer. “Ne nous dérangez plus !” a-t-il jeté avec son affreux mépris. Elle ne peut penser qu’à cette phrase.

Un bourdonnement de voix monte des sombres profondeurs de la maison. Le désespoir au cœur elle forge ses raisons de vivre. Elle ressasse toutes les choses dont elle “est revenue”. Tombée enceinte à dix-huit ans des œuvres d’un forain. Epousée à vingt quatre ans par un gendarme qui aurait pu être son père et qui buvait. Divorcée à vingt six ans. Et toujours toujours toujours des vieux parents à charge ! Qui dit mieux ?

Femme de ménage toute sa vie. Sauf pendant la courte période de gendarmerie dans l’Hérault. Oui mais elle n’a jamais demandé un sou à personne.

Son défaut ? Elle est trop bonne.

Elle ne sait rien refuser. Elle est comme ça et puis voilà. Quand elle est entrée en place ici, Il a été bien content de la trouver.

Maintenant, sous prétexte de rien, il lui parle comme à un chien. “Donnez n’importe quel coussin à ma mère et ne nous dérangez plus !”.

Il n’était pas aussi fier ce matin pendant qu’ils pataugeaient tous les deux dans la merde de la vieille. Mon Dieu Jésus cette frousse ! Plus de maman dans la chambre et des traînées de caca partout. La porte de la toilette fermée de l’intérieur... Il était comme fou. Il a failli se démolir en démolissant cette foutue porte. Mais il n’avait qu’une idée en tête pendant tout ça, que les invités ne s’aperçoivent de rien !

Et qui a nettoyé la maman ? Son cul ? Ses cheveux ? Ses ongles ?

Berthe, bien entendu.

Berthe n’est bonne que pour les histoires de cul. C’est sa spécialité et puis voilà... “ Ne nous dérangez plus !”... Ensuite elle doit rester à sa place.

Oh ! oh ! oh ! Elle y reste à cette place. Pas besoin d'avoir peur. La merde fait partie de la vie, qu'il le veuille ou non. On se lave les mains et on en revient comme du reste. Qu'est-ce qu'elle en a à foutre, Berthe, du professeur Paran et de ses chagrins d'amour d'avant le déluge ? Rien du tout !

Berthe est allée partout où la connerie humaine vous assassine. Elle n'en est jamais morte. Elle en est toujours revenue. C'est sa force. Elle n'est pas écrivaine. Ça ne l'empêche pas d'avoir ses idées sur la vie.

Elle est jeune, elle. Même que le petit Blaise, si elle voulait...

Berthe cesse de fixer le mur de la cage d'escalier avec le tableau marron des oiseaux. Elle se détend enfin. Appuie languissamment sa tempe contre la rampe. Tend l'oreille du côté des voix.

C'est le petit Blaise qui rigole. Un vrai fou rire de gosse. Mais qu'est-ce qu'il raconte entre deux hoquets ?

— Je me suis trompé de destin !

Voilà ce que Berthe entend. Non mais ! Qu'est-ce qu'ils vont chercher encore ? Se tromper de destin ! Un gamin qui a la vie devant lui ! Sainte Vierge !

17

— Ouïe ! Ouïe ! glousse Blaise en pointant l'index sur la couverture défraîchie, je me suis trompé de Destin !

Le titre s'étale en belles capitales brunes "LE DESTIN D'ARMAND DONNAY".

— Abandonné... Armand Donnay... Il n'y a pas grande différence ! dit Marguerite qui rit de tout son cœur.

Mais le professeur s'indigne.

— Quoi ? Vous ne connaissiez pas le titre ?

— Blaise était tellement jeune ! Il l'a enregistré à l'oreille. Il l'a enregistré de travers.

— C'était plus beau ! hoquette Blaise en s'emparant du livre. C'était bien plus beau ! Le Destin Abandonné ! Oh ! là là ! mes aïeux !

— Peut-être, concède Marguerite, mais ça ne voulait délicieusement rien dire. Comme c'est bizarre ! Je ne me suis même pas demandé ce que ça pouvait signifier.

— Voilà un bel exemple de tradition orale, dit Alphonse avec un rire troublé.

Mais on l'empêche de se lancer dans quelque péroration.

— Je comprends tout ! exulte Blaise. Voilà ! C'est clair maintenant. La fabrique de sirops de mon grand-père était un numéro six de la rue Armand Donnay ! L'adresse est sur toutes les étiquettes des bouteilles. Je l'ai lue cent fois, nous avons des dizaines et des dizaines de ces bouteilles vides dans notre cave ! C'est pour ça qu'ils en ont fait tout un drame !... Sacrée Maria !

Il soliloque d'une voix passionnée. Marguerite s'est saisie de l'épaisse brochure, elle la tourne en tous sens, elle l'approche ensuite de ses narines avec sensualité. Elle adore cette odeur d'encre et de papier délicatement confinée, sublimée d'âcres parfums de poussières. Une odeur qu'on ne trouve que chez les bouquinistes. Et puis les pages sont encore dans leurs plis, cahiers par cahiers... En ce temps là on n'utilisait pas systématiquement le massicot, on ne rognait pas comme aujourd'hui l'œuvre imaginaire pour mieux la loger à l'étalage. Pour lire ce roman elle va retrouver un plaisir oublié : couper les pages d'un livre avec un coupe-papier. Elle savoure à l'avance ce plaisir : glisser une fine lame au plus intime du pli et puis... crac ! crac ! trancher le papier avec

délicatesse. Un cahier s'ouvre. On grappille un mot ici, une phrase là. On se fait lentement une idée de l'histoire...

Mais elle pose le livre sur la table. Une insidieuse envie de faire pipi détourne lamentablement son esprit de ces joies éthérées. Elle contemple encore le bel ouvrage, mais de loin. Avec respect. Bien entendu le nom de Maria est imprimé sur la couverture. Maria QUETSCH. Un nom superbe. Bref, sérieux, mais vous laissant comme un parfum de fruit dans la tête. Marguerite a vraiment envie de lire ce livre qui lui semble beaucoup plus rassurant que les manuscrits. Elle oscille entre cet appel muet et le besoin de plus en plus pressant qui assaille maintenant son corps.

Mais Alphonse, par un effet d'accoutumance tout à fait explicable, néglige le livre. Timidement, il caresse le fruit défendu, toutes ces paperasses entassées à la diable à côté de la machine à écrire. Il soulève le pan d'une chemise de carton bulle de ses mains superbes faite pour l'amour. Déchiffre une ligne ou deux en fronçant les sourcils. Marguerite qui l'observe à la dérobée constate que ses épaules sont parfois secouées d'un frisson nerveux, elle attribue ces frissons incontrôlés à quelque élan de convoitise. Elle en est vaguement choquée. Projette d'aller au petit coin. Suppute l'interminable distance de linoléum vert. N'arrive pas à se décider. "Enfin, enfin tu es à moi..." croit-elle entendre (mais ce n'est que pure invention de sa part) tandis que l'ancien amant de Maria délaisse la chemise bulle pour un cahier bleu. "Je te possède..."

Marguerite se tortille pudiquement et tout à coup la sonnerie du téléphone explose. aiguë. Stridente. L'épicentre sonore est sous les manuscrits. Alphonse exhume le combiné du fouillis de paperasses.

— Allô ? Ici le professeur Paran.

Il arbore un air de dignité professionnelle vraiment impressionnant. La scission avec les gribouillis du cahier bleu s'est accomplie par magie dès qu'il a porté l'écouteur à son oreille. Quelqu'un lui parle d'une voix crépitante et sonore.

Comment vit cet homme ? se demande Marguerite figée sur place et n'osant pas faire de bruit. Sa curiosité est plus forte que l'envie de faire pipi. Pas une minute elle n'oublie ce regard d'apitoiement qu'il a eu hier soir quand elle a traversé le vestibule. Une ironie mordante l'habite comme une flamme corrosive. A-t-il seulement des amis ? Ou bien se contente-t-il d'une quelconque association culturelle pour occuper ses loisirs ? Elle opte pour la deuxième hypothèse tout en contemplant avec une discrète impudeur ce mâle au physique romanesque qu'elle ne séduira jamais.

— Ouais... ouais... prononce le professeur.

Elle n'a même plus envie d'aller au petit coin, ce qu'elle devrait faire par bienséance afin de laisser leur hôte converser tranquillement. Le sentiment de sa terrible infirmité la submerge.

— N'exagérons rien ! dit-il encore en hochant la tête.

La conversation s'éternise et Marguerite n'apprend rien d'intéressant. Quant à Blaise il s'ennuie. Il s'est emparé machinalement du "Destin" comme s'il était dans une salle d'attente. Maintenant il lit le début du chapitre Un, de façon laborieuse, sourcils froncés (peut-être à cause de ce handicap mental qui inverse les syllabes dans sa tête). Il sort un opinel de sa poche, coupe quelques pages sans beaucoup de soin.

Clac ! le combiné retombe sur son socle. Blaise aussitôt abandonne le "Destin".

Le professeur soupire.

— Un de nos jeunes surveillants me signale un ennui de discipline à l'Ecole, annonce-t-il d'un air perplexe.

— Une mutinerie ? s'écrie Blaise.

— l'Ecole n'est pas une prison, dit Alphonse avec un sourire d'indulgence. Non, ce n'est pas une mutinerie comme vous dites, toutefois la chose est préoccupante. Le prince Abdul est un type sensé. S'il fait appel à moi un dimanche...

— Le prince Abdul ? Vous avez dit le prince Abdul ? s'extasie Blaise.

— Ce n'est qu'un sobriquet d'école, rétorque Alphonse un peu agacé.

— Ah ! bon ! dit Blaise déçu.

— Nous l'appelons tous ainsi... Excusez-moi... Cette affaire me perturbe plus qu'elle ne devrait. Je dois recevoir ce garçon quelques instants pour qu'il m'expose les détails de l'histoire. Ce ne sera pas long. Nous nous tiendrons au salon et comme cela vous pourrez continuer ici notre petit travail...

Quel travail ? se demande Marguerite exaspérée. Nous n'en finirons jamais, nous n'ayons même pas commencé ! Moi, je vais au bout du couloir !

— Dommage que ce ne soit pas un vrai prince ! insiste Blaise. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

— Son vrai nom est Joseph Bonamour. Mais il est d'un noir d'ébène et...

On sonne à l'entrée. L'affriolante description avorte aussitôt sur les lèvres d'Alphonse qui s'élançe pour ouvrir. Il aurait dû rabattre la porte du bureau afin de préserver le secret de cette affaire épouvantable mais dans sa hâte il n'en fait rien. Seigneur ! Un dépôt d'armes dans le dortoir des terminales !... Trois regards convergent sur sa personne. Blaise et Marguerite réfugiés dans l'embrasure l'observent passionnément, mais aussi, là-haut entre les barreaux de l'escalier, l'œil gris acier de la servante immobile.

Blaise attend avec impatience que s'ouvre la porte d'entrée et que surgissent enfin toutes les splendeurs de l'Orient.

18

Au-dessus d'eux, dans l'espace clos de sa chambre, la vieille maman émet une plainte bestiale. Cette plainte se répète une ou deux fois, semblable à quelque cri de bête sauvage au cœur de la forêt. Mais nul n'y prête attention.

Alphonse boutonne machinalement sa veste. Sa tête est pleine d'images confuses et effrayantes, des images sur lesquelles la fameuse classe quarante-cinq est incapable de mettre des noms. Grenades offensives ? Parabellum ? D'une main soudain très moite il saisit la poignée de cuivre.

Et Maria ? Où est donc l'âme de Maria ? Elle flottait ici et là comme un parfum d'encens depuis que le contenu du carton se trouvait enfin répandu sur la table. Modeste. Douce. Incapable de lancer défi à ceux qui allaient lire. Mais voici que la vie à nouveau s'interpose sous forme d'événements romanesques cette fois-ci ! Un prince Noir... Un dépôt d'armes... L'imminence du sang, peut-être...

L'âme est vaincue. Elle entre en agonie. Le miroir où tant de reflets provoquaient de fulgurantes naissances ne réfléchira plus rien. Son immortalité n'était qu'un leurre.

Mais dans le vestibule la porte s'ouvre enfin et la haute stature de l'Africain se découpe sur le seuil. Frileuse. Dansante. Portée par d'élégantes colonnes moulées dans un jean. Rutilante à cause du blouson de Nylon violet. Et aussitôt vibre une voix moelleuse, ensoleillée, qui emplit la maison, s'élève comme un souffle chaud jusqu'à l'oreille de Berthe.

— Je m'excuse de vous déranger un dimanche après-midi, chante cette voix superbe.

Elle a une façon délicate et gourmande pour façonner les "r", elle les retient dans la gorge comme une bouchée de miel. Un rire bref, de temps en temps, fait office de cymbale.

— Comme il est beau ! chuchote Marguerite.

Les deux hommes s'enferment au salon pour un long et mystérieux conciliabule.

VI

NOTES SUR MOI MEME

1

“Noir et brillant comme c’était sur la banquette de la femme, ronchon Casimir Fabius, avec du rouge sur les bords des feuilles, vous auriez dit un missel de curé, attal con ! Bordel dé Diou quel attrape couillon. Vous ouvrez ça et c’est tout grabouillé à l’intérieur... Une espèce de truc qu’on peut pas lire ! Et que ça monte... et que ça descend... Putain ! Pas un coin de libre ! Enfin. Chez Fabius on jette rien.

Vous pouvez pas vous en servir pour les comptes à cause de cette merde d’écriture qui débord partout. Oui, mais. En arrachant toute cette saloperie bonne pour les cabinets il vous reste tout de même l’épaisseur de mon doigt pour une activité utilitaire.

Piétase ! C’est dur comme tout !

Bon, ça y est.

Ceusses-là, les trois du dessus qui sont un peu propres et presque pas écrites, macarel, je m’en vas y foutre les clous de semence pour le Gustou. Des petits paquets bien propres à deux francs le cornet.

Pour le reste, con, je te fous ça aux chiottes et vite fait. La Dépêche du Midi se fait rare avec ces couillons d’Emmaüs. Ils vont partout. Ils raflent tout et le crochet du cabinet à Fabius a plus rien à branler. Oh ! mais... c’est du satin pour son cul qu’il va avoir, le père Casimir ! Et le cul bleu, mon cochon, à cause de l’encre. Comme les riches !

Bon. Eh bé... comme j’ai dit. Les trois du dessus pour les clous et le reste au cabanon...”

2

Premier cornet de clous de semences :

“Je n’ai jamais écrit sur moi-même, jamais utilisé ma vie comme matière première et ceci pour une raison simple : ma vie est sans intérêt.

Je n’ai jamais utilisé ma vie comme moyen d’existence.

S’il fallait mettre ma personne en évidence comme un objet d’art je serais bien embarrassée. Comment agencer l’éclairage pour obtenir l’effet souhaité ? “.

Deuxième cornet de clous de semences :

“Ces notes seront sarcastiques. Démystifiantes. J’essayerai d’échapper au narcissisme conventionnel qui dont sont victimes la plupart des écrivains. Me montrer sans fards. Utiliser impérativement la troisième personne du singulier.”

Troisième cornet de clous de semences :

"A quel moment de cette vie saisir Maria ? Dans le ventre de sa mère ? Ou bien, au contraire, gommer tout ce qui échappe à la mémoire consciente ?

Basta !

Maria Quetsche est née le 19 avril 1919. Elle n’a jamais connu sa mère morte des suites de l’accouchement. Personne n’a tracé la tradition orale de sa petite enfance...”

3

Le cabanon est au fond du jardin le plus loin possible de la maison à cause des odeurs. C’est un édicule à la mode ancienne sans eau courante ni chasse d’eau. Pour déféquer on pose ses fesses sur une lauze froide et il ne faut pas manquer le trou rond percé au-dessus du cloaque. La merde tombe comme ça. Floc ! Elle retourne sans complication à la nature. La puanteur est extrême. Pour se torcher il suffit de lever la main, on attrape au crochet de fer un carré de papier de format suffisant. Il se déchire tout seul, l’humidité du lieu l’a rendu fragile et mou.

Si le travail de la tripe est un peu lent, si les pauses s’accumulent dans l’effort d’expulsion il y a le paysage pour aider. La petite lucarne taillée dans le mur de pierre est juste à portée de l’œil et suivant le temps on voit de l’or, ou bien de l’argent, ou encore le cristal de la pluie sur la beauté heureuse de la campagne. Quelquefois le vent d’autan dégringole comme un malin le long de la montagne toute proche. Il entre de plein fouet par le petit orifice carré et c’est bien car il accomplit une œuvre assainissante. Il passe, il file par les fentes de la porte aux planches disjointes et il emporte à sa suite les effluves putrides assaisonnées d’azote et d’ammoniaque. Chaque fois il soulève (ou fait simplement frémir) les carrés de papier cul accrochés au fil de fer recourbé. Une caresse de l’esprit...

Le vent file au jardin. Mais peut-on parler de jardin ? C’est plutôt un terrain vague. Ni semis ni herbes folles. Des pneus usagés, des bassines rouillées, un vieux frigo et des dizaines de jerricanes en plastique. Pas une once de verdure.

La maison ressemble au jardin. Murs de pierres sèches, toit d’ardoise, contrevents vermoulus et décolorés. Le seul ornement est une treille rouillée où la vigne aux ceps gris mettra peut-être l’été prochain un reflet vert.

Les pages arrachées au carnet de moleskine noire ont toutes une belle lisière frisée sur le côté. Elles sont pendues au crochet de fer du cabanon, Elles vont bientôt une à une comme les feuilles mortes d’un platane rejoindre l’humus. En attendant, sous l’effet du vent, le premier feuillet se soulève et laisse entrevoir le suivant. La belle écriture nerveuse, hardie, que personne ne déchiffrera, conserve encore (mais pour combien de temps ?) le charme abstrait, énigmatique, d’un message silencieux. L’abondance des mots nuit un peu à l’architecture des petits dessins tracés d’une main experte.

Pour feuilleter ces souvenirs précieux sans les lire, il n’y a que le vent.

C’est comme un chuchotement.

Qu'importe le vent ? aurait déclaré l'âme de Maria si elle était venue ici flotter dans cette belle puanteur naturelle. Mais la lente dissolution de cette âme se faisait ailleurs, au chevet d'œuvres essentielles en attente de lecture.

Pour rédiger ces "Notes sur moi-même" Maria s'était bravement emparée d'un scalpel et elle s'était mise à fouailler ses propres entrailles avec l'espoir de maîtriser ainsi l'angoisse existentielle. Elle avait écrit au fil de la plume, sans une rature, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Une sorte de bonheur sauvage l'habitait tandis que naissait lentement à la lumière un être dont elle ne faisait pas grand cas mais qu'elle avait le sentiment de mal connaître. Elle assistait à cette naissance avec curiosité. Elle découvrait peu à peu que c'était exactement la même chose que la naissance d'un personnage de fiction.

Elle avait commencé ainsi :

Maria Quetsche jaillissant du ventre de sa mère n'était qu'un petit animal défini par son sexe, le sexe féminin.

Cet animal, précisait-elle aussitôt et ceci juste à l'endroit où le fil de fer rouillé perce maintenant le papier, devait garder long temps ce statut de "petit". Le sexe, si important au départ, ne ferait sentir ses exigences que beaucoup plus tard.

Parler de cet enfant à la première personne du singulier était une chose absolument impossible.

Comment décrire cet enfant ? Seuls les objets qui l'ont entouré pourraient servir.

Le lit, par exemple.

C'était un lit de bois foncé, avec des montants sculptés mais asymétriques. Le côté droit tranché en arête vive pour adhérer à la cloison, le côté gauche orné d'une colonne tarabiscotée imposant à l'œil un simulacre de façade. Ce n'était ni un grand lit ni un petit lit, mais pour l'enfant il avait les proportions d'un océan. En fait c'était un lit moyen, un mètre soixante de long et soixante dix centimètres de large. Il était de taille à héberger un enfant jusqu'à la puberté et peut-être au-delà. C'était un lit solide bien que le bois fût piqueté de trous minuscules dus au travail des vers. Un lit cossu. Un lit bourgeois.

L'odeur du lit a défié le temps. Cette cage de bois où s'était lentement déposé l'humus des nuits de la petite Maria sent encore aujourd'hui la paille et le caoutchouc avec une pointe acide de pipi. Le matelas garde au centre de la toile un enchevêtrement d'auréoles jaunies que de longues séances à la fenêtre n'ont jamais effacées. Mais qu'importe.

Chaque matin l'enfant s'éveillait au prisme de la lumière. Trois ou quatre flaquas étincelantes sur le couvre-pied rouge servaient d'escorte à la naissance du jour, là-bas, derrière les contrevents mal joints. Le lit niché dans l'angle de la chambre faisait face à l'unique fenêtre.

Oh ! ce lit... Il demeure dans la mémoire de Maria. Il y est planté pour l'éternité. Il se dresse comme un temple rococo. Le temple de tant d'émotions confuses. Bien entendu il a été vendu au moment de la faillite comme le reste du mobilier, mais il semble indestructible. Scellé peut-être au sol de la chambre jaune d'or.

Chaque soir on y déposait l'enfant. On décrétait qu'elle devait dormir. Docile, elle s'y blottissait sans jamais protester, détestant toutefois les samedis soir à cause des draps propres et de la raideur empesée de la taie d'oreiller que la bonne avait changés. Les autres soirs elle retrouvait les plis d'une couche hâtivement confessée par la domestique, quelques miettes de pain, des odeurs, et c'était comme le retour d'un animal à sa litière... C'était bon.

Comme bien des lits sur cette terre celui-ci était un haut lieu de vie. Un endroit privilégié. Le corps y trouvait peu à peu sa plénitude par l'effet bienfaisant des songes. Rêves éveillés ou rêves du sommeil ? Peu importe. Ces deux sortes de rêves justement se confondaient.

Une nuit, Maria fit ce rêve banal, le rêve que font tous les enfants quand ils pissent au lit. Mais quelle apothéose !... Assise sur un trône de cabinets, Maria soulageait sa vessie. Entre ses petites cuisses écartées le jet tiède n'en finissait pas de jaillir pour gicler avec un bruit d'eau vive dans la cuvette de porcelaine blanche. Quelle sensation étrange, bienheureuse ! Un assouvissement grandiose accompagnait la chaude expulsion et tant de splendeur effaçait peu à peu la blancheur de la porcelaine, le bois foncé du siège, pour devenir état d'âme... musique... Lorsqu'elle s'éveilla enfin la chemise et le drap mouillés reposaient sur elle comme un suaire de glace. Elle était là, frissonnante, inondée d'urine, mais elle n'appelait pas la bonne qui dormait de l'autre côté du couloir. L'extase et la détresse se confondaient à l'intérieur de sa tête. Il y avait encore le plaisir, il s'imposait dans un décor somptueux. Il fallait le conserver. Grelottante, secouée de sanglots nerveux, elle s'accrochait à sa vision et celle-ci n'en finissait pas de subir des métamorphoses. L'extase avait pris lentement la forme d'une grotte obscure où brillait une lueur rose d'un effet poignant. Tout s'estompa enfin et Maria s'endormit. Le rêve fut oublié. Il n'en resta qu'une bizarre nostalgie sur laquelle les mots n'avaient pas de pouvoir. Les images aussi refusaient leur concours. C'était une nostalgie abstraite, en quelque sorte, mais vivace.

Quoi encore au sujet de ce lit ? narrait la belle écriture en entamant un nouveau feuillet inaccessible aux effets du vent. Les hasards des rêves entraînaient Maria et les mains de l'enfant firent jaillir parfois de ce petit corps ignorant de surprises et fugaces extases. Maria les oublia. Mais elles restèrent inscrites au-delà du souvenir dans sa chair de femme.

Enfin, enfin il y avait l'oreiller. L'oreiller était le berceau des sanglots. Il était là tout exprès pour éponger l'abondance des larmes secrétées presque chaque soir dans la colère, dans la peur, ou encore sous l'effet de quelque tristesse purement physique.

La mollesse de ce coussin de plumes est enfouie ici, dans ce pavé compact de feuillets qui se balancent au bout d'un fil de fer rouillé, et nul ne reniflera jamais la gamme des parfums de détresse qui s'y trouvent minutieusement décrite.

A la page suivante il est décrété ceci :

Lorsque Maria sut lire, le lit devint plus vaste, plus profond. Il acquit lentement une dimension supplémentaire.

De hauts jambages appuyés, un format agrandi de l'écriture, quelques points d'exclamation confirment ce jugement.

Un plaisir neuf venait en effet de naître. Un plaisir tout en clarté justement, dont les contours bien précis donnaient aux rêves leur forme définitive. L'enfant s'en trouvait rassurée. Très vite de hautes piles branlantes de livres avaient envahi la surface de la descente de lit. Il suffisait de tendre la main. La petite Maria, chaque soir, faisait son choix comme on fait un caprice, avec un sentiment d'indépendance qui la grisait. D'un côté gisaient les esclaves pauvres, toute la Comtesse de Ségur née Rostopchine en édition bon marché : Les mémoires d'un âne, Diloy le chemineau, François le bossu. Plus loin, les grands formats cramoisés, livres de prix chamarrés d'or aux reliures brisées, entremêlaient leurs uniformes. Le cône de lumière de la lampe de chevet les inondait comme un champ de bataille où ne seraient morts que des princes.

Oh ! toutes ces histoires enchaînées les unes aux autres dans leurs diversités par une parenté morale bonne comme le pain, les méchants toujours punis, comme l'enfant Maria les aimait !

Elle en lisait un chaque soir et son regard alors se faisait très doux, nostalgique. Il se posait avec amour sur les belles lignes noires chargées de mots désuets. Il transperçait sans aucune difficulté tous les nuages de bons sentiments, il faisait cela comme on accomplit une

routine. Au-delà étaient les images. Des images connues mais incessamment renouvelées par le pouvoir de l'imagination.

Oui, Maria Quetsche ne garde de son enfance qu'un souvenir précis, celui de ce lit.

Dans la journée elle se fondait peut-être à la lumière. Au bruit. A la nourriture. A toutes sortes d'activités informelles. Mais chaque soir elle revenait dans ce lit et redevenait un petit être pensant.

En vérité, elle n'est pas sûre d'avoir été très intelligente quand elle était enfant. Elle a plutôt le sentiment d'avoir été une victime durant ses dix premières années. Victime d'une vie quotidienne aux proportions gigantesques.

Mais n'est-ce pas le sort commun de tous les enfants ?

Elle se voit comme un insecte minuscule au cœur de ces mystères. Isolée du monde. Isolée de tout.

5

Rien ne la reliait de façon sensible à la belle réalité des choses qui plus tard seraient la source de son inspiration. L'amour manquait au rendez-vous de cette enfance triste. Maria poussait à la façon d'une plante dans la pénombre de la grande maison.

La mère, la vraie mère, n'était plus qu'une forme éthérée, un fantôme fluide ; toutes les photographies de la première épouse avaient en effet disparu dès l'arrivée d'une deuxième épouse. Le père n'était pas resté longtemps veuf.

Dans le souvenir de Maria cet homme apparaît comme un personnage assez veule, cerné par les frontières d'une existence routinière et conformiste. Fils de famille, Bernard Quetsche était fabricant de sirops de fruits par seul effet d'héritage. Il travaillait peu, laissant la bonne marche de ses affaires au soin de quelques employés hérités avec le patrimoine. Il passait de longues heures dans le café sélect de la ville, bridgeant avec d'autres notables ou devisant interminablement sur les menus événements de la politique locale. Il se voulait conservateur.

L'enfant ne l'intéressait pas. Il la regardait parfois, mais jamais bien longtemps. Il passait une main distraite dans ses cheveux, accompagnant ce geste d'un soupir dont la tristesse semblait destinée à lui-même que le sort avait injustement endeuillé. Egoïste, jouisseur et pusillanime, tels sont les adjectifs que choisira sa fille pour esquisser son portrait.

La seconde épouse, par contre, celle que Maria devait baptiser plus tard la Reine de la Nuit, semble par une aberration de la mémoire avoir présidé à la naissance de la petite fille. Sa présence s'inscrit jusque dans les instants les plus reculés de sa jeune vie.

L'absence d'amour ne déclenche pas obligatoirement la haine. Chez Maria l'indifférence engendra l'ironie. Un sentiment glacé qui la poussa toujours à présenter la vérité sous son aspect le plus caustique, comme si de cette façon la vérité était plus vraie. Elle ne devait jamais se débarrasser de ce tour d'esprit.

Quand elle évoque la Reine de la Nuit, elle voit aussitôt quelques effets de tissu soyeux sur une poitrine grasse. Ou encore une chevelure noire, opulente, impeccablement coiffée, d'où émane un parfum vaguement synthétique. De la brillantine ? De la laque ? Elle ne sait pas.

Cette femme était incontestablement une reine. Elle trônait le plus souvent derrière le vaste bureau ciré de la salle de comptabilité. Aujourd'hui encore il suffit de fermer les yeux pour voir apparaître cette femme de négociant aux cheveux de jais, au corsage luisant. Elle serre un porte-plume gris dans sa main blanche et grasse aux bagues scintillantes. Ou encore, avec ce même outil de chair déplaisant, elle saisit le combiné du téléphone. Jette quelques

chiffres d'une voix dénuée d'émotion, un ordre bref, tandis que son regard effleure la petite fille en tablier de coton bleu, là près de la porte, et aussitôt se pose ailleurs.

La petite Maria était élevée par les bonnes. Il y en avait trois en permanence dans la grande maison de la rue Armand Donnay. Une pour la cuisine, une pour le ménage et la troisième pour l'enfant. Mais aucune ne restait longtemps en place. La patronne était dure, les gages parcimonieux.

Maria n'a pas souvenir d'en avoir vraiment aimé une. Jusqu'à la naissance de son frère Bruno elle n'eut d'autre amour que son lit.

Mais voici que s'opacifie la lucarne du cabanon. Un brouillard blême se mêle insidieusement au crépuscule, la campagne est en train de s'effacer. Déjà on ne distingue plus la silhouette de l'orme moribond, premier jalon de paysage au-delà du mur du jardin. Les notes de Maria Quetsche commencent à gonfler. Elles se boursouflent déjà sous l'effet de l'humidité et le contour des mots se fait moins net. L'encre et le papier se mélangent, ils donnent les premiers signes d'une inéluctable et commune métamorphose.

Blaise ne saura jamais le temps qu'il faisait, par exemple, le jour où son père naquit dans une chambre de la rue Armand Donnay. Ou encore si cette fade odeur de sucre et de fruits dont il a gardé souvenir montait ce matin là jusqu'à l'étage. Il n'entendra pas crier la parturiente, sa grand-mère.

Tout cela, dûment évoqué, est sur le point de disparaître.

Ce bébé... Maria qui avait dix ans le considéra avec perplexité. A cause des mystères qui avaient accompagné sa venue. Ce jour –un jeudi– elle n'était pas à l'école. Les bonnes l'avaient envoyée jouer dans les bureaux de la fabrique. Pour qu'elle "n'entende pas crier". La maison était sens dessus dessous ! Les trois filles en tablier n'arrêtaient pas de monter et de descendre l'escalier les bras chargés de linges ou de bassines. Maria était entrée dans le bureau de comptabilité. La table de bois ciré était inexplicablement désertée. Entre deux passages de nuages le soleil illuminait brillamment les blanches paperasses figées. Un silence inhabituel régnait dans la pièce. Emile Bauge, le comptable s'activait fébrilement sans faire de bruit. Avec son porte-plume sur l'oreille et sa longue blouse grise toujours ouverte il avait ce matin l'air d'un sacristain. Il s'appliquait à parler bas, même pour répondre au téléphone.

Maria s'était sagement installée à la petite table qui servait pour la corbeille du courrier.

A l'aide de crayons de couleurs elle donna vie tout le long de cette étrange matinée aux illustrations de "Diloy le chemineau". A cette époque-là c'était une de ses occupations préférées, un enrichissement de ses rêves. Elle barbouilla de jaune la tignasse du vagabond, de vert vif les feuillages des forêts et sous le raclement répété d'un crayon mal taillé le ciel se fit bleu. Mais elle se souvient que les dessins du dénommé A. Pécoud se prêtaient mal à cette opération car c'était des croquis rapides exécutés à petits traits. Elle peina. Elle s'entêta, débordant parfois du cadre de l'image, le poignet endolori, l'oreille aux aguets. Que se passait-il donc là-haut dans la chambre du premier étage ?

Emile Bauge répondait fréquemment au téléphone, disant d'une voix obséquieuse que le travail était commencé. Quel travail ? Certainement pas celui de l'atelier de fabrication qui n'avait ni commencement ni fin et semblait éternel. Il s'agissait d'autre chose. Un travail spécial, sans aucun doute, dont la haute responsabilité incombait à la seule maîtresse des lieux.

La Reine saignait. Maria avait vu les linges. C'était son ventre qui était en travail. Il avait soudain une activité tragique et toute la maisonnée était au service de ce ventre. Des mots chuchotés dont elle avait saisi quelques bribes emplissaient la tête de Maria. Hémorragie. Forceps. Même ici dans le grand bureau on croyait sentir d'écœurantes odeurs ! Et ces cris qu'on refusait de lui laisser entendre ! Est-ce qu'ils n'auraient pas un pouvoir maléfique ? Elle ne savait à peu près rien du sang des femmes. Elle ne s'intéressait pas aux

petits secrets piailleurs de la cour de récréation. Ces choses là lui paraissaient tellement invraisemblables ! Maintenant un voile se soulevait. Le sang était là. Sinistre. Oppressant. Quel était le rôle de l'homme dans tout ça ? Était-il un bourreau ? Ou bien une victime par voie de conséquence ? Bernard Quetsche avait disparu. Il s'était enfermé à double tour dans la bibliothèque donnant ordre qu'on ne le dérange pas jusqu'à la délivrance. La blouse de Diloy le chemineau devenait bleu foncé, luisante. Le papier poreux se creusait sous le travail assidu du crayon et l'esprit de Maria s'ouvrait aux portes noires de la souffrance. La souffrance s'étalait dans une perspective gigantesque, le coloriage prenait un aspect dérisoire et l'enfant lèvres serrées poursuivait sa besogne.

Vers midi un miracle se produisit. Un garçon ! C'est un garçon ! Et tous les visages de la maisonnée s'illuminèrent. Bernard Quetsche réapparut. Il annonça solennellement à sa fille qu'elle avait un petit frère. Son baiser empestait le cognac.

Quand Maria pénétra enfin dans la chambre du premier étage ses entrailles se nouèrent. Les contrevents étaient joints à l'espagnolette, une pénombre hypocrite régnait sur le mobilier. La petite fille jeta un bref regard apeuré sur le lit où gisait une silhouette endormie. Une écœurante odeur de médicaments tentait de se substituer à la senteur des cheveux de la Reine mais le parfum habituel était toujours là. Près de la fenêtre se dressait une sorte de nef immaculée, presque irréelle. Le bébé reposait comme une momie rougeaude dans la nacelle du berceau, sous la protection de hauts voilages blancs.

Une haine pure comme un diamant, une haine parfaite pour les affaires de la chair s'installa lentement dans le cœur de la petite fille. Aveugle, stupide, les narines pincées à cause des odeurs, elle attendit qu'on lui dise de s'en aller.

Malgré ses minuscules proportions le bébé rouge occupa immédiatement une place immense dans la maison de la rue Armand Donnay. Biberons de lait dont la stérilisation s'accomplissait quotidiennement dans un haut faitout d'aluminium avec un curieux bruit de verre entrechoqué. Cacas et vomis. Les bonnes délaissaient Maria.

Du haut de ses dix ans elle considéra l'enfant avec embarras. En effet, comment oublier tous les mystères dégoûtants qui avaient accompagné sa venue ? De monstrueuses inventions se substituaient dans sa tête à une réalité à peine entrevue. Elle décida de n'y plus penser. Ce n'était pas chose facile. Elle se débattait toute seule, la nuit surtout, dans un chaos de rêves qui la torturaient.

Mais le petit frère l'étonna. Petit à petit il taillait une sorte de brèche dans ce fatras d'incohérence et la brèche de jour en jour s'agrandissait. Les yeux gris bleu de Bruno ne cessaient de changer. Ils s'animaient. Maintenant ils voyaient Maria quand elle se penchait sur le berceau. Insensiblement ils devinrent bruns. Ils s'irisèrent de plaisir. Ils la reconnaissaient.

Elle l'aima.

Mais ce fut un amour muet. Une tendresse un peu floue. Maria Quetsche est formelle, elle écrit cela sans une rature. A la faveur de cette naissance, ou sous l'effet de ce choc inattendu, quelque chose d'obscur et de très compliqué était en train de se produire dans la tête de la petite fille.

A dix ans elle fit un choix d'une importance capitale. Elle disposa soudain d'elle-même avec un sentiment de liberté qu'elle n'éprouvera plus jamais.

Elle s'orienta "ailleurs". Elle chercha un soleil qui lui convienne. Elle le trouva. Elle inventa en secret un univers lumineux et paisible où le ventre de la Reine n'avait aucun accès. Bien entendu cet univers somptueux irradiait toutes ses beautés dans le lit de la chambre jaune.

Maria découvrit au fond de l'armoire à linge un vieil oreiller bleu à rayures beiges qui sentait le moisi. Elle se l'appropriait. Le dos bien calé, elle pouvait maintenant délicieusement lire, manger, rêver dans le lit. Grignoter des biscuits. Suçoter du chocolat. Mastiquer

indéfiniment une côte de mandarine à la façon d'un hamster. Elle était bien dans ce nid tiède. Le bruit menu que produisaient ses mâchoires s'intensifiait dans sa tête, contribuant à une mise en orbite presque immédiate. De temps en temps le crissement léger d'une page de livre, rabattue sous la pression du pouce avec une sérénité majestueuse, parachevait l'ambiance d'un monde exquis où le sang était absent. Loin, très loin, au-delà d'un dédale de couloirs, la Reine au ventre blessé se faisait de plus en plus dure, de plus en plus exigeante. Une fois accompli le temps des relevailles, elle avait repris les rênes plus fermement encore, occupée maintenant toute entière à la fortune de son fils. Mais Maria s'en fichait. Le parfum de ses cheveux n'arrivait pas jusqu'à la chambre jaune.

Impossible de situer l'instant où tout bascula. Le moment où fut tracé le premier mot. Une lente préparation s'était faite à l'insu de la petite fille qui blottie sur ses oreillers entrait insensiblement en poésie avec sa chair et toutes ses peurs mystérieuses.

Elle lisait et relisait ses livres bien aimés.

Quand passa-t-elle de l'autre côté du miroir ?

6

La métamorphose passait inaperçue, même le bébé n'en devinait rien. Quand surgissaient la belle frange brune, les joues fraîches et le tablier bleu de la grande sœur, il éclatait de rire, il pédalait de toute la force de ses petites jambes sous la couverture. Cependant il faut bien le reconnaître, les contours de Maria s'effaçaient. Elle devenait immatérielle.

Était-ce un effet d'osmose à cause de toutes ces histoires lues et relues ? Elle n'existait maintenant que sous l'opium de la rêverie. Tout en elle était soif. Plus rien ne comptait si ce n'est ce désir sans nom qui s'offrait en écho, de plus en plus souvent, à chacune de ses sensations, même les plus ordinaires. Un désir fascinant, somptueux, logé à l'intérieur de sa poitrine, qui l'entraînait aussitôt vers quelque néant fabuleux où elle espérait timidement être engloutie. Elle ne savait plus si elle était enfant ou rêve d'enfant... Peu lui importait. La frontière entre ces deux notions était tellement précaire !

En fait, Maria était devenue un livre.

Un livre vierge prêt à se peupler de mots.

Casimir Fabius ouvre sa porte de maison et soudain cette blancheur cotonneuse que l'on distingue à travers la lucarne comme un doux vêtement de la nuit, cette suave blancheur se fissure. Le temps que l'homme insulte le brouillard et qu'il pisse sur le seuil. La voix gutturale, le bruit mat et régulier de l'urine inondant le ciment transpercent dans le lointain ce doux silence saturé d'humidité. Et puis, sans une image pour souligner la réalité sonore, tout est fini. Un grincement de porte suffit pour provoquer l'oubli. L'homme saoul s'efface (la main encore sur la braguette il approche sans doute en zigzag de quelque vieux fourneau où mijote un ragoût).

La condensation de l'eau forme dans l'épaisseur du jardin une cloison impénétrable, exactement comme le faisaient autrefois les rêves de la petite Maria.

Les feuillets arrachés au carnet de moleskine se profilent sur la vague clarté de la lucarne. L'humidité pénètre de plus en plus la fibre du papier, ils forment maintenant une éponge compacte que le fil de fer transperce en pleine épaisseur. Imperceptiblement les mots s'enchevêtrent d'une page à l'autre. Ils deviennent illisibles. Se décomposent avant même d'être souillés et jetés dans le cloaque du lieu d'aisance.

Quand Maria Quetsche rédigeait ces notes intimes elle avait environ cinquante ans. Tout en écrivant de façon hâtive sur les pages du carnet aujourd'hui démantelé elle s'inclinait devant une évidence : son enfance était si loin qu'il lui était impossible de l'observer à l'œil nu. Cette enfance se situait au bout d'un très long tunnel. A des milliers de kilomètres. Le regard rivé à la lentille de quelque télescope, elle ne pouvait avoir aucune vision globale.

Elle ne cherchait que le fil conducteur de son existence. Et son stylo lui obéissait. Il ne traçait pas un mot qui pût l'entraîner dans les petits sentiers de traverse. L'école paroissiale, par exemple. Avec ses hauts gradins gris. Les gifles de l'institutrice à demi aveugle. Ses cris ; "Foutue bête ! Foutue bête !" quand s'interrompait sur un trou de mémoire la complainte de la table de multiplication. Ou encore le douceâtre parfum d'éther de ce bourreau en robe noire. L'essentiel ne pouvait être capté dans ce folklore dont chaque détail offrait, elle le savait, des pépites d'or. Une femme de plume les aurait exploitées. Pas Maria Quetsche qui s'était purgée une fois pour toutes des tentations de la chronique dans son premier livre, "Le destin d'Armand Donnay", une merde.

Le fil conducteur se situait dans une zone mystérieuse où ne régnaient que des mots non prononcés et des gestes inattendus. L'instrument d'optique avait le pouvoir de circonscrire cette zone.

Pour aligner ses colonnes de chiffres Emile Bauge utilisait un crayon encre. Il fallait le voir humidifier la mine de ce crayon d'un preste coup de langue qui laissait ensuite sa lèvre violette. Il obtenait des tracés superbes. Des sept, des neuf, des quatre, des zéros indélébiles. Irisés de reflets...

Maria chaparda ce trésor.

Le crayon s'insérait miraculeusement dans l'étau des doigts de l'écriture : le pouce et l'index de la main droite. Les premiers temps la crispation des petites phalanges se fit dans un tel déploiement d'énergie que le geste d'écrire ne put être accompli. La fluidité du rêve n'arrivait pas à franchir le goulot d'étranglement provoqué par l'arrondi serré du pouce et la cassure blanche de l'index, juste au-dessus de l'ongle. La main habitée d'un désir tremblant mais follement imprécis plana comme un oiseau hésitant, survola le cahier de brouillon entamé à l'envers. La marge, dont on ne tenait pas compte en général dans ces cahiers dépotoirs gonflés de divisions chevauchant des preuves par neuf et d'incompréhensibles dessins d'oiseaux ou de fleurs élaborés à longue distance de l'institutrice, la marge se présentait soudain sur la droite. Elle offensait la raison.

Qu'allait-il se passer ?

Le cœur battant la petite Maria faisait durer le suspense. L'attente l'immergeait dans un océan muet où bouillonnaient de tumultueuses promesses. Tout était possible. Tout pouvait arriver par effet magique d'un mot.

Mais quel mot ?

Le non dit s'irisait. Il se densifiait. Il occupait de plus en plus de place. Une noire explosion se préparait. Mais le mot n'était pas encore trouvé. Il existait, bien sûr. Il se tenait tapi dans l'obscurité du rêve, au milieu de dizaines et de dizaines de mots insolites et superbes. La gratuité du choix provoquait un état bienheureux dont il était bien difficile de se défaire.

Tout à coup, sans bien savoir comment, le mot fut là. Il fut tracé en haut de la page. De façon désordonnée et disgracieuse à cause de ces deux collines mouvantes, les genoux de la petite fille qui servaient de pupitre.

Insolent, il ne s'insérait pas dans le fin réseau bleuté de l'ordre scolaire. Il s'enroulait autour de la ligne comme un serpent blessé dont la queue aurait eu des proportions extravagantes. Il n'avait pas non plus endossé l'uniforme. Drapé dans un vêtement orthographique créé de toute pièce sous l'effet d'une émotion sonore il se dressait, prêt à narguer l'opinion. Car en ces temps reculés les mots vous prenaient à l'oreille. Leur pouvoir était tout entier dans la musique des syllabes. Moelleux ruissellements sibyllins ou crépitements incompréhensibles, leur beauté s'apparentait toujours au mystère. Un mot neuf

était un joyau. On l'enfouissait au plus secret de la mémoire. Il était psalmodié en a parte. Tourné et retourné comme ça dans la tête. Pour le plaisir.

Quel fut le mot choisi cette première fois ?

Après quarante années d'oubli Maria Quetsche n'en savait fichtre rien. Elle se demandait même si l'enfant poète qu'elle était en train de décrire avait réellement existé. Des scrupules l'assaillaient. Elle les nota entre parenthèse, d'une plume hâtive, sans artifices pour établir une liaison. (La semaine dernière, aux Puces, elle a découvert un exemplaire de "Diloy le chemineau", une édition brochée à deux francs cinquante, illustrée par le fameux Pécoud. Exactement la même que celle qu'elle possédait enfant. Elle a reconnu immédiatement la couverture : un homme en blouse paysanne à genoux devant une petite fille en robe fleurie et lui baisant respectueusement la main. Elle a feuilleté le livre. Hélas ! aucune des images qu'elle croyait avoir coloriées le jour de la naissance de Bruno n'était là. Perplexe, elle s'est mise à lire "Diloy le chemineau" comme ça, debout devant l'étalage du bouquiniste. Elle a parcouru ce chef d'œuvre de l'oubli d'un œil adulte, un œil prosaïque qui se posait sur les lignes imprimées et n'y voyait que ce qui était réellement écrit. Un chemineau n'était pas un clochard, c'était un employé des chemins de fer, découvrait-elle avec stupéfaction. Vous avez beau savoir cela depuis longtemps jamais cette évidence ne s'était imposée dans la chambre jaune avec son cortège de fadaïses.)

Exaspérée, Maria Quetsche refermait la parenthèse de l'objectivité historique. Etait-ce bien "Diloy le chemineau" dont elle avait colorié les illustrations le jour de la naissance de son frère ?

Comment affirmer quoi que ce soit ? Semblaient plaider les jambages d'une écriture soudain moins ferme. Le premier mot tracé sur le cahier de brouillon entamé à l'envers restera muré dans les mystères de la mémoire.

Etait-ce ce substantif incompréhensible qui flottait dans la salle de comptabilité et ravissait Maria ? Quatre syllabes cueillies comme une fleur rare sur les lèvres des grandes personnes. Ipotèque. Chuchotées ensuite avec délice jusqu'à la satiété. Ipotèque. La douceur en deux temps du commencement et puis la chute abrupte du final niché au fond de la gorge comme un défi. Ipotèque. Un iceberg d'effroi flottant sur une eau immobile, dont le reflet s'inscrivait aussitôt en gravité sur le visage ridé d'Emile Bauge, en impassibilité sur le front de la Reine. Ipotèque. Verbe sacré ponctué de silence et d'appréhension qu'on prononçait toujours à regret mais avec une application d'élocution bouleversante, comme pour en conjurer les pouvoirs. Etait-ce un oiseau blanc ? Le mot quittait rarement les hauteurs de la pièce, ses trajectoires se faisaient bien au-dessus de la tête de Maria. De temps en temps, toutefois, mais l'aubaine était peu fréquente, Ipotèque subissait une gauloise transformation. Il se compliquait d'une purge et venait se poser sur l'épaule de la petite fille avec l'espoir de l'entraîner peut-être à sa suite chez quelque mirobolant apothicaire. La purge d'Ipotèque faisait toujours rigoler l'enfant. Exactement comme les grains d'ellébore de la fable.

Ethéré, mais aussi scatologique, Ipotèque régna suffisamment de temps pour être cité avec certitude dans le carnet de moleskine noire. La femme écrivain de cinquante ans qui a noirci depuis tant de rames de papier est formelle. Une fois apprivoisé ce fut un mot-dieu. Marmoréen et blanc, vêtu d'une légère chlamyde. L'absence des deux H et la simplification du Y en avaient fait quelque chose d'aérien et de charmant. Il servit de nom à un prince !

Mais peu à peu les mots étaient domestiqués. Ils jaillissaient maintenant avec une facilité déroutante. Ils se bouscuaient en petits troupeaux, étroitement associés les uns aux autres, de telle sorte que les phrases arrivaient toutes prêtes. Chaque sujet était pourvu d'un attribut tempéré automatiquement d'un adverbe, exactement de la même façon que dans les livres rouges à tranche d'or. Le crayon-encre s'amenuisait. Le cahier de brouillon se remplissait par le bas d'abondantes sécrétions violettes. La petite Maria ne se relisait pas. Elle n'en avait pas le temps, occupée toute entière à l'acte d'écriture. Sous sa main des princes et des petites filles enchevêtraient maintenant des destins inachevés. Inlassablement recommencés sur une page fraîche plus appétissante.

Dans ces moments d'intense bonheur le silence de la chambre jaune était semblable à celui que peut goûter une âme pieuse dans quelque chapelle habitée de Présence Réelle. Quelquefois le bois de lit craquait un peu...

7

Il est minuit... Le brouillard est tellement dense maintenant que le petit édicule a totalement disparu. Il a été englouti ainsi que les bassines rouillées, les pneus et les jerricanes dans une épaisseur cotonneuse d'un gris laiteux et nul ne serait assez fou pour s'aventurer à tâtons dans cette absence peuplée d'obstacles.

Là-bas, dans son gourbi de pierres et d'ardoises, Casimir Fabius braille un refrain obscène que la nuit de novembre recueille et tempère d'une étrange douceur.

Ce refrain hurlé et hurlé encore sans épuisement du plaisir est un joyeux souvenir de régiment. Comme à l'accoutumée le bonhomme est seul. Mais une bouteille de vin largement entamée posée par terre à côté de sa sœur jumelle déjà vide, se tient à portée de main. Décorée de reflets vineux elle rutille comme une bonne et fidèle catin ; elle écoute, ou fait semblant d'écouter, tout ce qui sort du gosier paillard. Elle se tient prête au moindre signe d'échauffement à en rafraîchir les muqueuses d'une giclée bienfaisante.

Fabius est assis jambes écartées devant un feu moribond. Son ventre déborde du pantalon crasseux, un peu plus bas la braguette flotte en quelques plis funèbres sur une virilité qui a fait son temps. Le chapeau du peillarôt, exagérément cabossé, part en goguette en direction d'un nez turgescant. Le bord gondolé, gaillardement rabattu sur les yeux, dissimule (ah ! ah !) cette chose collée contre la muraille qu'il vaut mieux ne pas regarder en face. Un "pitaine" fictif.

Casimir Fabius n'arrête pas de rendre hommage à cet officier. Il fait le salut militaire à petits coups d'index contre le bord de son chapeau sans cesser de brailler. Sans omettre une syllabe du chapelet ordurier. C'est une énumération salubre. Elle résonne dans la cuisine comme le claquement d'un drapeau. A chaque trou du cul, l'homme s'esclaffe. Piétase ! On s'emmerde pas chez Fabius ! Son ventre tressaute.

Qui sait ? La semaine dernière l'âme de Maria Quetsche aurait eu encore assez de vitalité pour venir voleter ici, le temps de faire un constat. Les paradis artificiels l'ont toujours fascinée. Celui de Casimir Fabius cuvant son vin, comme ça, tout seul, le partageant hardiment avec rien du tout l'aurait réjouie. Elle n'aurait éprouvé aucune honte à établir aussitôt un parallèle entre la solitude braillarde du vieil ivrogne et la solitude sacrée de l'écrivain.

Mais cette âme s'éloigne inéluctablement. Elle avance dans d'autres sentiers, à la recherche du royaume des ombres où sommeillent ses semblables : Marilyn, Piotr Palakoff et bien entendu la Reine de la Nuit. L'intrépide auto-analyse accrochée dans les chiottes accomplit le même voyage vers le néant. Elle n'aura servi à rien, c'est une triste évidence. Casimir Fabius achèvera de la détruire au rythme de ses digestions. Quatre ou cinq feuillets chaque jour.

Et pourtant le projet de remplir un carnet de notations exactes avait été un projet grandiose. Il était né du sursaut d'un esprit créateur bouleversé par la fiction qu'il ne cessait d'engendrer. La sensualité du langage poétique s'épuisait. Maria voulait trouver des effets neufs.

C'est pourquoi elle acheta un carnet d'apparence sobre dont la couverture suggérait l'économie ménagère. Elle se mit au travail se promettant de rester vigilante et de garder son regard toujours à bonne distance du papier. En effet, une fois la maladie installée, le risque était grand. On avait vite fait de perdre contact avec la chose écrite et de planer dans une zone intermédiaire de pur ravissement.

Elle ligota donc son imagination. Jugula la corne d'abondance des mots et décrivit de son mieux, à travers son expérience personnelle ce qu'elle estimait être le processus de naissance de l'acte d'écriture.

On peut l'imaginer. Atablée devant une fenêtre. Elle travaille une heure d'affilée, deux peut-être, ensuite elle s'interrompt raisonnablement jusqu'au lendemain. Elle écrit au fil de la plume. D'une façon qu'elle qualifie de "non constructive", et c'est là une formule qui ne peut être comprise que d'elle seule. Une joie austère l'anime... Elle pèse chaque mot. Sa main reste parfois à quelques centimètres du papier, esquisse dans le vide une boucle, un jambage immatériel... Son regard erre ici et là. Caresse un livre, le socle de la lampe, et ne voit rien. Il est à la recherche de fantômes. Emile Bauge en blouse grise. Le petit frère. La Reine de la Nuit. Philippe Coste en uniforme. Les voilà tous. Ils surgissent du passé. Leurs contours se précisent.

Et voici que Casimir Fabius ne chante plus ! Sa voix éraillée refuse ses services. D'un geste solennel et tremblant il élève la bouteille jusqu'à sa bouche et boit au goulot ce qui reste de pinard. Le vin gicle. Dégouline sur la couenne piquetée de poils gris.

Piétase ! On s'emmerde pas chez Fabius !

Pour clôturer cette divertissante soirée le peillarôt soulève sa fesse droite et pan ! mon capitaine ! il pète bruyamment.

8

Le désir est comme une épine sur la tige d'une rose. Il surprend toujours. Sa première blessure est parfois si légère qu'on l'oublie. Mais une épine est une épine.

Blaise Quetsche âgé de neuf ans provoqua sans le savoir l'achat du carnet de moleskine noire. L'enfant retournait à l'école pour la première fois depuis le drame, balançant à bout de bras des livres et des cahiers attachés par une sangle. Un bonnet de laine bleu marine et un anorak bordeaux enveloppaient cette frêle architecture de silence. On avait enterré son père hier après-midi.

Derrière le vitre deux femmes l'observaient. L'une se taisait. L'autre conjurait le sort en répétant d'une voix plaintive que le petit était doué pour les chiffres. Oh ! assez ! assez ! aurait voulu crier Maria. Mais Geneviève, la mère de Blaise, avait tant besoin de vider son chagrin.

Le portail de tôle vibra. L'enfant avait disparu.

Les deux femmes s'éloignèrent de la fenêtre. Deux ou trois manœuvres de fauteuil roulant furent nécessaires et elles se retrouvèrent l'une aidant l'autre devant le secrétaire Empire qui contenait les papiers du défunt. Un secrétaire énorme, dernier vestige de la fortune Quetsche. Maria se sentait dans un état bizarre, sa sensibilité habituelle, vive et capricieuse, était sous anesthésie. Son esprit baignait dans une sombre fange symbolique de larmes et de sang. Le tri des papiers durait depuis le début de la matinée.

Encore une horrible journée ! Elle jeta un bref regard du côté de la fenêtre. Le temps était en harmonie avec son âme. Parfois de violentes ondées assombrissaient la pièce, la pluie se mettait à ruisseler contre la vitre et puis, sans transition, le soleil étincelait comme un diamant. En ce moment tout ce qui s'offrait à l'œil brillait. Maria voyait blanchir les papiers empilés sur l'abattant du secrétaire, scintiller violemment le capuchon nickelé d'un stylo ; elle chassa de son esprit une vision, le bureau déserté de la Reine de la Nuit le matin de la naissance de Bruno.

— Où en étions-nous ?

Elles étaient toutes deux d'une telle incompetence ! Geneviève dirigeait en principe les opérations, rivée sur son fauteuil chromé, et c'était Maria qui s'agenouillait pour ouvrir des

tiroirs et en extraire le contenu. Elle n'était qu'une exécutante. Elle évitait de lever les yeux vers l'imposante masse de chair immobile en robe de deuil. "Docilité ! bonne humeur !" se répétait-elle, impressionnée par le lourd bloc monolithe qui la surplombait, emprisonné dans les horribles roues caoutchoutées. Geneviève avait bien des excuses avec cette affreuse maladie dont les premiers symptômes avaient surgi, si les souvenirs de Maria étaient exacts, trois ans après la naissance de Blaise. Elle confondait tout et n'arrêtait pas de pleurer. Maria par contre, ne méritait aucune indulgence. Sa vie de femme indépendante aurait dû la former, l'initier aux choses pratiques. Mais hélas les contingences de la vie ordinaire ne retenaient jamais son attention. Elle était ainsi et puis voilà.

Gênée par sa corpulence elle se mettait parfois à quatre pattes avec le sentiment désagréable d'en faire un peu trop. Ensuite eh bien, elle se redressait et posait des liasses sur l'abattant. Annonçant d'une voix essoufflée "contrats d'assurances" ou bien "impôts fonciers" ou encore "fouillis-fouillas" quand ses mains ne pêchaient que des papiers en vrac.

— Le dernier tiroir ! annonça-t-elle gaiement.

Même dans cet état d'esprit de dévouement qu'elle avait provisoirement adopté elle manquait de sérieux. Elle avait espéré émerger des arcanes de cette succession en trois pirouettes. Un peu de bon sens. Classer toutes ces choses par catégories et puis, mon Dieu, faire appel à quelque spécialiste. Mais Geneviève, bien entendu, compliquait tout. Elle mélangeait les genres, la détresse financière, la détresse morale, faisant preuve une fois de plus de cette confusion d'esprit que Maria ne supportait pas. Jamais une assistante sociale ne viendrait fouiner dans sa vie privée ! répétait-elle à tout bout de champ en tripotant son mouchoir. Maria fermait ses oreilles à cette voix vindicative. Bruno était mort. Il n'existait plus. Ses restes déchiquetés avaient été enfouis dans la terre. Ne pas penser à ça....

Et ce foutu tiroir qui était coincé, pardessus le marché ! Bordel de merde ! Impossible de l'ouvrir...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que le tiroir est coincé.

Découragée, Maria se laissa aller sur son séant et se retrouva assise par terre, le dos contre le mur, ses cheveux gris frôlant l'appui de la fenêtre. Ses yeux se posèrent sur Geneviève. Ne s'en détachèrent plus. La mort de Bruno était inoubliable. Elle était ici dans cette pièce inscrite en reflet, de façon poignante, sur la personne de sa veuve. Comment ne pas s'en être aperçu plus tôt ? C'était beau et c'était étrange. Le visage de Geneviève, par exemple. Il était devenu plus blanc, mais d'une blancheur d'ivoire, c'était comme si les chairs délicatement affaissées avaient subi quelque funèbre contagion. Et la chevelure... Les bandeaux blonds avaient terni. On aurait dit que les cheveux (cette belle matière vivante) avaient perdu leur sève. Quoi encore ? La robe... Oui la robe noire... Elle avait une importance extraordinaire. Le tissu laineux collait à la chair, il était imprégné d'odeurs implicites (sueurs et détresses). La tête, les deux mains dont l'une serrait un mouchoir humide, se détachaient, comme trois fleurs blanches fraîchement coupées sur l'imposant catafalque de la robe. Le lainage noir les imprégnait d'effets de cimetière, une sorte de reflet vert peut-être... Maria plissa les yeux. Contempla en poète la commotion physique subie par cette femme qui n'était plus Geneviève mais un symbole tragique.

Il faudrait écrire ces choses.

Mais la mort mise au tapis d'un coup de poing brutal, juste le temps d'un constat esthétique, se relevait déjà et frappait Maria de toutes ses forces. Oui, Bruno était mort... De grosses larmes brouillèrent sa vue.

— Prenez les poignées et tirez droit devant vous, conseilla Geneviève. Les larmes s'échappaient, glissaient contre l'arête du nez, chatouillaient désagréablement la lèvre supérieure de Maria qui vit lentement apparaître deux chevilles œdémateuses emprisonnées dans des bottillons de feutre et puis les pieds inertes sur les cales grises. Elle se redressa avec énergie, agrippa les poignées de bronze exactement comme le voulait Geneviève et tira de toutes ses forces.

— Il y a quelque chose qui coince, grogna-t-elle.

Elle se contorsionnait, gênée par l'abattant du secrétaire, mais sa main emprisonnée jusqu'au poignet dans le tiroir entrouvert, trouva une masse dure, un rouleau de papier probablement.

— Je le tiens !

— Vous feriez mieux de vous accrocher aux poignées et de tirer de toutes vos forces.

— Je le tiens... mais qu'est-ce que c'est donc ? soliloquait Maria.

La chose vint. Une loque orange. Un vieux cahier. Aussitôt Maria sut ce qu'était ce cahier et l'épine du désir s'enfonça avec suavité dans son cœur. Le bonnet de laine bleu marine et l'anorak bordeaux du petit Blaise s'associèrent inexplicablement à sa joie le temps d'un éclair.

— Encore une cochonnerie ! gémit Geneviève. Bruno gardait tout, absolument tout. J'avais beau lui dire...

La suite se perdit dans un sanglot convulsif.

— Vous permettez ? dit Maria qui avait repris sa position assise le dos contre la cloison. Si je ne me trompe pas voilà une de mes œuvres de jeunesse. Je devais avoir dix ans quand...

Elle défriperait le cahier avec soin et Jeanne d'Arc apparaissait. Aimable guerrière serrant contre sa poitrine ovoïde un étendard. Oui, c'était bien un de ces cahiers de brouillon que la Reine se procurait à la papeterie Mansart (demi-gros). Elle les achetait ou bien on les lui donnait, ils avaient tous un défaut. Ils étaient assez bons pour des barbouillages d'enfant. Combien de cahiers oranges avait usés Maria à cette époque ? Des dizaines et des dizaines.

L'effigie de Jeanne d'Arc, familière comme le pain, bousculait maintenant le désir lové dans le cœur de Maria. Ce désir perdait sa tendre douceur, il s'affûtait, il devenait sarcastique. Maria avait peur de ce qu'elle allait lire. Elle ouvrit toutefois le cahier. La première page était presque vierge. Juste un titre "LE DIAMANT BLEU". Aucun souvenir d'avoir écrit ça ! Sous le titre en capitales tremblées glissait comme un serpent lascif un paraphe tarabiscoté, il y avait tant de désinvolture enfantine dans ce trait qu'on en oubliait le nom de l'auteur en bas de page. Maria Quetsche.

Eh bien, allons-y ! décida Maria en calant confortablement son postérieur contre la cloison, et elle tourna cette première page. A cet instant un rai de soleil illumina le cahier, deux feuillets s'irisèrent de reflets violets et le crayon encre d'Emile Bauge ressuscita.

Maria ne lisait pas. S'amusait gaiement sur des riens. En ce temps là, décidément, sa main ne savait trop ce qu'elle voulait. Elle hésitait. Elle oscillait entre une graphie penchée, de type scolaire, et une facture verticale beaucoup plus indépendante. L'effet général était surprenant ! Etats d'âme... enthousiasmes... fatigue du poignet... élans visionnaires... tout cela était exprimé à coup de jambages et de boucles... On ne perdait pas une miette du processus intime de la création.

Mais l'histoire, au fait ? L'histoire du "DIAMANT BLEU" ? Maria renonça à la vision d'ensemble et picora quelques mots, quelques lambeaux de phrases ici ou là. Elle avait complètement oublié Geneviève. L'héroïne s'appelait Priscilla, mais parfois Pricilla. Ses cheveux "brillaient comme de l'or". Elle embarquait sur un paquebot luxueux en compagnie d'une gouvernante anglaise. Miss Picoock, mais parfois miss Pikok. Trois lignes plus bas elle était étendue sur une chaise longue dans le coin le plus sélect du pont des premières classes et un authentique prince hindou occupait la chaise longue voisine. Tunique de satin, turban immaculé orné d'une escarboucle scintillante, mon Dieu rien ne lui manquait. La sirène mugissait. L'étrave imposante fendait avec lenteur de paisibles vaguelettes dont le pluriel orthographique était confié à l'imagination du lecteur. L'océan était vert. Innommé.

— Vous allez à Bombay ? demandait le jeune prince au turban et Maria s'émerveilla de la simplicité du récit.

— Oui, répondait Priscilla. Je vais rejoindre mon père qui a fait fortune dans le commerce des épices. Vous allez à Bombay vous aussi ?

— Oui, dit-il sans rien dire.

Maria éclata de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait rigoler comme ça ? demanda plaintivement Geneviève.

Maria renifla, chercha du doigt la ligne, et lut en hoquetant de plaisir "Oui, dit-il sans rien dire". Mais Geneviève haussa les épaules.

— C'est un roman exotique, tenta d'expliquer Maria. Je devais avoir dix ou onze ans quand j'ai écrit ça. C'est étrange comme on oublie ces choses. Est-ce que je peux le garder ?

— Bien entendu, dit Geneviève. Bruno vous l'aurait donné.

Maria revint au cahier, essayant de ne pas s'attendrir sur ce frère qui conservait de telles reliques dans un tiroir de secrétaire. Page six, Miss Picoock faisait un peu de morale à Priscilla. Son anglais fictif méritait un brin d'attention. Une sorte de sabir où se faufilaient pour la vraisemblance quelques darling et quelques little girl. Une page vraiment laborieuse où les efforts de plume se trahissaient en gigantisme de graphie. Page neuf, une valise pleine de bijoux s'ouvrait sous l'effet du tangage et le Diamant Bleu, gros comme "un œuf de pigeon" justifiait enfin le titre. De lourds nuages noirs dévastaient le ciel, une main gantée escamotait la valise, et page dix plus rien... L'histoire du Diamant Bleu s'interrompait au milieu d'une phrase. C'était comme si la Vie avait soudain ouvert la porte, comme si elle avait appelé la petite Maria pour quelque promenade au jardin. L'enfant avait quitté la table à écrire, ou bien elle avait bondi de son lit, laissant choir le cahier orange sur la carpe. Elle s'en était allée tout simplement.

La voix de Geneviève n'en finissait pas d'évoquer Bruno sans être écoutée. "Il ne s'était jamais résigné à la faillite... la perte de la maison surtout... C'est pourquoi il conservait ces choses... Impossible de le raisonner...". Maria leva les paupières et vit au-delà du fauteuil roulant la silhouette du petit Blaise dans l'embrasement de la porte. L'enfant avait ôté son bonnet de laine mais portait encore l'anorak largement ouvert sur un pull gris. Il tenait dans sa main une épaisse tranche de pain beurré dans laquelle il avait mordu. Il était rentré de l'école sans qu'on l'entende. Il avait préparé seul son goûter.

Mon Dieu que cet enfant était sage !

Cette constatation mettait inexplicablement Maria au désespoir. Le cahier orange grand ouvert contre sa poitrine dissimulait son cœur où grandissait le désir. Maintenant c'était un désir royal. Il l'entraînait vers quelque région obscure dont elle n'avait jusqu'à ce jour pressenti l'existence. Seule l'écriture allait permettre d'assouvir ce désir. Mais comment ?

— Je crois que j'ai besoin d'aller faire un petit tour pour prendre l'air, déclara-t-elle d'une voix enjouée qui n'était que mensonge et elle roula le cahier orange pour le glisser dans la poche de sa veste. Tu viens avec moi, Blaise ?

Blaise acquiesça.

Maria partit avec l'enfant. Un enfant fruit parfaitement enveloppé de mystère. Ils prirent sans se concerter le chemin du torrent de Frayes. Côte à côte sans jamais se toucher si ce n'est quelques effleurements de manches quand les branches de fougères rétrécissaient le passage, ils n'échangèrent pas un mot pendant le début de cette promenade. Peu à peu le silence de la forêt se peupla du chant mat de l'eau tourbillonnant sur la roche. Quand ils atteignirent la passerelle le bruit de la cascade était assourdissant. Maria ne s'aperçut pas tout de suite que l'enfant s'était mis à parler. Une petite musique jaillissait maintenant de ses lèvres, mais ce n'était pas un chant. Elle devinait des mots, une suite ininterrompue de mots articulés avec parcimonie mais dans un élan vélocité de l'esprit.

Tout en jargonnant, Blaise avait bondi sur le ponton de bois avec l'élégance d'un elfe, bras étendus comme s'il allait s'envoler. Le visage rouge, les yeux étincelants. Dès que ses pieds avaient atteint l'autre berge il avait fait volte face et l'avait attendue en parfaite immobilité, lèvres closes.

Alors Maria s'engagea sur la passerelle et le vieux machin pourri frémit dangereusement.

— Arrête ! hurla Blaise. N'y va pas ! N'y va pas !

Elle continua. Elle devait rejoindre l'enfant. Entendre cette voix que le fracas du torrent engloutissait.

Ils revinrent par le même chemin. Côte à côte sans se toucher. Mais Blaise maintenant n'arrêtait pas de parler. Les oreilles de Maria s'emplissaient du bizarre monologue qui devenait audible au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du torrent. C'était une sorte de kaléidoscope sonore. Une suite d'aventures réelles ou inventées. Elles se bousculaient sur les petites lèvres fraîches et il ne fallait ni les ordonner ni chercher à les comprendre.

Le désir prit alors en Maria sa forme exacte. Elle sut qu'elle se procurerait dès que possible un carnet. Avec des mots précis elle coucherait son enfance sur ce carnet.

Un sourire exalté occupait le visage du petit garçon qui ayant épuisé ses sources se taisait à nouveau.

9

Dans l'agreste lieu d'aisance l'humidité nocturne poursuit son œuvre de désintégration. Les pages de carnet forment maintenant un bloc compact et spongieux au bout du fil de fer rouillé. Il faudrait vraiment beaucoup de patience pour les décoller les unes des autres. Les doigts boudinés de Casimir Fabius n'auront pas assez de délicatesse. L'ultime utilisation sera bâclée, elle se fera par petits paquets.

Il faut se faire une raison, les méditations de Maria Quetsche sur la genèse de l'écriture sont vouées au secret éternel. Blaise, en cette dernière nuit sous le toit du professeur, rêve qu'il retrouve le carnet noir sous un monceau de peaux de lapins. Mais ce n'est qu'un rêve sous la chaleur de l'édredon rouge. Un rêve qui sera vite oublié. Aux premières lueurs de l'aube Blaise va entendre tout un remue-ménage de l'autre côté de la cloison. Il ne pensera plus au carnet. Il entrera enfin dans la chambre de Berthe pour une belle flambée d'amour.

“Les cahiers oranges n'étaient certes pas des temples de l'intelligence !“ avait écrit Maria d'une plume rageuse alors qu'elle en était déjà à la moitié du carnet. Les pages s'ouvraient aisément maintenant sous l'effet de l'usage, offrant à l'œil le fil de couture.

Elle avait ensuite enfoui son front dans ses paumes avec découragement. Quoi ? Tant de nostalgies exaltantes... Le lit... La naissance du soleil sur la courtepoinTE en auréoles cramoisies... Le prince Ipotèque en chlamyde blanche... Tout cela pour en arriver au “DIAMANT BLEU” ?

Mais un petit garçon était tapi là, dans l'entrelacs rose des doigts où butait son regard. Un petit garçon marchant bras étendus sur une passerelle, un petit garçon en plein accès d'écholalie. La carapace de silence où la parole couvait comme une braise venait d'exploser, les mots jaillissaient, ils étaient aussitôt engloutis dans le tintamarre de la cascade. Cette vision consolait Maria mais en même temps elle l'attristait. Une angoisse s'insinuait dans son cœur. Aurait-elle perdu quelque chose en chemin au cours de toutes ces années d'écriture ? Elle pressentait qu'un minuscule trésor avait glissé de ses mains entrouvertes.

Elle revint au “DIAMANT BLEU”. Considéra abruptement la chose. Décréta que c'était une fausse couche de l'imaginaire. Tergiversa un peu. Il y avait eu tant et tant de “DIAMANT BLEU” dont elle n'avait plus souvenir... Ils s'agglutinaient dans sa mémoire, ne formant plus qu'un unique cahier, un objet symbole. Elle ne pouvait débarrasser son esprit de ces fichus cahiers oranges. Alors elle essaya de les apprivoiser. Elle décréta que ces cahiers où la Pucelle en armure serrait un étendard contre sa poitrine avaient la fragilité d'une bulle de savon. Mais après réflexion elle ajouta qu'une fois la bulle éclatée il en restait toujours quelque chose... La chambre jaune avait été bel et bien le réceptacle de splendeurs invisibles. Il suffisait d'entrer dans la pièce pour être assailli par tous ces rêves évaporés qui saturaient l'atmosphère Ils avaient une sorte d'odeur...

Maintenant Maria Quetsche attaquait la seconde moitié du carnet de moleskine à grands jambages enthousiastes. Il en était toujours ainsi quand elle reprenait le thème de la chambre. Elle écrivait que les rêves flottaient là comme une joie muette. Un appel vif aux recommencements. Certains soirs au contraire ils pesaient leur poids de tristesse. Mais ici la tristesse était un sentiment noble, une maladie aristocratique ignorée du reste de la maisonnée. L'armoire avait un petit craquement, les panneaux du lit s'irisaient au reflet de la lampe de Galalithe rose et le cœur de la petite Maria frémissait de chaleur sensuelle. Il se mettait à battre plus vite car les meubles devenaient vivants, ils étaient intimement associés à son sang. Une correspondance énigmatique s'établissait entre la tristesse délicate, l'odeur d'encaustique et les vibrations du bois. La conscience de l'enfant s'exacerbait, son acuité visuelle diminuait. Il lui arrivait de confondre son âme avec l'armoire... Elle ne savait plus où se situait la vie. En elle ? Ou bien dans les objets qui l'entouraient ? La communication avec le lit, avec l'armoire, avec la table devenait communion. C'était, il faut le reconnaître, un intense état créatif.

Mais il n'y avait pas création ! ajoutait alors Maria Quetsche agacée en entamant une nouvelle page de carnet.

Cet aphorisme isolé en haut de page blessait son regard. Il l'empêcha pendant plusieurs jours de continuer son analyse. Elle se sentait enfermée dans un labyrinthe, ou encore elle avait le sentiment de tenir dans sa main un écheveau dont les fils étaient embrouillés. "La joie de faire" marmonnait-elle pensive, tripotant son stylo. "La chose faite... le produit..." et elle écartait le carnet d'un geste rageur.

Et puis elle trouva une explication : les germes de son art existaient bien en ce temps-là, mais ils n'étaient alors que de minuscules pépins exactement comme les organes génitaux lovés dans son petit ventre. Aussitôt elle fut consolée. Elle reprit son travail mais elle tourna la page, laissant un feuillet vierge entre le verdict du "DIAMANT BLEU" et la suite de ses réflexions.

Elle ne voulait plus ratiociner sur cette chambre. Le sujet était épuisé. Maintenant il fallait continuer la promenade et surtout ne pas oublier l'attirail indispensable à une bonne peinture : couleurs, pinceaux, brosses et couteaux mais aussi quelque produit décapant pour mieux accentuer les effets d'ombres et de lumières.

Était-ce en 1930 ou bien en 1931 ?

Il y eut un certain premier octobre où la petite Maria, arrachée brutalement à la douceur orange des cahiers de la maison Mansart, échoua au pensionnat. Une imposante porte cochère, la porte de l'institution Sainte-Marie, s'ouvrait devant elle, offrant une perspective infinie de couloirs aux parquets brillants.

Elle s'adapta très bien.

S'agissait-il de la même petite fille ? Oui. Mais celle qui enfilait l'uniforme bleu marine, jupe plissée, marinière et nœud de taffetas noir sur la poitrine, était soudain exorcisée. Entièrement ouverte aux nouveautés elle aima tout. Le grand dortoir aux trente lits. Les toilettes collectives qui se faisaient dans une haute pièce glaciale. Des rangées de lavabos de céramique blanche luisaient de propreté le long des murs, les robinets démodés et gracieux n'offraient que de l'eau froide mais on s'aspergeait mutuellement en se débarbouillant, avec un rire fou dans le dos de la sous-maîtresse. Rien que pour ce rire qui vous venait du fond des entrailles sans faire de bruit, qui vous secouait le corps comme une essoreuse, Maria aurait vendu son âme. Elle ne savait pas qu'elle avait en réserve un trésor pareil dans sa petite personne. Elle aurait distribué toutes ses provisions, biscuits, chocolat, confitures entreposés dans un casier à son nom, et même ses crayons de couleurs ou son waterman plume d'or pour un éclat de rire.

Trente petites filles s'habillaient ensemble, mangeaient ensemble, dormaient ensemble. Des latrines communautaires séparées par des demi-cloisons confondaient les odeurs et les bruits de leurs défécations et là aussi on pouvait rire.

Chaque geste de vie se démultipliait. Dès le réveil la superbe activité collective commençait. Trente paires de gros bas de coton noir grimpaient sur trente paires de petites jambes pour être agrafées à trente paires de jarretelles avec un geste de vraie femme. Ensuite il y avait le jupon de percale ; il se boutonnait dans le dos, il fallait un peu s'entraider. Sur ce jupon il y avait encore la poche amovible, une petite sacoche de même tissu qui se fixait à la taille avec un lien de coton et un nœud bien serré. Puis venait la jupe plissée de serge bleu marine dont la fente de côté devait coïncider avec la fameuse poche. Enfin la marinière assortie à la jupe, et le papillon de taffetas noir.

Maria Quetsche s'interroge sur la finalité première de cette sacoche amovible qui pendait telle une aumônière sur la cuisse de trente petites filles. La sagesse des sœurs sécularisées de l'Institution Sainte-Marie l'avait probablement prévue pour l'utilisation qui en était faite en secret. C'était une poche où venaient s'engloutir tous les petits secrets du pensionnat. Des morceaux de viande fibreuse y côtoyaient des images de collection du chocolat Kohler (dont le troc était interdit) d'authentiques billets d'amour et des épluchures de cacahuètes.

Elle frémit de plaisir au souvenir de ces mystérieuses poubelles enfouies sous les jupes plissées. Elle y voit un symbole de vie ardent et fruste, rêve de s'en confectionner une toute pareille pour les commodités de sa bohème... Elle rit. Elle ne se souvient que des joies de la pension. C'étaient des joies d'une éblouissante simplicité.

Bien sûr il y avait l'étude. Une activité austère qui mangeait bien des heures. Mais la petite Maria s'en débrouillait. Elle n'avait aucune difficulté à apprendre, comprenait vite et oubliait aussitôt. Son intelligence était comme un papier buvard. La science y laissait des traces floues, inutilisables. Elle s'intéressait à peine à ce qu'on lui enseignait, se débarrassait du travail comme d'une corvée. Les devoirs et les leçons n'offraient rien de neuf, ils étaient là comme le prolongement monotone de sa vie passée.

Certaines petites filles pleuraient au souvenir d'une maison qu'il avait fallu quitter. Pas Maria. Elle n'avait rien abandonné rue Armand Donnay qui pût lui tirer des larmes. En s'éloignant du lieu régenté par la Reine de la Nuit elle sortait des limbes pour sauter à pieds joints dans la vie. La vie c'était toutes ces filles assises sur des bancs sans dossiers, toutes ces épaules en danger de scoliose penchées sur des pupitres noirs. L'éclat des chevelures se diversifiait superbement au moindre rayon de soleil, et pourtant elles étaient toutes semblables ces petites filles en sarrau gris. Enfants de commerçants ou de négociants, comme Maria, on les avait posées là pour se débarrasser d'elles. Pour qu'elles soient instruites. Surveillées. Protégées du contact des garçons...

Maria Quetsche se désole d'avoir oublié leurs noms. Catherine ? Emmanuelle ? Paulette ? Pour l'instant elle ne se souvient que de Carmen l'espagnole, à cause de son terrible accent. Elle revoit le rictus passionné des lèvres gercées, l'effort laborieux de la petite bouche étrangère avant que ne jaillissent les pauvres mots estropiés dans un chuintement de salive. Ah ! celle-là...

Dans les années trente les enfants n'étaient pas comme aujourd'hui victimes d'idolâtrie. On les aimait de loin. Maria Quetsche n'a jamais eu la fibre maternelle, cette constatation satisfait donc le côté observateur d'une nature sans tendresse. Elle jubile au souvenir fugace d'un panaris de Carmen. Le doigt énorme. L'ongle de l'index opacifié, jaunâtre, fibreux. La peau suppurante. Et cette façon qu'avait l'espagnole de tenir sa main sur son cœur comme un bébé malade, jusqu'à ce que "ça passe". Et "ça passait". L'ongle tombait. Le doigt redevenait lentement un doigt ordinaire après avoir été l'objet d'une collective attention silencieuse.

La salle d'études.

Les plumes sergent major orchestraient le silence de ce temple du devoir. Choc menu au fond de l'encrier de porcelaine lové dans le bois, et le pupitre entier faisait caisse de résonance. Ensuite, eh bien le métal accrochait le papier. L'écriture se démultipliait, chuchotait d'une table à l'autre en menus grincements. Un décalage imperceptible faisait que ce chuchotement ne cessait jamais tout à fait.

Durant ces années de pension Maria manqua résolument d'originalité. La collectivisation des sensations apaisa ce qu'il y avait en elle de corrosif et de douloureux. Elle se fondit au sort commun avec un enthousiasme qui l'étonne encore aujourd'hui. Elle se coula dans le moule, cherchant peut-être à y être engloutie. Lorsqu'elle se souvenait des cahiers oranges et de leur contenu violet, elle haïssait tout cela.

Elle joua au ballon.

Son corps changeait. Il devenait grassouillet. Il sécrétait mille sueurs, mille petits parfums inattendus. Une herbe brune et soyeuse ombra subrepticement la lisière ronde du ventre gonflé de flatulences par abus de lentilles et de pois cassés, et cet endroit secret changeait de nom. Il devenait mont de Vénus sans que la petite Maria en fût informée. Par bonheur l'ignorance était collective et merveilleusement partagée. Toutes ces pilosités drues ou clairsemées se comparaient de façon furtive. On en riait.

Certains tétons gonflaient ici et là sous des chemises, d'autres refusaient de se manifester et se faisaient attendre en rétive platitude. D'étranges coliques se substituaient aux lourdes digestions habituelles, de temps en temps un petit bas-ventre se nouait sous l'effet de crampes douloureuses. Le sang menstruel, tel un dieu capricieux, marquait l'une ou l'autre fille du dortoir de son sceau très particulier et la voilà qui s'affairait avec sa panoplie de femelle prévue dans le haut de l'armoire. La sœur sous-maîtresse essayait bien d'entretenir le silence et la pudeur, rien à faire. L'événement ne passait jamais inaperçu. Vingt neuf regards suivaient en passion silencieuse les allées et venues de l'héroïne, du lit à l'armoire, de l'armoire à la petite chambre de la sœur où s'effectuait le rite initiatif de la première serviette hygiénique.

Maria était comme un petit animal au milieu d'un troupeau. Même cette odeur douceâtre et périssable de menstrues qui flottait en permanence dans le dortoir lui plaisait. La puberté avait ici la lente majesté de la mer, elle ne cessait de se manifester en vagues et en remous, il semblait qu'on n'en finirait jamais avec elle.

Et puis un beau jour ce fut chose faite pour tout le monde. On n'y pensa plus. L'intérêt général se situait maintenant sur les résultats de l'aventure : était-on devenue belle ? La beauté avait soudain une importance capitale. Elle ouvrait les portes de la séduction.

La beauté avait des canons très particuliers... Elle se chuchotait... Se mesurait activement. Maria n'était pas dans les normes. Trop grosse, les seins lourds, les fesses larges et dures, aucune gracilité dans le tour de taille. Comment attirer un magique regard ? Comment effleurer l'éther rose du sentiment avec une architecture aussi déplorable ?

Maria était fière de ses jambes, en secret. Les genoux, surtout. Leur fine ossature évoquait assez fidèlement, lui semblait-il, ce délicat promontoire blanc, lascif et pur au cœur d'un drapé de pierre, qu'elle admirait tant dans son livre d'Histoire Antique quand elle regardait Diane chasserresse sculptée dans le marbre. Parfois elle imitait Diane devant un miroir. Relevait sa jupe sur sa cuisse. Epiait dans sa chair la réplique du chef d'œuvre grec. Soupirait. Rabattait la lourde jupe plissée, résignée à tenir caché le seul trésor qu'elle possédât.

Ce qui lui plaisait c'était cette vie grégaire au milieu des autres. L'esprit et les sens restaient en sommeil. Pour exister il suffisait de se laisser bercer par des paroles et de se conformer ensuite paresseusement aux lois d'une vie mythique où des gens irréels accomplissaient des choses irréelles.

On vivait mal, rue Armand Donnay. Les vacances étaient toujours ennuyeuses. Le seul admirateur de Maria était le petit frère. Il ne savait rien de la vie. Il jouait avec des cubes de bois ou encore imitait puérilement le bruit du moteur de la fabrique avec force postillons. Il disait que Maria était belle, ce qui était faux. Il promettait de l'épouser plus tard quand il serait riche. Que de débilités ! Est-ce qu'on épouse sa sœur ? Elle le prenait sur ses genoux. Elle lui lisait à haute voix quelque assommante histoire de Benjamin Rabier pleine d'animaux de basse-cour et les après-midi s'écoulaient ainsi dans une lenteur extrême.

Elle n'écrivait plus. Elle était définitivement brouillée, semblait-il, avec ce plaisir naïf relégué dans les greniers du souvenir. Mais elle rêvait beaucoup, attendant de retourner au pensionnat où tant de supputations ardentes se substituaient à la monotonie.

10

Maria Quetsche se souvient. Un dimanche matin elle est consignée au pensionnat pour un zéro en mathématiques. A quinze ans, les effets de l'absence prennent une sorte de profondeur, ils se manifestent de façon neuve et sublime. Le dortoir désert ressemble à un cimetière, les trente lits, impeccablement bordés, s'alignent comme des tombes blanches. Ici repose (d'habitude) Jacqueline Morel, ici repose Germaine Delteil, ici repose Ernestine Dieulafoy et dans ce coin les deux inséparables cousines d'Albi, Elise et Paulette. Les fofolles sont toutes parties de bon matin. Elles se sont envolées comme des moineaux piailleurs, chacune chantant son miracle.

Maintenant un silence solennel honore leur mémoire. Chaque geste de Maria est une insulte à ce silence, il est aussitôt amplifié d'un écho démesuré. Elle ose à peine bouger. Mais insidieusement elle se rapproche du lit de Violette Ségala. Ses mains glissent furtivement entre le matelas et le sommier métallique. Farfouillent un peu, trouvent le fameux cahier (tout le monde connaît ici la cachette du journal intime de Violette Ségala).

Le dortoir est plein de cahiers de cette sorte dissimulés un peu partout. Il y en a dans les armoires de métal, sous des culottes. Il y en a derrière des pots de confiture, sous des oreillers. Maria ne comprend pas cette manie de griffonner comme ça en secret sur des cahiers que l'on camoufle ensuite avec tant d'ostentation. Il faut qu'elle sache.

Le cahier de Violette Ségala est bleu avec une belle tranche marbrée de rouge. Les premières pages ont été arrachées hâtivement, quelques crêpelures blanches sont encore encastrées dans la reliure. Autrefois, l'année dernière peut-être, le cahier bleu était un cahier d'orthographe. Mais maintenant ?

"4 novembre : Il pleut ! Je suis restée une heure à mon essayage. Zut et zut ! Maman ne veut pas de velours pour ma robe de Noël. Il a fallu se décider pour l'étamine de laine !... Mais j'aurai des épaulettes rembourrées, un col Claudine et des fronces de poitrine, exactement comme Gisèle. Tante Emilie a eu une syncope. La maison était sens dessus dessous. Le docteur est venu."

"1er décembre : Cet été nous irons à Royan. Papa l'a promis. J'ai perdu mon bracelet de perles rouges."

"15 décembre : Tante Emilie est entrée à l'hôpital. Ça fait un vide terrible. Maman pleure, elle dit qu'elle va peut-être mourir. Mon Dieu !"

“26 décembre : Nous sommes allés à la messe de minuit. C’était la première fois pour Georges. Il s’est endormi avant l’élévation. Mais pas de réveillon à cause de tante Emilie qui est dans le coma à l’hôpital. Juste un chocolat et des brioches. Mais j’ai eu mon cadeau ! Un sac à mains bleu comme mes chaussures, avec mes initiales en or sur le rabat. Très chic... J’ai mis ma robe neuve, elle me fait une grosse poitrine.”

“1er janvier : Une nouvelle année commence. De quoi sera-t-elle faite ? Je suis triste. La vie ne vaut pas la peine d’être vécue. Il pleut. On ne peut pas sortir. Je ne suis pas amoureuse de... (ratures). Samedi prochain, si tante Emilie n’est pas morte, nous irons peut-être au cinéma ! On donne “Carnet de bal” avec Marie Bell et Pierre Blanchar.....”

Maria referme le cahier. Il ne lui a rien appris qu’elle ne sache déjà pour l’avoir entendu de la bouche bavarde de Violette Ségalà. Elle remet soigneusement le journal intime sous le matelas, (c’est comme si elle rangeait des petits bocaux de conserve dans un placard de cuisine). Elle n’a toujours pas compris à quoi servaient les fameux cahiers mais elle n’a pas envie d’en ouvrir un autre.

Elle n’écrit rien. Elle ne cachera rien sous son matelas. C’est décidé pour l’éternité.

Elle sourit. Elle savoure l’insolite silence du dortoir qui habille les murs ripolinés et le haut plafond blanc. Le cristal des rires résonne encore, ainsi que l’ardent ronron des conversations à mi-voix mais pour entendre ces choses il faut faire appel aux forces secrètes de l’amour. Maria aime-t-elle les fofolles ? Oui, elle les aime. Mais en bloc. Elle les aime comme on apprécie un paysage. La couleur d’ensemble des champs de labour en automne, par exemple. Ou bien comme un parfum. L’odeur acide de la campagne, au temps des fenaisons. Les fofolles sont le terreau de sa jeune vie.

Bien entendu elle ne raisonne pas avec autant de clarté que le fait Maria Quetsche en consignait ce souvenir très ancien sur le carnet de moleskine. Son jeune esprit émerge lentement du chaos de l’enfance, il est assailli d’une illumination prophétique. Elle devine et ne comprend pas.

Elle est différente. Cette découverte l’attriste. C’est peut-être une maladie, qui sait ?

Une maladie ? Le stylo de Maria Quetsche a très certainement buté sur ce mot. On peut imaginer la plume planant au-dessus de la feuille un peu comme une mouette à petite distance des vagues, en quête de poisson. Une maladie ? La question est grave.

Si le stylo se repaît goulûment de ce mot comment va-t-il le digérer ? Qu’écrit-il ensuite ? Déjà se présentent les corollaires en rangs serrés : thérapeutique, divan, nomenclature des songes nocturnes, oedipe-amniotique, etc... Les freudistes montrent le bout de leur nez. Ils vont lobotomiser la grande Maria. La guérir. La laisser idiote. Ils vont châtrer son stylo. Décolorer la belle encre fécondante. Tout ce qu’elle écrira ensuite aura la banalité d’un défilé de mots en uniforme.

Maria Quetsche se méfie. Elle ne veut pas utiliser un matériau que le temps n’a pas encore apprivoisé. Au moment où elle rédige ces notes elle a un peu plus de cinquante ans et déjà les premiers germes de la vieillesse sont en train d’éclore dans sa tête. Les choses changent. Un décalage s’installe entre elle et ce qui l’entoure. La vie (qu’elle regarde par la fenêtre) ne cesse de lui proposer des paysages neufs, et ceci à un rythme de plus en plus rapide. Maria se renouvelle elle aussi. Mais c’est une évolution tellement lente. Une insensible descente aux enfers. Une approche tâtonnante du néant initial qui lui donne de plus en plus souvent des gestes d’enfant.

Mais si on change de mot ? Si on dit "affection" au lieu de dire "maladie" ? Une affection chronique ? Une affection congénitale ? Une affection aiguë ? Le voyage adolescent peut alors aisément continuer.

Oui. Une affection de naissance.

La chambre jaune a été témoin de vives flambées éruptives. Le "DIAMANT BLEU" par exemple. Premier symptôme.

Le dortoir sera le lieu d'une longue rémission.

Maria n'écrivait rien entre ces murs gris. Elle n'éprouvait aucun désir de tenir son journal comme les autres filles. Mais l'étrange affection était là, tout de même, obscurcissant une part de son intelligence. Il y avait dans son esprit un angle mort. Un endroit inaccessible investi d'un projet grandiose parfaitement informulé. Elle menait une vie végétative en compagnie de ce projet. Elle attendait probablement d'avoir grandi pour entreprendre quoi que ce soit.

"Vous souvenez-vous de votre enfance ?" chuchote soudain à l'oreille de Maria Quetsche une jeune femme phtisique dont elle a été violemment éprise (un amour qui dura plusieurs semaines, qui ne s'effaça jamais complètement de sa mémoire).

Maria écarte alors le carnet de moleskine. Elle saisit la bouteille de vin entamée posée sur l'appui de la fenêtre et verse un peu de liquide rouge bleuâtre dans un verre en duralex. Elle boit d'un trait la bonne chaleur nourricière, laissant flotter son regard sur des paysages secrets que seuls les livres sont capables de faire naître.

La jeune femme a un grand nom. Katherine Mansfield. Mais Maria au temps de son amour disait Kate pour aller plus vite.

"Ce n'est certes pas mon cas" poursuit Kate. Les mots déposés dans une brochure rose, posthumes mais bien vivants, reviennent un à un de façon miraculeuse. "Les bandes noires... les lacunes... tiennent beaucoup plus de place que les éclaircies lumineuses..."

Maria avait tout juste quatre ans au moment de la mort de Kate. Elle ne savait pas lire. Mais ces paroles trouvées peut-être dans la série des histoires allemandes, ont plus de poids que des mots échangés entre gens vivants.

"Il me semble avoir passé la plus grande partie de mon temps comme une plante enfermée dans une armoire. Par intervalles, quand le soleil brillait, une main indifférente me sortait sur l'appui de la fenêtre, puis me rentrait prestement et c'est tout. Mais que se passait-il dans l'obscurité ? Est-ce que je poussais ? Tige pâle... feuilles timides... bourgeons hésitants..."

La confiance de Kate éblouit Maria. Elle verse encore un peu de vin dans le verre en duralex et boit pensivement.

On peut imaginer à nouveau le stylo en vol de mouette. Il plane au-dessus du carnet grand ouvert. L'ombre poétique des lectures anciennes s'interpose. Les trésors de Katherine Mansfield surgissent. La pause s'éternise de façon délicieuse. Ces trésors jaillissent en effet comme de charmantes parures de quelque tiroir entrouvert. Trois plumes. Un coupon de soie. Un petit manchon, peut-être. Et puis des fleurs ! Beaucoup de fleurs coupées mais encore vivantes.

Qu'on ne s'y trompe pas, la mort est là. Silencieuse. Impitoyablement accouplée à chaque mot de Kate célébrant la vie.

Maria soupire et finit son verre. Le carnet lui apparaît soudain dans toute sa netteté : bien cousu ; habillé de moleskine, sérieux. C'est un objet de ménage. Elle l'a choisi pour cette solidité rassurante, mais aussi pour son aspect austère qui incite à la gravité.

Où en étais-je ? se dit-elle.

Sœur Gladys émerge lentement de l'oubli sans qu'on l'ait appelée.

Sœur Gladys était canadienne. Elle avait traversé l'océan aux frais de sa congrégation pour débarquer un beau matin chez ses sœurs françaises. L'autarcie des ordres religieux a toujours inspiré du respect à Maria Quetsche. Les jésuites globe-trotters, les dominicains itinérants pour la gloire du Christ lui apparaissent comme le symbole d'une extrême débrouillardise. Mais en 1934 l'esprit de Maria était encore incapable d'affûter toutes les petites flèches caustiques dont il ferait si grand usage par la suite. Sœur Gladys la fascina.

C'était, disait-on, un sujet brillant, un élément précieux de l'ordre des Filles de Marie. Elle venait ici pour apprendre le français afin d'accéder ensuite à quelque haute fonction dans la hiérarchie. En échange, elle donnerait des cours d'anglais. La légende n'était pour rien dans cette folle admiration que ressentait Maria.

Sœur Gladys avait vingt quatre ans peut-être, elle était si petite qu'on aurait pu la confondre avec les filles de sixième si ce n'avait été sa démarche. Elle avançait à la façon d'une reine sur le plancher ciré des couloirs qui réfléchissait sa silhouette. La tête un peu forte, les jambes plutôt courtes sans doute, on ne prêtait aucune attention à ces imperfections, elles mettaient en évidence quelque splendeur solennelle indéfinissable qui faisait battre le cœur. Les épais cheveux noirs ramassés en chignon au-dessus de la nuque approchaient lentement de vous comme une mystérieuse corbeille sous laquelle irradiait la blancheur opalescente d'un visage dont il eût été follement irrespectueux de discerner les traits. Les cours d'anglais commencèrent enfin (pendant une semaine le dortoir avait été en ébullition). Sœur Gladys se tenait bien droite pour ne pas perdre un pouce de sa taille, là, entre le premier rang de pupitres et le tableau noir, dédaignant par modernisme américain la haute chaire sombre du professeur.

L'ordre alphabétique plaçait la petite Quetsche sur le dernier banc de la classe, entre Sylvette Piéport probablement et Jacqueline Ramatuelle (ces noms reviennent un à un de façon touchante, prénoms et patronymes indissolublement attachés). C'était un vrai soulagement d'avoir ainsi le dos au mur et toute cette distance entre soi et l'intimidante étrangère.

Aujourd'hui Maria Quetsche ne peut rien dire de précis sur ces leçons d'anglais. Elle se souvient seulement de la fascination. Sœur Gladys portait la traditionnelle robe noire des sœurs sécularisées. Elle se tenait devant le tableau noir. Maria avait beau écarquiller les yeux, elle ne voyait que son visage. Il semblait flotter comme un astre nocturne, se découpant avec netteté sur le fond sombre où se perdaient la robe et le tracé des cheveux. La voix, sensuellement voilée, un peu rauque, prononçait des mots que Maria ne comprenait pas. C'était chaque fois une source d'émotions étranges qui duraient encore longtemps après le cours, se prolongeaient parfois jusqu'à la nuit.

Dans le dortoir Maria ne chahutait plus. Elle s'enfouissait dans son petit lit, rabattait la couverture sur sa tête et rêvait à l'aérienne canadienne. Elle plissait les paupières, se concentrait farouchement et le miracle se produisait. Le disque lunaire, translucide, délicatement éclairé de l'intérieur apparaissait, irradiant l'obscurité d'une lumière irréaliste. La vision durait plus ou moins de temps, mais toutes sortes de souhaits naissaient avec elle. Poser la tête, par exemple, sur le tissu rêche et noir de la robe de sœur Gladys, là où se devinait une touchante rondeur. Ou encore que sa main très blanche qui voletait parfois comme un papillon satellite à côté du visage sur le fond noir du tableau, se pose sur le front de Maria. Une éblouissante tendresse fracassait la nuit et Maria qui dormait presque s'obligeait alors à ouvrir les yeux, souhaitant pleurer, inventant de douces et stupides paroles d'amour.

Maria changeait. Son corps trapu avait des langueurs. Elle somnolait à l'étude. La nuit elle croyait dormir et ne dormait jamais tout à fait. Plus d'histoires désopilantes, le soir. Plus

d'imitations de pets pour la joie des fofolles. Au dortoir maintenant on la houspillait, on se moquait sans comprendre.

Un vendredi matin une chose terrible arriva. Sœur Gladys, sautant de façon primesautière quelques initiales de l'ordre alphabétique, interrogea Mèrri Quouêche. Trente regards convergèrent sur Maria. Elle se dressa en tremblant, prit appui des deux mains sur le pupitre et bredouilla. Les "th" et les "r" anglais de la leçon franchissaient à peine ses lèvres contractées dans un effort de cauchemar. Les tempes battantes, la chemise trempée de sueur, elle se laissa enfin glisser sur son banc sans entendre le verdict de la voix magique. Il se perdait dans les ricanements des fofolles.

Alors Maria s'exerça en secret. Elle apprit de longues listes de vocabulaire, peaufinant ses "r" et ses "th" à haute voix dans la solitude des cabinets. Elle attendait d'être à nouveau interrogée. L'ordre alphabétique avait repris son rythme routinier (on en était à recommencer dans les premiers rangs). Le jour où on atteignait les F Sœur Gladys disparut. Elle s'en alla avec autant de soudaineté qu'elle était apparue. Un vieillard obèse la remplaça.

Maria n'oublia pas sœur Gladys. Elle tenta de la conserver intacte en rêvant. Chaque soir elle posait sa tête sur un petit sein imaginaire couvert de laine noire. Une paume fraîche comme un pétale de fleur caressait alors son front. Une symphonie en blanc et noir exaltait sa tendresse. Un souhait immense habitait Maria : être contemplée, être élue, être la seule qui... Jamais avant sœur Gladys de telles idées n'avaient occupé sa petite tête.

Mais la vision s'effritait. Rien à faire. Le pâle et romanesque visage s'estompait. Il fondait peu à peu dans les brumes de la mémoire.

Alors Maria écrivit un poème. Elle y mit tout son cœur. Chercha un peu de science dans son Recueil de Textes Choisis. Compta sur ses doigts pour obtenir le rythme sacré. Utilisa les liaisons et tout ce qui s'ensuit. Connut des affres exaltantes. Aucun effort ne lui paraissait assez grand pour composer cette musique de mots. Le lent ruissellement des douze syllabes, l'alternance des rimes érigeaient petit à petit un temple éternel. Albert Samain lui servait de modèle.

Quand le poème fut enfin achevé elle le recopia avec soin. Le plia menu et le cacha dans son plumier.

De temps en temps, elle le relisait. Mais le poème l'intimidait. Elle chuchotait les alexandrins et c'était comme si elle se promenait dans un parc à la française orné de jets d'eaux et de pelouses bien tondues.

Le poème ne correspondait pas aux splendeurs érotiques en noir et blanc de sœur Gladys. Mais c'est tout ce qui restait d'elle.

Maria Quetsche verse encore du vin dans le verre en duralex. Elle s'étonne vaguement de la pulsion homosexuelle de ses quinze ans. Elle a beau fouiller son passé, sœur Gladys est seule avec une grande auréole de lumière. Tant mieux ! Le poème était fichtrement mauvais ! D'horribles allitérations surnagent dans sa mémoire. Elle boit une gorgée. "Ta tête aux teintes d'ambre..." Oui, c'est bien ça... Pouah ! Comment a-t-elle pu écrire une chose pareille ? Mais le vin la console. Elle s'attendrit. Déjaunir l'ambre, le confondre avec l'ivoire était une tentative touchante pour sublimer un effet de carnation. En définitive, elle avait été amoureuse d'un reflet.

Les fofolles avaient toutes l'esprit tendu vers le sexe opposé. Malgré les excessives rondeurs de sa chair Maria n'avait rien de commun avec les fofolles. Elle était presque virile tant était grande sa détermination à exister. Les garçons (comme on disait alors) n'avaient

pour elle aucune réalité. Ils se tenaient derrière le mur d'enceinte du pensionnat comme une peuplade étrangère dont les mœurs plutôt bizarres ne lui étaient communiquées que par ouï-dire. La messe dominicale était le creuset de tous les émois érotiques des fofolles. Rendues ce jour-là à leur famille, elles assistaient au culte paroissial dans leurs atours les plus beaux. Toute silhouette étrangère (cousin d'amie, ami de cousin) romantiquement découpée contre la blancheur d'un pilier faisait battre leur cœur pendant la semaine. Au dortoir on célébrait dans le noir les extases visuelles du dimanche. Il y avait quelquefois des lettres secrètes. Elles circulaient furtivement d'un lit à l'autre, mais on évitait toujours Maria dont les rires étaient redoutés.

Elle ne connaissait les garçons qu'à travers ces rumeurs niaises. En fait, ils ne l'intéressaient pas. La Reine l'envoyait pourtant à l'église chaque dimanche, la main du petit frère chaudement blottie dans la sienne. Elle s'appliquait de son mieux à observer les garçons. Hélas, ils étaient laids, ricaneurs et bien souvent couverts d'acné. Quand le lent défilé vers la table de communion favorisait un rapprochement, leur regard se chargeait d'impudence. Il semblait vous mettre au défi. Mais au défi de quoi ? Personne au dortoir ne le savait. Les fofolles étaient toutes d'une ignorance crasse. Leur vocabulaire d'amour était imprécis, tout en éther et en effets roses. Les mots qui désignaient la Grande Affaire se perdaient toujours dans des gloussements. Le mythe rigide du mariage les rendait idiotes. Il s'interposait entre leur esprit enfiévré et la vie exactement comme le rideau métallique du cinéma El Dorado que le machiniste ne relevait jamais, pour des raisons de sécurité, avant la projection du film.

Elles se marieraient toutes ! L'amour était obligatoirement conjugal et définitif, semblait-il. Il n'y avait pas d'autre issue aux huit années de pensionnat, à moins d'épouser Dieu, bien entendu. Mais la saturation pieuse était telle qu'on n'y songeait pas.

La jeune Maria demeurait perplexe. Elle ne partageait pas l'enthousiasme général pour l'idyllique accouplement que les imaginations ne cessaient d'enjoliver autour d'elle au fur et à mesure que l'échéance approchait. Mais il faut reconnaître qu'une étrange résignation au sort commun s'installait peu à peu dans son esprit.

S'il fallait se marier, eh bien on se marierait ! Ici, Maria Quetsche soupire. "Encore un petit coup de pinard !" marmonne-t-elle en remplissant son verre une fois de plus. Ce qui va suivre est déplaisant. Elle boit. Zut ! quelques gouttes tombent sur son papier. Elle les efface d'un geste du coude mais une auréole mauve subsiste. Tant pis... Elle écrira sur l'auréole. Elle dira tout. Elle n'enjolivera pas la grande Maria. Son stylo va bon train. Il ne pèse plus les mots en esthète, il les écrit en vrac, comme ils se présentent.

C'est une confession. Un paragraphe de soulagement. La plume d'or égratigne le papier, elle se charge de minuscules effilochures qui rendent son tracé plus épais. Un lecteur presbyte qui aurait égaré ses lunettes devinerait ce que contiennent ces lignes sans les lire. La noirceur des signes, le désordre d'alignement des mots qui se chevauchent, se poursuivent, se retrouvent en toute hâte suffirait à l'éclairer.

Il est peut-être préférable que ce carnet soit détruit. Que la puanteur des cabinets de Casimir Fabius engloutisse à jamais le secret de Maria Quetsche, cet homicide involontaire dont elle se sait coupable.

Elle a tué Philippe Coste, son mari.

Ecrire cela noir sur blanc comme on fait un constat la plonge aussitôt dans une euphorie plaisante. Elle fait une pause. Elle se met à nettoyer le bout de la plume d'or du stylo avec une minutie exagérée. Elle ôte les petites barbes gonflées d'encre noire, ensuite elle fait quelques essais sur son buvard, des petits traits légers qui n'engagent à rien.

Bon. Elle peut continuer. Elle se sent pleine de courage maintenant pour énumérer les circonstances atténuantes du crime.

En 1936 elle a passé avec succès l'examen de fin d'études qu'on appelait alors Brevet Simple. Les portes de l'institution Sainte-Marie se sont refermées derrière elle pour engranger d'autres générations de fofolles.

Elle entamait à dix-sept ans ce qu'il était convenu de nommer une vie de jeune fille. La Reine avait programmé cette vie à l'avance. En attendant qu'on lui trouve un mari la petite Quetsche apprendrait la sténographie et la dactylographie à l'école Pigier. Elle pourrait ainsi rendre quelques services dans les bureaux de la fabrique.

Mais rue Armand Donnay Maria avait changé de chambre dès son entrée au pensionnat. On l'avait installée d'autorité dans une pièce du rez-de-chaussée qui avait longtemps servi d'entrepôt pour les sacs de sucre. Malgré le papier peint et la couche de peinture marron sur les plinthes et les boiseries la délicate odeur imprégnait toujours les murs. L'unique fenêtre donnait sur la cour. Dans la journée les tintements de bouteilles, les cris des camionneurs, le trafic incessant rendaient la chambre inhabitable. Maria se contentait d'y dormir.

Les premiers temps de la vie de jeune fille Maria s'ennuya. Hanta la grande maison de bas en haut à la recherche de Dieu sait quoi. Retrouva la chambre jaune avec quelques battements de cœur, mais c'était une lingerie maintenant, la machine à coudre Singer, la planche à repasser occupaient cet espace démystifié à côté d'une énorme corbeille à linge. Le lit avait été escamoté (démonté, entreposé au grenier, probablement). Seule l'armoire demeurait encore, dernier vestige de la Grande Epoque Créatrice. Mais impossible de se recueillir pour guetter les mystérieux craquements dans une telle ambiance d'amidon et de raccommodages ! Maria repoussa la vague tentation qui l'effleurait de renouer avec les cahiers oranges. Qu'aurait-elle écrit en effet ? Elle n'avait rien dans la tête.

Le vide était partout et Maria en silence s'effrayait. Bernard Quetsche restait cloîtré dans la bibliothèque où il ne fallait sous aucun prétexte le déranger. Tous les deux jours on renouvelait la bouteille de cognac qui lui servait de compagne. Le petit frère avait disparu, enfermé pour de longues années au collège Sainte Barbe de la ville voisine où il était éduqué de la bonne façon. On ne le rendait à sa famille que deux fois par mois, ce qui était vraiment inhumain pour un enfant de sept ans.

La Reine trônait dans le bureau directorial. Elle ne se montrait qu'aux repas. Elle devenait de plus en plus grosse. Comprimait la luxuriance de ses chairs dans une coûteuse gaine Stella. Maria la haïssait.

Les cours de dactylo commencèrent enfin, apportant un peu de distraction. Ils avaient lieu trois après-midi par semaine. Maria y retrouva Sylvette Piéport, la plus incurable idiote du pensionnat Sainte-Marie, mais enfin c'était une fofolle ! Sylvette, dont le père était garagiste, se préparait comme Maria à travailler pour sa famille. Les vacances d'été l'avaient métamorphosée. Elle avait maintenant une indéfrisable, peignait ses lèvres avec du rouge Guitare, laquait ses ongles et fréquentait un copain de son frère. Maria essaya de s'intéresser à cette affaire romanesque, mais elle en perdait trop souvent le fil. C'était une histoire compliquée comme un feuilleton. Trop de rebondissements survenaient entre le vendredi et le mardi. Le "jeune homme" devait partir sous peu au régiment. Les parents Piéport s'opposaient à cette union, etc... Ils enfermaient leur fille à double tour pour l'empêcher d'aller au cinéma avec son petit ami. Elle sautait par la fenêtre pour le rejoindre...

Au bout de quelques semaines Sylvette Piéport disparut du cours Pigier Maria apprit qu'elle "avait été obligée de se marier en catastrophe". Désorientée, elle découvrait la duplicité d'une institution qu'elle croyait sans tâche. Sylvette Piéport avait fait un mariage infamant.

A z e r t y u i o p...

Les doigts de Maria s'imprégnaient peu à peu d'une science occulte. Cette science permettait d'aligner des mots comme on joue du piano.

Chaque soir, après la fermeture du bureau de comptabilité, la future secrétaire de la Maison Quetsche s'entraînait. Elle s'installait devant la grosse Japy noire avec la ferveur

d'une concertiste. Le buste bien droit comme il était recommandé à l'Ecole Pigier, les mains à l'horizontale au-dessus du clavier, elle tapait avec légèreté des pages entières de "c'est-à-dire" ou de "recevez l'expression de mes sentiments distingués". Les formules rituelles jaillissaient de façon magique comme l'eau d'un ruisseau et Maria laissait errer son regard un peu partout. Sur la table voisine Emile Bauge avait méticuleusement rangé ses affaires pour le lendemain. Les carnets de commande, les bordereaux de paiements étaient empilés dans une corbeille métallique. Les crayons, les porte-plume étaient alignés devant l'encrier. Maria ne convoitait plus le crayon-encre reconnaissable à son usure et aux bavures violettes autour de la mine. Les mirages de l'enfance étaient évanouis. Ils reposaient comme d'inutiles trésors dans un coin de la mémoire.

Une paix monacale habitait le bureau désert. Le tap tap tap de la machine à écrire s'implantait dans le silence, il se répercutait. Maria écoutait avec respect la solennelle résonance. Elle ne connaissait pas de musique plus grave, plus sublime que ce cliquetis qui naissait sous ses doigts.

C'étaient des moments de bonheur. Maria a oublié tout le reste. Les leçons de tennis du samedi, la chorale paroissiale, le cinéma, toutes les médiocres distractions de la vie de jeune fille. Elle ne se souvient que de cet apprentissage inutile. Jamais en effet elle ne taperait "recevez l'expression de mes sentiments distingués" au profit de la Reine ! Plutôt mourir ! Ou se marier !

Mais le contact des touches rondes excitait ses doigts, aiguissait son esprit, ouvrait le champ à d'étonnantes perspectives qu'elle n'aurait su définir.

Elle était faite pour jouer de cet instrument là.

14

La rumeur semblait solidement établie : la Reine avait un amant. Patrice Dulac, trente quatre ans, représentant en vins et spiritueux. Tout s'expliquait enfin : l'alcoolisme de Grand B, l'éloignement de petit b. Maria découvrait donc de nouvelles turpitudes (mais toujours à propos de cette chair qu'elle haïssait, blanche, grasse, puissamment parfumée). Il était temps de quitter la rue Armand Donnay. Mais comment ?

En attendant Maria s'était mise à lire. Elle vivait maintenant en compagnie d'écrivains prestigieux (la plupart étaient morts), choisissant d'être aveugle et sourde à la réalité quotidienne.

Comment s'était déclenché le processus de cette boulimie littéraire ? Maria Quetsche aujourd'hui n'en sait rien. Elle revoit en imagination un temple paisible qui a pour nom Bibliothèque Municipale. De beaux rayonnages de bois sombres, d'épais volumes uniformément habillés de papier cristal. Elle n'est pas sûre des noms qui lui reviennent. Dickens, peut-être ? Thomas Hardy ? Zola ? Stendhal ? Dostolewski ? Maupassant ? Tolstoï ? Thackeray ? Sigrid Undset ? Victor Hugo ? André Gide ? Katherine Mansfield ? Jean-Jacques Rousseau ? Selma Lagerloff ? Benjamin Constant ? Tchekov ? Voltaire ?

Ces gens-là vous disaient tout ce que vous cherchiez à savoir sur la vie. Ils le faisaient bien. Un principe essentiel les unissait : la beauté du langage.

Maria ignorait toutefois que la Reine spoliait son époux, détournant à son profit une part des bénéfices de la fabrique. Mais si elle en avait été informée la chose ne l'aurait pas étonnée tant la fréquentation des Grands Défunts l'avait instruite. Elle se serait contentée de hausser les épaules.

Fascinée par l'ardente soif de beauté que la littérature entretenait dans son esprit, elle considérait maintenant le réel comme une fiction méprisable. Elle ne lui accordait que peu

d'attention. Marchant dans la rue d'un pas vif, un livre sous le bras (Raskolnikov ou Nathanaël dans la tiédeur de l'aisselle).

Elle ne lisait jamais les journaux. N'écoutait pas la radio dont le ronron agaçant filtrait à travers la porte de la bibliothèque paternelle commue un signe de présence du maître de la maison. Les rumeurs du monde extérieur ne lui parvenaient que pendant les repas.

C'étaient les seuls moments où elle voyait son père, où elle entendait sa voix. Il s'alimentait par pure habitude, semblait-il. Il ne cessait de discourir sur les malheurs du temps. Il disait que l'univers était secoué d'incessants séismes, mais Maria n'avait pas besoin de se boucher les oreilles, elle n'écoutait rien. Hitler. Léon Blum. La guerre... Bernard Quetsche débitait sa litanie en évitant de poser le regard sur sa femme. Il fixait Maria. Il ne parlait que pour elle. Les plages polluées de tandems et de casquettes ! Les réfugiés espagnols !... Le nom imprononcé de Patrice Dulac décuplait secrètement ses haines.

Maria détournait les yeux. Lèvres closes, elle se récitait une phrase. Toujours la même. "Nathanaël, je t'apprendrai la ferveur..." Incantation ou prière ? Elle ne savait pas. C'était plutôt une formule magique. Elle ne comprenait pas tout à fait ce que représentait la ferveur, mais c'était un mot voluptueux et le nom de Nathanaël vous ensoleillait la tête. Les doigts de son père, agités d'un imperceptible tremblement, rompaient le pain, emplissaient les verres avec largesse.

Mais on ne tue pas aisément la vie quotidienne quand on a tout juste dix-huit ans. Un rien suffit à la faire renaître. Un minuscule événement inattendu et la voici qui explose comme un cri. Le cri devient chant. Le chant couvre les mornes ronrons. Efface l'uniformité. Met tout à coup en évidence la singularité d'un destin.

Pour la jeune Maria ce fut une lettre sur vélin bleu avec monogramme en relief. Un V et un S joliment entrelacés. Aujourd'hui elle ne sait pas comment se présentait l'écriture de Violette Ségala sur ce joli papier. Avait-elle encore le moule aristocratique, jambages pointus et boucles, inculqué au pensionnat ? Elle ne se souvient que des points d'exclamation. Violette Ségala avait trouvé un mari ! A l'occasion d'un voyage à Marseille ! Elle se mariait le vingt juillet prochain ! Un grand mariage ! Deux cents personnes ! Le lunch et le bal étaient déjà commandés à l'hôtel de la Poste ! Oui ma chère ! La messe était prévue mais ce n'était pas tout à fait décidé encore à la paroisse de Saint-Jean de Péchésas ! Maria était invitée ! Elle serait première demoiselle d'honneur ! Elle porterait une robe d'organdi bleu (croquis dans la marge) ! Elle aurait un cavalier ! Un cousin du marié !

La porte de la cage s'entrouvrait enfin. Etre Demoiselle d'honneur était un moment privilégié dans toute Vie de Jeune Fille. L'Instant Fatidique peut-être. Un cavalier n'était pas un personnage ordinaire. C'était un mari en puissance. La jeune Maria le savait. La Reine le laissa entendre dès qu'elle fut informée de l'invitation. Elle se renseigna. Sut tout ce qu'il était utile de savoir. Le jeune homme s'appelait Philippe Coste. C'était un brillant parti. Un saint-cyrien. Un futur officier. On irait chez mademoiselle Perney, la couturière chic.

La Reine et la petite Quetsche devinrent étrangement complices, mais en grande économie de mots. Elles se rendirent à l'atelier de mademoiselle Perney tandis que les Grands Défunts que Maria avait fréquentés avec tant d'assiduité s'estompaient dans un brouillard gai. Un à un ils regagnaient leur sépulcre sur les rayons de la Bibliothèque Municipale. Maintenant il n'était question que de métrages d'organdi, de gants longs et d'escarpins.

Maria Quetsche s'étonne aujourd'hui d'avoir supporté avec tant de patience les longues stations debout que nécessitaient les essayages. Mademoiselle Perney s'activait sur son jeune corps immobile. Piquait une épingle ici, une épingle là. Parlait sans cesse, lèvres serrées sur un bouquet d'épingles, sans qu'on sût quel était son projet. Que de piqûres ! Que de contraintes ! Et cette masse frisée de cheveux gris qui chatouillait sans cesse le menton comme une éponge métallique !

Impossible de deviner comment serait la robe ! C'était mademoiselle Perney qui décidait de tout, de l'ampleur, des pinces, des petits volants qui minciraient Maria. La petite

Quetsche était dévorée d'angoisse et se taisait. Jamais elle ne rêva au jeune saint-cyrien de bonne famille. Elle ne pensait qu'à la robe.

L'été précédent elle avait assisté à un mariage. Une petite noce sans appareil, celle du fils d'Emile Bauge. Pas de grande toilette, juste la robe du dimanche et une capeline de paille. Maria représentait à elle seule Bernard Quetsche, la Reine, le petit frère (le clan des patrons). On l'avait gentiment insérée dans le cortège au bras d'un petit Bauge qui allait sur ses quatorze ans. Mais enfin il y avait eu bal ! Jusqu'à minuit passé. Maria ne pouvait oublier ça. Elle adorait danser, bouger, transpirer. Pas besoin d'apprendre, elle avait ça dans les jambes depuis toujours. Les messieurs de la noce s'étaient disputé cette ardente cavalière dopée à la blanquette de Limoux. Oh ! le rythme saoulant des valse de Strauss amplifié par les haut-parleurs ! Oh ! la langueur insidieuse des tangos argentins ! Joue contre joue avec certains... et parfois cette dure passion virile là, contre la cuisse, comme un hommage audacieux.

Tout allait recommencer, mais dans un décor splendide, cette fois-ci. Difficile à imaginer. Maria devenait héroïne de roman. Kitty, Betty, Natacha et même cette pauvre Tess d'Urberville avaient enfin une camarade en chair et en os. Une histoire se préparait. Impossible d'en prévoir les rebondissements. Elle allait s'ouvrir page un le vingt juillet prochain. Cette date étincelait en lettres de feu.

Et le vingt juillet arriva ! note Maria Quetsche avec un sourire attendri. Ce matin-là Bernard Quetsche conduisit solennellement sa fille à l'église de Saint-Jean de Péchénas. Il était rasé de frais. Ses mains gantées ne tremblaient pas sur le volant de la Delage. La corolle d'organdi bleu occupait toute la banquette arrière, c'était la Reine en personne qui en avait agencé l'étalement de ses doigts grassouilletts avant de claquer la portière. Elle était ensuite restée sur le trottoir jusqu'à ce que la voiture disparût à l'angle de la rue Armand Donnay.

On approchait de Péchénas. Village jusqu'ici inconsidérément méprisé. Il semblait tellement insignifiant d'habitude ! Mais la mère de Violette Ségala était péchénaise et cela changeait tout. La modeste église que Maria avait vu cent fois sans jamais lui prêter attention avait soudain une auréole étincelante.

En fait Péchénas était célèbre pour la saveur de ses cerises. Chaque année au mois de juin Maria était de corvée. Elle parcourait à vélo la route ombragée que venait d'emprunter la Delage. Elle arrivait toute en sueur sur une place rectangulaire. Ne regardait rien. Achetait en vitesse un plein panier de cerises Napoléon à la chair blanche et craquante et s'en retournait en ville en peinant sur son pédalier. Le trajet de la rue Armand Donnay à Péchénas dans un sens comme dans l'autre s'accomplissait toujours dans cet état de somnambulisme où se complaisait Maria. Comment aurait-elle pu en effet imaginer que son destin se jouerait peut-être à l'ombre du petit clocher ?

Après le mariage de Violette Ségala les circonstances n'ont plus jamais permis que Maria achète encore des cerises claires ombrées de rose sur la place de Saint-Jean de Péchénas. Et voici qu'en rédigeant ces notes il lui en vient du regret. Son stylo s'élève le temps d'une promesse secrète. Une fois achevé ce maudit récit Maria Quetsche fera un saut en auto-stop jusqu'à Péchénas à la saison des cerises. C'est juré ! Elle se sent apte à goûter enfin les beautés de l'endroit. Elle a gardé la naïveté des enfants. Ce qu'elle verra demain sera mieux vu. D'un œil plus limpide. Ce qu'elle ressentira demain sera d'une étincelante exactitude. Ce qu'elle écrira demain sera parfait.

En attendant il faut en finir avec la petite Quetsche blottie au fond de la Delage paternelle dans un flot d'organdi. Le stylo dépose un mot, puis un mot encore et le haut véhicule démodé ralentit à l'angle de la place de l'église. Il tressaute sur des pavés à l'ancienne comme il en existe dans certaines rues villageoises mais peut-être pas à Saint-Jean de Péchénas. Le toit de l'automobile rutil, superbement décoré d'ombres de feuilles de platane qui se découpent comme une mosaïque sur l'ensoleillement du métal.

Maintenant la jeune Maria descend de voiture. Elle défripe tous ses petits volants d'une main moite, puis, sans un regard pour son père, elle se dirige vers son destin. Elle marche à petits pas à cause des hauts talons dont elle n'a pas l'habitude.

Maria Quetsche invente-t-elle ? La place de Saint-Jean de Péchénas est immense et déserte. Elle ressemble à un plateau de théâtre. Le rideau vient juste de se lever. C'est l'instant fragile où le décor se devine, où tout est sur le point de s'animer. Insensiblement Philippe Coste apparaît. Il se dresse sur le parvis d'une église fantôme.

La mémoire de sa veuve l'isole impulsivement. Elle le dessine à petits traits qui deviennent de plus en plus nets et finissent par caricaturer la juvénile beauté du prince charmant. Tunique noire. Epauettes d'or. Pantalon incarnat. Et pour compléter la panoplie, cet étrange couvre-chef orné d'un plumet blanc, discrètement mis en évidence sous un avant-bras replié.

15

Ce plumet blanc excitait l'esprit de toutes les femmes de la noce, elles ne pouvaient en détacher le regard si ce n'est le temps d'un sourire de courtoisie ou d'un shake-hand.

Les voici maintenant qui apparaissent, ces belles invitées en robe longue, foule anonyme et soyeuse dont le parvis est encombré. La place de Saint-Jean de Péchénas a soudain considérablement rétréci, l'espace enfin aménagé s'ordonne à la mesure de tous ces gens guindés qui papotent. L'architecture de pierre grise s'implante peu à peu dans la mémoire de Maria Quetsche. Quelques marches, pour commencer. Ensuite le porche obscur saturé de fraîcheur, blotti entre d'épais contreforts couverts de lierre. Mais le saint-cyrien se détache comme un joyau sur la grisaille des gens. Aucune robe de soie, même la plus fleurie, la plus excentrique ou la plus décolletée ne peut concurrencer l'éclat des boutons dorés sur la tunique noire, l'effet sanglant du pantalon militaire et surtout cette douceur ingénue et blanche du casoar. "Il est pour moi..." se répète la petite Quetsche en gravissant les marches, elle a empoigné sa jupe à deux mains pour ne pas s'y prendre les pieds, elle exulte, elle a envie de rigoler.

"Il est pour toi..." lui chuchote la mariée à l'oreille après la messe, au moment des embrassades à la sacristie. Le cortège, la quête avaient établi un contact entre le chevreau blanc d'un gant qui montait jusqu'au coude de Maria et le sec tissu noir de la manche de Philippe Coste. "Il est pour toi... C'est un garçon terrible ! Exigeant ! Spirituel ! Nous avons pensé que tu étais la seule qui... Enfin, tu verras...". Violette Ségala est cramoisie dans ses drapés de satin blanc et Maria tout en l'embrassant s'étonne de toutes ces fines gouttes de sueur sur le front d'une mariée.

Une manche noire, une frange d'or à l'épaule, quelques effluves délicates d'eau de lavande accompagnent la petite Quetsche vers le halo de soleil qui clôturé la cérémonie. Le garçon d'honneur et la demoiselle d'honneur avancent à la suite des mariés en accordant leurs pas au rythme pompeux de la marche nuptiale. La double porte de l'église est grand ouverte, la chaleur de midi pèse sur les feuillages de la place de Saint-Jean de Péchénas qui semble éclairée de vert. Maria Quetsche se souvient avec précision de cet instant, un instant pailleté d'impertinence qui décida de son destin. Le squelette dur de Philippe Coste, ses muscles d'athlète sous la manche de la tunique intimident la jeune fille par simple effet de proximité physique. Elle se sent toute petite, la frange d'or d'une épauette est son seul horizon... En levant la tête elle aperçoit un menton glabre aux contours juvéniles, le profil sensuel d'une bouche, l'ombre brune d'une moustache méticuleusement taillée. Le saint-cyrien ne l'a pas encore regardée, il ne la regardera peut-être jamais. La petite boule d'organdi pendue à son bras ne l'intéresse pas. Au moment où la tristesse accable Maria un mouvement de foule la sauve. Une ruée de personnes facétieuses s'élance derrière elle pour jeter des poignées de riz sur les mariés. On la bouscule. Son front cogne la manche noire. Elle lève le nez. Aussitôt ses narines s'emplissent d'une vive odeur de lavande concentrée (elle le découvre avec stupéfaction) au cœur des franges dorées de l'épaulette. "Comme cette épauette sent bon ! "

s'écrie-t-elle étourdiment et le beau Philippe éclate de rire. Quelle intuition ! quelle intelligence ! chuchote-t-il d'une voix gouailleuse. Aucune femme jusqu'ici n'a percé ce raffinement de séduction. Maria voit alors ses yeux. Ils sont noirs et gais. Elle entend un aveu. Oui, il parfume abondamment son épaulette gauche avant un bal. D'ailleurs cette épaulette porte un nom, c'est "l'épaulette des dames". Alors Maria rit. Renifle l'épaulette avec ostentation. Rit encore et se compromet aux yeux des gens.

Cruelle affaire pour ce pauvre garçon, note Maria Quetsche sur son carnet. L'histoire de l'épaulette parfumée est consignée en trois lignes dont la concision frise la sécheresse car elle ne tient pas à s'attendrir. Les belles images colorées qui flottent dans sa tête ne cessent d'engendrer d'autres images. La mémoire est comme un grand écran cinémascope. Maria Quetsche laisse le rêve couler en douce paresse mais son stylo ne suit pas. Elle refuse qu'il s'emplisse de cette encre là. Il y a des années qu'elle ne se laisse plus berner par ces belles proliférations naturelles. Elle sait le poids exact de telles rêveries, gonflées comme des baudruches, et le poids d'une page écrite. Elle a mis au point un système de pesage intérieur qui fonctionne tout seul. En ce moment les fiançailles de la petite Quetsche décollent du réel, elles ressemblent à un feuilleton rétro.

Le système de pesage a un nom : "kilo de plumes et kilo de plomb". Comprenne qui voudra. Il incite à ne pas décrire le toit scintillant de la Delage paternelle constellé d'ombres de feuilles de platanes. Cette vision est un flash émotionnel qui entretient l'état de grâce. C'est un jalon du voyage. L'image ressuscitée (ou inventée pour la circonstance) est une plume au milieu des plumes du rêve. Le plomb des mots dont le juste poids est si difficile à évaluer alourdirait ce qui après tout n'est qu'une anecdote.

Grâce au kilo de plumes et au kilo de plomb Maria Quetsche sait que l'invisible occupe plus d'espace que le visible. Mais elle sait également que l'invisible flotte à bonne distance du sol par manque de densité. C'est ainsi qu'elle voit souvent des plantes vertes jaillir de la tête des gens... Chaque être humain est un terreau où germent tant de rêves...

Mais elle n'écrit pas ces choses là. Elle les utilise.

16

Dans le tohu-bohu de la noce l'épaulette des dames conservait son parfum. De temps en temps la petite Quetsche vérifiait. Elle se dressait sur la pointe des pieds, tendait le nez vers les franges d'or et une aspiration de narine la rassurait. Cette rigolade !

Philippe Coste aimait visiblement qu'on le reniflât. Mais ce qui lui plaisait plus encore c'était le jeu verbal déclenché par l'épaulette. Maria et lui n'étaient plus demoiselle d'honneur et garçon d'honneur, ils étaient partenaires de ping-pong. Les mots rebondissaient. A vous ! A moi ! Tac ! Tac ! Tac ! Un vrai feu d'artifice.

Comme l'avait annoncé la mariée, Philippe Coste était spirituel. Il jonglait avec les adjectifs. Insérait des locutions toutes faites là où on ne les attendait pas. Trouvait des cocasseries sur tout. La petite Maria en était éblouie. Ne le laissait pas voir. Trouvait illico la répartie. Elle ne s'embarrassait plus de bienséance. De temps en temps elle disait une énormité, comme si elle avait eu tout son auditoire de fofolles, et ça marchait.

C'était un plaisir neuf. Un duo. L'intimidante splendeur du saint-cyrien pimentait l'aventure. Leurs fous rires les tenaient dans une excitation charmante comme s'ils avaient bu trop de champagne, ce qui n'était pas le cas. Ils s'amusaient comme s'ils avaient été seuls. Ils oubliaient le bal. Arpentaient la grande salle dans un sens puis dans l'autre, cassant la cadence des paso-dobles ou des rumbas. Parfois, d'un accord tacite, ils plongeaient enlacés dans la foule des danseurs et gigotaient ensemble le temps d'un fox-trot, sans échanger un mot, juste le temps de recharger les accus.

Vers minuit ils étaient épuisés. La fraîcheur du balcon de l'hôtel de la Poste les attira. Ils se penchèrent en riant au-dessus de l'imposante balustrade de pierre, contemplèrent quelques automobiles tapies contre le trottoir, ne trouvèrent plus rien à se dire.

Désorientés par ce silence inattendu qui rendait leur chair vibrante et les entraînaient soudain Dieu sait où, ils évitaient de se regarder. L'atmosphère de ce balcon avec tous ces palmiers en pots imposait un geste.

Philippe Coste attira Maria dans l'embrasement de la fenêtre, à l'abri d'un palmier. Il la serra violemment contre son corps sec et dur. Il l'embrassa sur la bouche. Les lèvres de Maria s'ouvrirent. Sa langue rencontra une langue humide et vivace. Un peu de salive coula sur son menton. Mais sa chair n'était plus que douceur. Quand le baiser cessa enfin faute de souffle, Philippe Coste tremblait comme un enfant.

L'essentiel était dit.

Ils se marièrent un an plus tard et aujourd'hui Maria Quetsche s'étonne. Un baiser, quelques lettres avaient suffi pour que soit scellée l'alliance indissoluble.

En vérité ses souvenirs sont assez flous. Ce qu'elle va écrire ne sera qu'une reconstitution approximative. Mais les faits sont là, elle a épousé Philippe Coste le douze octobre suivant, juste après les accords de Munich.

La similitude des accords de Munich et de ses accords provisoires avec Philippe Coste l'a toujours amusée. Et pourtant, quel soulagement, ce traité ! Bernard Quetsche disait son contentement à qui voulait l'entendre. Non seulement la guerre s'effaçait à l'horizon mais encore la petite pouvait épouser son lieutenant en toute tranquillité !

Comment en était-elle arrivée là ?

Elle s'était laissée entraîner vers la porte ouverte de la cage et puis voilà. Le beau saint-cyrien dissimulait sous sa tunique à épauettes d'or un cœur chaste, virilement sentimental, mais comment aurait-elle pu le deviner dans son inexpérience ?

Le lendemain du mariage de Violette Ségala il avait regagné Saint-Cyr. Des centaines de kilomètres de voie ferrée s'étendaient maintenant entre les deux protagonistes du baiser. Pour en ressusciter l'émoi, le seul recours était d'écrire une lettre. Philippe Coste s'y employa sans traîner. Il décrivit d'une plume désinvolte les cocasseries de la vie d'un pauvre aspirant et ne parla pas du baiser.

Maria répondit sur le même ton. La maison de la rue Armand Donnay, peuplée de clowns, était présentée comme un endroit désopilant. La partie de ping-pong continuait.

Philippe Coste fit rebondir la balle façon humour anglais. Cita l'oncle Podger mais aussi un certain Jeeves. Maria n'avait jamais entendu parler de héros de cette sorte. Elle lut Woodhouse. Dévora Jérôme K. Jérôme. Adapta immédiatement sa syntaxe personnelle assez fluctuante à cette époque à la simplicité flegmatique du genre. Sa deuxième lettre résolument woodhousienne épata Philippe Coste. Il s'enflamma. Ecrivit une nouvelle missive, drôle et pudique, où le baiser n'était pas encore mentionné mais voletait entre les lignes comme un papillon téméraire.

Un amour-papier était en train de naître. Maintenant l'aspirant soupirait. Il évoquait de plus en plus souvent cette immense étendue de voies ferroviaires que devaient parcourir les petites enveloppes blanches englouties dans des sacs postaux. La plume acérée de la petite Quetsche redevenait française. Ironisait. Torturait. Séduisait.

Non, la grande Maria ne s'attardera pas sur ces fadaïses. Elle préfère imaginer d'autres correspondances tenues secrètes si longtemps. Des lettres d'un tout autre genre dont Bernard Quetsche lui révéla l'existence beaucoup plus tard. Pendant ces jeunes échauffements de plume, les familles entraient en négociations. Un maquignonage serré. Prêtres, notaires, officiers supérieurs étaient sollicités. On écrivait de belles missives formelles et ampoulées pour obtenir des renseignements. Les parents de Philippe Coste faisaient courtoisement comprendre, par exemple à la mère de Violette Ségala que la fille d'un négociant en sirops

n'était pas tout à fait de leur milieu. Bernard Quetsche, sous la dictée de la Reine, s'informait du montant de la solde d'un sous-lieutenant...

Mentionnée dans les dernières pages du carnet, la nuit de noces est à peine décrite, quelques lignes sarcastiques dont l'encre se dilue maintenant sous l'effet de l'humidité... Avant de tracer ces lignes Maria Quetsche a probablement rêvé, le nez en l'air, mordillant son stylo, revivant sans attendrissement le cruel dépucelage. L'émoi des préliminaires, bien sûr... et puis cet athlète nu et haletant qui tentait soudain de la forcer. Il eût fallu tant de sagesse ! avoir cent ans peut-être ! pour deviner que cet athlète inconnu n'était qu'un enfant. La petite Maria était tellement inexpérimentée ! Son imagination lui joua des tours. Dramatisa l'acte de la nature. Le lit aux draps froissés de la chambre d'hôtel surgit toujours dans sa mémoire comme un vaste navire de métal dont la coque minutieusement peinte en faux bois ne cessa de grincer toute la nuit sous les assauts d'une tempête dont la violence faisait mal.

"C'est ainsi que l'esprit vient aux filles" note-t-elle de façon laconique après avoir signalé la surprise du sang.

Ensuite elle s'étonne. Compte sur ses doigts. Ecrit qu'elle a partagé le lit de Philippe Coste pendant sept mois sans que jamais ne soit scellée l'alliance essentielle. Constate qu'elle n'a jamais cherché à comprendre qui il était. Trop occupée d'elle-même, sans doute. Détestant être la propriété de quelqu'un. Se recroquevillant en autodéfense. Laisant jaillir pour un rien la causticité dont elle était coutumière.

Il semble qu'elle ait aimé un petit peu Philippe beaucoup plus tard. Rétrospectivement. Quand tout fut enfin terminé entre eux et qu'elle eut échoué dans le lit de Piotr Palakoff. Mais ceci est une autre histoire. Aujourd'hui il faut avouer le crime. Maria Quetsche se sait coupable, exactement comme ces automobilistes qui filent à toute vitesse abandonnant sur le talus le piéton culbuté.

Elle a oublié les mornes semaines de sa vie conjugale, elle doit faire effort pour se souvenir du petit meublé versaillais. Elle ne voit que de hautes fenêtres donnant sur un mur gris... La texture de ce mur l'épouvante encore aujourd'hui. Il semble qu'elle ait passé son temps à le contempler en soulevant un rideau de mousseline blanche. A partir de cinq heures de l'après-midi le mur se diluait, il disparaissait dans l'opacité de la nuit citadine, une nuit pleine de tristesse, piquetée de pauvres rectangles de lumières jaunes, symboles d'autres prisons.

Eh oui... La petite Maria avait fait un marché de dupes ! Elle s'était envolée de la cage de la rue Armand Donnay, mais pour être enfermée aussitôt dans une cage beaucoup plus petite. La Reine de la Nuit avait été remplacée immédiatement par une autre Souveraine tout aussi redoutable. Absente du petit appartement, la mère de Philippe Coste régnait partout. En son nom il fallait maintenant cuisiner, essuyer les meubles, repasser des chemises.

C'est pourquoi Maria avait fui.

Dès la première permission de Philippe, en mai 1939, ils séjournèrent dans la belle villa sétoise où Monsieur et Madame Coste menaient une existence guindée, impécunieuse et triste. La villa, enfouie dans un jardin planté de palmiers chuchotants et d'eucalyptus, surplombait la corniche. Contre le mur d'enceinte défraîchi s'élevait une tonnelle branlante d'où l'on pouvait voir la mer. Les jeunes mariés s'y réfugiaient le soir pour s'embrasser en paix.

Tout de suite Maria aima la mer. Elle l'aima de façon animale, incapable d'en détourner les yeux un seul instant à cause des couleurs qui ne cessaient de changer. Il y avait aussi l'odeur fine d'algues et de sel. Cette odeur s'élevait jusqu'aux remparts de la vieille redoute et Maria en emplissait voluptueusement ses narines, enlacée par les bras musclés de Philippe qui la retenaient prisonnière. C'était comme un appel. Comme une seconde naissance.

On pouvait s'échapper de la villa. Il y avait un portail rouillé en contrebas de la fameuse tonnelle. On l'entrouvrait avec difficulté, les gonds grinçaient, mais ensuite il suffisait de traverser la route et la plage était là. Une plage vierge que la bonhomie de Brassens n'avait pas encore déflorée. Une plage déjà habitée de paroles imprononcées. Le flux léger de la vague ne cessait de caresser le sable en mate résonance à la façon d'un chuchotement. Le matin une transparence extraordinaire avivait les couleurs, précisait les contours. Chaque embarcation minuscule entraînée vers le large semblait dessinée à l'encre de chine.

Très vite ce fut le moment de la journée que Maria préféra. Elle s'écharpait silencieusement du lit conjugal et filait sur la plage. Otait ses chaussures qu'elle abandonnait au pied de la villa, à la frontière du bitume et du sable, en signe d'indépendance. S'élançait pieds nus en direction d'Agde, marchant délicatement sur le brun liseré gorgé d'eau de mer où l'empreinte de ses pas ne laissait qu'une trace fugace.

La petite Quetsche s'éloignait de la villa, mille désirs au ventre : chanter à pleine voix son plaisir ou encore le peindre tout en bleu sur quelque toile imaginaire. Mais elle se contentait de fuir, lèvres closes, mains enfouies dans les poches de sa veste, avec l'étrange satisfaction d'emmagasiner toutes ces beautés dans un but mystérieux, encore inaccessible. A demi consentante, au début. Et puis chaque matin plus ouverte aux sollicitations de l'Enigme.

La chaleur du soleil se faisait plus vive. Dans son dos, maintenant, on l'appelait. "Maria !... Maria !...". Elle ne se retournait pas. Elle allait toujours plus loin, minuscule silhouette qui s'effacerait un jour dans l'azur confondu de la mer et du ciel (la chose semblait inéluctable). Poursuivie à grande distance par l'Ordre, la Discipline et l'Humour Anglais...

Philippe Coste découvrait d'abord les petits souliers de cuir brun constellés de grains de sable dont l'intérieur était déjà froid. Ensuite l'excellente acuité visuelle dont il était si fier à l'école militaire l'aidait à repérer la promeneuse, petite tâche sombre dans le lointain. Il aurait pu courir, la rattraper en quelques foulées sportives, glisser son bras sous le sien comme si tout allait de soi. Mais il y avait tant d'indifférence dans ce dos vagabond. Comment ne pas se sentir exclu ? abandonné ? Il s'asseyait sur le sable froid et contemplait la mer avec rancœur. Comptait ensuite un à un les chalutiers presque invisibles sur la ligne d'horizon. S'intéressait de façon formelle à quelque profil de cargo surgi soudain de la brume du côté de Sète. Pour finir, il pensait à la guerre dont l'échéance était si proche, appelait Maria en silence de toute la force de son désir comme pour en conjurer les sombres effets... Mais Maria s'éloignait avant que la guerre ne les sépare. Il fallait se rendre à l'évidence et surtout ne pas en faire un drame. Elle reviendrait ! N'était-elle pas sa femme ? Il suffisait d'attendre la fin de ce caprice sétois et de tous les caprices qui succéderaient à celui-ci. Sans jamais perdre la face, bien entendu...

Maria revenait, en effet chaque matin tenant quelques coquillages humides dans ses mains rougies et il y avait aussi un fouillis noir et argent de lanières de varech entre ses orteils. Sa jupe se relevait un peu au rythme de la marche découvrant un genou blanc au contour délicat dont la grâce affolait Philippe. Au cours de la promenade ses jambes nues avaient acquis une allure émancipée et joyeuse, ses pieds s'enfonçaient dans le sable avec une fermeté sensuelle tout à fait troublante. Philippe Coste détaillait sa petite épouse avec une âpre jalousie. Mais il se contentait de demander d'une voix gaie si la promenade avait été bonne.

Elle ne répondait pas. Elle se taisait de plus en plus fréquemment, il fallait bien en convenir. Le crime est stigmatisé ici, sur cette plage, pendant cette première permission. Bien avant l'adultère et tous les éléments accessoires du délit de fuite.

Le dernier matin Maria poussa sa promenade plus loin que d'habitude, elle atteignit ces éperons rocheux entre Sète et Agde qui s'enfoncent comme de longues épines dans la soie de la mer. Elle s'assit sur un rocher à la pointe du deuxième éperon, remonta très haut sa jupe sur ses cuisses, déboutonna le col de sa veste de tricot et s'ouvrit au soleil. Il ne faisait pas très chaud mais elle demeura longtemps, semble-t-il, dans cet état de bienheureuse hébétude, disant adieu à sa façon à la beauté des lieux. Rien ne pouvait troubler cette communication immobile à la splendeur de la mer, même pas quelques bruits dans son dos, chutes menues de cailloux, timbres étouffés de voix...

Elle se dressa enfin à regret, entreprit de regagner la plage à travers cet enchevêtrement rocheux où ses pieds risquaient à tout instant de se blesser. Deux types étaient assis dans la caillasse à quelques mètres d'elle, courbés l'un et l'autre sur quelque travail posé sur leurs genoux. Maria s'approcha. Elle vit qu'ils dessinaient avec ferveur sans échanger un mot. Elle approcha encore frôlant presque la manche du plus âgé des deux hommes, celui dont la chevelure rousse s'échappait d'un béret. Il rit. Détacha aussitôt de son bloc le croquis qu'il n'avait pas eu le temps d'achever et l'offrit à Maria d'un geste plein de gaieté, comme si ce dessin n'eût été qu'une algue ou un coquillage trouvé là par hasard. Sur la feuille blanche le dos de la jeune femme se profilait hardiment sur de vastes zébrures au fusain figurant la mer tandis que son genou droit s'élançait comme une flèche vers la marge, soutenu par la courbe inachevée du mollet.

— Gardez-le donc ! dit Maria.

Alors l'homme dont elle ne voyait que les épaules et les boucles fauves feuilleta le carnet posé sur ses genoux avec la vélocité d'un joueur de cartes professionnel. Et Maria vit avec stupéfaction une dizaine de dos, d'épaules et de genoux en kaléidoscope sur la blancheur du papier canson. "J'en ai une bonne provision !" déclara-t-il.

— Ça ne fait rien, gardez aussi celui-ci.

— Merci.

— Nous sommes peintres, annonça alors son copain, un type brun et fluet qui n'en finissait pas de rajouter de menues touches sur son dessin.

Il travaillait avec minutie et semblait n'avoir fait qu'un seul croquis tandis que l'homme roux en avait déjà un plein carnet. Inexplicablement mise en confiance, Maria s'assit entre eux, choisissant une roche surélevée qui lui permettait d'englober le paysage et ce que ces hommes en faisaient. Ils bavardaient, comme si elle était une vieille connaissance. Ils avaient un parler bizarre, mangeaient les mots d'une voix gutturale et la façon dont ils roulaient les r étaient d'une douceur exceptionnelle. Était-elle sétoise ? demandait le petit brun tandis que mine de plomb et fusain crissaient toujours sur le papier. Non, répondait Maria. Elle aurait aimé habiter ici toute sa vie mais elle prenait le train de Paris ce soir et... Parisienne ? s'écriait le rouquin. Pas tout à fait. Versaillaise. Versaillaise ? Mais alors elle n'aurait qu'un autobus à prendre pour venir admirer leur future et grrrande exposition rue de Seine le quinze juin prochain. Piotr Palakoff et Andreï Serguine... deux noms à retenir... Pourquoi pas ? disait alors coquettement Maria. Oui, mais attention ! l'exposition ne durerait qu'une semaine. Les chiens ! Ils veulent notre mort, la mort de tous les vrais artistes...

— Le quinze juin vous ne vous souviendrez plus de moi, dit Maria.

— Comment le pourrais-je ? cria l'homme roux. Ma plus belle toile est dans ce carnet, et il tapota vigoureusement l'esquisse d'un rocher déchiqueté qu'il venait d'entreprendre sur une nouvelle page. "Femme en Bleu". Oui, c'est ça ! Tu vois, Andreï, tous ces bleus... (il désignait maintenant la mer de sa paume ouverte, le fusain bien serré dans la cassure du

pouce)... tous ces bleus... et puis dans le coin de la toile, en bas, à gauche, la femme... de dos... très sombre... avec son genou nu et rond comme un petit galet blanc... La petite Quetsche écoutait de toutes ses oreilles et lentement, majestueusement, elle passait à travers le miroir, pénétrait de l'autre côté, dans un monde étonnant où tout était soudain à la bonne place, chaque désir trouvant aussitôt une exacte correspondance dans le réel. L'univers qu'elle venait de quitter était un univers factice, il s'effaçait déjà... Piotr n'en finissait pas avec cette "Femme en Bleu". Un tableau grandiose. Elle s'était mise à y croire aussitôt. Aujourd'hui elle pourrait encore le décrire sans oublier une nuance de mer ou un détail du fameux genou blanc...

Bien entendu le tableau ne fut jamais peint. Mais quelle importance puisqu'ils l'avaient vu tous les trois ce matin-là ? Pointe de stylo en l'air, la grande Maria se souvient et n'écrit plus. Elle a résumé en trois lignes cette rencontre sur la plage de Sète, les peintres de Clamart n'ont pas leur place dans le carnet de moleskine. Ici elle traque ses errances, ses premiers balbutiements d'écriture, tout ce qui a précédé l'étrange bonheur dont petit à petit elle allait devenir esclave. Seul Philippe Coste doit être évoqué.

Dans quel état de somnambulisme était-elle revenue vers lui, ce fameux matin ? Elle ne sait plus... Sa mémoire capricieuse ne consent à raconter que le train de vingt et une heures trente. Le morne éclairage du couloir, l'effrayante monotonie musicale des roues qui l'emportent loin de l'Univers Bleu. La petite épouse est lovée dans un coin fenêtre (sens de la marche). Elle ne quitte pas des yeux le fin liseré argent de la mer qui disparaît avec une promptitude désolante. En face d'elle le jeune mari, un étranger en strict complet de ville, dort déjà.

Il dormait comme un enfant, se souvient Maria vaguement attendrie. La bouche entrouverte, un peu de salive au coin des lèvres. Mais ce fichu remords qui n'a cessé de la hanter à propos de Philippe surgit encore et les mots qui jaillissent sous sa plume débordent rageusement du fin quadrillage du papier, il y en a trop !.. ils s'élancent en tout sens !.. Maria Quetsche recouvre d'un épais tracé d'encre cette colère écrite, elle s'acharne avec un soin maniaque jusqu'à ce que tout soit parfaitement indéchiffrable. "Un peu de calme !" marmonne-t-elle, mais le remords tient son esprit dans un étau. Impossible de faire fi des profondeurs de l'inconscient !

Comment les exorciser ? Maria invente aussitôt une image (la pratique de l'écriture lui a enseigné la richesse inépuisable de ce procédé). Elle voit quelque chose à l'intérieur de sa tête. Une sorte d'aquarium mal éclairé où nagent de sinistres poissons noirs. Elle s'intéresse à ces poissons qui vont et viennent avec lenteur au fond de l'aquarium. De temps en temps, note-t-elle, l'un d'eux s'agite un peu trop fort, une explosion de bulles trouble la surface de l'eau. Une saine et objective confession, voilà qui calmera peut-être définitivement ces maudits poissons ! "Eh bien, allons-y !" marmonne-t-elle. Mais elle tergiverse encore, se verse une rasade de vin, boit à petites gorgées. Nettoie, la plume d'or de son stylo. Etc...

Il y a ces fichues ratures noires qui offensent la page. Peut-être faut-il entamer une nouvelle page, lisse et propre ? En éprouver la douceur satinée du plat de la main avant de commencer à raconter les causes exactes du remords ? Se mettre en condition ? Le carnet est déjà rempli aux deux tiers. Oui, bien sûr, il y a encore de la place pour écrire, mais...

Sous sa main droite les feuillets disponibles sont là en virginale attente, étroitement pressés, soigneusement massicotés. Ils attisent encore le désir. Le vent de l'écriture va les gonfler, les gondoler, leur ôter cette impeccable uniformité qui justement ouvre la porte de tous les possibles. "Basta !" grogne Maria, et elle se lance enfin dans sa confession. Elle trace un mot, puis un autre mot, compose une phrase entière d'une graphie soignée... Une phrase où elle se décrit elle-même, trente ans auparavant, dans le train de Paris de vingt et une heures trente. Il est dit que sa joue reposait alors contre la vitre, et aussitôt le passé surgit avec une grande précision. Maria Quetsche se voit avec ses cheveux ébouriffés, se souvient qu'elle n'avait pas pris le temps de se donner un coup de peigne. Ses vêtements sont fripés, il y a même un peu de sable au fond de ses poches. Tout à l'heure sur le quai, au moment des adieux, le regard de la vieille madame Coste le laissait entendre : elle a tout d'une boniche.

Elle s'en fout. Le fils de madame Coste est impeccable. Même en complet civil il a l'allure militaire : col blanc, cravate souple, flanelle grise et pas un faux pli. Mais il ne faut pas se fier aux apparences, c'est le jeune homme bien savonné qui est à plaindre et non la boniche ! Une indifférence monstrueuse est en effet nichée dans le cœur de cette petite femme mal fagotée. Elle n'est pas avec son mari, bien que le train les emporte tous les deux vers Paris. Elle ne cesse de se rapprocher de ce dont elle s'éloigne (les deux hommes de la plage, leur univers gai) par le seul effet d'une rêverie confuse, images et mots brassés au rythme saccadé du travail des roues.

Entre Philippe et Maria c'est le silence. Caprice ? Mauvaise humeur ? Agacement à cause des vieux parents ? Une peur sournoise s'insinue dans le cœur de Philippe car le silence de Maria est né petit à petit, il a pris source dans ces bizarres promenades solitaires qu'elle faisait chaque matin le long de la mer. Lui, le fils unique, s'est toujours efforcé de plaire à ses parents, à sa mère surtout. Son seul acte de rébellion a été d'avoir épousé Maria par amour. Maria qui justement... A-t-elle fait la connaissance de quelqu'un ?... Le voici désorienté, malheureux, incapable de faire face à cette étrange situation. Il a toujours dissimulé ses passions avec tant d'élégance, affichant toujours son humour comme un petit drapeau... Maintenant il est prisonnier de la commodité des calembours et des coqs à l'âne, il ne sait pas se débrouiller. Son désarroi est trop grand pour trouver le moindre trait d'esprit. Alors il se réfugie dans le mime, il sombre dans un splendide faux sommeil.

“Pauvre garçon ! ” note la grande Maria qui s'attendrit et le remords aussitôt desserre miraculeusement son étai. Elle décrit Philippe avec application. Il fait de son mieux pour simuler le sommeil et voici que le sommeil le trahit, s'empare de lui, entrouvre sa bouche et fait couler un mince filet de salive sur sa lèvre inférieure... Son destin est là, en cette image de lui-même qu'il offre avec tant d'ingénuité : il dort la nuque cassée contre le raide dossier de moleskine, les jambes étendues de biais dans la travée, le plus loin possible de celles de cette étrangère aveugle aux yeux grand ouverts qui lui fait face. On pourrait le croire mort. Mais quand le contrôleur cognera la vitre du couloir de sa poinçonneuse métallique il s'animera aussitôt et présentera docilement deux billets ainsi qu'une carte de réduction militaire balafmée de bleu blanc rouge.

L'étrangère a tout loisir de poursuivre son étonnant rêve éveillé, elle le poursuivra jusqu'au terminus du voyage, gare de Lyon. C'est un rêve où flottent des mots. Femme en bleu. Etoile de Mer. Varech. J'en ai toute une provision. Vous êtes sétoise. Piotr Serguine. Andreï Palakoff. Rue de Seine. La mort des artistes. Soleil et Sable... Tous ces mots s'entrechoquent. Ils font naître des images et ces images s'entremêlent, s'effacent, renaissent en grande intensité. La cadence atonale du chemin de fer précipite leur cascade ou au contraire l'adoucît en voluptueuse contemplation, c'est elle seule qui fait la loi dans ce chaos bizarre. Elle empêche également d'entendre le ronflement discret de l'époux qui veille sur Maria du plus profond de son sommeil... La danse des images s'accélère. Elle engendre maintenant un désir pointu comme une épine de rosier. Il semble qu'il y ait urgence. Mais à quoi ?... Les visions s'assombrissent, deviennent désolantes, s'enrichissent de noirs ferments. Couloir de la rue Armand Donnay. Mur versaillais. Toque brune ornée de perles de jais sur la tête de madame Coste. Seins de la Reine en jersey gris. Patrice Dulac... Patrice Dulac... Patrice Dulac... Une cathédrale irréelle émerge de ce fouillis, s'efface, resurgit, oscille au rythme du train, se fait plus précise sous l'impulsion mécanique du travail des roues. La haine accumulée dans le cœur de Maria se densifie. Un livre est en train de naître. Il faut l'écrire. Prendre des notes. Classer. Répertorier. La poignée de nickel de la porte du compartiment ne cesse de frémir et de caqueter en sourdine comme si elle s'associait aux forces cachées qui ordonnent déjà le récit, qui en fabriquent le pivot central. Un personnage sans nom dont le visage ovale et grisâtre refuse encore de livrer ses yeux, son nez, sa bouche mais pourvu (Dieu sait pourquoi ?) d'une abondante crinière poivre et sel. Comment s'appelle cet être mythique sur lequel convergent tous les faisceaux des rêves de Maria ? Son nom est Armand Donnay. Une sacrée bêtise de coller cette étiquette sur ce type ! Il faudra trouver autre chose. Mais en attendant, va pour Armand Donnay... L'homme a quarante cinq ou quarante six ans,

il est propriétaire d'une petite distillerie et sa femme le trompe avec un représentant en liqueurs aux cheveux gominés. Rodolphe Delamare. (Rodolphe en souvenir d'Emma Bovary).

Les lèvres de la petite Quetsche s'étirent en un large sourire de satisfaction. L'histoire grandit, s'étoffe, se peuple de toute sorte de gens. Emile Bauge, la famille Ségala, et la vieille madame Coste travestie en concierge balaie la cour avec un balai de paille. Comme tout cela sonne juste !

Pas une seule image de Philippe Coste dans ce projet grandiose et excitant. Le livre n'a aucun besoin d'un personnage aussi plat qui ne sait que recevoir des ordres ou bien en donner. Et puis Philippe est là, il suffit de tourner les yeux vers lui pour obtenir une image aussi nette qu'un cliché photographique. Pouah ! Maria décide qu'il n'existe plus. Le livre se fera sans lui. Les montants de cuivre du filet crasseux, les initiales P. L. M. gravées dans le dossier, le miroir terne et les deux vues touristiques encadrées de brun reçoivent tour à tour la solennelle et muette promesse de l'auteur. Les tribulations de monsieur Armand Donnay seront couchées sur le papier à l'insu de Philippe.

La fin de ce voyage s'estompe tout à fait de la mémoire de Maria Quetsche. Elle se souvient d'ailleurs assez mal de ce que fut la première ébauche du "Destin d'Armand Donnay", cette merde. Un cahier bleu ou marron, elle ne sait plus. Quelques maximes pompeuses avec beaucoup de points d'exclamation. Des notes en style télégraphique. Pas de noms propres. Rien que des initiales. La gamme de tous les plaisirs qui accompagnèrent ce premier jet est beaucoup plus vivante que son contenu. Malgré la précaution des initiales le cahier ne devait sous aucun prétexte tomber sous le regard de Philippe. Il fallait trouver sans cesse de nouvelles cachettes. Sous une pile de mouchoir. ou encore dans le placard à valises. Pour finir il échoua (ah ! ah !) dans un faitout sur l'étagère de la cuisine. Dissimuler l'acte d'écriture était la grande affaire.

Maria chérissait ce cahier comme un être de chair. Se brouillait avec lui certains soirs. Décidait même de le brûler. Mais tremblait follement du désir de le toucher le lendemain dès que la porte de l'appartement se refermait sur le départ de Philippe.

Elle s'était mise à parler toute seule. Maintenant elle n'existait vraiment qu'en l'absence de son mari. Il n'était là que la nuit. C'était encore trop.

Un soir il annonça qu'il partait. Il expliqua d'une voix morne qu'il était tenu de s'absenter pendant trois semaines pour cause de stratégie guerrière. Il mêlait de plus en plus souvent la guerre à tout ce qui leur arrivait, il prononçait ce mot pour un oui ou pour un non avec une noire jubilation. Maria écouta distraitement. Il disait qu'il était requis comme adjoint chef de compagnie et devait se rendre dès le lendemain au camp militaire de Mourmelon où se tenaient de grandes manœuvres. Maria ne retint que ces mots : trois semaines.

"Départ prévu à cinq heures du matin" ajouta Philippe et il se mit à préparer ses affaires. Fit le clown pour la forme en essayant son masque à gaz, mais le cœur n'y était pas.

Ensuite il demanda le carnet des dépenses ménagères dont il exigeait une tenue irréprochable. Il fit les comptes et corrigea toutes les erreurs de calcul de son épouse. Il inscrivit dans la marge quelques consignes draconiennes : le jour où Maria devait régler le gaz, etc...

— Mais tu peux aller à Sète chez mes parents si tu as peur de t'ennuyer, proposa-t-il ensuite à contrecœur. Je m'arrangerai, j'enverrai un chèque...

Maria fit non de la tête. Aussitôt il sembla plus gai, plus naturel. Il cessa même de jongler avec la guerre, cette sinistre putain. Il fut plus tendre que d'habitude et la dernière nuit qu'ils passèrent ensemble ressembla presque à une nuit d'amour.

A partir de ce moment Maria Quetsche est obligée de traiter Philippe Coste comme un personnage de fiction, elle doit inventer ses attitudes et ses pensées tout en posant ici et là quelques jalons de vraisemblance.

Le lendemain à l'aube Philippe quitta l'appartement versaillais pendant le sommeil de Maria. Avant cette première séparation qui dans son esprit devait durer trois interminables semaines il déposa un baiser sur la chair nue de sa femme. Ce fut un baiser d'adieu. Echangé entre l'épaule moite de Maria, son sein, ou peut-être son front et les lèvres de l'époux. L'esprit de Maria était absent. Elle était en avance sur Philippe et l'avait déjà quitté pour toujours. Le jeune guerrier s'en alla sur la pointe des pieds. Elle n'entendit rien. Même pas les petit chocs métalliques du lourd appareil militaire hissé sur les larges épaules.

Vingt et un jours plus tard, crasseux, épuisé, Philippe grimpait l'escalier le cœur en fête. Se heurtait à la porte du petit meublé fermée à double tour. Déposait son barda sur le palier pour fouiller ses poches et trouver sa clé. Sur la table de la cuisine une inquiétante enveloppe blanche l'attendait.

Il déchira l'enveloppe de ses doigts sales et tremblants. La lettre était étrange et maladroite. Elle commençait ainsi : "Cher Philippe, excuse-moi, je ne suis pas faite pour le mariage. Je ne m'y habituerai jamais...". Ensuite il était dit que Maria ne quittait pas son mari pour un autre homme mais pour un autre genre de vie. Elle donnait une adresse à Clamart mais ne souhaitait pas qu'on vînt la voir.

Philippe ne prit pas le temps de réfléchir, il répondit le soir même utilisant ces petits billets bleus qui remplaçaient à cette époque le téléphone et voyageaient à toute vitesse dans des tuyaux d'air comprimé. "Puisque tu ne me quittes pas pour quelqu'un mais pour changer ta manière de vivre rien n'est perdu ! Tu me reviendras quand tu auras épuisé les charmes de la bohème ! Ce n'est pas mon genre, tu le sais, de prendre acte de la faute que tu as commise en quittant le domicile conjugal. Je te signale toutefois que juridiquement tu t'es mise dans ton tort. Je pourrais m'en servir contre toi. Je ne le ferai jamais. Quoi qu'il arrive je me considérerai toujours comme ton mari. Hélas !... Je ne peux me permettre, moi, de changer ma manière de vivre. Et je vais bientôt te quitter pour quelqu'un : la Guerre. Peut-être te débarrassera-t-elle de moi de façon définitive ? Je suis sûr que tu n'as pas pensé à ça ! C'est une perspective tellement prosaïque. En attendant, je te supplie de faire en sorte que ton escapade reste secrète et qu'elle ne soit jamais connue de mes parents. Le choc pourrait les tuer... etc..."

La partie de ping-pong recommençait, une partie serrée, à coup de pneumatiques bleus. Mais le bruit mat des petites balles de Celluloïd que se renvoyaient les deux protagonistes résonnait maintenant de façon sinistre. Philippe ironisait. Parlait de la guerre, de sa mort comme d'aimables perspectives. Tentait de culpabiliser Maria en se moquant. Il n'avait pas changé, crânait comme au temps de son célibat lorsqu'il parfumait ostensiblement son épaulette les soirs de bal alors que chaque femme était pour lui un sujet d'effroi.

De pneumatique en pneumatique le temps passait et Maria s'essoufflait, tardait maintenant à répondre. La guerre était inéluctable, la petite Quetsche avait fini par en prendre conscience. Elle accepta de revoir Philippe. Ils se rencontrèrent enfin le vingt août dans un bistrot de la place Clichy. A ce moment là Maria bien entendu couchait déjà avec Piotr, mais elle n'osa pas le laisser entendre à cause de la mobilisation générale et de toutes les catastrophes qui s'abattaient sur Philippe.

Le petit café était bondé. Pas une table de libre à la terrasse. Ils s'installèrent dans la salle où la chaleur et le brouhaha étaient à peine supportables.

— Quels sont tes projets ? demanda Philippe d'un ton léger.

Il était plus maigre, plus osseux, semblait-il, mais il n'avait pas l'air malheureux. Tout en attendant la réponse de sa femme il faisait tourner entre ses doigts maigres son verre de pipermin. Maria bredouilla. Dit qu'elle ne savait pas encore. Affirma d'une voix mal assurée qu'elle voulait vivre libre, ne pas exister en fonction de quelqu'un... Il hochait la tête, fixant le liquide vert qu'il ne se décidait pas à boire. Un jour peut-être, poursuivit-elle, elle se mettrait à écrire... ou à peindre...

— Je me suis occupé de la délégation de solde, coupa Philippe. Je pars dans trois jours. Tout est en règle.

Maria qui n'avait aucune idée de ce que pouvait être une délégation de solde hochait poliment la tête.

— J'ai résilié le bail de l'appartement, dit-il encore

— Tu n'auras aucune permission ?

— Si, peut-être... Mais nous nous retrouverons à l'hôtel. Si tu souhaites me revoir, bien entendu...

Elle ne répondit pas.

— De toute façon je t'enverrai mon adresse dès que je la connaîtrai.

— Tu m'écriras ?

— Oui, bien sûr

— Personne n'est mobilisable à Clamart ?

— Non.. non.

— Rien que des femmes ?

— Des hommes et des femmes... ce sont des étrangers...

— J'espère qu'ils ne sont pas juifs ! coupa Philippe. Les étrangers vont tous être groupés dans des camps... Si tu as des ennuis tu peux toujours te réfugier chez mes parents, tu le sais. Ils ne sont au courant de rien. Ils t'accueilleront comme leur fille.

— Je me débrouillerai très bien.

— Tu ne m'aimes plus...

Le silence de Maria fut englouti dans la confusion sonore de la salle, conversations, rires, appels incessants du garçon. Elle baissait les yeux pour en atténuer la cruauté mais gardait les lèvres résolument serrées.

— Ce n'est pas la peine que je te propose de m'accompagner, continua Philippe à voix basse. De l'autre côté de la place, à cent mètres d'ici il y a un petit hôtel très convenable. Pas du tout un hôtel à putains, si tu vois ce que je veux dire, et...

— Pas cette fois-ci, dit Maria.

— Plus jamais ?

Elle haussa les épaules.

— Tu me reviendras ! chuchota-t-il avec passion et elle lui abandonna sa main qu'il serra avec force. Tu n'es qu'une enfant. Tu ne sais rien de la vie, tu es toujours dans tes rêves et dans tes bouquins. On t'a monté la tête. C'était facile ! Tu as tellement d'imagination...

— J'ai de l'imagination, moi ? s'écria-t-elle retrouvant soudain toute sa vivacité.

— Et comment ! Tu es complètement dans les nuages. Tu ne sais même pas ce que tu cherches.

— Je sais très bien ce que je veux.

— Ah ! oui ? quoi donc ?

— La liberté, dit Maria.

— La liberté n'existe pas. Est-ce que je suis libre, moi ?

— Toi et moi ce n'est pas la même chose, décréta-t-elle en retirant sa main.

— Comme c'est facile ! Comme c'est commode tous ces fichus raisonnements de parasites et de paumés !

— Arrête, Philippe... Si tu continues comme ça nous allons nous disputer et ce serait horrible en ce moment.

— Horrible, soit. Mais normal... Il est normal de... normal... normal... normal...

Une voix off (sèche et mesurée) expose la normalité des choses tandis que la petite Quetsche dérape, traverse le miroir interdit, pénètre dans un lieu de délices où l'œil intensifie superbement ses pouvoirs. Elle voit maintenant le crâne de Philippe qui augmente de volume, ses tempes qui s'élargissent sous la pression des ferments intérieurs. Lentement, très lentement, la boîte crânienne s'ouvre à la lumière et Maria peut contempler les pensées du locuteur : une rangée de fleurs rouges à collerettes vertes. Des géraniums de balcon. La tête de Philippe est pleine de géraniums. Il faut absolument que cette vision s'efface. Ecarquiller les yeux, peut-être... Rien à faire. Elle persiste, accompagnée maintenant d'une odeur acide et sournoisement sucrée qui se répand de façon écœurante. Ce n'est qu'une image née de l'imagination (ce péché de l'âme). Mais elle est tellement réaliste. Elle fascine. Tout ce qui existe autour du géranium se perd dans la grisaille de l'inessentiel. Les gens. La veste blanche du serveur. La fumée des cigarettes... La plante en pot se dresse, triomphante, en plein cuir chevelu. Elle agace. Elle donne envie de rire.

Quelques instants plus tard tout semble oublié. Philippe et Maria quittent le bistrot. Leurs pas se mêlent aux milliers de pas qui résonnent sur le trottoir gris.

Philippe se tait. A la station de métro, ils échangent un simulacre de baiser et Maria, ivre de liberté, s'élançe vers les profondeurs souterraines.

20

Les mollets de la petite Quetsche dévalent l'escalier du métro et...

Pas de virgule, pas de point. La confession libératrice cesse tout à coup. Lassitude ? Appel extérieur ? Nul ne saura jamais pourquoi le fil de la narration est cassé.

Il est possible que le projet de raconter la fin misérable de Philippe ait flotté quelque temps dans l'esprit de Maria tel une bulle irisée. Mais un jour, pfft ! la bulle a éclaté. Il n'en sera plus question et puis voilà.

Les pages sont restées en attente. La fin du carnet de moleskine est restée vierge. Mystérieusement habitée de mutisme. Les poissons noirs de l'aquarium veillaient.

Mais tout cela est fini. Casimir Fabius désacralise les pages blanches, il les dépouille du projet qui les déclarait intouchables. Après avoir arraché l'écrit pour s'en torcher aux cabinets voici qu'il impose son dessein personnel aux feuilles inemployées. La chose est imminente. Elles vont être déflorées. Remplies d'additions hasardeuses. Cornées. Gondolées. Maculées. Vouées jusqu'à la dernière ligne à la comptabilité du commerce des peaux de lapins.

Elles sont là en attente sur le coin du buffet graisseux dans leur enveloppe noire déglinguée. Il faut les prendre en pitié car elles sont appelées à traverser l'ultime purgatoire de l'écriture avant de rejoindre les notes de Maria dans l'enfer du trou.

Dans le jardin l'aube naît. Une petite pluie délicate chuchote contre le toit d'ardoise du cabinet d'aisance. Habille et lave tout ce qui émerge peu à peu de l'obscurité. Côté ciel, la masse de l'orme se précise tandis qu'au ras du sol surgissent avec lenteur les jerricanes, les pneus flasques, les seaux rouillés, toute une masse de fantômes accroupis.

L'humidité de l'air charrie d'exquises senteurs, terre, racines, feuillages, qui s'engouffrent par la lucarne jusqu'au fond du réduit puant. Les "Notes sur moi-même"

pendent au crochet de fer. Ce matin elles ne sont plus qu'une éponge blême où l'encre met des marbrures violettes. Le processus de décomposition se poursuit.

Enfoui dans ce pavé pâteux le remords de Maria est vraiment dérisoire. On ne peut que se réjouir de l'interruption du récit. La sagesse du poète l'a emporté. Bravo ! La plume d'or du stylo s'est détournée d'une graphie sous la dictée. Elle a choisi les géraniums.

Était-ce si important après tout de faire saigner la mémoire ? De dire noir sur blanc chaque étape de l'abandon ? De remuer toutes ces histoires de délégations de solde et de papier à lettre allemand ?

Elle tombait chaque mois dans la boîte aux lettres de Clamart cette délégation de solde. Et puis après ?

Sous forme de virement à un compte personnel établi au nom de Maria Coste, épouse de sous-lieutenant. Puis au nom de Maria Coste, épouse de lieutenant. Puis au nom de Maria Coste, épouse de prisonnier de guerre.

La petite Quetsche vivait aux crochets de cette étrangère. S'emparait de son argent et le donnait à ses amis. Posait nue. Buvait sec. Tapait à la machine le plus souvent pour le compte des autres et rédigeait quand elle en avait le temps un chapitre du "Destin d'Armand Donnay". Plus jamais elle ne repassait de chemises !

Elle pensait rarement à cet Oflag II B où se terrait Philippe. Imaginait alors paresseusement une sorte de plage grise où des guerriers immobiles étaient assis, emmitouflés dans des couvertures, attendant Dieu sait quoi. Il lui arrivait de tracer quelques mots secourables sur un papier spécial que les autorités allemandes fournissaient à Maria Coste. Mais la plupart du temps elle égarait ces longues feuilles glacées où tout était prévu : le nombre de lignes, le pliage, les formules de l'adresse qu'il suffisait de compléter.

Quand Philippe n'envoya plus de lettres elle ne s'en aperçut pas tout de suite.

L'avis de son décès fut adressé à Maria Coste dont le rôle maintenant était de s'habiller en noir. Depuis le 15 janvier 1942 elle était officiellement devenue veuve de guerre. L'Etat lui allouait à vie une petite pension. La petite Quetsche ne prit pas le deuil. Trop occupée à cacher Piotr Palakoff et Andreï Serguine, à courir après de fausses cartes d'alimentation. Piotr décréta que Philippe était mort du typhus. Elle le crut.

Elle en resta persuadée longtemps. Que peut-on contre une épidémie ? se disait-elle. Les temps étaient durs pour tout le monde. Sarah, la compagne de Serguine avait été ramassée par la Gestapo au cours d'une rafle. On ne la reverrait jamais...

Mais plus tard, beaucoup plus tard, après la Libération, il y avait eu cet homme au teint jaune qu'elle avait rencontré à la Closerie des Lilas. Il rapportait à Maria la montre de Philippe et son alliance (et pourquoi n'avait-il pas vendu ces odieux souvenirs pour bouffer ?) Un ancien de l'Oflag II B.

Non, Maria Quetsche n'écrira jamais d'histoires d'amour où de beaux jeunes gens meurent de désespoir.

VII

LA FENETRE

1

Le point culminant du repos nocturne est atteint. C'est l'instant solennel où les distances se mesurent à vol d'oiseau. A deux mille cinq cents mètres du gourbi de Casimir Fabius voici la maison Paran figée dans le sommeil, paupières closes, porte d'entrée semblable à quelque orifice noir. On dirait un visage endormi. Une vieille femme qui aurait enlevé ses dents pour sombrer plus commodément dans le coma du sommeil. Les entrelacs desséchés de la vigne vierge s'inscrivent sur la façade comme des rides immobiles.

Un silence absolu règne à l'intérieur de cette maison. La télévision est froide. Tout est tranquille. L'agitation s'est réfugiée dans les rêves des dormeurs, mais ces rêves enfouis dans leur prison de chair sont inaudibles. Ils ne franchissent pas les multiples enceintes derrière lesquelles ils s'ébattent en toute fantaisie.

Dans l'obscurité du rez-de-chaussée trône l'Underwood noire à côté de tous ces papiers qui n'ont pas été lus. L'affaire du dépôt d'armes dans le dortoir de l'Ecole en a retardé le dépouillement. Le roman impitoyable de la vie ordinaire les a relégués dans un univers futile. Entre deux discours sur la violence et le néo-nazisme on a toutefois remarqué cet après-midi une chemise de bristol jaune. Deux cent dix pages dactylographiées interligne deux. L'aspect général des feuillets, la propreté des alinéas, quelque chose de moelleux peut-être dans le tissu écrit ont attiré les regards. On a placé cette chemise bien en évidence sur le coin de la table. Mais l'acte de lecture semble encore aléatoire. Les délais s'amenuisent. Le professeur Paran reprendra ses cours à la fin de la matinée, juste après le départ de ses hôtes.

Toutes les portes des pièces du rez-de-chaussée sont restées ouvertes par négligence et dans les profondeurs du salon le tic tac d'une pendule de cheminée égrène le temps de façon impitoyable. Bientôt quatre heures...

Au premier étage le professeur dort pesamment, deux comprimés de Temesta ont été nécessaires mais ça y est. Il a enfin oublié son tourment, ces fruits mortels découverts par Joseph Bonamour dans le placard du dortoir des terminales (trois grenades dans un nécessaire à chaussures). Bien entendu on a paré au plus pressé. Abdul les a subtilisées. Il les a mises en lieu sur dans le coffre-fort de l'Ecole. Et tant qu'elles ne sont pas dégoupillées il affirme qu'elles sont inoffensives. Mais quelle affaire ! Et si le sous-directeur ne rentre pas de voyage comme prévu ? Une panne, un accident, est-ce que je sais ? Alors il faudra prendre les choses en mains. Jouer les flics. Interroger tous les internes...

Le tranquillisant a un effet puissant sur toutes ces questions, il les gomme purement et simplement. Alphonse est dans un trou noir. Il a sombré dans le néant et dans la chambre voisine la vieille dame également droguée repose dans ses draps comme une momie desséchée. Du côté de Marguerite on n'entend plus le moindre bruit. Elle a mis longtemps à

trouver le sommeil, allumant puis éteignant la lampe de chevet pour un rien, mais maintenant elle ne bouge plus. Ses beaux cheveux d'argent s'étalent sur la blancheur de l'oreiller. Un discret ronflement s'échappe de sa bouche entrouverte mais il est si ténu qu'il est impossible de l'entendre à travers l'épaisseur de la porte.

Et Blaise ?

2

Cheveux encapuchonnés par le drap, nez dans le traversin de plumes, Blaise gît à plat ventre en travers du lit. Hier soir il a plongé dans le lit. Il s'est endormi comme on se noie. Vaguement troublé, qui sait ? De l'autre côté de la cloison il y avait cette présence féminine qui s'imposait par un magistral silence.

Elle accompagne ce sommeil.

L'édredon rouge vient de tomber au sol avec un bruit mou, balancé par un pied rageur. Un pied très beau qui émerge des couvertures et se tient maintenant de façon provocante à petite distance de la carpe. Talon sec et corné, plante rose et cambrée, orteils comme de minuscules coquillages ronds.

Une fine senteur de musc émane de ce jeune corps endormi. Les parfums essentiels, plus âcres, restent enfouis au plus profond de la couche, intimement mêlés à la bonne chaleur naturelle.

On ne voit que la broussaille des cheveux, l'angle délicatement veiné de la tempe et enfin la naissance rose d'une pommette qui s'écrase contre le matelas.

La soie bistre de la paupière dissimule un regard voué au royaume des ombres. Nul n'a accès à cet univers où Blaise existe seul. On peut imaginer ceci ou bien cela. Un miroir glauque, par exemple, où viendraient se refléter les émois de ce fameux dimanche. D'étranges émotions méconnaissables, prêtes à charmer ou à terrifier selon les caprices de la magie nocturne. Mais tout cela ne serait que supputation germée dans l'esprit d'un observateur décidé à supplanter Blaise dans son petit voyage.

Tiens, voici un frisson. Quelques rides à la surface de l'eau. Un début de tempête ?

Une main émerge du drap. Puis le haut d'une épaule moulée dans un tee-shirt grisâtre. Un coup de reins, et hop ! Blaise est brutalement à plat dos, le torse barré de rigides plis blancs comme s'il portait une toge. Son visage garde une indifférence suprême, paupières closes, lèvres scellées sur un mince filet de salive. Mais les mâchoires se contractent sous l'effet de quelque mystérieuse déglutition, le masque sculptural se renfrogne et vlan ! le dormeur disparaît nez au mur.

N'importe quel petit chien endormi près de l'âtre consent à ce qu'on suive ses rêves à la trace. Ses pattes s'agitent, ses flancs frémissent. Sous l'immobilité illusoire du pelage soyeux tout est lisible. Le petit chien accomplit dans sa tête une course folle. Il saute un fossé. Il renifle dans quelque prairie une odeur excitante. Mais comment plonger à la suite de Blaise dans les dédales souterrains d'un sommeil où la blancheur sensuelle sévit à la façon d'une veilleuse ?

Le silence de Berthe était musique.

Il pèse de tout son poids sur le lit du jeune homme endormi. Caresse les boiseries. Frôle les murs. Interpelle l'édredon rouge qui a chu sur le carrelage. Règne en maître. Impose une absence d'images. Charme les sens.

Blaise s'est approprié ce pur joyau de paix quand il a sombré. L'inconscience en fige les effets pour un temps indéterminé, huit heures, neuf heures d'affilée peut-être... Jusqu'à ce que s'évanouisse cette saine lassitude dont son corps est plein. Blotties sous les couvertures

les jeunes oreilles gonflées de chaleur ont fait provision de magie muette. Elles sont parfaitement sourdes. Et pourtant...

Au début c'est comme si les vieux meubles se souvenaient de la forêt. Un frémissement du bois... Mais si on y prête attention la sournoise réminiscence se fait répétitive. On l'attend. La voici encore Plus longue. Plus sourde.

On la situe hors de la chambre. Mais où ?

Il faut du temps pour deviner que les coups vibrent de l'autre côté de la cloison.

Blaise n'en a cure. Il savoure voluptueusement son cher silence. Mais le silence, justement, est brisé. Les chocs se succèdent, ils se font plus brutaux, se répercutent dans l'épaisseur de briques et de plâtre. Ils dérangent vaguement Blaise qui tire le drap pour mieux encapuchonner ses oreilles. Là-bas, au fond du tunnel, la tendre veilleuse palpite, prête à s'éteindre...

Bang ! Boum ! Badaboum !

— Salope ! Attends un peu !

Qu'est-ce que c'est ? Blaise ouvre les yeux. Déjà son genou nu se dresse pour mieux s'élancer hors du lit.

— Jésus ! Aïe ! Aïe !

En tee-shirt et en slip Blaise vole au secours de Berthe.

3

Aucun souvenir d'avoir ouvert cette porte mais Blaise l'a bel et bien ouverte. Il ne voit d'abord qu'un luminaire en train d'osciller au bout d'un fil électrique. L'ombre entrecroise la lumière, la lumière galope du lit à la commode, scintille sur la boîte à couture, irradie brièvement la photo du fils soldat. Le bel univers féminin est complètement chamboulé. On se croirait en pleine fête foraine, à bord de quelque scénic railway.

Mais la tornade s'apaise. Le décor se stabilise enfin au grand soulagement de Blaise qui se frotte les yeux.

— Sainte Vierge ! entend-il alors. Il ne manquait plus que de réveiller le monde !

La chère voix vient d'en haut, elle émane de la zone d'ombre juste au-dessus de l'abat-jour. La tulipe de verre se balance encore avec mollesse mais Blaise distingue à présent deux pieds nus sur le bois foncé de la table, deux pieds aux orteils formidablement crispés. Il lève la tête. Découvre une Pythie rigide drapée de finette rose dont la face blafarde semble auréolée de mille serpents d'or.

— Attention à vous ! crie la prêtresse qui brandit un sceptre dans sa main droite. Grimpez sur le lit !

Blaise saute docilement sur le lit. Il s'y maintient à croupetons, bras croisés autour des genoux, en plein désordre de draps.

— Elle me nargue ! soliloque âprement la voix. Elle a juré de m'avoir ! Blaise regarde ici et là mais ne voit rien.

— Ahrr !...

Le cri guttural électrise Blaise.

— Là ! là !...

— Oh ! une souris ! constate-t-il alors en découvrant une petite boule grise qui cavale à toute allure entre le lit et la commode.

— Ouais ! gémit Berthe près du plafond. Deux heures qu'on est ensemble elle et moi, figurez-vous. Et que je te saute sur l'étagère ! Et que je te fais tomber tous les bouquins ! Salope ! Impossible de fermer l'œil ! Juste ce soir que j'ai les jambes qui me rentrent dans le

ventre de toutes mes fatigues ! Satan soi-même ! Salope ! Salope ! Je te crèverai ! Ahrr !... là !... là...

Comment détourner les yeux de la chemise de nuit rose maintenue bien serrée autour des jambes charnues de Berthe ? Blaise est là dans ce lit grand ouvert où on lui a intimé l'ordre de se réfugier, il a le sentiment d'être nu, un peu comme Adam après la chute. Cela le trouble. Il lui vient toutes sortes d'idées qui ne sont pas tellement chevaleresques. Il est incapable de s'intéresser à la souris.

— Qu'est-ce que c'est que ce bâton ? demande-t-il à Berthe qui donne maintenant de grands coups sonores contre les tiroirs de la commode avec son sceptre.

— La tringle à rideaux !

— Donnez-moi ça !

Il saute sur le plancher, saisi d'un grand besoin d'action.

— Plongez dans le lit ! ordonne-t-il.

Berthe obéit en pouffant, le sommier grince bruyamment. Maintenant Blaise est parfaitement réveillé. Il se donne joyeusement en spectacle, stimulé par le doux rire de gorge qui vient du lit. Il ferraille du plat de la tringle à rideaux. Vrai, il adore cette souris tapie sous la commode. Il lui parle. Lui lance des défis. Débite n'importe quoi. A moi, comte, deux mots. Père gardez-vous à droite. Nous partîmes cinq cents... Tout ce qui lui passe par la tête sort aussitôt. Les mots franchissent ses lèvres au rythme des balles d'un fusil et c'est une petite musique guerrière exactement comme dans les films de cape et d'épée. Les longs bras, les belles jambes sveltes exécutent une sorte de danse sacrée. Durandal se dresse à la verticale. Fait choir au passage le portrait d'Eric. Heurte la tulipe de verre comme on touche le soleil. Frrt ! La souris se faufile sous la porte.

— Loupée ! crie Blaise ! surexcité.

Il se tourne alors vers le lit. Contemple avec timidité ce qu'il n'osait trop voir jusqu'ici : une blanche et sculpturale forme féminine prudemment entortillée dans les couvertures. Un clair regard irisé.

— Elle a fichu le camp. Vous êtes sauvée.

— Elle reviendra !

La statue est maintenant secouée de hoquets bizarres.

— Vous pleurez ? chuchote Blaise.

— Non, je ne pleure pas.

Aucun souvenir d'être entré dans ce lit mais Blaise tout grelottant d'amour est maintenant blotti contre Berthe. Elle rit. Elle sanglote. Ses seins sont couleur de lait avec un secret : des mamelons rose pur.

Alors... Blaise ne sait plus...

Peuplée de vie odorante la mer est là. Elle se creuse. Eclate sous la violence de la tempête. Reçoit un jeune arbre débordant de sève que l'ouragan brise provisoirement.

L'arbre gémit et gémit encore sous une pluie d'étoiles.

A l'étage au-dessous règne un silence monacal.

Insensible à la trahison de Berthe, Alphonse dort pesamment. Sa belle tête d'Apollon vieillissant s'est juste un peu tournée sur l'oreiller au moment de l'orgasme. Mais c'est là, semble-t-il, pure coïncidence.

Silence, égaiement, au rez-de-chaussée.

Ici un rai blafard perce maintenant l'épais vitrage de la porte d'entrée, faisant surgir ombres et reflets. Le contour des meubles ressuscite timidement. Portemanteau en bambou. Console. Chaises cannées. Porte-parapluies Napoléon III.

Comme les prémices de ce morne lundi sont prosaïques ! Pas la moindre étincelle de poésie ! Bambou pyrogravé, marbre, cannages et carton bouilli étalent de façon provocante leur caractère fonctionnel.

Mais la lumière s'étale. Franchit la porte du bureau largement ouverte. Dessine là un triangle clair qui englobe la table où trône la machine à écrire.

L'Underwood noire se laisse caresser en toute insensibilité par cet éclairage assez pauvre il est vrai. Peu à peu une quarantaine de petits ronds blancs se détachent du métal sombre. Tous les signes, toutes les lettres (minuscules et majuscules) sont visibles.

Ensuite tout devient plus net. On devine le bel arrondi des minuscules matrices, les fines tiges qui leur servent de support et vont se perdre au cœur mystérieux de l'outil.

Hélas, c'est un outil mort.

Il offre à qui voudra son funèbre sourire. Le creux où nichent les matrices imite à s'y méprendre le rictus bien connu.

C'est bien l'anguleuse beauté de l'os malaire qui soutient de chaque côté l'échelle des marges. Et l'imposante proportion de cette barre finement graduée accentue encore la fragilité du double support, ces noirs zygomés de fonte où brillent des motifs dorés.

Point n'est besoin d'orbites et de triangle nasal ! Le sourire est là. Il gît dans la machine à écrire comme un poème.

La lumière se fait plus vive. Quelques cahiers apparaissent autour de l'Underwood. Des carnets. Des blocs gonflés de ratures. Tous ces objets ont été posés là avec négligence, mais l'effet général est assez surprenant. On dirait une nature morte.

Une nature morte de l'écrit.

Un peu à l'écart la tâche jaune citron du manuscrit élu met une touche de gaieté.

Etrange affaire que la mort d'un poète ! On l'a enfoui dans la terre, il est mangé par les vers, il parle encore dans le secret de l'encre. et du papier ! Faut-il lui en tenir rigueur ?

Assaillis d'imprévus, englués de routine, les vivants manquent de temps. Ils se débrouillent comme ils peuvent avec le caractère provisoire de la vie.

Il fait grand jour. La cage d'escalier s'anime comme une scène de théâtre. Les marches frémissent, la rampe vibre et le défilé des figurants commence. Engoncée dans le survêtement d'Eric, voici Berthe qui glisse comme un elfe de marche en marche. Ce matin la corbeille d'épis de blé est dans un désordre extravagant, elle déborde sur le front, sur le nez, impossible de voir les yeux gonflés de sommeil et cernés d'amour. En plein milieu de l'escalier Berthe émet un bâillement animal qui résonne avec insolence. Le temps que s'éteigne ce signe de révolte du corps, Berthe a disparu dans le couloir de la cuisine.

Ensuite c'est Alphonse, encore vacillant sous l'effet du Temesta qui se profile en haut des marches. Il descend précautionneusement tout en coiffant doigts écartés sa belle tignasse grisonnante car il n'a pas pris le temps de consulter son miroir. D'une pantoufle avachie (seule négligence vestimentaire) il touche enfin le carrelage du vestibule. Fait quelques pas. Hésite. Ne sait plus très bien où est le téléphone. S'en souvient. Entre dans le bureau en traînant les pieds.

Petit temps mort. Chute de l'annuaire des P.T.T.

Mais là-haut l'escalier grince à nouveau, de façon lente et douloureuse. Une main baguée aux veines saillantes s'accroche à la rampe, se déplace sporadiquement comme un puissant crochet, soutient une silhouette déjetée toute en rose. Oh ! comme Marguerite voudrait pouvoir se dépêcher ! La salle de bains du premier est verrouillée sur quelqu'un. Il est urgent pour elle d'arriver au fond du couloir du rez-de-chaussée. Vaille que vaille elle accélère la cadence. Elle tremble à l'idée d'offrir ses civilités à qui que ce soit avant d'avoir...

Quelques raclements de gorge émanent justement du bureau "Allô ! Ici le professeur Paran..." Marguerite disparaît.

Une porte claque quelque part et Blaise fraîchement débarbouillé apparaît. Il oscille tel une nef qui aurait hissé la voile sans se soucier du vent, s'élance enfin du haut de l'escalier mais soudain s'immobilise. Visiblement il a oublié quelque chose. Il pivote sur lui-même et le voilà qui file en direction des combles.

La scène reste vide un instant et puis la trombe d'une chasse d'eau éructe dans les entrailles de la maison et Marguerite claudique sur le linoléum vert. Maintenant elle entame l'ascension vers sa chambre. Vite, vite, avant que le professeur ne.

Elle ne le voit pas mais il est là derrière le battant de la porte du bureau. La tête pleine de rancœurs. Il l'épie. "La pauvre fille n'en finit pas de grimper... et ce con de sous-directeur qui n'est toujours pas arrivé !" Il détourne la tête, jette un regard rancuneux sur l'Underwood qu'il a tant convoitée. Elle est à lui. Il n'a aucune idée de l'endroit où il va la caser. Bon ! La piste est dégagée ! L'infirme est dans sa chambre ! Alphonse est prêt à foncer vers la cuisine mais zut ! Voici le jeune Blaise ! Il se sent incapable d'adresser le moindre mot à ce garçon tant il est énervé. Il se rencogne donc derrière la porte. Mais pourquoi donc à cette heure matinale le neveu de Maria porte-t-il un béret vissé sur la tête ?

Blaise n'en sait rien lui-même ! Il est retourné dans sa chambre mû par une intuition bizarre. Il a fiévreusement fouillé son sac jusqu'à ce qu'il trouve le béret. Il l'a crânement enfoncé jusqu'à ses sourcils et depuis il se sent mieux. Il s'est en quelque sorte déguisé pour dissimuler ses émois. Maintenant il peut affronter Berthe disparue pendant qu'il dormait. L'embrasser (comme un cambrioleur) entre deux portes.

L'odeur du café se répand soudain dans la maison comme une sollicitation d'amour et Blaise s'engage dans le couloir de la cuisine.

Pièce de théâtre ou ballet?

Programmée tout de suite après Blaise voici Marguerite qui sort de sa chambre. Très chic. Pantalon noir. Pull angora. Collier d'améthystes. Tiare d'argent.

Elle descend.

— Mon Dieu que ça sent bon ! lance-t-elle en avançant cahin-caha en direction de la cuisine.

Un œil exaspéré l'observe derrière la porte du bureau.

6

— Berthe !

— Chut ! on vient !

— Berthe !

— J'entends la demoiselle !

— Avant qu'elle ait fait tout le couloir... Berthe !

— Ne parlez pas avec les mains comme ça !

— Berthe !

— La voilà !

Blaise comprend enfin que la cuisine ce n'est pas la chambre. Mais sait-il ce qu'il y a au juste dans la tête de Berthe ? Il est innocent comme un nouveau-né.

Berthe aimerait l'entourer de ses bras. Lui chuchoter à l'oreille des mots apaisants. Lui dire par exemple que certaines fois l'amour vous attrape comme un éternuement. Oui, c'est ça. On éternue et puis c'est fini. Mais qu'est-ce qu'il a sur la tête, mon beau petit ? Le béret ! Dieu du paradis qu'il est drôle !

— Ce n'est pas la peine de vous moquer, dit Blaise d'une voix morne. Et pour imposer un peu de distance il s'attable face à la fenêtre.

— Je renifle cette bonne odeur de café depuis ma chambre ! annonce Marguerite en pénétrant dans la cuisine.

Elle s'assied à côté de Blaise. Berthe est dans leur dos.

— Bien dormi, Berthe ?

— Ça peut aller.

— Et toi, Blaise ?

— Ouais...

Ces deux là ont un problème, se dit Marguerite. Il est temps de s'en aller. Blaise aura peloté Berthe entre deux portes. Elle l'a peu être giflé, qui sait ?

— Pas encore réveillé, hein, Blaise Quetsche ? insiste-t-elle.

— Mais prêt pour le départ ! Quelle idée de se fourrer ce vieux béret sur la tête avant même de déjeuner ! Tu es sûr que tout va comme tu veux ?

— Ouais, répète Blaise qui ne quitte pas la fenêtre des yeux.

— Ah ! le sommeil de la jeunesse ! s'extasie Marguerite avec un entrain de commande.

Elle jacasse, se sent délicieusement odieuse, tend le sucrier à Blaise qui met aussitôt cinq morceaux de sucre dans son bol de café.

— C'est trop ! gronde-t-elle.

— Laissez, coupe Berthe. Il en a besoin.

Sous la lisière du béret les yeux de Blaise brillent aussitôt d'un éclat intempestif. Berthe s'énerve. Elle est incapable de mettre la main sur le pot de miel.

— Jésus ! le voilà ! s'écrie-t-elle enfin en le trouvant sur une étagère. Je ne sais pas où j'ai la tête ce matin !

Blaise sourit dans le vague.

— Le merle est absent, annonce-t-il.

Cette constatation semble le reconforter. Il boit pensivement quelques gorgées de café.

— Le merle ? Quel merle ? s'inquiète Marguerite. On ne lui répond pas.

Seul le petit bruit des mâchoires en train de broyer le pain grillé résonne dans le silence de la cuisine. C'est un instant de paix animale. Blaise s'empiffre d'immenses tartines beurrées. Marguerite se restaure avec délicatesse, essuyant sans cesse le miel d'or qui coule sur ses lèvres. Dans leur dos Berthe debout grignote un quignon de pain. L'arrivée du professeur passe inaperçue.

— Berthe, mon café ! gémit-il en s'asseyant en face de ses hôtes.

— On a retrouvé les coupables ? demande Blaise poliment. Le professeur a un geste d'impuissance.

— Vous allez appeler la police ?

— Dieu nous préserve d'une telle calamité !

La servante ne s'occupe que du maître. Elle place devant lui un bol spécial décoré d'un filet d'or et de myosotis dans lequel repose un breuvage composé de café et de lait méticuleusement dosé.

— Vos gouttes ! ordonne-t-elle ensuite à voix basse. Maintenant c'est le verre, et puis un flacon brun au bouchon compte-gouttes.

— Je vous les compte ? propose-t-elle avec sollicitude. Trente ? Comme d'habitude ?

Les beaux doigts blancs saisissent le compte-gouttes. Les lèvres charnues et roses s'arrondissent comme pour un baiser. Elles comptent en silence.

— Et voilà ! Buvez donc...

Blaise se sent un peu malade. Le professeur ne dit même pas merci et boit d'un trait le contenu du verre.

— C'est mon cœur, explique-t-il ensuite. Une tachycardie congénitale. Ma mère en est atteinte elle aussi...

— Jésus, la maman ! crie Berthe épouvantée. Et la voilà partie.

Oh ! courir à sa suite ! La rattraper dans l'escalier ! Ou (pourquoi pas ?) dans la chambre de la vieille qui est en train de manger son caca !

Mais quoi dire ? Quel prétexte inventer ? Blaise ne bouge pas et contemple fixement sa tartine.

— Le café n'est-il pas contre-indiqué ? demande Marguerite qui s'intéresse à la tachycardie.

Le timbre de la porte d'entrée tranche le débat. Une longue et pressante sonnerie porteuse d'importantes nouvelles résonne dans toute la maison.

— Excusez-moi ! s'écrie le professeur et il s'élançe dans le couloir.

— Je n'avais pas remarqué qu'il traîne la patte, murmure Marguerite qui le suit des yeux l'air rêveur.

Et Blaise de répliquer d'un ton sagace :

— A mon avis le merle ne viendra pas ce matin.

Abdul, Prince du Soleil, se tient sur le seuil. Lumière et musique pénètrent dans la maison. Le plomb se transforme en or.

— Tout est O. K. ! clame la belle voix aux résonances charnelles.

Le sous-directeur est arrivé. Il a discrètement contacté un haut fonctionnaire de la police départementale. L'affaire va être étouffée. Les grenades non dégoupillées seront récupérées par un service spécialisé. Trois élèves de terminale seront rendus dès ce soir à leur famille et la réputation de l'Ecole une fois encore est sauvée.

Ah ! Ah ! Ah !

Le rire puissant de Joseph Bonamour fuse comme un solo de trompette. Il se répercute dans la cage d'escalier, dans le couloir de la cuisine, attirant l'attention de tous.

Berthe surgit sur le palier. Marguerite et Blaise accourent vivement vers cette étonnante source de plaisir.

Engoncé dans son bel anorak violet Abdul se tient bien droit au centre du vestibule, posant sur toute chose un regard d'une vive brillance. Il ne rit plus mais il est prêt à rire encore tant cette affaire de l'Ecole le met en joie.

En face de lui le professeur Paran tripote nerveusement sa cravate.

— Pas un mot de tout cela ! supplie-t-il. Vous y perdriez votre place, mon cher.

Abdul hausse les épaules. Cette attitude séduit Blaise au plus haut point.

— Je suis venu tout de suite, reprend le jeune surveillant, je tenais à vous rassurer...

Il s'incline courtoisement en direction des invités et ajoute :

— Je crois bien que je dérange un peu...

— Mais pas du tout ! coupe Alphonse. Vous avez très bien fait. J'étais vraiment dans de mauvais draps avec cette histoire ! Mes amis sont sur le point de s'en aller. Ils seront heureux de savoir que l'affaire est conclue.

Marguerite hoche la tête.

— La chose nous a perturbés il est vrai, continue-t-il d'une voix énervée. Nous nous étions réunis pour un travail un peu triste et... D'un geste mélodramatique il désigne l'Underwood noire et les papiers de Maria en attente sur la table du bureau.

— Une de mes amies très chères est décédée récemment. Elle a laissé quelques travaux d'écriture que son neveu a tenu à me soumettre.

L'Underwood serait-elle aimantée ? Il semble qu'elle attire irrésistiblement le Prince du Soleil. Il fait trois pas en direction de la table.

— Un écrivain ? demande-t-il

— Oui, un écrivain, avoue Alphonse.

Abdul pose sa belle main noire sur le manuscrit jaune citron et dit d'une voix timide.

— Je peux ?

Blaise et Marguerite roulent maintenant sous la pluie vers leur destin.

Les bras chargés de draps sales, Berthe s'active dans la maison tandis qu'Alphonse, l'air soucieux, empile des copies dans sa serviette de cuir.

Mais Joseph Bonamour, étudiant en droit natif de Haïti, a tout loisir de rêver.

Le lundi matin, en effet, tous les élèves de la vénérable institution sont en apprentissage de sports nobles : escrime, équitation. Pas besoin de garde-chiourme en cette occasion !

Le jeune surveillant est libre de regagner la petite chambre glaciale qu'il occupe sous les combles de l'Ecole.

Il s'y réfugie avec empressement. Enveloppé d'une vieille couverture à cause du froid, il s'assied à sa table placée devant la lucarne. Malgré la grisaille de novembre il peut ainsi admirer la campagne qui s'étale en toute innocence au-delà des murs sévères.

La pluie vient de cesser. Un gros pigeon aux ailes irisées se pose sur le rebord de la fenêtre, l'œil rond et curieux.

Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

On lui dédie la blancheur immaculée d'un sourire.

Et puis les longs doigts d'ébène soulèvent avec délicatesse la couverture jaune citron du manuscrit de Maria posé sur la table.

Le prince Abdul se met à lire.

FIN

avril 1988